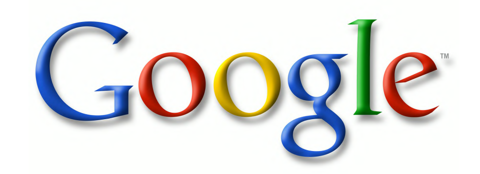
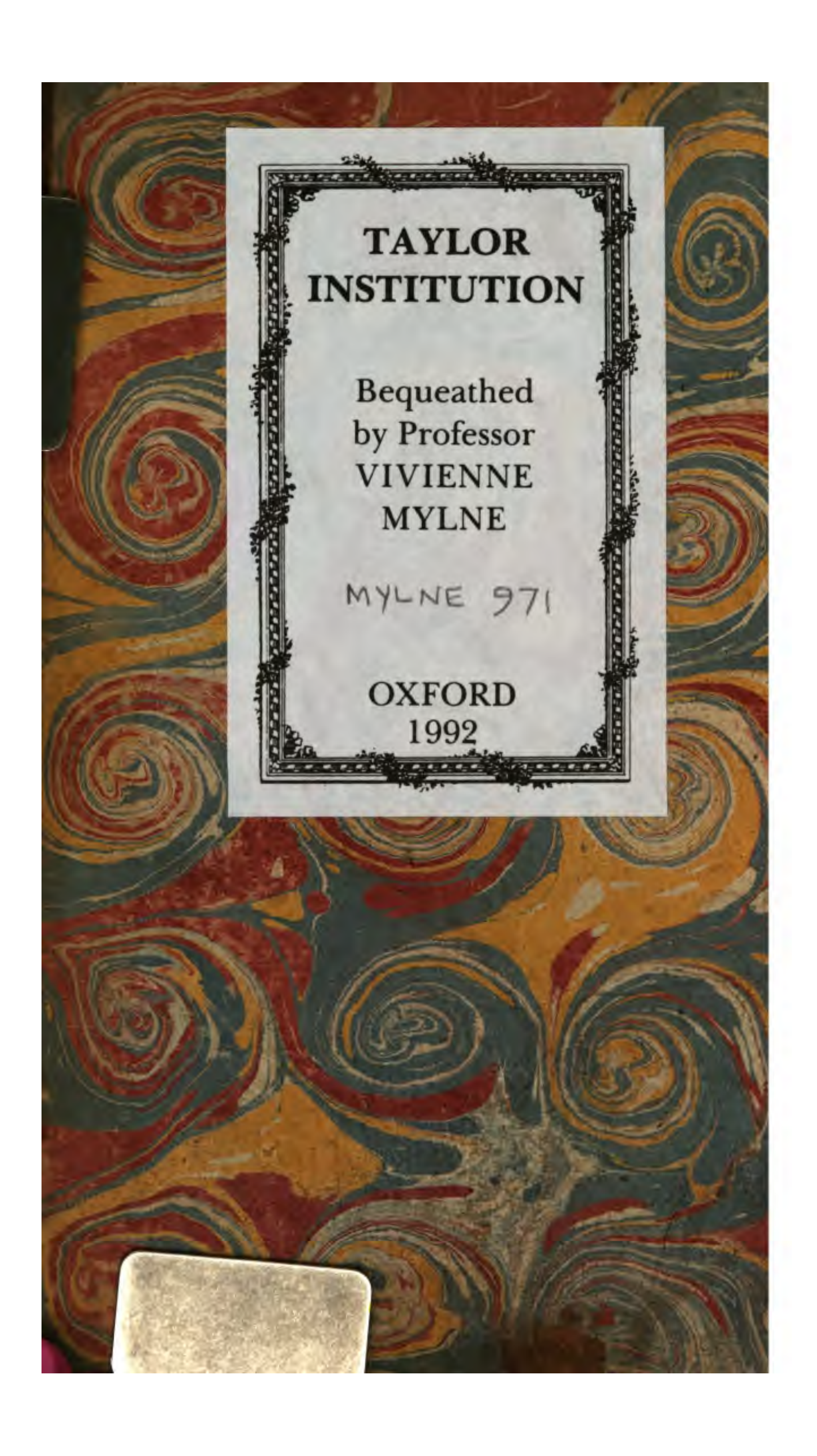






TAYLOR
INSTITUTION
Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE
MYLNE 971
OXFORD
1992



ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME TROISIÈME.

MÉMOIRES
ET AVENTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ

QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE:

NOUVELLE ÉDITION,

Revue & considérablement augmentée sur quelques Manuscrits trouvés après sa mort;

SUIVIS

DE MANON LESCAUT.

AVEC FIGURES.

TOME TROISIÈME.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIII.

MÉMOIRES
ET AVENTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ

QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE:

NOUVELLE ÉDITION,

Revue & considérablement augmentée sur quelques Manuscrits trouvés après sa mort ;

SUIVIS

DE MANON LESCAUT.

AVEC FIGURES.

TOME TROISIÈME.

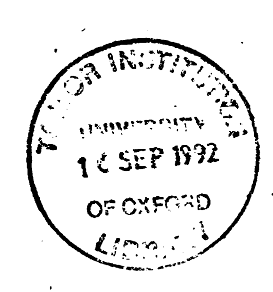


A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIII.


1 SEP 1992
OF OXFORD



MÉMOIRES DU MARQUIS DE ***.

LIVRE TREIZIEME.

L'HEUREUSE fin de cette aventure me fit bénir le ciel, qui sembloit en avoir pris lui-même la conduite. J'employai quelques jours à régler avec Amulem, l'ordre de notre voyage d'Allemagne. *Il étoit* absolument déterminé à partir avant l'hiver; mais n'ayant pas vu Paris, il eut envie d'y aller passer quelques semaines avant notre départ. Cela pouvoit s'accorder si bien avec les mesures que j'avois prises du côté de monsieur le duc, que loin de l'en détourner, je lui promis de l'y conduire.

Nous y arrivâmes, dans le tems où il devoit paroître le plus brillant aux étrangers. C'étoit dans la chaleur des actions du Missicipi. Le faste & la magnificence sembloient répandus dans toutes les conditions. L'argent & l'or rouloient avec profusion, comme s'ils se fussent échappés de la captivité dans laquelle on les tient ordinairement. Les habits, les équipages, les dépenses excessives du jeu, & les fêtes continuelles découvroient l'opulence du royaume, ou, s'il est permis de s'exprimer sincèrement, trahissoient plutôt sa foiblesse intérieure, puisque toutes ses forces s'épuisoient follement au-dehors. Amulem fut frappé de cet éclat. Ses préjugés turcs ne l'empêchèrent pas de convenir, que Paris l'emportoit sur Constantinople. Nous nous logeâmes dans la rue neuve des Petits-Champs, & ce ne fut pas sans peine que nous nous procurâmes un logement commode. Nous en eûmes même beaucoup à louer un carrosse de remise, tant il se trouvoit de personnes qui n'étoient pas disposées plus que nous à marcher à pied. Tous les jours on nous apprenoit quelque nouveau prodige de fortune, en faveur de gens vils & des plus misérables. C'étoit le célèbre M. Law qui donnoit le branle à la roue. Je me procurai le plaisir de le voir, étant introduit par quelques anglois que j'avois connus à Londres & qui se trouvoient alors à Paris. Cet homme, occupé de tant

d'affaires importantes, n'en avoit pas l'eſprit moins libre, ni l'humeur plus éloignée du plaiſir. Il nous invita le même jour à ſouper chez lui; j'y vis ſa femme qui me parut enjouée. J'y trouvai auſſi l'abbé d..., qui me reconnut tout d'un coup. Comme il ignoroit que j'euſſe quitté Paris, après l'avoir vu cinq ou ſix ſemaines auparavant, il me fit des reproches honnêtes de ce que je l'avois ſi fort négligé. Il étoit trop agréablement occupé du voiſinage de madame Law pour lier à table une converſation ſérieuſe avec moi; mais il me fit promettre que je lui rendrois le lendemain une nouvelle viſite. La joie & le badinage régnèrent dans ce repas. M. Law y dit mille jolies choſes. On n'y fit nulle mention du ſyſtême, quoique je ſouhaitaſſe extrêmement que le diſcours pût tomber ſur ce ſujet: on n'y parla que des ſévérités de la chambre de juſtice, & de la frayeur qu'elles avoient répandue parmi toutes les perſonnes intéreſſées dans les revenus du roi. M. Paparel, tréſorier général de l'extraordinaire des guerres, avoit été condamné à mort quelques jours auparavant, & l'on ne ſavoit point ce qu'on devoit penſer du délai que S. A. R. avoit fait apporter à l'exécution de ſa ſentence. Comme on n'épargne guère les condamnés, le pauvre Paparel ne fut point ménagé par nos convives. M. Law ſe retira vers minuit, ſous prétexte d'une affaire d'importance, qu'il devoit expédier avant ſon ſommeil.

Je ſortis auſſi, peu après, avec les deux anglois qui m'avoient procuré ſa connoiſſance. Comme ils demeuroient dans le même quartier que moi, nous nous entretînmes en chemin de la prodigieuſe fortune de M. Law, & de l'induſtrie avec laquelle il s'y étoit élevé. M. Stepney, qui étoit celui des deux qui le connoiſſoit le plus particulièrement, me raconta quelques traits de ſa vie, qui méritent d'être rapportés. M. Law, me dit-il, eſt écoſſois, & né d'une honnête famille. Il a eu, dès ſa première jeuneſſe, l'eſprit propre au commerce & aux affaires. Ses parens le mirent de bonne heure dans un comptoir; on n'a pas ſu ſur quels fonds il y amaſſa une ſomme conſidérable, qui le mit en état de ſe paſſer du ſecours de ſa famille. J'ai connu, me dit M. Stepney, le marchand chez qui il étoit à Edimbourg. Je l'ai entendu ſe louer beaucoup de ſa ſageſſe & de ſa fidélité. Il prit le chemin de Briſtol, avec ſon argent & des recommandations, qui lui firent trouver une place plus conſidérable que celle qu'il venoit d'occuper; on le fit commis en chef du bureau de la Jamaïque. Son aſſiduité & ſon eſprit lui attirèrent la confiance de tous les marchands. Cependant ſoit qu'il ſe fût déguiſé juſqu'alors par hypocriſie, ſoit que ſa vertu fût ſéduite par les groſſes ſommes qui lui paſſoient entre les mains, on découvrit dans ſes comptes quelques erreurs de calcul qui commencèrent à le

rendre suspect. Les marchands anglois veulent de l'exactitude, on l'examina de près, il s'en apperçut; voici le stratagême dont il usa pour se mettre à couvert. Il avoit fait une connoissance intime avec le commis d'un autre bureau considérable, qui n'étoit pas plus fidelle que lui : ils s'accordèrent ensemble pour se soutenir, & pour tromper à coup sûr. Lorsque l'un des deux étoit obligé de rendre ses comptes, il avoit recours à l'autre, dont il tiroit autant d'argent qu'il en manquoit dans sa caisse; & se rendant ainsi alternativement le même service, ils se trouvoient toujours en état de souffrir l'examen le plus rigoureux, quelques sommes qu'ils eussent pû détourner du dépôt qui étoit entre leurs mains. Ils employoient, pendant ce tems-là, ce qu'ils avoient dérobé, & le faisoient valoir à leur profit particulier. Quoique ce systême fût des mieux concertés, il ne put tromper tout-à fait la vigilance des intéressés. On s'étonnoit des grosses entreprises qu'on voyoit faire tous les jours à M. Law, & l'on ne comprenoit point sur quels fonds elles étoient appuyées. Les soupçons devinrent si forts qu'ils ne purent lui être cachés. C'étoit une affaire à le décréditer pour toujours. Il résolut de se tirer d'inquiétude, & il y réussit par une trahison qui perdit son associé. Feignant d'être obligé de rendre ses comptes, il le pria de lui fournir, suivant leur convention, la somme dont il avoit besoin pour

remplir sa caisse. Il la reçut, mais ce fut dans le dessein de ne la pas rendre. L'autre qui ne s'attendoit à rien moins, lui redemanda son argent peu de jours après. M. Law contrefit l'étonné comme s'il n'eût rien compris à ce discours; & se voyant trop pressé, il fit un éclat qui couvrit ce malheureux de confusion, & qui l'obligea de se sauver pour éviter le châtiment. Les plus éclairés entrevirent une partie de la vérité; mais il eût été dangereux d'attaquer M. Law, sans le pouvoir convaincre. Cependant cette aventure lui ayant fait perdre quelque chose de son crédit, elle le détermina à quitter Bristol, pour aller à Londres. Il ne s'y borna point à prendre soin des affaires d'autrui : il commençoit à être assez riche pour être occupé seulement des siennes. Je ne doute point, continua M. Stepney, qu'il ne fût devenu en peu de tems un des plus opulens particuliers d'Angleterre, si l'amour ne l'eût rendu la dupe de deux femmes qui l'ont presque conduit à sa ruine. La première fut miladi ... Cette dame étoit une coquette fieffée, qui avoit ruiné déja vingt amans à Londres, & qui étoit aussi connue par ses débauches que par sa beauté. M. Law eut le malheur de la voir & de la trouver aimable. Elle en fut informée, avant même qu'il eût eu la hardiesse de lui déclarer sa passion, & elle forma le projet de le dépouiller. Il étoit novice en amour, quoiqu'il le fût si peu

pour les affaires. Il ne connoissoit pas mieux les manières du monde poli, ayant toujours vécu dans la poussière d'un comptoir & d'un bureau. Ce fut par cet endroit que miladi le prit d'abord. A peine lui eut-il exprimé quelque chose de ses sentimens, qu'elle sut lui faire entendre avec adresse, que l'unique chose qui lui manquoit pour plaire étoit de mettre quelque réforme dans ses manières, & de prendre un peu mieux le bon goût de Londres. Il comprit de quoi il étoit question, mais il l'exécuta mal. Au lieu de s'accoutumer par degrés aux airs de la cour, il se crut capable de les prendre tout d'un coup. Dans l'espace de peu de jours, on le vit changé en petit-maître. Cet excès fit pitié à ceux qui le connoissoient, & le rendit ridicule aux yeux de quantité de personnes, qui sentirent le contraste de sa parure & de ses manières. Cependant, comme il est homme d'esprit & d'un caractère souple & pliant, il atteignit peu à peu au degré qu'il falloit pour être reçu chez miladi.... C'est la seule obligation qu'il ait à cette dame, d'avoir ainsi contribué à le polir & à le former pour le monde. Les autres leçons qu'il reçut d'elle ne lui furent pas si utiles; elle l'engagea dans des dépenses si excessives, qu'il s'apperçut en peu de tems de la diminution de ses espèces : & ce qu'il y eut de plus chagrinant pour lui, ce fut que la dame n'eut pas plutôt

remarqué que la ſource de ſes libéralités tariſſoit, qu'elle le fit prier de ne plus mettre le pied chez elle. Cette diſgrace le toucha ſi vivement, qu'elle l'empêcha de ſentir la perte d'une partie de ſon bien. Ses amis, qui le voyoient ſi tendre, lui proposèrent de ſe ſatisfaire à moins de frais, c'eſt-à-dire, de ſuivre l'uſage de Londres, en ſe donnant une jolie maitreſſe, qu'il entretiendroit à petit bruit, & ſur laquelle il auroit un empire abſolu. Ce conſeil fut de ſon goût. On lui en procura une fort aimable, avec laquellè il vécut content pendant quelques mois; mais il étoit deſtiné à payer toujours cher les plaiſirs de l'amour. Sa maitreſſe étoit une friponne, qui diſparut un jour, en lui emportant trois mille guinées & quantité de bijoux. Des pertes ſi conſidérables dérangèrent beaucoup ſes affaires; & toute ſon adreſſe ne put les réparer parfaitement. Les airs de cour qu'il avoit pris avec miladi .... lui ôterent le goût du commerce. Il ſe livra au jeu. On ſait quelle vie les joueurs mènent. Tantôt il poſſédoit des ſommes immenſes, qui lui faiſoient prendre un eſſor fort au-deſſus de ſon origine; tantôt il étoit ſans un morceau de pain. Je lui ai vu pendant trois mois, continua M. Stepney, un carroſſe à ſix chevaux, une maiſon de campagne, & un hôtel ſuperbe à la ville. Cette faveur de la fortune ne

dura guère. Le colonel Chatris le ruina dans une soirée, comme il a ruiné depuis le duc de Warton & quantité d'autres jeunes gens. M. Law se mit ensuite dans les projets ; c'est-à-dire, qu'il formoit des plans de compagnies & d'associations pour le commerce, & qu'il tâchoit de les faire goûter aux marchands. Il inventoit des machines, pour rendre plus faciles ou pour abréger les grandes entreprises ; telle fut celle dont l'exécution se trouva si heureuse, pour nétoyer les étangs, les canaux, & les bassins qui servent à la construction des vaisseaux. Il fut le premier qui fit naître à milord duc de Montaigu le dessein d'une nouvelle plantation dans l'île de Sainte-Lucie ; entreprise qui a coûté à ce seigneur la moitié de son bien, & qui s'est terminée fort malheureusement. Enfin il se soutenoit honnêtement par les seules ressources de son génie, lorsque la fortune l'a appelé en France, & lui a ouvert le chemin de la faveur & de la toute-puissance auprès de monsieur le régent. Il conserve toujours, ajouta M. Stepney, une forte inclination pour les femmes. Il a le cœur bon & tendre ; de sorte que ses libéralités se répandent à pleines mains sur le beau sexe. Il s'est fait amener de Londres, pour son délassement après les affaires, quelques belles angloises, qu'il entretient à Paris à peu

près comme les ſeigneurs françois, qui aiment les chiens & les chevaux, en font venir d'Angleterre.

J'étois ſi plein de l'idée de M. Law, en quittant M. Stepney, que je le vis en ſonge pendant la nuit; mais je le vis dans une ſituation que je ne lui aurois pas fait plaiſir de lui dire, & qu'il n'auroit peut-être pas cru devoir appréhender. Il me ſembla que S. A. R. le mettoit hors de ſon appartement par les épaules, & qu'étant enſuite abandonné de tout le monde, il alloit chercher du pain hors du royaume, après l'y avoir ôté à tant d'autres.

Le lendemain, je fis ma viſite à l'abbé d.... C'étoit un autre aventurier, dont la morale ne valoit guère mieux que celle de M. Law. J'avoue que rien ne m'a jamais donné tant de mépris pour les biens de la fortune, que de les voir accordés avec tant de profuſion à des perſonnes de ce caractère. C'eſt une réflexion que j'ai faite mille fois en ma vie, & qui ſe renouveloit alors à tous momens, en voyant tant de miſérables arriver tout d'un coup à l'extrême opulence. Seroit-il poſſible, diſois-je, que la providence mît en de telles mains ce qu'elle eſtime? Non, les biens de ces gens-là ſont auſſi vils que leurs perſonnes. Je ne mets pas, néanmoins, abſolument dans ce rang l'abbé d..... Il avoit aſſez d'eſprit & de ſavoir-vivre, pour être diſtingué de la foule. La viſite

que je lui rendis, fut beaucoup plus familière que la précédente. Il me rapporta des chofes incroyables de l'affection dont M.... l'honoroit, & de la confiance qu'il prenoit en lui. La fuite de fa vie les a juftifiées. Comme il avoit été précepteur de M.... il fe faifoit honneur du goût que fon élève avoit pour les fciences & les beaux-arts. Dieu fait s'il étoit capable de le lui avoir infpiré. Il me fit la grace de me procurer la vue de fon cabinet, de fes tableaux, & de fon laboratoire. Le cabinet étoit plein de livres & de papiers confufément épars. J'eus la curiofité d'obferver les livres, étant perfuadé que la meilleure manière de connoître le caractère & les inclinations d'un homme d'efprit, eft de faire attention à ce qui l'occupe dans le fecret du cabinet. Je vis, dans celui-ci, un mélange de théologie, d'hiftoire, de littérature, & fur-tout de philofophie naturelle. Les ouvrages extraordinaires, tels que ceux de Spinofa, Hobbes, Vanini, Cardan, Toland, Paracelfe, &c. étoient dans une claffe à part; & parmi eux étoit un gros cahier de fa main propre, où il avoit pris la peine de réduire en abrégé ce qu'il y a de plus curieux dans la doctrine de ces auteurs. L'abbé de.... me fit remarquer un petit manufcrit latin, *de Deo, an poffibilis?* qu'il me dit avoir été payé cent louis d'or. Cet abbé m'affura que M..... paffoit quelquefois jufqu'à quatre & cinq heures au milieu de fes livres, &

qu'il ne lisoit presque jamais sans avoir la plume à la main, pour écrire ses remarques & ses réflexions. Il avoit fait traduire, pour son usage, quantité de bons livres anglois, dont il faisoit beaucoup de cas. M.... magistrat illustre, qui entendoit parfaitement l'anglois, lui avoit rendu plusieurs fois ce service. S'il en faut croire l'abbé d.... la curiosité de son élève, en matière de science, s'étendoit à tout. Il avoit fait venir plus d'une fois, des extrémités de l'Europe, certaines personnes qui passoient pour avoir acquis des connoissances extraordinaires. Un jour, ayant lu dans une relation angloise de la Laponie norvègienne, que les lapons étoient fort adonnés à la magie, & qu'il se passoit des choses surprenantes dans cette froide partie de notre hémisphère, il n'eut point de repos qu'il n'eût fait amener un magicien lapon dans son cabinet. On n'a pas su ce qu'il apprit de lui; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il en fut peu satisfait, parce qu'il ne l'entretint pas long-tems. Il le fut davantage d'un certain Valtas, qui s'insinua dans sa faveur par la profonde connoissance qu'il avoit de la chimie. Il travailloit quelquefois deux heures, avec lui, dans son laboratoire. Il n'y avoit point de distillation, ni d'élixir, qu'il ne sût composer; il en inventoit lui-même, & il prenoit plaisir à les faire débiter à Londres & à Paris par quelqu'aventurier, qui prenoit la qualité d'opérateur, & qui y gagnoit

considérablement. Il a fait des perles & des teintures de cristal, qui sont d'une beauté admirable.

Pour ce qui regarde le grand œuvre, il l'a tenté sans succès : cependant il n'a pas laissé de faire de grandes dépenses, pour arriver à quelque chose d'extraordinaire dans la transmutation des métaux. M. C.... anglois, l'a aidé long-tems dans ce travail ; mais ils ne purent attraper le secret de la nature. Tout le fruit de leurs peines fut de composer des alliages d'une grande perfection, quoique la valeur en soit fort au-dessous de la dépense. Un italien effronté, qui avoit entendu parler du goût de ce prince pour cette sorte de science, lui fit demander un jour une audience particulière dans son laboratoire. Lorsqu'il y fut entré, il eut le soin d'en fermer la porte ; il tira de sa poche un petit réchaud d'une fabrique extraordinaire, au-dessous duquel étoit un petit vaisseau de cuivre, qu'il remplit d'un élixir qu'il avoit dans une bouteille. Il enflamma l'élixir avec une simple allumette, & il le pria ensuite de lui prêter pour un moment un louis d'or. Il le mit, à sa vue, dans le réchaud : en moins de trois minutes, il en tira une pièce d'argent de la même grandeur, qu'il lui remit. Il lui demanda un écu, & l'ayant enfermé de la même manière dans le réchaud, il en fit sortir un louis d'or, qui ne différoit des autres qu'en ce qu'il étoit plus épais. Après cette opération,

qu'il acheva ſans prononcer une parole, il prit ſon réchaud & ſortit du laboratoire, en diſant au prince que s'il vouloit ſe donner la patience d'attendre un moment, il alloit lui faire voir quelque choſe de bien plus extraordinaire. On l'attendit, mais inutilement. L'italien s'étoit ſervi de cette ruſe pour faciliter ſon évaſion. M. l'abbé d.... me fit voir les deux pièces, que M.... avoit conſervées. J'étendrois trop le récit de cette viſite, ſi je rapportois toutes les choſes curieuſes qu'il me fit obſerver. Je marquai beaucoup de reconnoiſſance pour ſes civilités. Nous parlâmes encore de l'Angleterre; il me propoſa de l'accompagner dans un voyage qu'il avoit deſſein d'y faire. Je m'en excuſai honnêtement, ſur les engagemens que j'avois avec M. le duc de.... Il ne manqua point de me demander ce qui avoit cauſé mon retour ſi prompt à Paris. Je lui parlai de mon beau-frère Amulem & de ſon fils Muleid. Il faut, me dit-il, que vous me les faſſiez voir, & que je leur procure l'honneur de faire la révérence à M..... Je le remerciai de cette offre, & je les lui amenai le jour ſuivant. Il nous préſenta à lui. Nous en fûmes reçus fort gracieuſement. Il fit à Amulem pluſieurs queſtions ſur le gouvernement du grand-ſeigneur, & ſur les forces de l'empire ottoman. Il lui dit, en parlant de ſa religion : Je ne la trouve guère ſainte; mais elle me ſemble fort aimable, ne

fût-ce qu'en ce qu'elle n'oblige pas de voir toujours la même femme. Amulem répondit agréablement, que si c'étoit un mal d'être obligé de voir toujours une seule femme, c'en devoit être un bien plus grand d'en voir toujours plusieurs. Point d'équivoque, reprit M.... le mal de n'en voir qu'une est si grand, que je n'en saurois rire; & si l'on n'étoit un peu turc sur certains articles, un pauvre chrétien auroit bien de la peine à vivre. Nous eûmes, par la bonté de ce grand prince, un de ses officiers pour nous conduire à Versailles, & dans tous les lieux où l'on n'a pas la liberté d'entrer sans être introduit.

Le hasard nous fit rencontrer à Fontainebleau M. le marquis d'Antremont, ambassadeur du roi de Sicile. Je l'avois connu à Rome long-tems auparavant, & j'étois même lié particulièrement avec lui. Comme je ne m'imaginois nullement qu'il fût à Paris, & encore moins qu'il y fût avec un titre si distingué, je ne me remis point son visage, lorsqu'on me le montra sous le nom de sa dignité. Il me reconnut le premier, & sa politesse le fit avancer vers moi pour m'embrasser. Nous nous promenâmes, en nous entretenant de nos anciennes liaisons & de nos aventures romaines. Il avoit failli de périr à Rome, par la jalousie d'un cardinal, dont il voyoit secrètement la maitresse. Deux sbirres, apostés par ce prélat, l'avoient

attaqué le ſoir dans la rue, & il n'avoit dû ſa vie qu'à ſon adreſſe & à ſa valeur. Le péril qu'il avoit couru l'effraya ſi peu, qu'il revit ſa belle dès le lendemain, en prenant ſeulement la précaution de ſe déguiſer. Il ſe couvrit d'un habit de père jacobin, & il continua de la viſiter tous les jours ſous ce maſque. Le cardinal découvrit la ruſe; & l'ayant fait veiller, il le fit prendre par les archers de l'inquiſition, comme un moine débauché qui cauſoit du ſcandale à l'égliſe. Il fut enfermé dans une étroite priſon, d'où il ne put ſe tirer qu'après y avoir demeuré ſix ſemaines. Le cardinal eut la malice de répandre le bruit qu'il y avoit été traité comme on traiteroit peut-être un moine dans le même cas, c'eſt-à-dire, fouetté rigoureuſement. Cependant cette médiſance fut reconnue fauſſe par le cardinal même, qui étant tombé peu après dans une maladie mortelle, fit prier le marquis de ſe rendre auprès de ſon lit, & lui demanda pardon publiquement du tort qu'il avoit fait à ſa réputation. Nous eûmes l'honneur de dîner avec M. le marquis d'Antremont, & de retourner le lendemain à Paris dans ſon carroſſe. Nous n'y fîmes pas un long ſéjour. La curioſité d'Amulem étant ſatisfaite, nous reprîmes le chemin de la province.

Lorſque nous approchâmes de la maiſon de ma fille, je fis avancer mon laquais plus vîte que nous,

nous, pour l'avertir que nous ſerions le ſoir à ſouper chez elle. Je fus ſurpris de le voir, peu après, revenir au-devant de nous en galopant. Il m'apprit que le marquis, mon élève, étoit au logis depuis quatre jours; & me préſentant une lettre, il me dit que c'étoit par l'ordre du marquis qu'il me l'apportoit, qu'elle étoit de monſieur le duc ſon père, & qu'il me prioit de la lire avant mon arrivée. Je la lus promptement. Monſieur le duc me marquoit que ſon fils l'avoit preſſé avec tant d'inſtances, de lui accorder la permiſſion d'aller attendre mon retour de Paris chez ma fille, qu'il avoit craint de l'affliger trop en le refuſant: qu'il le croyoit là en auſſi bonnes mains que dans les ſiennes, & qu'il ſe perſuadoit que j'approuverois ſon voyage. Comme cette lettre ne contenoit rien de plus, je ne pouvois m'imaginer quelle raiſon le marquis avoit eue de me l'envoyer avec tant de diligence. Cependant, en y penſant davantage, je compris que la crainte que je ne fuſſe mécontent de le voir à mon arrivée, & que je ne *le* ſoupçonnaſſe de s'être dérobé à monſieur ſon père, l'avoit porté à me prévenir, comme il avoit fait. Il m'avoua, le ſoir, que j'avois deviné juſte. Je ne laiſſai point, malgré la lettre, d'être très-peu ſatisfait de le trouver là. J'admirai même que monſieur le duc y eût pu conſentir, après le danger où il s'étoit trouvé expoſé;

ſans compter qu'il n'ignoroit pas ſa paſſion pour ma niéce, à laquelle des entrevues ſi fréquentes ne pouvoient manquer de ſervir d'aliment. Je n'augurai rien de bon de ſa préſence. Plût au ciel, pour ſon intérêt & pour celui de ma famille, que mon préſage & mes craintes euſſent été moins fondés, & qu'ils n'euſſent point été juſtifiés par des événemens qui mirent le comble à tous les malheurs de ma vie! C'eſt ce que je raconterai maintenant ſans interruption; car il me ſeroit difficile de mêler des choſes étrangères & indifférentes, à un récit ſi intéreſſant.

Le marquis n'avoit pas perdu le tems, pendant les quatre jours qu'il avoit paſſés chez ma fille. Non-ſeulement il s'étoit ménagé cent occaſions d'entretenir Nadine; mais par une adreſſe, dont je crois que l'amour ſeul l'avoit rendu capable, car il n'étoit point naturellement artificieux, il avoit trouvé le moyen d'intéreſſer ſi fortement miladi R..... en ſa faveur, qu'elle approuvoit hautement ſa paſſion. Un ſecours de cette nature pouvoit faire faire, en un peu de tems, beaucoup de chemin à ma nièce. Ce n'eſt pas que j'aie jamais ſoupçonné miladi d'être propre à favoriſer le vice; mais de quoi ne ſont pas capables deux jeunes amans dont on flatte l'inclination, & à qui l'on procure tous les moyens de ſe voir commodément? Ma fille qui avoit

découvert le fond du myſtère, n'avoit point eu l'aſſurance d'en témoigner ſon ſentiment ; mais ce fut la première nouvelle dont elle m'inſtruiſit à mon arrivée. La crainte fit que je m'imaginai le mal encore plus grand qu'il n'étoit. Je ne tardai point à m'expliquer avec miladi, & à tâcher de tirer la vérité d'elle, en gardant néanmoins beaucoup de ménagemens, pour ne pas commettre ma fille. Lorſque j'en eus dit aſſez pour me faire entendre, elle reconnut qu'elle avoit eu quelque condeſcendance pour la paſſion du marquis, parce qu'elle la croyoit infiniment ſincère ; & parce que la pauvre petite Nadine, ajouta-t-elle, n'en avoit pas moins pour lui. Elle me dit, en riant, qu'il eût fallu avoir le cœur d'une dureté extrême, pour voir ſouffrir ſans pitié deux enfans ſi aimables. Cependant elle me proteſta que toute ſon indulgence s'étoit bornée à leur accorder quelques momens d'entretien dans ſon appartement, & cela toujours en ſa préſence. Je ſuis bien éloigné, Madame, repartis-je, d'en ſoupçonner davantage ; mais vous me ferez la grace de confeſſer que cette faveur même, toute innocente qu'elle eſt, ne leur étoit pas néceſſaire. Vous ſavez le peu de proportion qui eſt entre le marquis & ma nièce. Amulem eſt un étranger, dont le rang, quoiqu'aſſez conſidérable parmi les turcs, eſt compté pour rien en France. Nadine

ne tire non plus aucun relief de la qualité de ma nièce, puiſque ne l'étant que du côté de mon épouſe, elle n'appartient point à ma famille. Rien ne peut donc la rapprocher du marquis, dans l'éloignement infini où elle eſt de ſon nom, de ſon rang, de ſes richeſſes, & de toutes ſes eſpérances. A quoi ſert-il, Madame, d'entretenir dans le cœur de cette enfant une paſſion qui ne ſauroit avoir d'heureuſes ſuites pour elle? Je veux bien ne la regarder juſqu'à préſent que comme un badinage & un amuſement de jeuneſſe; mais ne ſavons-nous pas, vous & moi, que les conſéquences de ces dangereux amuſemens peuvent devenir ſérieuſes? Je connois le naturel du marquis; il eſt d'une vivacité qui vous effrayeroit, ſi vous la connoiſſiez comme moi. Miladi répliqua, en m'interrompant, qu'elle avoit fait attention d'avance à mes difficultés, & qu'elle les avoit trouvées ſi foibles qu'elle n'avoit pas cru s'y devoir arrêter; qu'à la vérité Nadine n'étoit pas du rang du marquis, mais que c'eſt l'effet le plus ordinaire de l'amour, d'égaler les conditions; que rien n'étoit ſi commun en Angleterre, que ces aſſortimens inégaux; que la foibleſſe de notre ſexe pour le ſien étoit preſque l'unique voie que la providence eût accordée aux femmes pour s'élever à la fortune; que la jeune Nadine avoit aſſez de charmes pour borner l'ambition d'un prince; & là-

dessus elle se mit à me rapporter les exemples de quantité de ducs & de milords anglois, qui n'avoient cherché qu'à satisfaire leur cœur, en se choisissant une femme. Il est vrai, Madame, lui dis-je, que cela est commun en Angleterre, mais nos coutumes sont différentes. D'ailleurs le soin, que j'ai consenti à prendre de la conduite du marquis, m'oblige en honneur de veiller à ses vrais intérêts. Ne doutez pas que dans toute autre situation, je ne fusse bien-aise de voir Nadine prendre le chemin de devenir duchesse. Cette chère enfant seroit reine, si sa fortune répondoit à mon affection. Mais je suis le gouverneur du marquis. Son père, sa famille, se reposent de sa conduite sur mon honneur & sur ma sagesse. Je ne trahirai point leur confiance; je ne dis pas seulement pour l'avantage de ma nièce, mais pour celui même de toute ma postérité. Enfin, Madame, ajoutai-je, c'est une affaire où je me croirois criminel par la seule incertitude; & graces à Dieu, j'ai trop d'honneur pour demeurer suspendu un seul moment entre le crime & mon devoir.

Le fruit de cette conversation fut d'engager miladi R..... à ne plus prêter la main au commerce de nos jeunes amans. Je n'aurois pas différé à mettre Nadine pour quelques années dans un couvent, s'il ne m'eût paru trop dur de

l'ôter à son père, pendant le peu de tems qu'il avoit à demeurer en France. N'y pouvant donc penser avec bienséance, je me retranchai à trouver quelque nouveau moyen d'éloigner le marquis. Mais je n'en pus imaginer d'assez vraisemblable, pour espérer qu'il ne sentît point ma ruse; & je pris le parti d'écrire à M. le duc, pour lui marquer les nouvelles raisons que j'avois de souhaiter qu'il le rappelât. Je le priois d'employer quelque prétexte comme celui de le faire habiller, ou de lui faire prendre quelques remèdes, avant notre départ pour l'Allemagne. La lettre de M. le duc vint en peu de jours. Le marquis, qui le révéroit extrêmement, n'osa demeurer un moment après l'avoir reçue. Je fis violence à ma sincérité, jusqu'à lui témoigner du regret de le voir partir.

Je m'applaudissois néanmoins de ce départ: il sembloit assurer toutes mes vues. Je me proposois d'aller rejoindre le marquis en moins de quinze jours, d'en passer quelques-uns avec lui, & de partir ensuite pour l'Allemagne, sans repasser chez ma fille. Amulem & son fils auroient pris un autre chemin, & nous nous serions rencontrés sur la frontière. Ce projet étoit simple, & me sembloit infaillible. Mais hélas! c'est la plus grande de toutes les infirmités humaines, de ne pouvoir pénétrer dans l'avenir. Les hommes sont obligés de travailler tous les jours à se rendre plus parfaits;

eh ! peuvent-ils le devenir, s'ils ne connoissent point ce qui doit suivre le moment dont ils jouissent ? Comment éviter des fautes ou des malheurs, dont on ne prévoit pas les occasions ? Comment s'assurer d'obtenir le bien auquel on doit tendre, si l'on ne peut être certain d'en avoir les moyens ? On parle de l'expérience du passé comme d'un flambeau qui doit éclairer les démarches futures, & qui aide à conjecturer les évènemens ; mais qu'un tel secours paroît foible, quand on considère la variété infinie des motifs qui font agir les êtres libres, & l'obscurité des ressorts qui déterminent les causes nécessaires ! J'ai soixante ans d'usage & de connoissance du monde ; & le fruit que j'en recueille, à l'égard de l'avenir, c'est d'avoir reconnu chaque jour de plus en plus, que toutes les règles de la prudence sont ordinairement fausses, & toujours absolument incertaines. En voici un nouvel exemple.

Dans le tems que j'étois le plus satisfait de l'ordre que j'avois mis dans les affaires de ma famille & dans les miennes ; un gentilhomme, voisin de ma fille, vint me demander Nadine en mariage. C'étoit un parti plus avantageux qu'elle ne pouvoit l'espérer naturellement. Outre un grand bien, le gentilhomme étoit aimable ; il avoit environ trente ans, & c'étoit uniquement par estime & par amour qu'il souhaitoit d'obtenir ma nièce. Rien ne paroissoit

c'eſt un aimable gentilhomme, que vous ne pourrez vous empêcher d'aimer. Elle ne me répondit plus que par une révérence, & je remarquai qu'elle paſſa avec empreſſement dans l'appartement de miladi R....

Monſieur de B.... vint pour la voir, ſur la fin de l'après-midi; on la fit appeler. Elle deſcendit, après s'être fait attendre aſſez long-tems. Je remarquai que ſes yeux étoient altérés, & je ne doutai point qu'elle n'eût verſé bien des larmes. Cette vue me fit pitié. Cependant elle eut aſſez de pouvoir ſur elle-même, pour paroître tranquille & riante. Elle n'affecta pas même une rigueur exceſſive, lorſque ſon amant, à qui je l'avois déjà promiſe, prit la liberté de lui baiſer la main. Il ſe retira fort ſatisfait, après m'avoir prié de conclure ſon mariage avant mon départ pour l'Allemagne. J'y étois réſolu: j'en parlai le ſoir à miladi, qui feignoit de l'ignorer, parce que je ne m'étois pas encore ouvert à elle. Vous avez tant de bonté, lui dis-je, pour ma nièce, & pour toute ma famille, que je ne veux rien faire d'important ſans vous l'avoir communiqué. On me demande Nadine en mariage, & je trouve le parti ſi avantageux, que je l'ai accepté. Elle s'attendoit ſans doute à cette ouverture, & ſa réponſe étoit méditée. Vous voulez donc être le bourreau de votre nièce, me dit-elle? Vous la voulez tuer plus cruellement que

vous ne feriez d'un coup de poignard. Qui a jamais vu marier une fille de quatorze ou quinze ans, malgré sa volonté? Cette pauvre enfant se meurt déjà de chagrin; & je suis si attendrie de ses larmes, que malgré tout l'attachement que j'ai pour votre fille, je ne veux point demeurer un moment dans cette maison, si vous lui faites cette violence. Et puis, ajouta-t-elle d'un air chagrin, après les droits que vous m'aviez accordés sur elle, il me semble que vous auriez pu me faire entrer pour quelque chose, dans cette belle résolution. Je l'assurai que la proposition & l'accord du mariage s'étoient faits si promptement, qu'à peine aurois-je pu lui en faire part plutôt. Pour ce qui regardoit la rigueur dont elle m'accusoit, je lui représentai toutes les raisons qui m'empêchoient de croire que c'en fût une, & je l'obligeai de confesser que ma nièce ne pouvant être au marquis, nous ne pouvions rien souhaiter de plus heureux pour elle, que l'occasion qui se présentoit.

J'en conviens, me dit-elle à la fin: mais ce n'est point par l'idée que vous & moi pouvons nous en former, qu'il faut juger des avantages de cette occasion; c'est par la satisfaction que votre nièce y peut espérer. Elle sera malheureuse, continua-t-elle; je sais, par expérience, ce que c'est qu'un mariage où l'inclination n'a pas contribué. Pour la satis-

faire, & finir cette dispute, je fis appeler Nadine, & je lui parlai ainsi en présence de miladi.

J'apprens que vous n'êtes point contente du mariage que je vous ai proposé. Je vous aime trop tendrement pour vous y contraindre; mais je suis bien-aise de vous expliquer mes sentimens sur ce qui cause votre répugnance. Je n'ignore pas votre inclination pour le marquis, ni celle qu'il a pour vous. Si vous vous êtes flattée de ce côté là de quelque espérance, il faut que vous commenciez, ma chère nièce, à vous désabuser aujourd'hui. Je vous jure devant Dieu, que vous ne serez jamais au marquis; c'est une chose impossible, & sur laquelle vous devez vous rendre justice. Ne pouvant donc être à lui, c'est à vous de voir si vous voulez renoncer à tout autre engagement. Vous êtes libre. Songez seulement que vous affligerez votre famille, qui attend de vous autre chose, & que vous ne donnerez pas une idée honorable de votre sagesse & de votre modestie.

J'avoue que mon discours étoit captieux pour une enfant de cet âge, qui avoit toujours été accoutumée au respect & à l'obéissance. Aussi n'y répondit-elle, qu'en m'assurant qu'elle étoit prête à faire tout ce que son père & moi voudrions exiger d'elle. Je lui dis que c'étoit ainsi que devoit se conduire une fille bien née; & que s'il en coûtoit un peu à son cœur pour oublier

le marquis, elle devoit considérer que c'étoit un sacrifice nécessaire, auquel elle seroit obligée, quelque parti qu'elle pût prendre. Je la laissai avec miladi, quoique j'eusse quelque défiance de ses conseils. Je dis le lendemain à monsieur de B..... qu'il falloit prendre promptement des mesures pour son mariage, s'il vouloit le conclure avant mon départ. Il écrivit sur le champ à l'évêque; il en reçut, en moins de huit jours, les dispenses & les permissions qui s'accordent dans une hâte extraordinaire. La cérémonie fut célébrée presqu'aussitôt. Nadine fut baptisée & mariée dans un même jour. Elle me parut soutenir cette action de fort bonne grace. Il n'y eut que miladi R...... qui refusa constamment d'être présente à la noce.

Cette dame avoit ses raisons pour tenir cette conduite. J'en parlerois peut-être avec plus de chaleur, si elle n'en avoit été trop rigoureusement punie. Son aveugle affection pour Nadine lui avoit fait prendre des mesures irrégulières, pour l'ôter à M. de B....; & les voyant déconcertées par notre promptitude, elle en ressentoit un chagrin qui l'empêcha de paroître pendant toute la fête. Elle avoit écrit au marquis, par un exprès qu'elle avoit envoyé chez monsieur le duc son père. Elle lui avoit découvert dans sa lettre, qu'il étoit sur le point de perdre ma

nièce sans retour ; que son mariage étoit conclu, & qu'il ne tarderoit pas quinze jours à s'exécuter ; que s'il l'aimoit toujours avec la même tendresse, il n'y avoit plus qu'une résolution hardie qui pût le rendre heureux, qu'elle favoriseroit toutes ses entreprises ; que s'il pouvoit s'assurer seulement de deux hommes fidelles, & se rendre la nuit chez ma fille, elle engageoit sa parole, non-seulement de livrer sa maitresse entre ses mains, mais d'accompagner elle-même leur fuite, pour mettre l'honneur de Nadine à couvert ; qu'elles se retireroient ensemble dans un couvent, ou qu'elles passeroient en Angleterre si elles s'y trouvoient forcées ; qu'au reste il devoit craindre peu la colère de monsieur le duc son père, parce qu'elle étoit en état de rendre Nadine digne de lui, en la faisant son héritière : elle le conjuroit de se presser, & elle lui marquoit même la nuit où elle croyoit pouvoir lui rendre le service qu'elle lui promettoit.

Ce fut un bonheur, qu'elle n'eût pu prévoir que le moment des nôces fût si proche. Elles s'accomplirent, deux jours avant le terme de son assignation. Le marquis avoit pris l'alarme, en recevant cette lettre. Sa vivacité lui permit à peine un moment de repos. Il se détermina, sans rien examiner, à suivre toutes les instructions de miladi, & il lui écrivit qu'il seroit chez elle

à point nommé. Au lieu de deux hommes, il en prit quatre pour l'accompagner. Miladi l'attendoit, défespérée de la ruine de fon projet. Il fe gliffa le foir dans fon appartement, fans être apperçu de perfonne. Il avoit laiffé fes quatre hommes & fes chevaux dans le bois. Quelle fut fa défolation, en apprenant que Nadine étoit dans les bras d'un autre! il m'a dit, depuis, que cette fatale nouvelle le fit tomber à terre fans fentiment. Etant revenu à lui, il fe fit raconter toutes les circonftances de fa perte; & voyant qu'il ne lui reftoit pas même l'ombre de l'efpérance, il fe livra à toutes les extravagances de l'amour malheureux. La nuit étant près de finir, miladi lui confeilla de fe retirer. Il ne put fe réfoudre à retourner fi-tôt chez fon père. Il la pria de fouffrir qu'il revînt l'entretenir la nuit fuivante; & pour ne pas s'éloigner trop de la maifon de ma fille, il alla paffer le jour, avec fes gens, dans un village qui en eft à une lieue, & à peu près à la même diftance de celle de *M. de B......* où Nadine étoit déjà.

J'appris, le matin, qu'on avoit vu la veille cinq hommes à cheval, aux environs du château; mais je n'eus pas le moindre foupçon de la vérité. Je rendis même, ce jour-là, une vifite particulière à miladi. Elle me parut toujours affligée du mariage de Nadine; ce qui ne l'empêcha

pas néanmoins de consentir à l'aller voir le lendemain avec moi. Elle lui porta un présent considérable de pierreries, qu'elle la força d'accepter. Elle l'entretint long-tems à l'écart : mais comme c'étoit dans la même salle où nous étions, j'avois les yeux sur tous leurs mouvemens. Ma nièce rougit plus d'une fois. Il me sembloit que miladi exigeoit d'elle quelque chose, dont elle tâchoit de se défendre. Nous passâmes avec elle une partie de la soirée, & nous retournâmes au château vers minuit. En entrant dans la cour, j'apperçus de loin un étranger, qui me parut avoir toute la figure du marquis. Le ciel étoit obscur, & il se déroba si légèrement, que je ne pus en être assuré. Je demandai à miladi si elle n'avoit point remarqué la même chose; elle me répondit qu'il n'y avoit nulle apparence qu'il fût si proche de nous sans ma participation. C'étoit néanmoins lui-même, qui s'ennuyoit en l'attendant. Il avoit passé la nuit précédente avec elle. Il s'étoit emporté en invectives contre ma dureté, contre l'ingratitude de Nadine, contre la malignité de sa fortune ; il avoit juré de ne me revoir jamais ; & s'imaginant n'avoir plus d'ami fidelle que miladi, il lui avoit ouvert son cœur avec une entière confiance. La première faveur, qu'il avoit demandée de son amitié, étoit de lui procurer une entrevue secrète avec Nadine.

Nadine. C'est par lui-même que j'ai été informé, dans la suite, de tout ce détail.

Miladi sentit la difficulté & le danger de cette demande. Je suis même porté à croire, que ce fut à regret qu'elle lui promit d'y employer ses soins. Les sollicitations pressantes du marquis la touchèrent; & ce fut dans la vue de le servir, qu'elle vint avec moi chez ma nièce. Elle étoit si accoutumée à manier l'esprit de cette jeune personne, qu'elle réussit à lui persuader ce qu'elle voulut. Mais ce n'étoit pas une entreprise aisée, que d'introduire le marquis chez elle; son mari, qui l'adoroit, ne la perdoit pas de vue. Elles se séparèrent donc, sans avoir pris de résolution assurée. Mon misérable destin me fit contribuer moi-même à leur procurer l'occasion qu'elles souhaitoient. En revenant de chez M. de B...., je dis à mon gendre, en présence de miladi, que je le priois d'inviter le lendemain à souper monsieur & madame de B...... il me le promit. Miladi feignit de ne pas prêter l'oreille; mais ayant formé sur le champ son dessein, sur ce qu'elle avoit entendu, elle le communiqua la nuit même au marquis. C'étoit de lui faire passer tout le jour dans son appartement, jusqu'à l'heure du souper, & d'en avertir secrètement ma nièce à son arrivée. S'il ne lui étoit pas possible de se dérober à son mari avant que de se mettre à

table, elle devoit feindre, pendant le ſouper même, quelqu'incommodité qui l'obligeroit de ſortir. Ce plan paroiſſoit ſans difficulté; cependant, lorſque ma nièce en fut inſtruite, elle en trouva une, ſur laquelle on ne put la réſoudre à paſſer. Se voir ſeule & renfermée dans une chambre avec le marquis, ce fut à quoi tous les raiſonnemens de miladi ne purent la faire réſoudre; il fallut, pour tout accorder, que cette dame s'engageât, ſous prétexte d'une indiſpoſition, à ne pas ſortir de ſon appartement. M. de B...... qui ne l'avoit point vue à ſon mariage, & qui ſavoit qu'elle ne l'avoit point approuvé, nous dit ingénument en nous mettant à ſouper, qu'il attribuoit ſon abſence à un reſte de haine pour lui; mais que le tems la rendroit plus traitable, ou que s'il continuoit de lui déplaire, il prendroit le parti de s'en conſoler. Ma nièce ne parla pas ſitôt de la cauſe qui devoit la faire ſortir de table; elle n'étoit pas ſans doute aſſez intrépide pour faire cette démarche ſans être un peu tremblante. Elle ſe leva néanmoins vers le milieu du repas; & elle quitta la ſalle, en nous diſant qu'elle ſeroit de retour à l'inſtant. Elle ignoroit que l'amour abrège les momens; ceux qu'elle paſſa avec miladi & le marquis lui parurent ſi courts, que ne revenant point auſſitôt qu'elle l'avoit dit, M. de B.... en eut de l'inquiétude.

Il se leva de table, pour s'informer de ce qu'elle étoit devenue. Un laquais lui dit qu'elle étoit montée à l'appartement de miladi. Il revint dans la salle, nous rapporter cette nouvelle. Mon mauvais génie m'inspira de lui dire qu'il falloit profiter de cette occasion pour faire une civilité à miladi, en tâchant de l'engager à venir passer avec nous quelques momens. Il sortit dans ce dessein. A peine eut-il été absent quatre minutes, que j'entendis le bruit d'un coup de pistolet, & la voix de quelques domestiques, qui crioient au meurtre, au meurtre, au secours. Tout ce que nous étions d'hommes dans la salle, y courûmes promptement. Le premier objet que j'apperçus fut le marquis, qui descendoit l'escalier d'un air fier & le pistolet à la main : Monsieur, me dit-il en venant à moi, je suis désespéré du malheur qui vient d'arriver dans votre maison. M. de B..... a assassiné miladi à mes yeux d'un coup d'épée, & je lui ai cassé la tête à lui-même d'un coup de pistolet. Portez, s'il vous plaît, quelque secours à votre nièce, que j'ai laissée en haut sans connoissance. Je suis, Monsieur, ajouta-t-il en s'éloignant; mais je ne me crois pas criminel.

Dans le trouble où j'étois, je fis peu d'attention à sa sortie. Je montai à l'appartement de miladi, que je trouvai assise & toute sanglante,

mais à qui il reſtoit encore quelque ſentiment de vie. M. de B...... étoit étendu ſans mouvement; ſa cervelle paroiſſoit en pluſieurs endroits ſur le plancher. Ma nièce étoit tombée dans un profond évanouiſſement : & j'ai ſu de la femme de chambre de miladi, que le marquis avoit eu ſoin de la relever, & de la mettre dans le fauteuil où je la trouvai. Je fis éloigner le cadavre de M. de B..... Nous donnâmes tous nos ſoins à miladi, qui eut peine à me reconnoître, tant elle étoit affoiblie par la perte de ſon ſang. Nadine revint bientôt à elle-même; je priai ma fille de la faire tranſporter dans une chambre, & d'y prendre ſoin d'elle.

Lorſque nous fûmes un peu revenus d'un trouble auſſi affreux, je me fis raconter par la femme de chambre de miladi toutes les circonſtances de cette ſcène funeſte, dont elle avoit été témoin. Elle me dit que pendant que le marquis entretenoit ma nièce, en préſence de miladi, M. de B..... étoit entré dans l'appartement, ſans frapper à la première porte; que cette dame, ayant entendu marcher dans l'antichambre, s'étoit levée à la hâte, & qu'elle avoit entr'ouvert ſa chambre; que M. de B.... qui en étoit déjà tout proche, avoit apperçu le marquis aſſis près de ſa femme; qu'il avoit pouſſé rudement la porte, pour entrer malgré miladi, & que ne pouvant l'emporter ſur

elle, il lui avoit allongé un coup d'épée par l'ouverture de la porte dans laquelle il avoit passé la jambe; que le marquis, qui s'étoit levé pendant ce tems-là, voyant tomber cette dame & M. de B.... venir vers lui la pointe baissée, lui avoit fait sauter la cervelle d'un coup de pistolet. O Providence, m'écriai-je ! j'adore tes dispositions; mais que les effets en sont sanglans & impitoyables! Si tu as encore des coups que je redoute, ce ne sont point ceux que tu ferois tomber sur moi-même. Hélas! je serois trop heureux que tu m'en eusses réservé un, qui pût finir tout d'un coup ma misérable vie.

Miladi ayant repris assez de force pour diminuer notre inquiétude, je quittai sa chambre, & j'entrai dans celle où ma fille étoit encore avec Nadine. Elle l'avoit fait mettre au lit. Je m'assis près d'elle; & voyant à sa pâleur & à ses larmes combien elle étoit touchée des malheurs qu'elle venoit de causer, je ne voulus point achever de l'accabler par des reproches. Sa main, que je pris entre les miennes, étoit toute tremblante. Je l'exhortai à prendre courage, & à tâcher de se remettre un peu de cette extrême agitation. Elle avoit trop d'esprit pour ne pas remarquer que c'étoit par un excès d'indulgence, que je ne lui témoignois point de ressentiment. Elle me dit, en me serrant la main: Ah, Monsieur ! ne me traitez pas avec tant de

bonté, si vous ne voulez pas que je me croye encore plus coupable. Cependant j'espère qu'on ne vous aura pas grossi mon crime, & qu'on vous aura rapporté fidellement avec quelle innocence j'ai vu le marquis. C'étoit l'unique fois que je me serois permis de le voir dans tout le cours de ma vie. O Dieu! ajouta-t-elle en fondant en larmes, faut-il qu'elle ait été si funeste! faut-il que je puisse me reprocher la mort de M. de B....! Je la consolai autant qu'il me fut possible, & j'empêchai son père Amulem de lui parler d'une manière dure, qui l'auroit encore plus accablée.

Je n'avois point eu jusqu'alors un moment pour penser au marquis. J'étois incertain de ce qu'il étoit devenu, & j'aurois voulu pouvoir en apprendre quelque chose, avant que d'écrire à M. le duc, & de lui rendre compte de notre funeste aventure. J'étois résolu d'envoyer le matin quelques domestiques de divers côtés, dans l'espérance qu'ils découvriroient ses traces; mais je fus délivré de cette peine, par une lettre qu'on m'apporta de sa part à mon lever. La voici; je n'y change rien.

Si je n'étois bien sûr, Monsieur, que, malgré le préjugé que la vue de deux personnes mortes aura pu vous inspirer contre moi, vous êtes trop juste & trop bon pour me condamner absolument sans m'entendre, je m'affligerois sans mesure, du risque où je me suis exposé de perdre votre estime &

votre amitié. Mais je suis persuadé que si vous avez eu peine, sur les apparences, à me croire tout à fait innocent, votre bonté pour moi vous laissera écouter du moins ce que j'ai à vous dire pour ma défense. Ce n'est point le reproche de ma conscience qui m'a fait fuir, c'est seulement la crainte d'augmenter la douleur de votre perte, par la vue de celui qui en est malheureusement la cause. Si je croyois que ma présence ne vous fût point devenue trop odieuse, je vous proposerois un rendez-vous, où j'aurois la satisfaction de vous ouvrir mon ame, & de vous forcer à convenir de mon innocence. Le porteur de ce billet vous apprendra le lieu où je suis, & recevra vos ordres sur celui où vous trouverez à propos que nous nous voyions.

Je n'avois pas fini de lire cette lettre, que j'en reçus une de M. le duc par un exprès. Elle contenoit des marques de son inquiétude, sur ce qui pouvoit être arrivé au marquis, depuis quatre ou cinq jours qu'il s'étoit échappé de chez lui. Il le croyoit néanmoins, disoit-il, près de moi, & il me prioit de l'en informer sur le champ par le même exprès. Je lui fis réponse aussi-tôt. Comme son courier n'avoit point eu le tems d'être instruit de notre malheur, je n'en touchai rien à M. le duc, me réservant à lui en parler de vive voix. Je me contentai de lui marquer que le marquis

étoit en sûreté, & que dans peu de jours nous serions l'un & l'autre dans ses terres. Je pensai ensuite à la conduite que je devois tenir avec le marquis. Dans le fond, je n'avois pas de peine à comprendre qu'il étoit peu criminel. Il avoit tué M. de B.... dans le cas où la nécessité justifie, c'est-à-dire, pour conserver sa propre vie. Son entretien secret avec ma nièce étoit une faute, mais dont il étoit moins coupable que ma nièce elle-même, & miladi R..... J'ignorois encore les projets d'enlèvement & de fuite, qu'il avoit formés de concert avec cette dame; ainsi, loin d'être mal disposé à son égard, je le trouvois plus à plaindre qu'à condamner. Je résolus donc de le traiter avec plus de douceur & d'affection qu'il ne sembloit s'y attendre. J'appris du porteur de sa lettre le lieu où il étoit, & je montai à cheval aussitôt pour m'y rendre. C'étoit le même village, où il avoit passé les deux jours précédens. Lorsqu'il me vit arriver si-tôt, contre son attente, il parut extraordinairement surpris. Il étoit dans un négligé à faire compassion. Ses cheveux, ses habits étoient dans un désordre touchant; en un mot, il étoit dans l'équipage que peut conserver un homme qui a passé quatre ou cinq nuits sans se déshabiller, & sans prendre de repos. J'affectai de demander à Brissant, qui étoit à quatre pas de lui, s'il savoit où étoit son maître. Je conçois, Monsieur,

me dit-il lui-même, pourquoi vous avez peine à me reconnoître; mais devez-vous être surpris, continua-t-il en me tirant à l'écart, de voir ce dérangement dans mon extérieur, puisque vous n'ignorez pas l'excès de mon trouble & de mes chagrins? Vous auriez pitié de moi, malgré le mal que je vous ai fait, si vous saviez la douleur que j'en ressens. Je veux vous raconter tout ce qui s'est passé. Soyez après cela mon juge. Je demeurai en silence, pour lui laisser la liberté de s'expliquer. Il me rapporta tout ce qu'il pouvoit m'apprendre, sans commettre trop miladi. Il ne me parla point si-tôt, par exemple, de la lettre qu'il avoit reçue d'elle, ni du projet d'enlèvement qu'elle lui avoit inspiré; mais il ne me cacha point qu'ayant appris le mariage de ma nièce, il étoit venu dans le dessein de le traverser; que s'y étant pris malheureusement trop tard, il avoit vu miladi en secret, pendant plusieurs nuits; qu'il l'avoit engagée, à force de prières, à lui procurer la satisfaction de voir secrètement ma nièce, &c. Par quels sermens, ajouta-t-il, pourrai-je vous persuader que mon unique prétention, dans cette entrevue, étoit de l'adorer & de pleurer à ses pieds? Hélas! pendant un quart-d'heure que je passai avec elle, je n'osai presque lever les yeux sur les siens. Je n'osai l'accuser d'ingratitude & d'infidélité. Mes soupirs me tinrent lieu de

reproches & de plaintes. Bien loin de penſer au déshonneur de ſon mari, peut-être n'aurois-je pas évité ſon épée, s'il n'en eût voulu qu'à ma vie. Ce fut bien moins ma conſervation, que la brutalité avec laquelle il aſſaſſina miladi, & la crainte du même traitement pour votre nièce, qui me forcèrent à lui donner la mort. Il eſt certain qu'elle m'étoit aſſurée, ſi je ne l'euſſe pas prévenu; mais je ne ſais ſi j'aurois voulu l'éviter. Il ajouta qu'il ſe croyoit donc peu coupable à mon égard; que je ne devois pas le rendre garant d'un malheur, qui venoit de la brutalité de M. de B.... que tous ſes ſentimens, pour ma nièce, étoient d'une nature à ſoutenir l'examen du ciel même: enfin, que s'il avoit quelque choſe à ſe reprocher, c'étoit moins par rapport à moi, qu'il n'avoit jamais ceſſé d'aimer, quoique j'en euſſe uſé ſi durement avec lui, qu'à l'égard de M. le duc ſon père, qu'il avoit abandonné ſans l'avertir, & qui étoit ſans doute alarmé de ſon abſence. Après s'être ainſi efforcé de ſe juſtifier, il ſe tut, pour attendre ma réponſe. Il me parut ſi tranquille ſur ſon innocence, que je réſolus de l'effrayer un peu; je le fis néanmoins ſans affectation. Je lui répondis, que quelque horrible que fût le malheur qu'il venoit de cauſer dans ma famille, je voulois bien mettre quelque diſtinction entre ſes fautes & celles du ſimple haſard; que je ne lui faiſois un crime, ni

de la mort de M. de B.... que cet infortuné gentilhomme paroiſſoit s'être attirée, ni de ſes intentions par rapport à ma nièce, puiſqu'il me proteſtoit qu'elles avoient été innocentes. Mais ſi vous n'avez pu vous diſpenſer, lui dis-je, d'ôter la vie à M. de B.... pour défendre la vôtre, comment vous juſtifierez-vous d'en être venu chercher témérairement l'occaſion? Quel déſordre, ou plutôt quel excès de folie, d'avoir quitté furtivement M. le duc, & d'être venu, ſans autre motif qu'une aveugle & inutile paſſion, vous précipiter dans mille périls? J'accorde que vous ne les avez pas prévus : mais n'eſt-ce pas en cela même, que vous avez manqué de conduite & de jugement? Une démarche ſi légère & ſi déréglée pouvoit-elle vous mener à une heureuſe fin? Conſidérez quelles en vont être les ſuites. En premier lieu, j'y vois une tache irréparable pour votre caractère & pour votre réputation. Le monde ne ſe fait point expliquer les motifs. On ne verra plus en vous que le meurtrier de mon neveu, c'eſt-à-dire, du neveu d'un homme que vous deviez aimer comme un ſecond père. Vous l'avez tué dans ma maiſon & preſque ſous mes yeux; quelle horrible récompenſe de la tendreſſe & de l'attachement que je vous ai marqués! D'un autre côté, vous m'avez mis dans la néceſſité de rompre tous les engagemens que j'ai pris avec votre famille, pour votre

éducation; car vous devez voir qu'il ne sauroit y avoir de liaison désormais entre nous. Ce n'est pas pour un ingrat, qui s'est rendu l'assassin de mon neveu, que j'irai prodiguer le reste de mes forces & de ma vie; je ne le pourrois pas même avec bienséance. Enfin, quelle réception devez-vous attendre de M. le duc, lorsqu'il sera informé de ce qui vient d'arriver? Il est déjà irrité de votre absence. J'ai reçu, ce matin, une lettre de lui par un exprès. Je connois son caractère: s'il a de la tendresse pour vous, lorsqu'il vous voit attaché à votre devoir, ne comptez pás qu'il laisse vos désordres sans punition. Voilà, Monsieur, ajoutai-je, ce que j'avois à vous dire, & ce qui m'a engagé à venir vous parler ici pour la dernière fois. Tout autre que moi n'y seroit venu peut-être que pour se saisir de votre personne, & vous livrer aux mains de la justice, qui punit, comme vous savez, les homicides; mais je sacrifie mes ressentimens au souvenir des liens qui m'attachoient à vous. Retournez chez monsieur votre père, & soyez assuré que je ne ferai nulle poursuite contre votre vie.

En finissant ce discours, je feignis de vouloir me faire amener mon cheval, & de me disposer à partir. Il m'arrêta d'un air troublé & inquiet. Ne m'abandonnez pas, me dit-il, si vous aimez ma vie; car je ne vous laisse voir que la moitié de mes peines, & je ne sais de quoi elles peuvent

me rendre capable. Je lui répondis que je ne voyois point quelles ſi grandes peines il pouvoit avoir, hors celle du repentir. Ou repentir, ou déſeſpoir, reprit-il, elles ſont telles, que ſi vous êtes réſolu comme vous dites, de m'abandonner, & de me laiſſer retourner ſeul chez mon père, je prens dès ce moment le parti de ſortir du royaume, & d'aller par-tout où il plaira au ciel de me conduire. Hé bien, lui dis-je, je conſens à vous reconduire chez monſieur le duc. Je vous remettrai entre ſes mains. J'aurai ainſi répondu jusqu'à la fin, à la confiance avec laquelle il s'étoit déchargé ſur moi de tous les ſoins paternels; plût à Dieu que vous ne m'euſſiez pas contraint de déteſter un titre que j'avois accepté ſi volontiers! Ma promeſſe le tranquilliſa un peu. Je le priai de m'attendre le reſte du jour au même lieu, & d'y prendre quelque repos jusqu'au lendemain, que je viendrois le rejoindre. Comme j'étois prêt à remonter à cheval, il me tira encore un moment à l'écart: Je crains, me dit-il, de vous offenſer de nouveau, en vous parlant de votre nièce; mais puiſque vous n'ignorez pas l'ardeur de ma paſſion pour elle, ayez la bonté de m'apprendre en quel état vous l'avez laiſſée. Je lui répondis naturellement qu'elle étoit en bonne ſanté à mon départ.

Je trouvai en effet, à mon retour, qu'elle

n'avoit point d'autre incommodité que beaucoup d'affliction ; mais il en étoit bien autrement de miladi R..... Le chirurgien en levant le premier appareil, nous déclara que ſa bleſſure étoit mortelle. Elle ne parut ni ſurpriſe, ni même fâchée de cette nouvelle. Au contraire, s'étant tournée vers moi, elle me dit qu'elle remercioit le ciel de la retirer du monde plutôt qu'elle n'eſpéroit; qu'ayant deſiré la mort tant de fois, ſa préſence ne lui cauſoit point de frayeur ; qu'elle demandoit pardon à ma famille du trouble qu'elle y avoit apporté ; que pour ce qui regardoit la mort de M. de B...... elle nous conjuroit de ne pas la rejeter ſur elle, parce qu'il n'y avoit rien eu de criminel dans toutes ſes vues ; qu'elle n'avoit rien fait que par amitié pour Nadine, & par compaſſion pour le marquis ; & qu'elle ſe promettoit de la bonté du ciel, qu'il ne puniroit point ces deux foibleſſes, comme il punit les crimes. Elle nous pria enſuite de recevoir ſes deux dernières volontés : par l'une, elle faiſoit Nadine héritière des deux tiers de tout ce qu'elle poſſédoit ; & par l'autre, elle en léguoit la troiſième partie aux pauvres & aux malades de la paroiſſe de ma fille.

Elle mourut avant la fin de la nuit, dans des douleurs très-vives. Je la plaignis ſincèrement. Pour une femme de ſon rang & de ſon mérite,

ſa vie avoit été extrêmement malheureuſe. Sa mort ne l'étoit pas moins. Elle ſe l'étoit ſans doute attirée par quelques démarches indiſcrètes; mais il étoit aiſé de voir qu'il y entroit moins de noirceur que de foibleſſe. Elle n'avoit jamais ſu prendre d'empire ſur ſes paſſions, & elle s'étoit toujours laiſſée conduire par les caprices de l'amour ou de la haine. Tel eſt le caractère de la plupart des belles femmes, ſur-tout de celles qui ont moins de raiſon & de vertu que de beauté. Leurs charmes, ces précieux dons du ciel, leur deviennent plus funeſtes qu'aux malheureux amans qu'elles mettent dans leurs fers. Toute leur vie ſe paſſe dans les agitations que leur cauſe le deſir de plaire, ou le chagrin amer de ſe voir négligées. La paſſion la plus déréglée de leurs amans ne les expoſe pas à plus de viciſſitude que leur propre légèreté. Mais s'il arrive avec cela qu'elles ayent reçu de la nature un cœur tendre, c'eſt le comble de l'infortune pour elles, parce qu'elles ſont alors tout enſemble la victime de leur propre foibleſſe, & le jouet des idoles de leur cœur. Elles ont deux guides aveugles & bizarres; leur propre paſſion & celle des objets qu'elles chériſſent. L'amour, qui eſt toujours un tyran cruel, les traite en eſclaves, en même-tems qu'il les fait ſervir à étendre ſon pouvoir, & qu'il les emploie comme ſes miniſtres.

Sa mort ne m'empêcha point de partir le lendemain au matin. Je laiſſai à mon gendre & à ma fille le ſoin des funérailles, qui ſe firent ſimplement, & à petit bruit. Le marquis m'attendoit, avec le ſeul Briſſant; il avoit renvoyé les trois autres perſonnes de ſa ſuite, de peur que je ne ſoupçonnaſſe quelque choſe du deſſein qu'il avoit eu. En chemin, il employa ce qu'il y a de plus tendre dans les manières, & de plus preſſant dans les expreſſions, pour obtenir que je ne me plaigniſſe point de ſa conduite à monſieur ſon père. Il me fit ſouvenir du reſpect qu'il avoit toujours eu pour moi, & de la docilité avec laquelle il avoit reçu tous mes conſeils. Pour me convaincre de la ſincérité de ſon cœur, il me confeſſa toutes ſes fautes, & même celles, me dit-il, qu'il avoit eu deſſein de me cacher. Ce fut alors qu'il m'apprit les meſures qu'il avoit priſes pour enlever ma nièce; mais il me proteſta que ſa réſolution n'étoit pas de l'épouſer ſans mon conſentement & ſans celui de monſieur le duc; qu'il l'auroit conduite dans un couvent, pour rompre ſeulement ſon mariage avec M. de B.....; qu'il ſeroit retourné enſuite à ſon devoir, & que s'il eût tâché de me fléchir, ce n'eût été que par ſes prières & par ſes larmes: que pourvu que je vouluſſe m'expliquer avec bonté ſur ſon ſujet, il ne déſeſpéroit point d'amener monſieur

sieur le duc à ses desirs ; qu'il s'étoit entretenu plusieurs fois avec lui sur son malheur d'Espagne, & que loin de lui reprocher sa passion pour dona Diana, il avoit regretté amèrement sa perte ; que ma nièce lui plairoit infailliblement, si l'on pouvoit ménager une occasion de la lui faire voir ; que ce n'étoit pas une chose difficile, ni pour laquelle je dusse avoir de l'éloignement ; en un mot, que si je consentois à m'adoucir un peu, il ne doutoit pas qu'il ne pût parvenir à l'épouser par des voies honnêtes, avec l'approbation de monsieur le duc & de toute sa famille.

Je lui répondis, qu'il joignoit ensemble bien des choses qui ne s'accordoient guère ; qu'il avoit besoin du pardon de monsieur son père, & qu'il parloit de lui demander des graces ; qu'il me proposoit de s'allier avec ma famille, & qu'il avoit rompu les liens qu'il avoit avec moi ; qu'il souhaitoit d'épouser ma nièce, & qu'il venoit de massacrer son mari. J'avois cru l'embarrasser par cette réponse ; mais, sans paroître suspendu un seul moment, il reprit, avec une effusion de cœur qui me fit connoître mieux que jamais son excellent naturel : Il est vrai que je suis coupable, mais rien ne peut m'empêcher de compter éternellement sur votre bonté, sur celle de mon père, & sur celle de votre nièce. J'avoue que je fus vivement touché de cette tendre marque

de confiance. Cependant, pour continuer de faire mon devoir & de le ramener au sien, je lui dis que quoique je ne voulusse point lui ôter l'opinion qu'il avoit de l'amitié de monsieur le duc & de la mienne; je souhaitois néanmoins qu'il ne s'en fît point une fausse idée; qu'il connoissoit monsieur le duc; qu'il devoit le regarder comme un homme inflexible dans ses justes volontés; & que pour moi, s'il avoit appris à me connoître dans le commerce étroit que nous avions eu l'un avec l'autre, il ne se flatteroit pas de me voir relâcher un moment de ce que j'avois une fois regardé comme mon devoir. Vous êtes donc résolu de m'abandonner, me dit-il tristement? Encore une fois, repliquai-je, je suis résolu de faire mon devoir. Je ne pus cependant refuser de lui promettre que je donnerois le meilleur tour qu'il seroit possible à son absence, & au funeste évènement que son imprudence avoit causé chez ma fille.

Nous trouvâmes une nombreuse compagnie dans le château de monsieur le duc. C'étoit la fête du saint de la paroisse, qu'il se faisoit un plaisir de célébrer à la manière de la campagne. Il avoit invité toute la noblesse du voisinage. Le marquis fut assiégé de complimens à notre arrivée. Je profitai de ce tems, pour entretenir monsieur le duc en particulier. Il apprit avec surprise

les premières nouvelles de l'aventure du marquis. J'oubliai les intérêts de ma famille, pour ne lui raconter la chose que de la manière la plus favorable à son fils. Il entrevit néanmoins l'excès de ma complaisance, & il me fit connoître qu'il y étoit fort sensible : mais ayant continué de lui dire que quelque attachement que je conservasse pour le marquis, je me croyois obligé par la bienséance de renoncer à sa conduite & au soin de son éducation, je commençai à l'affliger véritablement. Il me demanda si c'étoit bien sérieusement que je me crusse obligé de prendre cette résolution. Elle me paroissoit si indispensable, que je ne tardai point à lui répondre qu'il étoit également de mon honneur & du sien que cette séparation se fît ; que la réputation du marquis n'en recevroit nulle atteinte, parce que le public n'ignoroit point de quelle manière j'en avois usé avec lui depuis la mort de mon neveu, & qu'on jugeroit avec raison, que lui en ayant marqué si peu de ressentiment, c'étoit un témoignage que je ne lui en faisois point un crime ; mais que cela n'empêchoit point qu'après un si tragique accident, nous ne dussions garder des mesures, ne fût-ce que pour déférer en quelque chose aux idées populaires ; que je n'en aurois pas moins de respect pour son illustre maison, ni en particulier moins d'affection pour le marquis ; que

je ne me priverois pas même du plaisir de le voir souvent, & de lui renouveller le souvenir de mes instructions; enfin, qu'à la réserve d'une liaison aussi étroite que celle de vivre & de voyager ensemble, il n'y auroit nul changement dans mes sentimens & dans mes manières. J'ajoutai que mon intention d'ailleurs n'étoit pas de demeurer plus long-tems dans le monde; que je soupirois après la solitude, d'où le desir de l'obliger m'avoit fait sortir; que mon âge, mes dernières fatigues, & mes nouveaux chagrins me rendoient plus que jamais la retraite nécessaire; que je promettois à Dieu d'y rentrer aussitôt que mon beau-frère auroit repris le chemin de l'Asie, & que je balançois même si je tiendrois la promesse que je lui avois faite, de le conduire jusqu'à Vienne.

M. le duc eut peine à goûter mes raisons. Il employa tout son esprit pour en affoiblir la force; & voyant qu'elles faisoient toujours la même impression sur moi, il me fit cette proposition. J'ai ici actuellement quinze ou seize personnes de qualité, qui ont de l'esprit & de l'usage du monde. Consultons-les sur le cas où vous êtes. S'ils jugent, comme vous, que l'honneur ne vous permet point de demeurer plus long-tems avec mon fils, je cesserai de vous importuner par mes instances. Je répondis en riant, que le respect

qu'ils avoient pour lui ne manqueroit pas de faire pencher la balance. Nullement, me dit-il; j'intéresserai leur honneur à me dire naturellement ce qu'ils pensent. Je veux même que ma voix & celle de mon fils soient comptées pour rien. Ils seront nos juges; & si leurs sentimens se partagent, nous nous réglerons sur la pluralité. Je me rendis à sa volonté.

Il fit assembler sur le champ tout ce qu'il y avoit d'étrangers chez lui. Il s'y en trouva treize, la plupart d'une grande distinction. Monsieur le duc commença par leur apprendre la mort de mon neveu, avec toutes les circonstances de cet accident. Il leur proposa ensuite notre difficulté; & pour prévenir la complaisance & la faveur, il pria chacun de donner sa voix en particulier par écrit. Cette cérémonie extraordinaire fut terminée en un moment. De treize voix, douze me furent favorables. Monsieur le duc souscrivit à ce jugement. Il se contenta de m'en marquer beaucoup de regret, dans les termes les plus honnêtes & les plus tendres. Le marquis en fut si chagrin, qu'il se retira sur le champ de l'assemblée. Je le suivis. En sortant, il me dit les larmes aux yeux: Je me suis donc trompé cruellement, Monsieur, en croyant avoir acquis un ami sincère & fidelle. Je le priai de m'écouter: Je vous ai donné jusqu'à présent, lui répondis-je, toutes

les marques d'amitié qui ont dépendu de mon pouvoir, & le ciel m'est témoin qu'il n'y en a point que je ne sois encore disposé à vous donner; je n'en excepte point ma vie. Si vous avez donc quelque reproche à me faire, il ne peut tomber que sur la résolution que j'ai prise de me séparer de vous: or, examinez lequel de vous ou de moi est le plus à plaindre, ou vous qui ne perdez en moi qu'un homme ordinaire, dont l'unique mérite est la droiture & la probité; ou moi qui perds en vous un cher fils, dont le commerce faisoit la principale douceur de ma vie. Ce que je dis est pour vous faire comprendre que je ne vous quitte point sans regret, ni sans de puissantes raisons. J'en ai même de plus fortes que celle que j'ai apportée à monsieur le duc, quoiqu'elle ait paru suffisante à tant d'honnêtes gens qui sont chez vous. Faites donc assez de fond sur les assurances que je vous donne, pour vous persuader que ce n'est ni mécontentement, ni défaut d'amitié, ni défiance de la vôtre, qui m'oblige à vous quitter.

Comme je me trouvois seul avec lui, je le fis entrer dans le jardin, où nous nous assîmes dans une allée couverte, & je continuai ainsi de lui parler. Recevez ici, mon cher marquis, les derniers sentimens de ma tendresse, ou plutôt les dernières expressions, car le senti-

ment n'en finira qu'avec ma vie. J'oublie pour jamais les égaremens où vous êtes tombé, pour n'avoir pas toujours suivi mes conseils ; j'en accuse la vivacité de votre âge. J'oublie les dernières douleurs que vous m'avez causées ; je sais à quelle source je dois les rapporter. Votre esprit est droit & sans artifice ; votre cœur est sincère, bienfaisant, généreux ; il est tel qu'il faut pour faire de vous le plus aimable & le plus vertueux de tous les hommes. O Dieu ! m'écriai-je, en m'interrompant moi-même, pour faire sur lui plus d'impression, pourquoi permettez-vous que les plus parfaits ouvrages de vos mains puissent être corrompus par les passions & défigurés par le vice ! Sans ces cruels ennemis, que d'heureux naturels se porteroient à la vertu par inclination ! que de fruits d'honneur, de sagesse & de modération n'en recueilleroit-on pas pour l'avantage général de la société humaine ! L'amour seul est capable de les détruire. O mon cher marquis ! armez-vous de courage contre cette honteuse foiblesse. Hélas ! je sais que le poison est dans le fond de votre cœur. Voyez les effets funestes qu'il a déja produits ; en moins de six semaines il vous a fait plonger vos mains trois fois dans le sang. L'amour est violent ; il est injuste, il est cruel, il est capable de tous les excès, & il s'y livre

ſans remords. Délivrez-vous de l'amour, & je vous vois preſque ſans défaut. L'âge mûrira vos vertus. Il vous apportera le mérite de les exercer avec connoiſſance. Vous deviendrez honnête homme par principes, c'eſt-à-dire, d'une probité conſtante & inébranlable; car la raiſon fortifie la nature: & lorſqu'elles ſe prêtent ainſi leurs ſecours, elles forment les grands hommes & les vertus parfaites.

Je parlois au marquis avec un mouvement ſi animé, que je n'appercevois point un laquais qui étoit près de moi, & qui n'oſoit m'interrompre. Il venoit, par l'ordre de monſieur le duc, nous prier de retourner à la ſalle. On nous y attendoit, pour être préſens au récit d'une hiſtoire qui devoit être racontée par un gentilhomme de la compagnie. J'en avois moi-même fait naître l'occaſion. Comme on s'entretenoit de la réſolution que j'avois priſe de quitter le marquis, & qu'on admiroit qu'il m'eût manqué une des treize voix pour l'approuver, celui qui m'avoit refuſé la ſienne ſe déclara hautement: C'eſt moi, dit-il, qui n'ai pas cru devoir être du ſentiment des autres; mais vous ne ſerez pas ſurpris, Meſſieurs, de cette ſingularité, ſi vous avez la patience d'en vouloir entendre les raiſons. Je me ſuis trouvé dans un cas ſemblable en quelque choſe à celui dont il eſt queſtion; & comme

j'ai pris un parti tout différent de celui pour lequel vous vous êtes déclarés, il m'a paru que mon opinion devoit être conforme à ma conduite. Il offrit à monſieur le duc de lui raconter ſon hiſtoire ; elle étoit connue de quelques perſonnes de l'aſſemblée, qui la crurent aſſez intéreſſante pour propoſer de nous faire avertir. Le gentilhomme ſe nommoit M. de Sauvebœuf ; il commença ainſi ſon récit.

Après la mort de mon père & de ma mère, j'étois demeuré ſeul héritier de ma famille, avec une ſœur âgée d'environ ſix ou ſept ans. J'en avois alors vingt-deux, & j'étois déjà capitaine de cavalerie. Mon emploi ne me permettant point de veiller à l'éducation de ma ſœur, mon père avoit prié, en mourant, un riche gentilhomme de nos voiſins qui avoit une fille à peu près du même âge, de les faire élever enſemble, & de tenir lieu de père à ma ſœur, juſqu'à ce qu'elle eût atteint le tems de penſer au mariage. Cet honnête gentilhomme, dont le nom étoit M. d'Erletan, entra de bon cœur dans les dernières intentions d'un ami. Il prit ma ſœur chez lui, & il n'eut pas moins de tendreſſe pour elle que pour ſa propre fille. Il avoit outre cet enfant, deux fils, d'un âge peu différent du mien. J'étois lié d'amitié avec eux. Il ne ſe paſſoit point d'année que je ne retournaſſe pour quelques mois dans la province ; &

m'ennuyant de demeurer seul chez moi, j'étois continuellement chez messieurs d'Erletan. Ils m'y obligeoient d'ailleurs par leurs honnêtetés. Je prenois plaisir aux différences sensibles que sept ou huit mois d'absence me faisoient appercevoir tous les ans dans ma sœur. Ses traits se développoient, sa taille commençoit à se former; en peu d'années elle devint assez aimable pour attirer les yeux des jeunes d'Erletan. Ils prirent de la passion pour elle, tous deux presqu'en même tems. L'aîné portoit le nom de leur maison, & l'autre s'appelloit d'Olingry. Il étoit impossible qu'étant l'un & l'autre avec la même inclination dans le cœur, & n'ayant que les mêmes occasions de la déclarer, ils ne se reconnussent pas bientôt pour rivaux. Cette connoissance ne les empêcha point d'être amis. Ils avoient toujours été mieux ensemble, que ne le sont communément des frères du même âge. Cependant comme ils ne pouvoient prétendre tous deux à l'affection de ma sœur, ils se promirent mutuellement de faire dépendre leur bonheur de son choix, & son choix de leurs services; de sorte que le malheureux devoit céder la place, sans murmurer de son sort. Leur passion sans doute étoit encore bien loin de l'excès, lorsqu'ils faisoient entr'eux cet accord tranquille; ou du moins ils connoissoient peu l'amour, s'ils se crurent capables de

l'obſerver. Ils avoient ajouté au traité, qu'on ſe rendroit compte de bonne foi des progrès qu'on auroit faits, & que de part & d'autre on ſeroit diſpoſé à voir le triomphe d'un frère, ſans le regarder ſous l'odieuſe qualité de rival. Ma ſœur devint l'objet de tous leurs ſoins; ils dreſſèrent leurs attaques avec méthode. Leur amitié ſe ſoutint long-tems ſi parfaite, qu'ils conféroient enſemble ſur les moyens de l'attendrir; & quoiqu'ils paruſſent agir diverſement, les deux ſyſtêmes étoient l'effet de leurs réſolutions communes. Ils furent même fidèles aſſez long-tems à ſe communiquer leurs plus ſecrètes diſpoſitions, mais cela ne dura qu'autant que leur fortune fut égale, & que l'inclination de ma ſœur tarda à ſe déclarer. L'aîné d'Erletan fut préféré par l'amour. D'Olingry s'en apperçut. Il étoit vif & violent; peut-être même n'avoit-il pas des vues auſſi honnêtes que ſon frère : l'événement du moins a donné lieu de le juger. La froideur prit bientôt entr'eux la place de l'amitié. D'Erletan fut le premier qui parut plus réſervé ; c'étoit moins par haine, que par conſidération pour ſon frère. Il n'avoit nulle raiſon de l'aimer moins; il vouloit lui épargner ſeulement le chagrin d'apprendre ſa mauvaiſe fortune de la bouche d'un rival heureux. Cependant d'Olingry, qui vit ce changement dans la conduite de ſon aîné, dé-

couvrit ſans peine à quelle cauſe il devoit l'attribuer. Il étoit trop emporté pour garder des meſures ; il querella ſon frère, en lui reprochant ſa diſſimulation & ſa mauvaiſe foi. Celui-ci lui proteſta en vain que ſon déguiſement venoit de pure amitié. Il ne put appaiſer par ſes ſoumiſſions, ce cœur fier, qui ſe déſeſpéroit d'être ſupplanté, & qui prenoit toutes ſes careſſes pour de nouvelles inſultes.

Leurs affaires étoient dans cette ſituation, continua M. de Sauvebœuf, lorſque j'arrivai à Erletan. La diviſion des deux frères fut une des premières choſes dont je m'apperçus. Je les aimois tendrement : j'employai tous mes efforts pour les réconcilier. L'opiniâtreté de leur haine me rendit ſi attentif à toutes leurs démarches, que je découvris enfin la cauſe ſecrète qui les diviſoit. Je tremblai pour ma ſœur, elle m'étoit plus chère que moi-même. Je la priai, avec inſtance, de m'apprendre tout ce qu'elle ſavoit de ce fatal myſtère. Je ne remarquai que trop, par ſon embarras, qu'elle y étoit elle-même intéreſſée ; & quoique je tiraſſe d'elle quelques aveux vagues & incertains, il m'étoit aiſé de voir que la moitié de la vérité demeuroit au fond de ſon cœur. Mon inquiétude devint ſi forte, que je pris la réſolution de la tirer de chez M. d'Erletan. Je ne me défiois point ab-

folument de fa fageffe, mais je la voyois expofée à un danger inutile : elle n'étoit point un parti affez riche pour l'aîné des deux frères ; & la mauvaife humeur de d'Olingry me faifoit connoître manifeftement qu'il n'étoit point l'amant favorifé. Je la priai donc de fe préparer au départ ; & pour ne rien faire qui fentît l'affectation, je repréfentai à M. d'Erletan le père, que ma maifon & mes affaires ayant befoin d'un guide, ma fœur étoit en âge d'en prendre la conduite. D'Erletan l'aîné appréhenda que cet éloignement ne lui fît perdre fa conquête. Ses vues étoient pleines d'honneur ; il auroit époufé ma fœur fans balancer, fi la crainte de déplaire à fon père & un refte de confidération pour le malheureux d'Olingry ne l'euffent arrêté. Se voyant néanmoins à la veille d'être féparé d'elle, & fe défiant de la violence de fon frère, l'amour éteignit tous fes fcrupules. Il lui propofa de l'époufer fecrètement avant fon départ ; elle y confentit. Ils fe firent marier, le foir même, par le curé de la paroiffe, dans la chapelle du château. Quelqu'attention qu'eût fans ceffe d'Olingry à veiller fur leurs démarches, ils avoient pris de fi juftes mefures, qu'il n'eut pas le moindre foupçon de leur mariage ; mais ils s'obfervèrent moins après la cérémonie, de forte que s'étant arrêtés dans un veftibule pour concerter

de quelle manière ils pourroient paſſer la nuit enſemble, le mauvais génie de nos deux familles l'amena aſſez proche d'eux, pour entendre une partie de leur diſcours. Ma ſœur couchoit ordinairement dans une chambre, qui touchoit à celle même de M. d'Erletan le père. Sa femme de chambre, qui étoit dans le ſecret du mariage, couchoit dans un cabinet voiſin. D'Erletan convint avec ma ſœur, qu'à l'heure où chacun ſe met au lit, il ſe rendroit à ſa chambre, & qu'à un certain ſignal elle lui feroit ouvrir ſa porte. Ils ſe ſéparèrent enſuite, pour ne pas donner lieu aux ſoupçons.

On a toujours rendu cette juſtice à d'Olingry, qu'il n'avoit pas la moindre connoiſſance de leur mariage; ſans quoi il faudroit regarder la réſolution qu'il forma, comme un prodige d'horreur & d'inhumanité. Il ſe figura ſans doute que ma ſœur s'étoit laiſſée ſéduire par d'Erletan, & qu'elle conſentoit au ſacrifice le plus honteux. La rage de voir ſon frère ſi heureux, lui fit perdre toute conſidération. Il réſolut d'emporter par adreſſe ce qu'il croyoit que l'autre devoit auſſi à ſes artifices; en un mot, il eſpéra qu'à la faveur du ſilence & de l'obſcurité, il pourroit paſſer pour d'Erletan, & occuper la place que ma ſœur lui deſtinoit. Il ne manqua pas d'inventions, pour le tenir éloigné pendant une partie de la nuit.

Son horrible dessein réussit au-delà de ses espérances. Ma sœur aida elle-même à se tromper, en lui recommandant le silence, dans la crainte d'éveiller M. d'Erletan le père. D'Olingry se rendit ainsi le plus criminel de tous les hommes, en violant impunément les droits les plus sacrés. D'Erletan s'impatientoit, pendant ce tems-là, de l'obstacle imprévu qui l'avoit arrêté. Il ne se vit pas plutôt libre, qu'il courut à la chambre de ma sœur, & qu'il donna le signal pour se faire ouvrir. Il redoubla plusieurs fois, pour être entendu. Enfin la femme de chambre s'étant approchée de la porte, & ayant demandé doucement qui c'étoit, il crut se faire un mérite, en marquant par des termes fort vifs le chagrin qu'il avoit eu de ne pouvoir venir plutôt. Cette femme, qui croyoit d'Erletan entre les bras de sa maitresse, le repoussa rudement ; & s'imaginant même que c'étoit d'Olingry, elle le railla malignement sur l'espérance qu'il avoit de s'introduire chez ma sœur : elle lui dit quelques paroles offensantes sur la folie & l'inutilité de ses prétentions. Tout cela se passoit dans l'obscurité. D'Erletan, piqué jusqu'au vif, se retira en maudissant l'inconstance des femmes. Sa colère alla jusqu'à lui persuader que le dessein de ma sœur étoit de prendre avec lui des airs de hauteur & d'empire, & qu'elle avoit voulu, la première nuit de ses

noces, lui faire faire un essai d'esclavage. Il n'y a point d'excès, où l'amour irrité ne puisse se porter. Il retourna dans sa chambre, plein de ressentiment, & en formant mille projets de vengeance.

Lorsque la passion de d'Olingry fut satisfaite, il quitta ma sœur assez froidement, sous prétexte de ne pas l'exposer, en demeurant jusqu'au jour avec elle. Il alla s'applaudir ailleurs du succès de son crime, ou peut-être en sentoit-il déja le remords. Le reste de la nuit se passa tranquillement. Le lendemain matin, étant descendu par hasard pour aller prendre l'air au jardin, je rencontrai ma sœur dans un sallon, seule, & qui fondoit en larmes. Ma présence parut redoubler sa douleur. Dans la vive émotion que me causa ce spectacle, je lui en demandai la cause avec empressement. Elle fut embarrassée à me répondre. Ce n'est rien, me dit-elle; ce sont des accès de tristesse, qui me saisissent quelquefois. Comme son air & ses soupirs la trahissoient, j'eus le pressentiment de quelqu'aventure funeste; & je la pressai si fort, en mêlant les caresses & les reproches, qu'elle consentit à m'ouvrir son cœur, à condition, me dit-elle, que je garderois un secret inviolable. Je lui promis tout ce qu'elle voulut. Tant de précautions me faisoient attendre un étrange secret. Enfin, elle me découvrit son

amour

amour pour l'aîné d'Erletan, & ſon mariage, qui s'étoit fait la veille. Je l'ai reçu, continua-t-elle, cette nuit dans ma chambre, il m'a comblée de careſſes; je me croyois la plus heureuſe de toutes les femmes. Comme il a été obligé de me quitter vers le jour, je me ſuis levée plutôt qu'à l'ordinaire, par le ſeul empreſſement de le revoir. Je viens de le rencontrer ici. O, mon frère, ajouta-t-elle en renouvelant ſes ſoupirs, que les hommes ſont faux & méchans! Lorſque j'allois au-devant de lui, les bras ouverts, pour l'embraſſer avec toute ma tendreſſe, il m'a repouſſée d'un air mépriſant, il m'a fait les menaces les plus effrayantes; enfin, il m'a traitée avec une dureté qui me fait mourir. Je me ſuis jetée à ſes genoux pour l'arrêter; mais loin d'être ému par mes pleurs, il m'a écartée de lui ſi rudement, que je ſuis tombée par terre, & il a eu la barbarie de m'abandonner dans cet état. Oh! me dit-elle en pouvant à peine prononcer, il faut que je meure; mon cœur eſt briſé cruellement; il m'eſt impoſſible de vivre avec la peine que je ſouffre. Je fus ſaiſi de ce diſcours, juſqu'à demeurer quelque tems immobile. Ma rage peut mieux être conçue qu'exprimée. Le traître, m'écriai-je! Quoi! il vous a indignement pouſſée par terre, & il a eu la cruauté de vous y laiſſer! Ah! fût-il au fond des enfers, je lui arracherai le cœur de mes propres mains. Elle fit inutilement des efforts

pour m'arrêter, en me représentant que je lui avois juré le secret; que tout barbare qu'il étoit, elle l'aimoit encore; & qu'elle lui pardonneroit même sa mort. Je m'échappai de ses mains, résolu de plonger mon épée dans le cœur du lâche d'Erletan, sans lui donner même le tems de tirer la sienne. La première personne que je rencontrai fut M. d'Erletan le père, qui me demanda si je n'avois pas vu son fils aîné. Non, lui répondis-je d'un air furieux; mais je le cherche; & si vous le voyez avant moi, vous verrez un lâche & un traître. A quoi tient-il, ajoutai-je en portant la main sur mon épée, que je ne te perce toi-même de mille coups, pour avoir donné la vie à cet exécrable monstre! M. d'Erletan fut si effrayé de mon action, qu'il demeura sans réplique. Je le considérai un moment, avec un regard troublé. Enfin, mes yeux s'éclaircirent. Ce bon vieillard me fit pitié. J'eus honte d'avoir outragé un homme, qui nous avoit servi de père à moi & à ma sœur. Ah! lui dis-je en l'embrassant, pardonnez, pardonnez à mon transport. Je suis un malheureux de vous avoir insulté mal-à-propos. C'est votre indigne fils qui va me payer pour tout, ajoutai-je en voulant le quitter. Il employa toute sa force pour m'arrêter. Il me conjura de lui apprendre ce qui causoit le trouble où il me voyoit, en m'assurant que si son fils m'avoit offensé, il l'obligeroit à me faire des réparations dont je

ferois content. M'avoir offensé, repris-je! Le lâche n'oseroit; il n'est capable que d'insulter des femmes. Il a outragé ma sœur, & son châtiment ne tardera guère. Ma fureur étoit telle, que je voulois m'échapper absolument des mains de ce malheureux père. Cependant il obtint de moi que je lui expliquerois du moins en peu de mots l'injure faite à ma sœur. Votre fils l'a épousée, lui dis-je, & il l'a.... Epousé votre sœur, interrompit-il avec surprise! Oui, ma sœur, continuai-je, qui est d'aussi ancienne & d'aussi honnête maison que vous, & dont l'alliance ne feroit point déshonneur à un prince; il l'épousa hier au soir, & il l'a traitée aujourd'hui comme il n'appartient qu'à un lâche & à un malhonnête homme. Je vous ferai justice, répliqua-t-il promptement: s'il l'a épousée, c'est une affaire finie, je prétends qu'il en use bien avec elle. Mais je vous conjure, ajouta-t-il, par la mémoire de votre père, de me laisser prendre plus de connoissance de cette affaire. Je vous engage ma foi que vous serez content de la justice que je vous ferai. Je punirai mon fils, je le mettrai dans son devoir: je ne vous demande qu'un délai de quelques momens. Ses instances furent si vives & si pressantes, qu'elles eurent le pouvoir de me calmer un peu. Je lui promis de me retirer dans ma chambre, & de lui accorder le tems de faire ses efforts pour faire prendre de meilleures manières à son fils.

Pendant que ce funeſte mal-entendu m'alloit faire égorger l'aîné d'Erletan, ſon coupable frère apprit par un domeſtique, quelque choſe de ce qui s'étoit paſſé entre ſon père & moi. Il venoit ſans doute pour en être mieux inſtruit, lorſque je m'en retournai à ma chambre. Je le rencontrai ſur l'eſcalier; il rougit en me voyant, & il me demanda s'il étoit arrivé quelque choſe de nouveau dans la maiſon. J'étois encore trop plein de mon reſſentiment, pour en faire un myſtère à perſonne. Je lui racontai l'hiſtoire du mariage de ma ſœur, & de la conduite barbare de ſon frère, en accompagnant ma narration de toutes les marques de ma colère & de ma haine contre d'Erletan. Je faiſois peu d'attention aux mouvemens que ce récit pouvoit produire ſur ſon viſage; mais à peine eus-je fini, qu'il s'écria d'un ton plus funeſte que je ne puis le dire : Juſte ciel! quelles horreurs! par qui cette ſanglante tragédie commencera-t-elle! Il me quitta ſans ajouter un ſeul mot. Occupé comme je l'étois de mes peines, je ne remarquai point ce qu'il devint. Je me renfermai dans ma chambre, où je demeurai juſqu'à ce qu'on vînt m'avertir, pour aſſiſter à la plus terrible & à la plus touchante de toutes les ſcènes. Meſſieurs, nous dit M. de Sauvebœuf, vous êtes dans un moment à la cataſtrophe.

D'Olingry, continua-t-il, n'eut pas besoin d'une plus grande explication pour connoître son crime, ni pour en voir tout d'un coup les horribles conséquences. Il comprit qu'il n'y avoit qu'un seul moyen de les éviter : c'étoit de confesser sa faute à ma sœur, & de l'engager au silence pour leur commun intérêt. Il résolut de tenter cette voie, avant que de se porter à des extrémités qu'il méditoit déjà. Il alla donc la trouver. Il demanda à l'entretenir seule. Quoiqu'il fût naturellement hardi, il ne s'expliqua qu'en tremblant. Ma sœur m'a dit, avant sa mort, que quelqu'éloignée qu'elle fût de s'imaginer la perfidie dont il venoit s'accuser, elle avoit tremblé elle-même en voyant l'air égaré de ses yeux & la pâleur de son visage, au moment qu'il commença à parler. Elle lui épargna la peine d'achever son récit ; trois mots suffisoient pour le faire entendre. Elle jeta un cri perçant, qui attira près d'elle tous ceux qui étoient dans les chambres voisines ; ils la trouvèrent dans un évanouissement qui différoit fort peu de la mort. D'Olingry crut devoir se retirer. Lorsqu'elle eut un peu rappelé ses esprits, elle s'abandonna à tous les mouvemens de la douleur & du désespoir. Son cher d'Erletan lui étoit ravi pour toujours ; elle s'étoit plainte de sa rigueur, & c'étoit elle maintenant qui se trouvoit si coupable, qu'elle de-

voit éviter éternellement sa présence ; elle l'appeloit néanmoins à son secours ; elle prononçoit son nom mille fois ; de sorte que ses femmes, qui ignoroient de quoi il étoit question, se crurent obligées de le faire avertir. On le chercha long-tems sans le pouvoir trouver. Il s'étoit enfoncé dans le bois, avec son père, pour s'entretenir de ses chagrins. D'Erletan avoit le cœur bon & généreux ; & malgré sa colère, qui lui paroissoit juste, il aimoit encore éperdument ma sœur. Quoique tous les discours de son père n'eussent pu fléchir son esprit, & le porter à la réconciliation, il ne put apprendre l'état où elle étoit, & qu'elle désiroit si ardemment de le voir, sans être ému de la plus tendre compassion. Il accourut à elle. Son père le laissa aller seul, s'imaginant que le moment de la paix étoit venu. Il s'approcha de sa femme, d'un air plus soumis que s'il eût été réellement l'offenseur. Elle, qui le croyoit instruit de son malheur & de sa honte, & qui n'attribuoit qu'à cette connoissance la manière dont il l'avoit traitée le matin, paroissoit de son côté tremblante & humiliée ; de sorte que cette étrange entrevue n'auroit pu être expliquée que par d'Olingry, le misérable auteur de tant d'infortunes. Cependant s'il n'échappa rien d'assez clair à ma sœur, pour porter d'odieuses lumières dans l'esprit de son mari,

l'obscurité même de ses expressions fut un nouveau tourment pour lui. Il ne pouvoit concevoir pourquoi elle refusoit ses caresses, & la main qu'il lui offroit pour se réconcilier, dans le tems même qu'elle paroissoit contente de le revoir tendre & amoureux. Il découvroit en elle un mélange de joie & de désespoir, d'horreur & de tendresse pour lui. Elle souhaitoit de le voir sans cesse, & elle lui parloit de se séparer pour toujours. Toutes ces contrariétés l'épouvantoient. C'étoit d'Olingry seul qui pouvoit les éclaircir; le moment en approchoit. Ce malheureux ne s'étoit point écarté si loin, qu'il n'eût entendu toute la conversation de d'Erletan & de son épouse; il en fut touché vivement. Dieu seul connoît si ce fut repentir ou désespoir. Il pria son père de faire appeler pour un moment son aîné, sous quelques prétextes; & étant entré dans la chambre lorsqu'il l'en eut vu sortir, il conjura ma sœur, qui parut effrayée de sa présence, de l'écouter pour la dernière fois. Il lui dit, que n'ayant pas perdu un mot de la conversation qu'elle venoit d'avoir avec son mari, il avoit observé qu'il n'avoit aucune connoissance, ni même aucun soupçon du malheur de la nuit précédente; qu'il étoit donc aisé de remédier au mal, en le cachant par un éternel silence; qu'elle n'avoit qu'à se répondre d'elle-même

& de sa femme de chambre, & à vivre tranquillement avec son frère; que pour ce qui le regardoit lui-même, outre son propre intérêt & l'honneur de la famille qui l'obligeoient au secret, il se mettroit hors d'état de le révéler, en allant s'ensévelir dans un monastère pour le reste de sa vie. Ma sœur eut peine à souffrir qu'il achevât. Elle lui répondit, sans jeter les yeux sur lui, que c'étoit trop qu'il l'eût couverte de honte, & qu'il eût ruiné tout le bonheur de ses jours par un crime dont il étoit seul coupable; qu'elle n'avoit pas dessein de le devenir autant que lui en suivant son damnable conseil, & en portant ce qu'il avoit souillé, dans les bras d'un autre; qu'elle abandonnoit à la fortune sa vie & sa destinée, & qu'elle n'étoit jalouse que de son innocence. Pensez-y bien, Madame, reprit-il, vous n'avez qu'un moment pour y penser. Mon parti est pris, lui dit ma sœur; & le mien aussi, ajouta-t-il en sortant. Il trouva son frère dans une chambre voisine. Il le tira à l'écart. Là, après lui avoir reproché, en termes sanglans, sa perfidie dans son mariage secret, & dans toute la conduite de son amour, il lui déclara nettement qu'il avoit souillé son lit la nuit précédente; & comme d'Erletan, dans le premier transport où le jeta cette funeste nouvelle, paroissoit porter la main à son épée, il le prévint d'un

coup de poignard qu'il tenoit préparé. Quoique le coup fût profond, la fureur de d'Erletan empêcha qu'il n'en fût affoibli sur le champ. Il eut assez de force pour tirer son épée, & pour la passer au travers du corps de son meurtrier. Il est vrai que d'Olingry ne fit nul mouvement pour l'éviter. Les domestiques qui accoururent au bruit, le virent tomber, & l'entendirent prononcer quelques paroles en mourant, par lesquelles il marquoit de la joie de ce que son frère s'étoit chargé du crime de sa mort, comme il lui reprochoit de l'être déjà de celui de son inceste. Il expira presqu'aussitôt. Un horrible mêlange de pleurs & de cris s'étant répandu dans la maison, je mis la tête hors de ma chambre, où j'étois renfermé depuis deux heures. Je vis un laquais hors d'haleine, qui venoit m'avertir de descendre. Oh! Monsieur, me dit-il, tous mes maîtres sont égorgés. Je courus, ou plutôt je me précipitai dans l'escalier. J'apperçus les deux frères étendus, l'un mort, l'autre expirant. Leur père tout éperdu, s'efforçoit de leur donner quelques secours inutiles. Approchez, M. de Sauvebœuf, me dit d'Erletan d'une voix foible, approchez. Venez voir expirer le plus criminel & le plus malheureux de tous les hommes. Quoique j'ignorasse encore la cause de ce triste accident, je ne pus me défendre de quelques mouvemens de com-

paſſion. D'Erletan, ſans me donner le tems de parler, m'apprit en peu de mots ſon malheur & le crime de ſon frère. Je frémis d'horreur. Il s'en apperçut. Je ne ſais, continua-t-il, ſi je mérite votre haine; mais par où ai-je pu m'attirer celle du ciel? Hélas! qu'avois-je fait dans toute ma vie, pour en être traité ſi cruellement! Je l'exhortai à ſe réconcilier avec Dieu. Ah! me dit-il, la manière dont il me traite, me fait trop voir que je n'ai point de miſéricorde à en eſpérer. Ma ſœur entra dans cet inſtant, en perçant le ciel de ſes cris, & en s'arrachant les cheveux. Mais lorſqu'il ouvroit les bras pour la recevoir, elle s'arrêta, & lui-même parut avoir honte du mouvement qu'il avoit fait. Je mourrai donc ſans t'embraſſer, lui dit-il; cette conſolation ne m'eſt pas même permiſe. O crime déteſtable! O malheureux frère! Elle, de ſon côté, le regardoit avec des yeux égarés, & elle paroiſſoit n'avoir plus le pouvoir de prononcer une parole. Elle tourna deux ou trois fois autour de lui, comme ſi elle eût voulu s'approcher, pendant qu'il s'efforçoit de remuer la tête, pour la ſuivre de ſes regards. Il ſembloit qu'une main inviſible la retînt, ou qu'elle fût au bord d'un affreux précipice, dont la vue l'épouvantoit. Enfin, ne pouvant plus réſiſter à des mouvemens ſi violens, elle tomba proche de lui ſans connoiſſance. Il recueillit tou-

tes ses forces pour saisir une de ses mains, sur laquelle il tint sa bouche collée pendant deux ou trois minutes. Au nom de Dieu, me dit-il, prenez soin d'elle; & empêchez-la de mourir. On s'occupoit pendant ce tems-là à bander sa plaie. Il avoit été trop troublé pour y faire attention; mais lorsqu'on voulut l'emporter dans un lieu plus commode: Non, non, s'écria-t-il en arrachant tous ses linges, mon dessein n'est pas de vivre. Il tendit les bras pour embrasser son père, & ses derniers mots furent la prière qu'il lui fit, de me donner sa sœur en mariage, & de me faire son héritier. Lorsque je lui eus vu rendre le dernier soupir, je me retirai pour prendre soin de ma sœur. Elle revint à elle; mais ses yeux me parurent si éteints, & ses forces si épuisées, que je désespérai de sa vie. Elle languit pendant quelque tems dans des défaillances continuelles, & elle mourut assez tôt pour être enterrée dans le même tombeau que son mari. M. de Sauvebœuf finit son histoire, en nous disant qu'il s'étoit marié depuis avec mademoiselle d'Erletan. Vous voyez, Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à moi, que j'ai eu de bonnes raisons pour n'être pas du sentiment de la compagnie par rapport à vous. Le motif qui vous fait quitter M. le marquis, n'est pas plus fort que celui qui pouvoit m'empêcher d'épouser la sœur de

M. d'Erletan. J'ai cru que mon propre exemple, qui a été approuvé par toutes les perſonnes de ma connoiſſance, m'autoriſoit à vous conſeiller de prendre la même conduite. Je fis remarquer à M. de Sauvebœuf qu'il y avoit quelque différence entre les deux cas ; & ſon hiſtoire n'ébranla point ma réſolution.

Comme j'étois perſuadé qu'en me ſéparant, rien ne m'obligeoit de rompre les meſures de la bienſéance & de l'amitié, je paſſai encore quelques jours chez monſieur le duc. J'y ſerois même demeuré plus long-tems, ſi je n'euſſe été obligé de retourner chez ma fille, pour l'aider à ſortir d'une affaire fort embarraſſante. Un jour que j'étois à ſouper avec monſieur le duc, un laquais de mon gendre arriva à toute bride, & demanda à me remettre promptement une lettre. C'étoit ma fille qui m'écrivoit. Elle me marquoit que la nuit précédente, on avoit attaché à ſa porte un billet, par lequel on la menaçoit de mettre le feu à ſa maiſon, ſi dans le terme de quatre jours elle ne faiſoit porter deux mille écus dans un endroit écarté qu'on lui aſſignoit. Elle n'étoit point la ſeule, à qui cette menace eût été faite. Quantité de gentilshommes & de riches fermiers avoient eu le même malheur depuis trois ou quatre mois ; & ceux qui avoient trop aimé leur argent, s'étoient vus ruiner effec-

tivement par des incendies. Monſieur le duc m'offrit tout ſon monde, pour défendre la maiſon de ma fille; mais après avoir conſidéré ſérieuſement cette affaire, je jugeai que c'étoit à l'adreſſe qu'il falloit avoir recours plutôt qu'à la force. Je réſolus de me rendre inceſſamment ſur le lieu. Il y avoit deux jours de route ordinaire juſqu'à la terre de ma fille; mais un jour ſuffiſoit par la poſte. Ainſi je crus qu'il ſeroit aſſez tôt de partir le lendemain.

Je fis mes adieux le ſoir à monſieur le duc. Comme nous touchions au dernier moment de notre ſéparation, le marquis me tint compagnie pendant une partie de la nuit. Je lui renouvellai mes conſeils pour toute la conduite de ſa vie. Je lui fis une peinture exacte de ſon propre caractère, ſans ménager ſes défauts, & ſans lui cacher ſes bonnes qualités. Je parcourus avec lui toutes les ſituations où peut ſe trouver une perſonne de ſon rang & de ſa naiſſance. Je lui en fis appercevoir les dangers, & je lui montrai le vice preſque toujours à côté du chemin. Enfin j'ouvris devant ſes yeux la carrière de la vertu. Voilà, lui dis-je, où vous pouvez marcher avec gloire & avec joie. La nature & l'inſtruction vous prêtent leur ſecours. Je ne connois perſonne à qui la ſageſſe doive coûter moins qu'à vous. Quels ſeroient vos obſtacles! Quelques paſſions inſenſées

peuvent-elles entrer en concurrence avec les plus puiſſans de tous les motifs ? Vous feront-elles oublier votre naiſſance, éteindre vos lumières, & combattre vos heureuſes inclinations ? Je vous parle en particulier de l'amour. C'eſt la ſeule foibleſſe qui vous expoſera toujours au danger. Je ſais qu'il eſt maître à préſent de votre cœur ; mais parlons naturellement, manquez-vous de remedes ? Vous allez voir combien il m'en reſte encore à vous offrir. Laiſſez-moi deſcendre au fond de ce cœur, dont vous croyez la guériſon ſi déſeſpérée. J'y oppoſerai aux attraits d'une femme, les charmes de la vertu & de l'innocence ; aux folles joiès des ſens, l'avantage ineſtimable de ſavoir uſer de ſa raiſon ; aux tranſports d'une poſſeſſion de quelques momens, la longue & douce tranquillité qui eſt le fruit de la modération & de la ſageſſe. Je ne vous nomme point ici des biens chimériques, ou qui vous ſoient inconnus : vous les avez goûtés, avant que de vous laiſſer vaincre par votre paſſion ; comment avez-vous pu conſentir à les perdre ? Je pardonne à une ame commune, de chercher ſa félicité dans les plaiſirs de l'amour ; ils l'élèvent en quelque ſorte au-deſſus de ſa portée, en lui ouvrant des ſources de joie, auxquelles elle n'auroit rien trouvé d'égal dans ſa baſſeſſe naturelle. Mais une grande ame ſe ravale & s'avilit par les paſſions amoureuſes. Elle eſt faite

pour une espèce de plaisirs plus délicats. Sa félicité est d'un autre ordre. Elle la trouve en elle-même, par ses réflexions, par son goût pour la vérité, l'honneur, la bonté & la justice; pourquoi en chercheroit-elle une moins digne d'elle au-dehors? Elle sent qu'elle peut s'en assurer la durée; pourquoi la feroit-elle dépendre d'une chose aussi fragile que la beauté des femmes, ou aussi légère que leur humeur, qui est encore plus sujette à changer que leur beauté? Non, mon cher marquis, il ne sauroit y avoir de vraie grandeur d'ame dans un esclave de l'amour: une tendresse excessive semble exclure la fermeté; les flatteries & les caresses amollissent le courage; les jalousies, les inquiétudes troublent la sérénité de l'esprit; le soin de plaire détruit l'attention nécessaire aux entreprises importantes; enfin, le goût du plaisir des sens est opposé directement à celui de la vérité, & tôt ou tard il entraîne après soi la ruine même de la vertu.

Le marquis écouta cette morale avec sa docilité ordinaire; mais malgré mes déclamations contre l'amour, il me pria de lui apprendre, avant que de le quitter, ce que M. le duc pensoit de son inclination pour ma nièce. Cette question me fit juger que je devois attendre peu de fruit de mon discours. Cependant je lui répondis, sans marquer de mécontentement, que M. le duc ne m'en avoit

point parlé comme d'une chose sérieuse, & que personne en effet ne la prendroit jamais que pour un égarement; qu'il étoit fâcheux seulement qu'elle eût produit de si tristes effets; mais que j'en étois consolé, s'ils servoient du moins à son instruction. Ce furent mes dernières paroles, auxquelles je ne lui laissai pas le tems de répondre. Je montai dans ma chaise de poste, avant la pointe du jour.

Fin du treizième Livre.



LIVRE

LIVRE QUATORZIEME.

JE réflechis beaucoup, en chemin, ſur la démarche que je venois de faire. Le ciel ſait que mon premier ſentiment en fut un de reconnoiſſance, pour la faveur qu'il m'avoit accordée en rompant à la fin mes liens. Il ſait auſſi que je n'avois pas trompé le marquis, lorſque je l'avois aſſuré de mon tendre attachement & du regret que je ſentois à le quitter. Cependant ce regret tomboit peut-être moins ſur la ſéparation même, que ſur les raiſons pour leſquelles je m'y croyois obligé, c'eſt-à-dire, que j'euſſe ſouhaité de toute mon ame d'être dans un âge, & dans une diſpoſition d'eſprit, qui m'euſſent permis de continuer mes ſervices au duc & au marquis; mais la ſituation où je me trouvois ne pouvant s'accorder avec cet engagement, j'étois ravi dans le fond du cœur de me revoir en liberté. Les motifs de bienſéance, qui m'avoient ſervi de prétexte, n'étoient pas mes motifs les plus puiſſans, quoiqu'ils euſſent paru ſuffire pour juſtifier ma retraite. Mon âge en étoit encore un plus foible. Je ne manquois ni de force, ni de ſanté. Je veux révéler ici le reſſort ſecret qui m'avoit fait agir.

Il se passoit depuis peu, dans mon ame, une nouvelle scène, qui en augmentoit extrêmement le trouble, ou plutôt qui m'en faisoit sentir un d'une nature extraordinaire, & qui m'avoit été inconnu jusqu'alors. J'avois éprouvé, dans le cours de ma vie, des pertes de tous les genres, & j'avois passé par conséquent par tous les degrés de la douleur; mais, ayant toujours vécu dans l'éloignement du vice, je n'avois jamais perdu cette espèce de satisfaction intérieure qui est le partage de l'innocence. J'avois cru devoir regarder toutes mes infortunes comme une épreuve du ciel, parce que je n'avois jamais senti de remords qui m'eussent averti qu'elles fussent un châtiment. Cette disposition de cœur est d'un secours admirable pour les malheureux, dans les transports même qui ressemblent le plus au désespoir. Or, j'avois perdu depuis quelque tems cette douce consolation de mes peines. La mort de miladi R...., troubloit le repos de ma conscience. Je m'en accusois à tous momens, comme d'un crime auqnel j'avois du moins contribué. Premièrement, disois-je, c'est moi qui l'ai tirée d'Angleterre; & devois-je attendre si tard à reconnoître qu'une action de cette nature offensoit le ciel & blessoit le devoir? Quel droit avois-je d'ôter cette dame à son mari, & de l'aider à rompre tous les engagemens du mariage?

Quelle étrange compassion, que celle qui s'exerce en commettant un crime, & qui offense mortellement un innocent pour consoler une infidelle? D'ailleurs, continuois-je, qui m'assurera que le sentiment qui me faisoit agir, & que j'appelois alors pitié, n'étoit point une passion déréglée? Il est vrai que je l'ai vaincue à la fin; mais l'ai-je toujours combattue? Et s'il ne faut qu'un moment à l'amour pour répandre son poison, qui peut me répondre que le motif de mon cœur, en servant miladi, n'étoit point la secrète espérance de se satisfaire plus facilement, lorsqu'elle seroit éloignée de son mari? Ainsi, c'est peut-être un amour criminel qui m'a porté à l'enlèvement d'une femme mariée. Quelle autre raison pouvois-je avoir de lui procurer une retraite chez ma fille? Pourquoi aurois-je pris tant d'intérêt à la fortune d'une inconnue? Ai-je oublié mes agitations, mes soupirs, mes larmes, & puis-je croire que tout cela se soit accordé avec l'innocence? Pour ce qui regarde le funeste accident de sa mort; il est certain que je ne l'ai pu prévoir, & que je n'aurois rien épargné pour l'éviter. Mais en suis-je beaucoup moins coupable? N'a-t-il pas eu sa source dans les foiblesses dont je viens de m'accuser? En un mot, si je n'avois aimé miladi R.... plus qu'il ne m'étoit permis par le devoir,

feroit-elle fortie d'Angleterre ? Auroit-elle demeuré chez ma fille, & y auroit-elle péri miférablement ? C'eft donc fur moi que retombe, & le défordre de fa fuite, & le crime de fa mort.

Soit foibleffe d'efprit, foit vif fentiment de religion, je trouvois dans ces réflexions un fujet terrible d'inquiétude. Si j'étois coupable, il falloit faire ma paix avec le ciel par la pénitence. Si je ne l'étois point, il falloit appaifer du moins le cri de ma confcience en me guériffant de mes fcrupules ; & je concluois de l'un & de l'autre, que la folitude m'étoit devenue plus néceffaire que jamais. Mon lecteur voit maintenant auffi clair que moi, dans le fecret de mon ame. Je ne fais quel jugement il portera de mes délicateffes & de mes craintes en matière de crime & de vertu ; mais ce qui me perfuade aujourd'hui que je ne dois point me repentir de m'être jugé fi févérement moi-même, c'eft que plus je vois la mort de près, plus je fuis fatisfait de cette rigueur. Elle augmente la confiance que j'ai au fouverain juge, & elle diminue ma frayeur aux approches de l'éternité.

J'arrivai le foir chez ma fille. Tout le monde y étoit dans l'alarme, comme fi la flamme eût déjà été appliquée aux murs de la maifon. Je me fis expliquer le cas exactement, & fur-tout le lieu où l'on exigeoit que les deux mille écus

fussent portés. C'étoit à un quart de lieue du village, dans une plaine vaste & découverte, au pied d'un vieil ormeau qui étoit seul, à cinq ou six pas d'un petit sentier. J'allai sur le champ reconnoître la place. Elle me parut bien choisie pour la sûreté des voleurs. Il auroit été difficile de les faire observer, sans qu'ils s'en apperçussent. Cependant je m'avisai d'un expédient qui trompa leur prévoyance. Comme le tems, qu'ils avoient marqué, étoit la nuit qui devoit suivre celle où nous étions, je fis creuser sur le champ, à vingt pas de l'arbre, une fosse assez grande pour cacher six hommes. La terre, qu'on en avoit ôtée, fut dispersée de côté & d'autre sur des terres labourées. Je retournai chez ma fille, & je fis prendre à six hommes résolus chacun un fusil, avec des provisions pour passer le reste de la nuit & le jour suivant dans la fosse. Je les y envoyai avant le jour; & je leur donnai ordre de ne point attaquer les voleurs, qu'ils ne fussent au pied de l'arbre, & qu'ils ne leur eussent vu prendre leur proie. Je serois allé moi-même avec eux, si ma fille ne m'eût assuré que je pouvois me reposer sur ses deux gardes-chasse, qui étoient les braves du canton. Le soir de l'exécution, je mis entre les mains de mon valet les deux mille écus dans une bourse, pour les porter au pied de l'arbre. Je lui recommandai de ne-

point s'arrêter à considérer les environs, & de ne pas même tourner la tête à son retour. Voici quel fut le succès de mon stratagême. Vers onze heures ou minuit, mes gens virent trois personnes, qui s'avançoient dans le sentier, & qui paroissoient venir d'un petit hameau qui étoit au bout de la plaine. Lorsqu'ils furent vis-à-vis de l'arbre, deux passèrent outre; le troisième s'arrêta, en disant assez haut pour être entendu de la fosse, qu'il étoit pressé d'un besoin naturel. Il alla se mettre au pied de l'arbre; & feignant de satisfaire à son besoin, il prit la bourse, qu'il mit dans sa poche. Un de mes gens tira dessus, & lui cassa les reins. Il eut tort; on auroit pu le prendre aussi facilement que les deux autres, qui furent enveloppés en un moment. Ils furent reconnus pour des paysans des environs. Mes gens les amenèrent à la maison de ma fille. Je les interrogeai séparément. Je trouvai, à la fin, qu'il n'y avoit que le blessé qui fût coupable. C'étoit un vieux scélérat, qui passoit pour être riche, & qui s'étoit sans doute enrichi par la méthode dont il avoit usé à l'égard de ma fille. Ses deux compagnons ne le connoissoient pas pour ce qu'il étoit. Il les avoit engagés à aller boire, avec lui, au hameau d'où mes gens les avoient vu venir, afin de pouvoir, sans affectation, prendre la bourse à son retour. Il avoit

été si maltraité par le coup de fusil qu'il avoit reçu, que nous le laissâmes mourir chez nous par pitié. Il vécut néanmoins encore huit jours. Ce tems auroit suffi pour le faire punir par les mains de la justice; & la roue, ou le feu, étoit sans doute le moindre supplice auquel il auroit dû s'attendre.

L'automne commençoit à s'avancer. Amulem étant toujours dans le dessein de se rendre à Vienne avant l'hiver, nous réglâmes sérieusement le tems de notre départ, & nous prîmes même un tems si court, qu'il ne paroissoit plus qu'aucun obstacle pût le retarder. Mais le ciel avoit ordonné que je ne ferois point le voyage d'Allemagne; de sorte que les dernières mesures furent aussi inutiles que les précédentes. La cause qui les fit rompre ne fut pas plus avantageuse au duc de..... & à Amulem qu'à moi. Nous eûmes part, tous trois selon notre mesure, au chagrin d'une aventure fort désagréable; mais le mien ne fut pas sans fruit, puisqu'il servit à avancer le moment de ma retraite, & à me la faire trouver encore plus douce. C'est ce qui me reste à raconter, pour conclure ces mémoires.

Comme je me défiois toujours de la passion & de l'humeur entreprenante du marquis, j'avois pris la résolution de mettre Nadine hors de ses atteintes, avant mon départ. Le couvent me sembloit un asyle assuré. J'en choisis un à quel-

ques lieues de Paris, qui se nomme H..... Outre que la supérieure étoit de ma connoissance, je savois qu'on y élève quantité de jeunes personnes, dont la compagnie empêcheroit ma nièce de s'ennuyer de la clôture. J'y fis un voyage, pour m'accorder avec les religieuses sur la pension. Mon neveu Muleid m'accompagna par curiosité. La situation de la maison nous parut belle & saine. Nous visitâmes, avec plaisir, tout ce qu'il est permis aux religieuses de montrer aux personnes de notre sexe. Mais rien ne fut plus agréable pour Muleid, que la vue d'une centaine de jeunes pensionnaires, parmi lesquelles il y en avoit quelques-unes d'une beauté extraordinaire. Ce fut à l'église que nous eûmes ce spectacle : elles étoient rangées avec ordre, & toutes si élégamment parées, que je m'étonnai qu'on leur permît cette affectation dans une solitude. Muleid les considéra avec une attention extrême. Je ne doute point que cette vue ne lui réveillât l'idée du harem de son père, & ne lui inspirât peut-être le desir d'en avoir un bientôt pour lui-même. Il me parla beaucoup, en retournant chez ma fille, de la bonne grace de ces jeunes demoiselles. Je le raillai un peu sur son admiration, & je lui dis en badinant, que s'il n'eût point été si près de son départ, je me serois bien gardé de l'exposer ainsi au danger de devenir

amoureux. Etant de retour chez ma fille, je disposai ma nièce à partir. Elle étoit bien remise de toutes les suites de la mort de son mari; & loin de marquer de l'aversion pour le couvent, elle me témoigna qu'elle y alloit avec inclination, sur-tout lorsqu'elle eut appris de son frère qu'elle n'y manqueroit point d'amusemens & de compagnie. Muleid souhaita d'y retourner avec elle; & pour lui marquer plus d'amitié, toute la famille prit aussi le parti de la conduire. Ma fille, qui avoit l'humeur fort gaie, ayant entendu parler Muleid avec beaucoup d'éloges des agrémens de quelques pensionnaires, lui proposa de déguiser son sexe pour avoir la liberté d'entrer avec elle dans le couvent. Il consentit à cette proposition. J'eus beau m'y opposer, & la condamner même du ton le plus sérieux, je fus obligé de céder aux raisonnemens de ma fille, à qui ma tendresse laissoit prendre peut-être un peu trop d'ascendant sur moi. Muleid fut donc travesti en fille. Il étoit dans un âge, qui rendoit son déguisement peu difficile. Les religieuses n'eurent pas le moindre soupçon de son sexe. Il entra dans le couvent avec liberté, pendant deux jours, qui lui donnèrent le tems non-seulement d'observer les plus jolies personnes, mais de lier connoissance avec quelques-unes d'entr'elles. Je n'aurois jamais pensé néanmoins qu'il eût été ca-

pable d'y prendre de la paſſion. Outre qu'il avoit mal réuſſi à copier les manières françoiſes, il étoit naturellement ſérieux; & je croyois toujours ſon cœur en Turquie par ſouvenir & par inclination. Sa figure étoit pourtant fort revenante; & l'air turc, qu'il conſervoit, ne faiſoit point déshonneur à ſa nation. Après qu'Amulem & lui eurent fait de tendres adieux à Nadine, nous retournâmes chez ma fille. Nous preſsâmes tellement nos équipages, qu'en quatre jours tout fut prêt pour le départ. La veille même du jour marqué, Muleid déclara à ſon père qu'il ſe trouvoit ſi mal, qu'il n'étoit point en état d'entreprendre le voyage.

Il ſe plaignit d'un air ſi naturel, qu'il nous perſuada facilement de ſa maladie. On fit appeler le médecin, qui n'en découvrit point les ſimptômes; mais la principale foi étant dûe au malade, nous doutâmes ſi peu de ſon incommodité, que nous différâmes notre départ pour attendre ſa guériſon. Ce n'étoit néanmoins qu'un artifice, pour ſe procurer le moyen de ſatisfaire ſon cœur. Il étoit devenu réellement amoureux d'une jeune demoiſelle de quinze ou ſeize ans, qui s'appelloit Thérèſe: je ne la nommerai ici que par ſon nom de baptême, pour ménager ſa famille, à qui cette aventure a cauſé beaucoup de chagrin. J'ignore ce qu'il avoit pu ſe promettre d'elle,

au commencement de son amour; car il y avoit peu d'apparence qu'une jeune fille, qui avoit été élevée dans un couvent depuis son enfance, prêtât facilement l'oreille à un amant d'une religion & d'un pays différens. Il avoit fait fond sans doute sur le secours de Nadine, à qui il s'étoit déjà ouvert en confidence. Enfin, la maladie de Muleid étoit son premier amour, c'est-à-dire, un amour violent. Il nous le déguisa pendant huit jours avec beaucoup d'adresse, sous le nom de colique, de maux de tête & d'estomac. Un soir, qu'il avoit fait semblant de s'aller coucher de bonne heure, en se plaignant plus qu'à l'ordinaire, j'envoyai, avant que de me mettre au lit, pour être informé de son état; mon valet de chambre revint me dire qu'il n'étoit point chez lui. Je le renvoyai s'instruire mieux de ce qui pouvoit être arrivé. Il apprit, après quelques recherches, que Muleid *étoit sorti* secrètement; qu'il avoit fait seller deux chevaux, & qu'il étoit parti avec un laquais françois de ma fille. Cette nouvelle m'obligea d'aller trouver sur le champ son père. Il en fut aussi surpris que moi, & personne ne put s'imaginer dans la maison quelle étoit la raison de son départ.

Il se passa quelques semaines, avant que nous pussions avoir les moindres lumières sur ce qu'il étoit devenu. Nous le fîmes chercher de toutes parts. Amulem n'avoit que ce fils; sa tendresse &

ſon inquiétude pour lui le rendirent malade. J'envoyai dans tous les lieux, où je l'avois mené depuis ſon arrivée en France; j'envoyai même en Hollande, où nous avions demeuré quelques mois enſemble. Tous mes ſoins furent inutiles. Il y avoit déjà plus d'un mois que nous étions dans cet embarras, lorſque je reçus une lettre de la ſupérieure du couvent où j'avois mis Nadine. Elle me marquoit que M. le marquis de.... fils de M. le duc de.... étoit venu deux ou trois fois voir ma nièce, ſans ſe faire connoître; qu'elle n'avoit pas fait difficulté de lui en accorder la permiſſion; mais que ſes viſites devenant plus fréquentes, elle s'étoit informée de ſon nom; qu'il avoit refuſé de le dire; qu'elle l'avoit appris d'ailleurs malgré lui, & que s'imaginant que ce n'étoit pas ſans quelque raiſon d'amour qu'il revenoit ſi ſouvent, elle vouloit ſavoir de moi quelle conduite je ſouhaitois qu'elle tînt à ſon égard.

Je ne pouvois m'imaginer par quel moyen la demeure de ma nièce étoit venue à la connoiſſance du marquis. Je ſavois que ſon père l'avoit mené à Paris, & je ne doutois preſque nullement que la vue de la cour & le tumulte des plaiſirs ne lui fiſſent perdre le ſouvenir de Nadine. En attendant que je puſſe délibérer à loiſir ſur ce nouveau contretems, j'écrivis toujours à la ſupérieure, que s'il continuoit ſes viſites, je la priois de lui répondre

honnêtement, qu'elle ne pouvoit accorder à ses pensionnaires la liberté d'en recevoir si souvent. Enfin, comme je ne pouvois m'ôter de l'esprit que Muleid étoit à Paris, je pris cette occasion de l'y aller chercher moi-même, avec dessein de voir en même tems le marquis, pour tâcher encore une fois de lui inspirer un peu plus de modération. Je ne différai point à partir. Je rendis ma première visite au duc. J'aurois pu le prier d'employer son autorité, pour arrêter les amoureuses poursuites du marquis; mais deux raisons m'en empêchoient. L'une étoit la crainte de causer trop de chagrin au jeune amant, s'il apprenoit que je l'eusse exposé aux sévères réprimandes de son père; & l'autre, qui n'étoit guère moins forte, étoit l'opinion que je n'avois que trop de sujet d'avoir des sentimens du duc sur cet article. Je n'avois pas attendu si tard à lui en parler d'une manière sérieuse; mais puisque je fais profession de sincérité dans ces mémoires, je ne cacherai point que je n'avois point été satisfait de ses réponses. Il avoit toujours pris la chose, en homme infiniment au-dessus de toutet mes craintes. Il ne voyoit dans l'attachement de son fils, qu'une galanterie de jeunesse, qui servoit à l'amuser. S'il y trouvoit quelque péril, ce n'étoit sans doute que pour ma nièce. La haute naissance du marquis lui paroissoit un préservatif contre la foi & la durée de tous les engagemens. J'avois

donc peu de fond à faire ſur ſon ſecours ; auſſi ne lui en parlai-je pas le moins du monde. En le quittant, je paſſai dans l'appartement du marquis, & je me crus encore en droit d'en uſer aſſez familièrement pour entrer ſans le faire avertir. Je laiſſe au lecteur à juger quel fut mon étonnement, lorſqu'en ouvrant la porte, j'apperçus Muleid qui jouoit au trictrac avec lui. Ils furent tous deux auſſi interdits que moi. Cependant je pris un air riant, pour leur dire que je me tenois fort heureux de trouver ainſi, ſans m'y attendre, mon cher fils & mon neveu. Le marquis vint m'embraſſer avec ardeur. Muleid parut plus embarraſſé. Je lui fis quelques tendres reproches, de l'inquiétude où il avoit jeté ſon père & toute la famille. Il s'excuſa aſſez mal, ſur ce que le marquis l'avoit tenu ſi occupé de plaiſirs, qu'il n'avoit pu trouver un moment pour nous écrire. Je lui demandai s'il étoit guéri parfaitement, & s'il ſeroit bientôt en état d'entreprendre le voyage d'Aſie. Il me pria de lui laiſſer prendre encore quelque tems l'air de Paris, dont il me dit qu'il ſe trouvoit bien. Je ne pus lui refuſer cette faveur. Je le priai ſeulement d'écrire quelquefois à ſon père, & de ménager ſa ſanté. Je dînai avec eux à l'hôtel. Après le dîner, ayant tiré le marquis à l'écart, je lui dis que la ſupérieure du couvent où étoit ma nièce, ſe plaignoit de ce qu'il lui avoit fait violer plus d'une

fois sa règle ; qu'il ne lui étoit pas permis d'admettre les jeunes gens qui venoient visiter ses pensionnaires ; qu'elle l'avoit rèçu d'abord, en faveur de son nom, qu'il avoit tâché inutilement de cacher ; mais qu'elle étoit bien résolue, dans la suite, d'observer un peu plus scrupuleusement ses devoirs. Il comprit aisément ce que je voulois lui faire entendre par ce détour. Comme son dessein étoit déjà concerté avec Muleid, il me répondit d'un air de sincérité, dont je fus la dupe, qu'il seroit au désespoir de chagriner la supérieure ; & qu'il me promettoit, ou de ne plus aller voir ma nièce, ou d'y aller si rarement, que les règles les plus sévères n'en seroient point blessées. Je passai le reste du jour avec lui & mon neveu ; & n'ayant rien qui pût me retenir à Paris, j'en partis le lendemain pour aller rendre une visite à ma nièce.

Je demandai à parler d'abord à la supérieure. Elle me raconta ce qui s'étoit passé dans les visites du marquis, ou du moins ce qu'elle en avoit appris de la religieuse qui avoit accompagné Nadine, suivant la coutume des couvens. Il n'y étoit rien arrivé, me dit-elle en langage de cloître, qui pût ternir du moindre souffle le miroir de la pudeur. Mais cette bonne supérieure ignoroit que sa religieuse étoit une infidelle, qui la trahissoit, après s'être laissée gagner par l'adresse du marquis. Elle me dit ensuite que

mon autre nièce étoit une fort aimable personne; & que toutes les fois qu'elle venoit au couvent, elle y étoit reçue de toute la communauté avec beaucoup de satisfaction. De quelle nièce parlez-vous, ma mère, lui dis-je avec surprise? Hé, de votre autre nièce, reprit-elle, que vous amenâtes ici avec celle qui nous est restée. Oui, continua-t-elle, c'est une jeune demoiselle d'un mérite infini. Quoiqu'elle ait encore quelque chose d'étranger dans les manières, elle est d'une douceur & d'un esprit qui lui ont gagné le cœur de toutes nos sœurs, & sur-tout d'une de nos petites pensionnaires, qui n'est jamais si contente que lorsqu'elle la voit ici. Ce discours étoit trop clair pour me paroître obscur. Malgré le chagrin qu'il me causa, je ne pus m'empêcher de rire de la crédulité de ces bonnes religieuses, qui continuoient de prendre Muleid pour une fille : car je ne pouvois pas douter que ce ne fût lui qui les eût ainsi trompées, sous le nom de ma nièce. J'eus de l'embarras à répondre. Cependant je me déterminai à la remercier, en général, des sentimens de sa communauté pour tout ce qui m'appartenoit; & après lui avoir recommandé de ne plus laisser voir Nadine au marquis, je lui fis part de quelques bonnes réflexions, sur la nécessité de veiller de près à la conduite de toutes ses pensionnaires. La visite

que

que je fis à Nadine, fut courte. Je brûlois d'envie de retourner chez ma fille, pour finir l'inquiétude d'Amulem, & pour lui communiquer ce que je savois de Muleid. Ce qui me fit peine, ce fut de lui trouver, par rapport à la petite pensionnaire dont je jugeois que son fils étoit amoureux, les mêmes sentimens à-peu-près que le duc de..... avoit par rapport à ma nièce; c'est-à-dire qu'Amulem, charmé d'avoir retrouvé son fils, se mit à rire de son amour, & ne put s'empêcher même de me dire qu'il lui souhaitoit un heureux succès. Vous allez bien vîte, lui dis-je, & vous vous imaginez être à Amasie. D'ailleurs, quel succès pouvez-vous ici souhaiter à votre fils, qui ne soit contraire à vos propres desirs? Croyez-vous qu'il puisse obtenir quelque chose d'une fille françoise, sans devenir auparavant bon chrétien? Qu'il le devienne, à la bonne heure, devenez-le vous-même, & faites apporter vos biens d'Asie en France. Nous réussirons peut-être, après cela, à rendre Muleid heureux. Non, me répondit Amulem: je vous ai dit mille fois que je ne quitterai point ma religion, bonne ou mauvaise, & que je ne souffrirai pas non plus que Muleid la quitte; mais s'il pouvoit engager sa petite maitresse à nous suivre en Asie, nous la ferions turque. C'est ce qu'il ne faut pas que vous espériez, repris-je. Mon neveu s'ex-

poseroit même beaucoup à l'entreprendre ; & si vous me croyez capable de vous donner un bon conseil, vous lui ordonnerez de quitter promptement Paris. Je le fis entrer à la fin dans mon sentiment. Il écrivit à Muleid de nous venir rejoindre aussitôt qu'il auroit reçu sa lettre ; mais nous eûmes lieu de reconnoître que l'autorité paternelle n'est pas plus respectée chez les turcs, que parmi quantité de jeunes françois.

Le marquis & Muleid avoient formé le plus étrange dessein qu'on puisse s'imaginer ; c'étoit d'enlever chacun leur maitresse, & de s'enfuir ensemble en Turquie. Mon neveu avoit sans doute été l'inventeur de ce glorieux projet ; car il étoit allé chez le marquis en quittant la maison de ma fille, & il avoit commencé par lui apprendre le lieu où demeuroit sa sœur. Ils étoient convenus de s'aider mutuellement dans leurs amours. Muleid avoit loué une chambre à Paris ; & s'étant pourvu d'habits de fille, il avoit été au couvent de Nadine autant de fois qu'il l'avoit voulu : il s'étoit fait connoître à mademoiselle Thérese, par le secours de ma nièce, & il avoit fort avancé ses affaires en peu de téms. C'étoit lui qui s'étoit chargé de leur faire la proposition d'aller en Turquie ; car quoique le marquis eût rendu plusieurs visites à Nadine, il n'avoit pas toujours eu le plaisir de l'entretenir librement.

C'étoit depuis peu, qu'il avoit eu l'adresse de séduire la surveillante; il l'avoit gagnée jusqu'au point de l'engager à les suivre hors de son couvent. Ils alloient donc ainsi tour à tour voir leurs maitresses; celui qui étoit de jour, portoit une lettre de l'absent, & lui rapportoit la réponse. Mademoiselle Thérese étoit une petite étourdie, qui avoit plus de charmes qu'il n'en faut pour faire deux filles aimables; je ne sais si elle avoit entendu parler du harem, mais il ne parut point dans la suite, que cette idée l'épouvantât. Elle entra de tout son cœur dans le dessein du voyage d'Amasie, & son affection pour Muleid ne cédoit rien à celle de Nadine pour le marquis.

Telle étoit la situation de leurs affaires, lorsque mon neveu reçut la lettre de son père. Le seul effet qu'elle produisit, fut de leur faire hâter l'exécution de leur dessein. Ils prirent des mesures fort justes, pour se procurer des valets fidelles, des échelles, des chaises de poste, & tout ce qui étoit nécessaire pour l'enlèvement. Muleid ne manquoit point d'argent, & le marquis avoit recueilli de son côté la meilleure somme qu'il avoit pu. Ils se rendirent au couvent, la nuit dont ils étoient convenus, & ils enlevèrent leurs maitresses par-dessus les murs du jardin, avec la religieuse qui s'attachoit à leur fortune. On s'apperçut le lendemain de leur évasion. Comme le

couvent eſt dans une campagne, & que la ſupérieure manquoit de monde pour les faire ſuivre, elle ſe contenta de faire prendre la poſte à deux domeſtiques; l'un pour aller donner avis de cet accident au père de mademoiſelle Thérèſe, & l'autre, pour m'apporter la même nouvelle. Ce triſte meſſage me fut annoncé après-midi. On ne m'apprit point le nom des auteurs de l'enlèvement; mais je n'eus pas beſoin d'efforts pour me l'imaginer. Je me doutai même tout d'un coup, que puiſque le marquis & mon neveu en étoient venus à cette violence, c'étoit pour quitter le royaume, & peut-être pour prendre le chemin de la Turquie. Comme il n'étoit pas croyable qu'ils euſſent voulu riſquer de traverſer toute la France, pour aller s'embarquer à Marſeille, je me figurai qu'ils auroient pris la route d'Allemagne. Cette penſée me fit eſpérer de pouvoir les rejoindre, parce que la terre de ma fille, comme je l'ai dit pluſieurs fois, eſt vers la frontière. Cependant, comme ils euſſent pu prendre auſſi le parti de paſſer en Angleterre, j'envoyai à Calais & dans les autres ports, quelques perſonnes ſages, que je fis partir en diligence. Je montai moi-même à cheval, ſans perdre un moment, & je gagnai bientôt le grand chemin de la poſte d'Allemagne.

J'avois avec moi, trois hommes bien armés.

Ayant pris langue à la première poſte, je ſus qu'il étoit paſſé, environ trois heures auparavant, deux chaiſes ſuivies de quatre hommes, mais qu'elles ne trouvoient pas toujours autant de chevaux qu'il étoit néceſſaire. Je conçus que mes jeunes gens n'avoient pas eu la précaution de ſe faire préparer des relais, & je formai l'eſpérance de les rejoindre avant la fin du jour. Cependant, s'étant apperçus eux-mêmes de la faute qu'ils avoient faite, ils y ſuppléèrent vers la frontière, en forçant toujours leurs guides de faire double poſte avec les mêmes chevaux. Ils gagnèrent par-là, non-ſeulement d'avancer fort vîte, mais encore de retarder ma courſe, parce qu'il arriva dans quelques endroits, que les chevaux me manquèrent à moi-même. Il me fut donc impoſſible de les joindre avant la nuit. Mais s'étant arrêtés, pour en paſſer une partie à Mons, qui eſt la première ville des états de l'empereur, j'y entrai le lendemain avant leur départ. Quoique je duſſe peut-être appréhender quelque choſe, de la réſolution de deux jeunes gens ſi entreprenans, je ne voulus point cauſer au marquis le chagrin de ſe voir arrêter par d'autres mains que les miennes. Ainſi, ſans prendre de ſecours, comme il m'auroit été facile, j'allai deſcendre avec mes trois hommes, dans l'hôtellerie même où ils étoient logés.

On me dit qu'ils n'étoint point encore levés. Quoiqu'ils fussent quatre, je tremblois de crainte qu'ils n'eussent occupé que deux lits. Je m'en informai adroitement. On me répondit, que l'un des jeunes messieurs étoit avec une des demoiselles, mais que les deux autres étoient chacun dans une chambre séparée. Hélas! disois-je en moi-même, est-ce ma nièce? Elle a été mariée; en auroit-elle eu moins de modestie? Je me fis conduire au hasard, vers la chambre de celle qui avoit couché seule. Je fus charmé d'appercevoir en entrant, les derniers habits que j'avois vu porter à Nadine. Graces au ciel! m'écriai-je, elle a du moins un reste de vertu & de pudeur. Comme elle avoit eu soin le soir, de faire fermer sa porte avec la clef par l'hôtesse, elle fut effrayée, en s'éveillant, d'appercevoir un homme. J'approchai de son lit, & je la priai doucement de ne pas s'épouvanter. Elle ne m'eut pas plutôt reconnu, qu'elle s'évanouit. Lorsqu'elle fut un peu revenue, elle se leva, sans que je pusse l'arrêter, & elle se jeta à mes genoux en fondant en larmes. Je la relevai malgré elle, & je l'obligeai de se recoucher; elle ne prononçoit pas une seule parole.

Je pris ses mains avec beaucoup de douceur. J'observois de ne la pas regarder, de peur de la déconcerter trop. Ah! ma chère nièce, lui dis-je, est-il bien vrai que je vous retrouve à Mons, au

pouvoir d'un jeune homme qui n'eſt pas votre mari! Eſt-ce un charme, ou un poiſon, qui vous a fait oublier votre devoir? Qu'avez-vous fait! Qu'allez-vous devenir! Expliquez-moi du moins quels ſont vos deſſeins. Ah! ſi vous pouviez en avoir d'innocens, vous ne les auriez pas cachés à votre père, ni à moi; vous ne vous ſeriez pas ſauvée la nuit par-deſſus les murs d'un couvent; vous ne ſeriez pas maintenant dans une auberge, abandonnée à tous les deſirs d'un homme qui a perdu de vue, comme vous, la vertu & la ſageſſe. Où eſt-il? dites-moi. Que je crains bien qu'il n'ait déjà paſſé la nuit avec vous!

Ce ſoupçon, que je montrois exprès, lui fit enfin ouvrir la bouche. J'avoue, me dit-elle en pleurant, que j'ai fait la plus grande de toutes les fautes; mais c'eſt ſeulement en conſentant à ſuivre M. le marquis, car je prie Dieu de m'accabler de tous ſes châtimens, ſi j'ai ſouffert la moindre choſe qui bleſſe la pudeur. Que pouvois-je faire, ajouta-t-elle en redoublant ſes larmes? Vous ne ſavez que trop que je l'aime; il m'a promis de m'épouſer, & de venir paſſer ſa vie avec moi dans notre maiſon d'Amaſie. Eſt-il poſſible, répliquai-je, qu'avec autant d'eſprit que vous en avez, vous n'ayez pas reconnu la témérité d'une telle promeſſe? Quelle apparence y avoit-il qu'il pût être ſincère, lorſqu'il s'engageoit à une choſe qu'il ne ſauroit tenir?

Avez-vous oublié ce qu'il est né, & jusqu'où le crédit de son père peut s'étendre ? Mais quand vous auriez pu vous promettre de traverser toute l'Allemagne sans être poursuivie & arrêtée, quelle assurance aviez-vous qu'il ne vous eût pas abandonnée en Turquie même, lorsqu'il auroit obtenu de vous les faveurs qui guérissent bientôt l'amour ? Ah ! si vous saviez, interrompit-elle, avec quelle tendresse il m'aime, vous n'auriez pas de lui cette idée-là. Je suis sûre qu'il perdroit la vie pour moi. Allez, lui dis-je, vous êtes une jeune imprudente, qui ignorez encore la séduction dont les amans savent user. Préparez-vous promptement à retourner en France avec moi, & remerciez le ciel, qui n'a pas permis que vous soyez tombée tout-à-fait dans le précipice. Je lui demandai si le marquis ne lui avoit pas fait instance pour passer la nuit avec elle ; elle me répondit ingénument qu'il lui en avoit fait la proposition, mais qu'il n'avoit pas insisté, après la déclaration qu'elle lui avoit faite de n'y consentir jamais avant leur mariage. Et mademoiselle Thérèse, repris-je, a-t-elle été aussi délicate avec votre frère ? Je ne sais pas, me dit-elle, je crois qu'ils sont ensemble dans la même chambre. Pendant que nous parlions ainsi, & que ma bonté commençoit à la rassurer ; j'entendis la voix du marquis, qui appeloit son valet de chambre. Il ne faisoit que s'éveiller, bien éloigné sans doute de

me croire ſi près de lui. J'ordonnai à ma nièce de s'habiller. Tandis qu'elle ſe levoit, j'apperçus la religieuſe qui l'avoit ſuivie, & qui avoit couché cette nuit à ſon côté, mais qui s'étoit cachée juſqu'alors dans les draps, pour ſe dérober à mes yeux. Je lui fis quelques vifs reproches de ſa mauvaiſe conduite, & de la part qu'elle avoit eue à une ſi mépriſable action. Elle ne me répondit rien.

Tout ce que je viens de raconter n'étoit que le prélude d'une ſcène plus digne d'attention. Le marquis, ayant appelé ſon valet de chambre, fut ſurpris d'apprendre de lui que j'étois dans la maiſon. Ce n'eſt pas que ce garçon m'eût vu entrer ; mais il avoit parlé ſans doute à mes gens, à qui je n'avois eu nulle raiſon de recommander le ſilence. A peine ma nièce étoit-elle habillée, que le jeune amant ſe préſenta à la porte de ſa chambre, avec un viſage ſi conſterné, que ſa triſteſſe devoit être extrême, s'il étoit l'image de ſon ame. Il vint néanmoins droit à moi : Je me rends juſtice, Monſieur, me dit-il. Je ſuis coupable, je l'avoue. Mais ſi vous ne pardonnez pas cette faute à la violence d'une paſſion dont je ne ſuis pas le maître, il faut que vous m'ôtiez la vie ſans pitié. N'eſpérez pas m'arracher votre nièce, ſans m'avoir auparavant percé le cœur. Je défendrai, juſqu'au dernier ſoupir, les droits que ſa bonté m'a donnés ſur elle. Mon cher marquis, lui répondis-je d'un ton

paiſible, ce n'eſt point dans une auberge, ni en vous perçant le cœur, que je veux vous les diſputer. Votre raiſon & votre générosité feront mes plus fortes armes. Je ne m'étonne point de l'excès où vous vous êtes laiſſé emporter par l'amour; je connois de longue main votre vivacité. Mais je ne connois pas moins la bonté & l'honnêteté de votre naturel; ce ſont des ſentimens que vous pouvez bien perdre de vue pour un moment, mais que vous ne ſauriez éteindre. Croyez-moi, retournons tranquillement en France. Si vous ne pouvez vaincre votre paſſion, c'eſt en fléchiſſant monſieur votre père, que vous devez nous faire voir qu'elle eſt toute-puiſſante, & qu'elle vous rend capable de tout. Obtenez, s'il eſt poſſible, ma nièce par cette voie; c'eſt la ſeule qui ſoit digne de vous, d'elle & de moi. Il ne répliqua pas un ſeul mot. Il demeura appuyé ſur le dos d'une chaiſe, les yeux baiſſés, comme s'il eût médité profondément. Je le pris par la main, & je le priai de m'accompagner à la chambre de Muleid. Il ſe laiſſa emmener ſans réſiſtance.

Muleid étoit inſtruit auſſi de mon arrivée; & il penſa m'échapper par une ſubtilité dont je ne l'aurois pas cru capable. Ayant appris que j'étois dans la chambre de ſa ſœur, il avoit donné ordre qu'on mît promptement les chevaux à ſa chaiſe de poſte, pendant qu'il s'habilloit; de ſorte que ſi

j'eusse tardé un peu plus long-tems à le venir voir, je ne l'aurois plus trouvé, ni lui, ni sa maitresse. Ma présence le déconcerta donc extrêmement. Il attendit que je m'expliquasse le premier. Je lui dis en peu de mots, que son père étoit si mal satisfait de sa conduite, que je ne savois pas trop bien comment il feroit sa paix avec lui; que je ne lui conseillois pas d'ailleurs de remettre le pied en France, s'il ne vouloit y être exposé à de très-dangereuses affaires; qu'un turc, qui s'avise d'enlever une fille chrétienne dans un couvent, se réconcilie difficilement avec la justice; enfin, que s'il me croyoit, il laisseroit retourner mademoiselle Thérèse avec nous, & qu'il attendroit son père à Mons. Cette petite personne, que je n'avois point encore vue, mais qui me parut alors extrêmement jolie, prit avec beaucoup de feu la parole pour son amant: elle me répondit que ce que je disois de la sévérité de la justice étoit vrai, quand une demoiselle étoit enlevée malgré elle; mais qu'il n'en étoit pas de même à son égard; qu'elle avouoit que c'étoit de son gré que Muleid l'avoit enlevée; & que loin de retourner en France elle ne vouloit jamais se séparer de lui un seul moment. Hé bien, lui dis-je, ma belle enfant, vous demeurerez avec lui. Je n'ai pas droit ici de vous faire violence. Mais je vous apprends néanmoins que vous ne sortirez pas de Mons, que votre famille

ne vous ait accordé ſon conſentement. Je vais prier monſieur le gouverneur de vous conſigner aux portes de la ville. Elle me répliqua d'un petit ton déjà à demi-turc, que j'étois le maître de l'arrêter à Mons, mais qu'elle me défioit de lui faire quitter Muleid. Pour lui, il ſe contenta de me dire, qu'étant ſorti heureuſement de France & n'ayant pas deſſein d'y retourner, il en redoutoit peu les loix; & qu'à l'égard de ſon père, pour lequel il n'avoit jamais manqué de reſpect, il eſpéroit qu'il ne lui feroit point un crime d'une paſſion amoureuſe. Je les priai tous de ſe rendre avec moi, dans la chambre de ma nièce. J'y fis apporter à déjeûner. Muleid & mademoiſelle Thérèſe mangèrent de très-bon appétit. Le marquis & Nadine ne touchèrent à rien. Ils ſe regardoient d'un air triſte & languiſſant, comme deux victimes deſtinées au ſacrifice. J'étois attendri de leurs peines, & j'aurois ſouhaité de pouvoir les rendre heureux au prix de mon ſang; mais c'étoit une choſe abſolument impoſſible. Je fus ſurpris de ne pas voir la religieuſe avec nous. Je la fis appeler. On me dit qu'elle étoit ſortie de l'hôtellerie. J'eus d'abord un ſoupçon qui ſe trouva juſte. La crainte que je ne la fiſſe arrêter & reconduire à ſon couvent, l'avoit fait fuir pour aſſurer ſa liberté. Je ne me crus point obligé de la faire chercher, ni en droit de lui faire la moindre violence.

Lorsque nous eûmes achevé de déjeûner, je fis cette proposition à mademoiselle Thérèse : Comme je ne puis vous laisser partir avec mon neveu sans le consentement de vos parens, voyez, lui dis-je, Mademoiselle, lequel vous choisirez de ces deux partis, ou d'être consignée aux portes de la ville jusqu'à ce que votre famille soit informée du lieu où vous êtes, ou, ce qui vous seroit plus honorable, d'entrer pour quelque tems dans un couvent de cette ville. Elle me répondit, que pour éviter une consignation publique, elle entreroit volontiers pour quelques jours dans un couvent; mais qu'elle craignoit qu'on ne l'y retînt ensuite malgré elle. Muleid, d'ailleurs, n'étoit nullement pour le couvent. J'avois espéré néanmoins qu'elle pourroit tourner de ce côté-là; car l'autre parti étoit une extrémité, pour laquelle j'avois de la répugnance. Je pris Muleid en particulier; si vous voulez, lui dis-je, m'engager votre parole que vous ne quitterez point Mons avec votre maitresse avant que d'avoir reçu de mes nouvelles, je vous laisserai ici tous deux en liberté, jusqu'à ce que je puisse, ou revenir moi-même, ou vous écrire. Quoique je parlasse fort bas dans la même chambre, mademoiselle Thérèse, qui prêtoit l'oreille à tout, entendit une partie de mon discours; elle se pressa de répondre

d'un air fort assuré, que si je voulois me contenter de sa parole, elle me promettoit de ne point sortir de Mons jusqu'à nouvel ordre: qu'elle étoit fort en repos du côté de sa famille, parce qu'elle étoit bien sûre qu'on ne pouvoit l'ôter à Muleid, qui étoit son mari, & avec qui, ajouta-t-elle, elle avoit déja passé une nuit comme sa femme. J'admirai la vivacité de cette petite créature, & j'eus peine à me persuader qu'elle fût jamais un meuble bien tranquille dans un sérail. Je crus néanmoins avoir assez fait pour elle, en prenant cette précaution. Je me contentai de répéter à Muleid, que je pouvois l'assurer de l'indignation de son père, s'il manquoit à sa promesse.

Je m'imaginois, après cela, qu'il ne me restoit plus qu'à partir avec le marquis & ma nièce; mais l'ouvrage le plus sérieux & le plus difficile restoit encore à faire. J'avois ordonné que nos chevaux & la chaise fussent prêts pour partir à midi, dans le dessein d'arriver le soir chez ma fille; ce qui est aisé en courant la poste. Lorsqu'on vint avertir que les chevaux attendoient, & que j'invitai le marquis à descendre, je fus surpris de le voir demeurer assis sur sa chaise, & baisser les yeux sans me répondre. Je renouvelai ma prière, & je me levai moi-même pour lui montrer le chemin. Arrêtez, Monsieur, me dit-il, arrêtez. Avez-vous cru que je puisse perdre

si facilement l'espérance d'être à votre nièce, & qu'après avoir tout risqué pour elle, je me prive ainsi tout d'un coup du fruit de mes peines, ou, si vous le voulez, du fruit de mes fautes? Non, non; vous pouvez prendre ma vie, que je ne veux pas défendre contre vous, mais vous ne m'enleverez pas aisément le trésor de mon cœur. Ecoutez-moi bien, Monsieur, ajouta-t-il, je fais serment devant ma chère Nadine, de ne l'abandonner que par la mort. Je lui répondis en souriant, que le vent dissipe les sermens amoureux dans l'air, & que Jupiter les compte pour rien. Venez, ma nièce, continuai-je en parlant à Nadine; M. le marquis ne refusera pas du moins de vous suivre. Voyant que je la prenois par la main pour la conduire dehors, il me repoussa si violemment, que je faillis de tomber; & l'enlevant entre ses bras, il s'assit sur une chaise, où il la tenoit sur ses genoux. Elle se mit à pleurer; & lui, comme si la vue de ses larmes eût redoublé sa furie, se mit à m'accabler de reproches durs & piquans. Il me traita d'homme barbare & de cœur sans amitié, qui lui avoit toujours prêché une morale contraire à ma propre pratique. Il me dit qu'outre cent témoignages qu'il avoit de ma dureté, il se souvenoit toujours de l'air sec & railleur avec lequel je lui avois parlé de sa passion, lorsque j'avois renoncé

à vivre avec lui ; qu'il ne l'oublieroit jamais ; que je me trompois fort si je le prenois pour un enfant, ou si je continuois de me regarder comme une personne qui avoit de l'autorité sur lui ; que le règne de ma férule étoit passé ; que je me flattois, aussi mal-à-propos, d'avoir quelque empire sur ma nièce ; que son père vivant encore, elle n'avoit point de compte à me rendre de sa conduite ; qu'elle avoit été mariée ; que je l'avois déjà traitée assez cruellement, en la mariant avec M. de B...... malgré ses pleurs & sa répugnance, & qu'elle devoit me regarder plutôt comme son tyran, que comme son oncle.

J'écoutai ces invectives avec patience. Ma nièce, qui sentit néanmoins qu'elles pouvoient m'offenser, se dégagea de ses bras, pour me demander pardon en se jettant à mes genoux. Je lui dis que si elle conservoit pour moi un peu plus de respect que le marquis, il falloit me le marquer, en me suivant sans différer ; elle m'assura qu'elle étoit prête à me suivre. Mais ce fut alors que ne se possédant plus, il vint la reprendre une seconde fois, en jurant effroyablement qu'il sauroit bien la défendre, & contre elle-même & contre moi. Je fus épouvanté de son action. Je ne voyois guère d'autre remède à cette furie, que la douceur ; car il n'étoit point question de se battre, & encore moins d'appel-

ler

ler un ſecours étranger. Je n'étois pas même aſſuré que j'euſſe pu l'obtenir, dans une ville qui n'eſt pas ſoumiſe à la France, & où les mariages clandeſtins ne ſont point contraires aux loix : ajoutez que c'étoit le plus ſenſible outrage que je puſſe faire au marquis. Je ne m'arrêtai donc pas un moment à cette penſée. Il a le cœur excellent, diſois-je en moi-même; ne déſeſpérons de rien. Il y a toujours de la reſſource avec les bons naturels.

Tandis que je faiſois ces réflexions, il adreſſoit mille choſes touchantes à ma nièce. Vous conſentez donc à m'abandonner, lui diſoit-il ! Vous voulez me ravir une occaſion d'être à vous, que je ne retrouverai jamais ! O Dieu ! ſur quoi faut-il compter, ſi vous oubliez ainſi tous vos ſermens ? Ne m'avez-vous pas juré que la vue même de la mort ne vous empêcheroit point de vous donner à moi ? Quelle opinion voulez-vous que j'aie de votre conſtance ? Comment puis-je croire que vous ſerez plus fidelle à m'aimer, que vous ne l'êtes à me ſuivre ? Vous me trahiſſez, je le vois trop bien. Peut-être ſouhaitez-vous ma mort au moment que je parle, pour avoir la liberté de retourner à votre oncle. Voilà donc tout le progrès que j'avois fait dans votre cœur. O ciel ! quel prix pour tant d'amour & de fidélité !

Je l'interrompis, en le priant de me prêter un moment d'attention. Il me répondit que j'étois son ennemi, son persécuteur, & qu'il ne vouloit plus m'écouter. Je ne vous demande, lui dis-je, qu'un moment. Vous allez être convaincu, si vous voulez m'entendre, non-seulement que je vous aime, & que je ne suis point si barbare que vous pensez, mais que je souhaite sérieusement votre bonheur. Rentrons en France; je vous promets de parler de votre passion à monsieur le duc, de la manière la plus forte. Vous me dicterez vous-même mes expressions. Ce sera ensuite à vous à soutenir votre cause, & à faire valoir l'ardeur de vos sentimens. Il vous accorda, en Espagne, la liberté d'épouser dona Diana; pourquoi ne pourroit-il pas consentir à la même chose en faveur de ma nièce? Le cas n'est-il pas à-peu-près le même? Allez, faites-vous un mérite auprès de lui de votre soumission. Le cœur d'un père n'est jamais impitoyable. Au reste, vous ne devez douter ici nullement de ma sincérité. Vous avez trop d'esprit pour ne pas reconnoître que si j'avois quelque dessein de vous nuire, je n'aurois pas besoin de recourir à l'artifice. Comptez que je serois le plus fort à Mons, & qu'il ne m'est pas difficile d'y obtenir du secours, s'il faut en venir à la violence pour remettre ma nièce dans son devoir.

Cette dernière expression affligea Nadine. Elle me dit, en m'interrompant, que si elle s'étoit écartée de son devoir, elle étoit prête d'y rentrer. Elle s'adressa ensuite à son amant, pour lui persuader de suivre mon conseil; & elle ajouta que si elle ne pouvoit le perdre sans mourir, elle aimoit encore mieux la mort, que de manquer au devoir & à l'honneur. Je lui sus bon gré de cette fermeté. Le marquis parut s'ébranler. Je saisis ce moment, pour les prendre tous deux par la main & pour les conduire à leur chaise. Nous partîmes enfin de Mons, en y laissant Muleid & mademoiselle Thérèse.

Je ne sais de quoi les deux amans s'entretinrent, pendant quelques lieues qu'ils firent ensemble dans la même chaise; mais lorsque nous fûmes à l'endroit où nous devions quitter la grande route de la poste, pour prendre celle de la maison de ma fille, le marquis me déclara qu'il alloit se séparer de nous & suivre le chemin de Paris. Je ne m'opposai point à cette résolution. Vous devez être content, me dit-il, de mon obéissance. Je vous laisse votre nièce, quoique je pusse être plus fort ici qu'à Mons, & la tirer peut-être encore une fois de vos mains. Mais je respecte ses volontés, & je compte que vous m'accorderez deux choses: la première, de ne point la remettre dans un couvent; l'autre,

de venir me rejoindre inceſſamment à Paris, pour exécuter la parole que vous m'avez donnée. A ces deux conditions, ajouta-t-il, je vais vous demander pardon de ce qui s'eſt paſſé, & vous prier de me rendre votre amitié. Je lui promis, en l'embraſſant, de faire ce qu'il déſiroit. En effet, j'y étois réſolu. Je ne voyois plus d'autre moyen de finir cette affaire, qu'en y intéreſſant aſſez le duc ſon père, pour lui faire prendre ſoin à lui-même de régler ou de ſatisfaire la paſſion de ſon fils. Je me ſéparai de lui, avec ma nièce, pour retourner chez ma fille.

Amulem ceſſa d'être affligé de l'enlèvement de mademoiſelle Thérèſe, lorſque je lui appris qu'il avoit réuſſi heureuſement, & que ſon fils étoit hors de péril. Vous ſouvenez-vous, me dit-il, que vous m'aidâtes à en faire autant à ſon âge? Oui, lui répondis-je; mais c'étoit pour une femme, ſur laquelle votre empereur, à qui vous l'enleviez, n'avoit pas plus de droit que vous; au lieu que votre fils vient de ravir injuſtement le bien d'autrui, & de faire un tort irréparable à la famille de ſa maitreſſe. Ses parens, reprit Amulem, conſentiront peut-être à nous la laiſſer. On eſt quelquefois aſſez content de trouver l'occaſion de ſe défaire d'une fille. Vous verrez, me dit-il en riant, que le fardeau va me demeurer ſur les bras. Il penſoit plus juſte

que je ne l'eusse cru. J'écrivis par la poste au père de mademoiselle Thérèse, qui étoit un bon gentilhomme de Picardie, chargé d'une nombreuse famille. Je ne lui déguisai rien de l'état & des dispositions de sa fille; & lui cachant seulement le lieu où elle étoit, je lui fis entendre, que s'il vouloit la reprendre entre ses mains, il n'étoit pas impossible de la tirer de celles de son amant. Il me fit une longue réponse, dont la conclusion étoit, que le malheur de sa fille lui paroissant irréparable, puisqu'elle s'étoit déja livrée à son amant, il étoit d'avis de la lui laisser; qu'il ne doutoit point qu'elle ne pût être aussi heureuse avec un turc qu'avec un autre homme; ou que s'il arrivoit qu'elle ne le fût pas, ce seroit son châtiment; qu'il me prioit seulement d'obtenir de mon beau-frère, qu'elle ne fût point gênée sur la religion. Je fis voir cette lettre à Amulem, qui en fut fort satisfait. Il me promit de ne jamais permettre qu'on l'inquiétât du côté de la conscience. L'impatience qu'il avoit de revoir son fils, le fit penser aussitôt au départ. Il s'attendoit toujours que je lui tiendrois compagnie jusqu'à Vienne; mais je lui fis comprendre que l'action de Muleid ne me le permettoit plus, & que je ne pouvois accompagner si long-tems un jeune homme qui enlevoit une maitresse, sans que je

paruſſe être de moitié dans l'entrepriſe. Je m'engageai néanmoins à le conduire lui-même juſqu'à Mons. Je ne lui demandai que le tems de faire le voyage de Paris, pour répondre à l'attente & à l'empreſſement du marquis. Avant que de partir, je marquai à Muleid par deux mots de lettre, que ſa maitreſſe lui étoit accordée, & qu'il pouvoit attendre tranquillement l'arrivée de ſon père à Mons.

Mon voyage de Paris n'étoit pas une entrepriſe de petite importance. La ſeule penſée de m'ouvrir de nouveau, ſur une affaire que le duc avoit rejetée pluſieurs fois en badinant, me cauſoit de la peine & de l'inquiétude; cependant j'étois réſolu de lui en parler avec tant de force & d'un air ſi ſérieux, que je l'obligerois à la regarder du même œil que moi. J'allai trouver d'abord le marquis. Il eut beaucoup de joie de me voir. Nous touchons à l'heure critique, lui dis-je; je vais vous ouvrir les avenues. C'eſt à vous, après cela, de bien ménager vos intérêts, & de ne pas vous manquer à vous-même. Il me propoſa d'être avec moi, dans l'entretien que j'allois avoir avec ſon père. Cela ne me parut point à propos. Je me fis annoncer au duc.

Je fus introduit dans le moment. Après les premières civilités, je lui expliquai naturellement le ſujet de ma viſite. Je le priai d'abord d'être bien perſuadé que j'avois employé, pour guérir

M. le marquis, tout ce que la sagesse, & même l'artifice, peuvent mettre en usage. Je lui représentai que sa passion duroit depuis près d'un an, qu'elle avoit jeté des racines si profondes, que je n'y voyois presque plus de remède; qu'elle m'avoit coûté un nombre infini de peines & de soins, la vie de mon neveu, & depuis un certain tems tout mon repos; que si ma nièce n'eût point embrassé le christianisme, je l'eusse infailliblement renvoyée en Turquie; mais que j'ignorois même si cette voie m'eût réussi mieux, puisque le marquis avoit été capable d'y vouloir aller lui-même. Je lui appris là-dessus l'histoire de l'enlèvement, la fuite de son fils avec Nadine, & son dessein en sortant du royaume; que j'avois été assez heureux pour l'arrêter à Mons, & pour le faire retourner en France; mais que je n'avois pu obtenir son retour, qu'à condition que je viendrois solliciter en sa faveur. Ne croyez pas, Monsieur, continuai-je, qu'en lui promettant de vous entretenir de sa passion, j'aie eu d'autres vues que de vous rendre service dans sa personne; je sais à quel rang le ciel a borné ma nièce, & ce ne sera jamais par mes desirs qu'elle en sortira; mais je vous prie de considérer, que dans la médiocrité même de notre fortune, l'honneur & le repos nous sont chers, & qu'après avoir fait tant d'efforts pour ramener M. le marquis au devoir, j'ai lieu d'espérer que

vous voudrez bien y employer aussi vos soins. Il se prépare à venir vous parler lui-même. Ne doutez pas qu'avec beaucoup de respect pour son père, vous ne lui trouviez une fermeté au-dessus de son âge. Si j'ose vous donner un conseil, vous prendrez la peine de préparer votre réponse, & de la rendre telle, qu'elle puisse, ou le satisfaire, ou le réprimer entièrement.

Il m'écouta d'un air aussi sérieux, que j'avois tâché de rendre le mien. Vous me surprenez, me dit-il, en m'apprenant l'enlèvement de votre nièce & la fuite du marquis; je le croyois pendant ce tems-là dans mes terres, où il m'avoit demandé la permission d'aller passer quelques jours. Je vois que sa passion est violente; mais quelle réponse me conseillez-vous de lui faire? Je répondis, que toutes les ressources de ma prudence étoient épuisées, & que si j'eusse su quelque nouveau moyen de le guérir, je n'aurois pas manqué de l'employer. Je veux le faire appeler en votre présence, reprit-il; & je lui dirai tout ce que le ciel m'inspirera. Cette confiance aux lumières du ciel me parut d'un goût singulier. Il le fit appeler effectivement. Le marquis me parut entrer d'un air timide. Il prit néanmoins le premier la parole: Je ne doute pas, Monsieur, dit-il à son père, que vous ne soyez maintenant instruit de mes peines. Elles sont bien redoublées, par la crainte que j'ai

de vous en causer peut-être à vous-même. Mais si le ciel ne punit que les fautes volontaires, j'espère que je trouverai en vous la même indulgence. Le duc lui répondit, qu'en effet il avoit appris de moi qu'il étoit amoureux; qu'il n'étoit pas trop surprenant qu'il le fût à son âge; qu'il falloit seulement savoir un peu se modérer, & qu'on n'en étoit pas moins honnête homme. Le marquis ne fut point satisfait d'une réponse si peu concluante : il repartit pourtant, d'un ton respectueux, que la modération étoit une vertu bien difficile avec beaucoup d'amour, & qu'il en étoit si peu capable, que s'il n'eût compté sur l'affection d'un si bon père, il auroit déjà succombé à ses peines mortelles. Fort bien, me dit le duc en souriant; il s'exprime d'un air tendre & persuasif; je me doute qu'il parle sur ce ton à votre nièce. Cette raillerie étoit peu du goût du marquis. Il reprit encore : Je ne sais, Monsieur, quelle idée vous avez de ma passion; mais il est certain que si vous n'avez pas quelque bonté pour moi, il est impossible que je vive. La mort me sera bien moins horrible, que l'agitation continuelle où je suis. Si monsieur de Renoncour vous a découvert ce qui m'est arrivé depuis huit jours, vous avez pu voir que ma conduite est celle d'un homme absolument hors de lui-même, & qui ne peut être consolé que par votre compassion. Eh bien, lui dit M. le duc, que demandez-vous

de moi ? Ah ! mon père, répliqua le marquis, ce que je demande de vous ? Monſieur de Renoncour ne vous l'a-t-il pas dit ? & ne le voyez-vous pas bien vous-même ? Non, par ma foi, répondit le duc, car je vous crois trop raiſonnable pour vouloir épouſer votre maitreſſe, & trop ami de monſieur de Renoncour pour vouloir vivre avec elle ſans l'avoir épouſée. Je vous jure, continua-t-il, que ſi votre belle étoit nièce ou fille de monſieur de Renoncour, qui eſt un homme de qualité, je vous la donnerois de bon cœur pour vous ſatisfaire ; mais on m'a dit qu'elle n'eſt que la nièce de ſon épouſe, & la fille d'un turc : y penſez-vous de vouloir m'allier avec Mahomet & l'alcoran ? Ce que je puis faire de mieux pour votre conſolation, ajouta-t-il en riant, c'eſt de vous conſeiller d'attendre du moins que je ſois mort. Vous ſerez le maître alors de faire une ſottiſe ; mais je n'y conſentirai point pendant ma vie. Telles furent les inſpirations que M. le duc reçut du ciel.

La ſituation du marquis m'inſpiroit une vraie pitié. Je vis des larmes couler le long de ſes joues. Il ſe tourna vers moi. Monſieur, me dit-il, vous ne dites rien en ma faveur ; ce n'eſt pas-là ce que vous m'aviez promis. Je lui répondis, qu'il n'avoit aucun reproche à me faire ; & que monſieur le duc voudroit bien rendre témoignage, que je lui avois fait une vive peinture de ſa paſ-

ſion. Il ſe jeta aux pieds de ſon père : Que faut-il donc que je faſſe pour vous fléchir, s'écria-t-il en ſoupirant, & à qui aurai-je recours, ſi celui qui m'a donné la vie me refuſe ſa pitié ? Ces paroles furent prononcées d'un ton ſi tendre, que le duc, malgré l'air de plaiſanterie avec lequel il avoit parlé juſqu'alors, me parut extrêmement touché. Il le fit relever en l'embraſſant. Mon cher fils, lui dit-il, dans le fond ta triſteſſe m'afflige; mais tu me demandes une choſe impoſſible. Je ſais que le duc de Saint.... épouſa la femme de chambre de ſa femme, & le maréchal de Baſſompierre une femme perdue; mais quoiqu'il n'y ait nulle comparaiſon à faire d'elles à Nadine, leur exemple ne ſauroit m'ébranler. Je t'aime néanmoins avec une tendreſſe infinie, & j'ai regret de ne pouvoir te ſatisfaire. Promets-moi que tu ne penſeras plus à cette folle paſſion, & je ſuis prêt à t'accorder tout ce que tu déſires. Le marquis aſſura que s'il n'obtenoit point Nadine, il ne déſiroit que la mort. L'aime-t-elle, reprit le duc, en s'adreſſant à moi ? & puis, ſans attendre ma réponſe, il ſe tourna vers ſon fils, comme s'il eût eu quelque choſe de favorable à inférer de-là; ſi elle t'aime, lui dit-il, elle conſentira à tout pour être à toi. Epouſe-la en ſecret pour quelques années, à condition qu'elle entrera dans un couvent lorſque je jugerai à propos de te marier dans les formes. Je ne pus m'empê-

cher de faire entendre sérieusement à monsieur le duc, qu'une raillerie de cette nature ne convenoit, ni à l'honneur du marquis, ni à la vertu de ma nièce. Il avoit ce jour-là tant d'inclination pour la raillerie, qu'il m'en fit une à moi-même sur mes scrupules.

Cependant, pour terminer notre principale affaire d'une manière qui pût assurer mon repos, je dis au marquis : vous voyez, Monsieur, que j'ai rempli mon engagement. Je suis venu à Paris, j'ai expliqué toute l'ardeur de votre passion à monsieur le duc ; il ne dépend point de moi que vous soyez plus heureux : c'est la faute de la fortune, qui vous a fait naître trop grand. Je compte donc que vous allez travailler à devenir tranquille. Nous le serons aussi beaucoup davantage ; car vous n'ignorez pas que les passions d'une jeune femme, telle que ma nièce, causent de grands dérangemens dans une famille.

Je pris congé du duc & de lui, & je sortis de la chambre. Il me suivit presque aussitôt. Je voudrois être né paysan, me dit-il les larmes aux yeux, j'aurois du moins un père qui ressentiroit les tendresses du sang, & qui ne prendroit pas plaisir à me rendre malheureux. Que me revient-il de ma naissance, sinon d'être contraint dans toutes mes inclinations ? Mes gens sont plus heureux que moi. Que je devrois vous haïr, continua-

t-il en me regardant, pour m'avoir arrêté à Mons! je vivrois à préſent dans le plus parfait bonheur; je ſerois près de Nadine, je l'adorerois, j'en ſerois aimé. O Dieu! que je ſerois heureux! Il ajouta mille choſes que ſa douleur lui inſpiroit, en maudiſſant ſa grandeur, & tous les ducs & pairs du royaume. Je ne lui avois jamais vu répandre tant de larmes. Je l'exhortai encore au courage & à la patience. Lorſque je lui parlai de le quitter, il refuſa de me laiſſer ſortir. Ah! me dit-il, permettez que je vous entretienne de mes peines. Vous allez voir Nadine, & je demeure ici loin d'elle! quelle horrible vie vais-je mener! Dites-lui du moins que je meurs pour elle; que je n'ai plus de bonheur à prétendre dans une vie qu'il faut paſſer ſans elle; que je ne ferai que languir triſtement juſqu'à la mort. Dites-lui....... Il s'arrêta, comme s'il eût été frappé de quelque réflexion nouvelle: Non, reprit-*il* tout d'un coup, ne lui dites rien, mais accordez-moi la dernière grace que j'ai à vous demander, après quoi je ceſſe pour jamais d'importuner votre amitié. Souffrez que je parte avec vous, & que j'aille dire le dernier adieu à Nadine. Je lui répondis, que monſieur le duc s'étant expliqué d'une manière à lui ôter toute eſpérance, ce voyage me paroiſſoit inutile, ou ne ſerviroit qu'à lui préparer de nouvelles peines. Il me preſſa

néanmoins ſi vivement, que je fus obligé d'y conſentir, à condition qu'il obtiendroit la permiſſion de ſon père. Il l'obtint : nous partîmes enſemble.

Je ne doute point que Nadine, le voyant arriver avec moi, ne ſe flattât que le ſuccès de mon voyage avoit répondu à ſes deſirs. Je ne la laiſſai pas long-tems dans l'erreur. Monſieur le marquis, lui dis-je, vient vous voir pour la dernière fois. Marquez-lui toute la reconnoiſſance que vous lui devez, pour l'honneur qu'il vous fait ; mais ſongez qu'il n'eſt plus queſtion d'amour, ni pour vous, ni pour lui. Il s'approcha d'elle d'un air reſpectueux, & il lui baiſa la main. Il fit quelques plaintes générales du malheur de ſon ſort, auxquelles elle répondit avec modeſtie. Je compris, par la réſerve avec laquelle il parloit en préſence de la famille, que ſon eſpérance étoit de l'entretenir en particulier ; mais n'ayant point envie de lui en laiſſer la liberté, j'affectai de demeurer toujours dans la ſalle, comme ſi je n'euſſe point eu d'autre deſſein que de lui tenir compagnie. Enfin le ſoir approchant, & concevant ſans doute qu'il ſeroit continuellement obſervé, il prit une réſolution, à laquelle je ne m'attendois point. Il me pria de faire appeler mon gendre, ma fille & Amulem, qui étoient ſortis de la ſalle, & il me dit en

leur préſence: Je ſuis bien-aiſe, Monſieur, de vous découvrir publiquement le motif que j'ai eu pour vous accompagner ici. Depuis que mon père s'eſt expliqué ſi poſitivement, la connoiſſance que j'ai de ſon humeur m'a fait déſeſpérer de le fléchir; mais s'il a droit de s'oppoſer à ma paſſion, il n'aura jamais le pouvoir de l'éteindre. Je prens Dieu à témoin qu'elle durera autant que ma vie, & je jure par tout ce qu'il y a de plus ſaint, que je ne prendrai jamais d'autre engagement. Si le ciel m'ôte du monde avant mon père, je mourrai avec ce ſentiment dans le cœur; s'il retire mon père avant moi, je viendrai offrir auſſitôt à votre nièce un empire auſſi abſolu ſur ma fortune, qu'elle l'a maintenant ſur mon ame. Conſentirez-vous à l'accepter, continua-t-il en s'adreſſant à ma nièce? Puis-je eſpérer que tandis que j'irai loin de vous me conſumer de langueur & d'ennui, vous conſerverez le ſouvenir de mon amour, & un peu de fidélité pour vos promeſſes? Il lui prit la main; & en la tenant dans les ſiennes, il lui mit au doigt un diamant, ſans qu'elle, ni moi, nous nous en apperçuſſions. Il me le fit voir après l'avoir mis, & baiſant une ſeconde fois la main de ma nièce: Que le ciel, lui dit-il, me puniſſe & me tourmente avec tout ſon couroux, ſi je romps jamais la foi que je vous donne en préſence de toute votre famille! Surpris de cette action,

j'ordonnai à Nadine de lui remettre la bague : mais il se leva sans attendre un moment, & prenant lui-même le chemin des écuries, il fit préparer sur le champ ses chevaux. Mes instances furent inutiles, pour lui faire passer la nuit au château. Il partit sans proférer un mot, hors la prière qu'il me fit, de permettre qu'il écrivît quelquefois à ma nièce.

Elle s'étoit retirée pendant ce tems à sa chambre, d'où l'on eut beaucoup de peine à la faire descendre pour le souper. Elle n'avoit plus le diamant du marquis au doigt. Je la priai de me le faire voir, & l'ayant envoyé quérir, je fus incertain si je lui permettrois de le conserver ; il ne valoit pas moins de mille écus. Elle me parut si triste, que je n'eus pas le cœur de l'affliger davantage en le lui ôtant. J'affectai même de ne point parler du marquis, & de ne nous entretenir que du départ d'Amulem, qui vouloit prendre le chemin de Mons dès le lendemain. Il s'étoit pourvu d'un carrosse & de six chevaux. Une partie de la famille se mit dans celui de ma fille, & l'autre dans le sien, pour lui tenir compagnie, & pour aller dire adieu à Muleid. Nous arrivâmes le lendemain au soir à Mons. Amulem fut charmé de la beauté de mademoiselle Thérèse. Il ne paroissoit pas que son affection eût diminué pour son amant. Elle eût souhaité,

haité, disoit-elle, d'être déjà à Amasie. Je fis compliment à Amulem sur ce qu'il ne perdoit rien en nous laissant Nadine, puisqu'il avoit retrouvé sitôt une autre fille. Nous nous séparâmes avec mille marques de regret & d'amitié, après que j'eus bien recommandé à mademoiselle Thérèse de demeurer attachée du moins au christianisme, & à Muleid de lui en accorder toujours la liberté. Cette jeune personne avoit à peine seize ans. Son père l'avoit abandonnée, comme j'ai dit, à sa destinée. Je ne sais si cette indifférence sera approuvée de tous mes lecteurs.

Fin du quatorzième Livre.



LIVRE QUINZIEME.

LORSQUE j'eus pris quelques jours de repos pour me remettre de l'agitation de tant d'événemens, je commençai à réfléchir sur ma propre condition. Il étoit tems d'exécuter mes projets de retraite. Je me voyois libre. Combien d'obstacles & de chaînes avois-je rompus ! J'en remerciai le ciel, avec le plus vif sentiment de mon ame ; & sans différer davantage, j'écrivis au père prieur de l'abbaye de...... pour le prier de me faire préparer mon ancien appartement. L'unique inquiétude qui pouvoit me troubler encore, étoit pour Nadine. J'avois regret de la laisser après moi, sans établissement & sans état arrêté. Elle n'étoit point à plaindre du côté de la fortune, la générosité de miladi R..... l'avoit rendue assez riche pour se passer de secours ; mais elle étoit encore dans l'âge le plus tendre. Elle étoit bonne & sans artifice. Je craignois de la laisser exposée à tous les périls qui environnent sans cesse une jeune personne, sur-tout lorsqu'elle joint un bon naturel à une grande beauté ; sans compter que je n'étois pas encore tranquille à l'égard du marquis ; car quel fond pouvois-je faire

ſur la modération d'un jeune homme, dont la vivacité m'étoit connue, & qui ne ſavoit pas prendre plus d'empire ſur lui-même! J'aurois ſouhaité qu'il ſe préſentât quelque nouvelle occaſion de la marier; cependant ce ſouhait même, je ne le formois pas ſans répugnance. Je ne ſuis point barbare. Je ſavois quelle violence cette aimable enfant s'étoit déjà faite pour épouſer M. de B..... Mon cœur en avoit ſaigné. Je ne voulois pas être toujours ſon tyran. Sa douceur, ſon reſpect pour mes volontés, & tant de charmes naturels, que je ne pouvois m'empêcher d'admirer, méritoient un meilleur ſort. Après avoir long-tems médité là-deſſus, je m'imaginai que l'air de la ville pourroit mettre un peu de changement dans ſes inclinations, & lui faire oublier le marquis. Les impreſſions, qui ſe font par les yeux, ſont plus fortes que celles de la mémoire. La vue d'un nouvel amant, diſois-je, affoiblira peu à peu ſes premières chaînes. J'en parlai à mon gendre & à ma fille. D...... eſt une bonne ville, qui n'eſt point éloignée de leur maiſon. Je leur conſeillai d'y aller paſſer l'hiver avec leur famille. La réſolution fut priſe à l'inſtant. Nadine l'apprit; mais elle en avoit déjà formé une, qu'il lui tardoit d'exécuter, & dont elle vint le jour d'après me faire l'ouverture.

Elle me dit qu'après avoir réfléchi ſérieuſement

ſur l'état de ſon cœur, & ſur celui de ſes eſpérances, elle ne prévoyoit pour elle qu'une vie amère & malheureuſe ; qu'elle auroit mauvaiſe grace de vouloir me déguiſer ſon affection extrême pour le marquis; qu'elle m'avouoit que cet amant occupoit ſeul tous les endroits ſenſibles de ſon ame; mais qu'étant néanmoins aſſez raiſonnable pour reconnoître l'impoſſibilité d'être à lui, elle avoit promis au ciel de n'être à perſonne; que ſa réſolution étoit d'entrer, pour toute ſa vie, dans un couvent; qu'elle me prioit d'en choiſir un moi-même, & de différer le moins qu'il me ſeroit poſſible; qu'elle avoit formé ce deſſein dès notre premier retour de Mons; qu'elle y avoit été confirmée par la dernière viſite du marquis, & par le ſerment qu'il lui avoit fait de ſe conſerver à elle ; qu'elle le connoiſſoit aſſez pour être aſſurée qu'il ne deviendroit point parjure, mais qu'elle voyoit ſi bien que dans quelque ſituation qu'il pût ſe trouver, il ne lui ſeroit jamais permis de l'épouſer, qu'elle ſe croyoit obligée d'entrer dans le cloître, pour lui rendre la liberté de diſpoſer de lui; que tout dur que ce ſacrifice étoit pour elle, elle ſentoit une joie délicate de pouvoir donner cette preuve d'une extrême tendreſſe à ſon amant; qu'elle ne doutoit pas néanmoins qu'il ne fît bien des efforts pour s'y oppoſer, mais qu'il ſeroit aiſé de lui

cacher son dessein & le lieu de sa retraite, jusqu'au tems du dernier engagement.

Je ne manquai point de lui représenter tout ce que je crus propre à lui faire perdre ce dessein. Je ne me contentai pas même de lui faire jeter les yeux sur le monde, pour lui faire appercevoir mille plaisirs innocens qu'elle alloit perdre ; je la pris aussi du côté de la religion. Une victime, lui dis-je, offerte à Dieu par des motifs si profanes, ne sauroit jamais être agréable à ses yeux. C'est à votre amant que vous vous sacrifiez ; quel compte le ciel doit-il vous en tenir ? Vous sentirez toutes les peines du cloître : vous n'en aurez pas la seule douceur, qui est l'imagination du moins qu'un genre de vie si austère & si singulier sera récompensé ; vous aurez déjà reçu votre récompense, par cette satisfaction délicate que vous prétendez sentir à donner une telle preuve d'amour au marquis ; & lorsque cette tendre vapeur viendra à se dissiper, vous vous trouverez livrée à vous-même, avec aussi peu de consolation de la part des hommes que de celle de Dieu. Mes remontrances furent beaucoup plus longues ; mais elles n'eurent pas assez de force pour altérer sa résolution. Elle me déclara même nettement, que si je refusois de lui procurer l'entrée de quelque monastère, elle retourneroit au couvent d'où le marquis l'avoit

enlevée. Je paſſe ſur mille efforts d'amitié & de careſſes, que ma fille & mon gendre firent pour l'ébranler. Sa conſtance triompha de tout. Je fus obligé de lui chercher une maiſon religieuſe, où elle pût être agréablement. Elle vouloit que je lui choiſiſſe une campagne ; mais j'exigeai abſolument qu'elle fût dans une ville. Je me déterminai pour la célèbre abbaye de..... où la plupart des religieuſes ſont des filles de condition, & où l'on reçoit d'ailleurs, pour adoucir la cloture, un grand nombre de penſionnaires. Je me rendis avec elle à cette abbaye. Le marché fut conclu aiſément. Mon deſſein étoit de la reconduire chez ma fille avant que de l'y laiſſer entrer, ne l'ayant amenée que pour reconnoître le lieu. Mais je la preſſai inutilement de retourner. Non, non, me dit-elle ; on ne ſort jamais du tombeau. Voici le mien. J'y veux être enſévelie dès ce moment.

Elle pria l'abbeſſe de lui faire ouvrir la porte intérieure. Je l'accompagnai juſqu'aux derniers lieux où il eſt permis à notre ſexe d'entrer. Elle s'arrêta pour me donner le dernier embraſſement. Il me fut impoſſible de retenir mes larmes. Elle affecta d'abord de montrer plus de fermeté que moi ; mais ſes yeux ſe groſſirent malgré elle, & elle en répandit en abondance. Adieu, mon cher oncle, me dit-elle en me ſerrant dans ſes bras ;

ayez pitié de votre malheureuſe nièce. Souvenez-vous quelquefois d'elle, comme vous feriez d'une perſonne morte, qui vous auroit été chère.

Comme j'étois fort attendri de ſes pleurs, & que je ne ſavois pas préciſément quelle en étoit la cauſe, je priai madame l'abbeſſe de ſe retirer, & de nous laiſſer ſeuls un moment. Je répétai alors une partie de ce que je lui avois dit chez ma fille. Conſultez bien vos forces, ajoutai-je; n'écoutez pas trop une paſſion déſeſpérée, qui va vous expoſer peut-être à d'amers repentirs. Une vie heureuſe & tranquille ne ſauroit être le fruit d'une réſolution violente. Conſidérez ces grilles armées de fer, & ces murs épais qui vont vous retenir malgré vous. Je tremble, ma chère nièce, pour le bonheur de vos jours. Les larmes, que vous me voyez répandre, viennent de mon inquiétude & de ma tendreſſe pour vous.

Elle me répondit, que les ſiennes ne venoient, ni de la vue des grilles que je lui montrois, ni de ſes craintes pour l'avenir; mais qu'elle me prioit de les pardonner au ſentiment d'une douleur dont je n'ignorois pas la cauſe. Ah! continua-t-elle, quelle va être l'affliction du marquis, lorſqu'il apprendra qu'il me perd, & que c'eſt moi-même qui me dérobe à lui? Mon Dieu! que ſeroit-ce, s'il alloit tourner ſon déſeſ-

poir contre lui-même ? Comment puis-je en effet l'abandonner, après tant de sermens ! Ne suis-je pas bien misérable de trahir un amant si tendre, & qui m'aime plus que sa fortune & sa propre vie ? Dites-le-moi vous-même, mon cher oncle, ajouta-t-elle, n'est-ce pas le comble de la dureté ! & le ciel me pardonnera-t-il ma perfidie ? Pour ce qui regarde vos sermens, lui répondis-je, si vous en avez fait au marquis, je ne crois pas qu'ils vous lient beaucoup ; vous aviez, l'un & l'autre, fort peu de droit de les faire. Mais je ne puis vous laisser dans le désordre où vous êtes. Il faut absolument que vous retourniez avec moi chez ma fille. Il est toujours tems d'entrer ici ; mais il ne le sera pas toujours d'en sortir. Mes raisonnemens furent des paroles perdues. Elle pria l'abbesse de s'approcher ; & m'ayant embrassé une seconde fois, sans ouvrir la bouche, elle entra dans ce lieu de silence & d'oubli, pour n'en sortir jamais.

Je m'arrêtai seul dans un parloir voisin, où je me mis à rêver, en admirant sa résolution. Je m'y serois néanmoins opposé malgré elle, & j'aurois trouvé assurément le moyen de l'arrêter, si je n'eusse fait réflexion que son ardeur pourroit se refroidir avant l'engagement. Le noviciat dure plus d'une année ; & j'avois dessein avec cela, de prier l'abbesse de ne se pas presser de lui faire prendre l'habit religieux. Ma rêverie

dura long-tems dans ce parloir. Jamais le monde ne m'avoit paru si petit & si méprisable qu'il me le paroissoit alors. Voyez, disois-je, une passion amoureuse suffit pour le faire haïr. Une jeune femme, un enfant de seize ans, l'abandonne sans retour! Elle le sacrifieroit tout entier à son amant, & elle a la force de sacrifier son amant même avec lui; à quoi? à un vain fantôme de délicatesse & de générosité d'amour. Le monde est donc quelque chose de bien foible & de bien impuissant! Ses biens & ses plaisirs, qu'on appelle des chaînes pesantes, ne doivent donc le paroître qu'à des ames lâches, qui n'ont pas une étincelle de courage pour les rompre? Comment dois-je le regarder, moi qui ne l'ai connu que par ses amertumes & ses disgraces! moi qui suis au bord du tombeau, & qui serai bientôt obligé de le quitter par la nécessité de la nature, quand je ne serois pas porté à le haïr par l'expérience de ses misères & par les lumières de ma raison! O chère solitude! ajoutai-je, avec une espèce de transport; doux asyle d'un cœur agité trop long-tems par les caprices du monde & par les passions, me serez-vous bientôt rendu! Ne me sera-t-il pas permis de faire du moins un essai du repos, avant que de passer à l'éternelle tranquillité du tombeau!

Je demandai encore à voir un moment ma

nièce à la grille. Elle y vint. Ses yeux étoient encore humides de pleurs. Adieu, lui dis-je, adieu, ma chère Nadine. Je vais ſuivre votre exemple ; & ſuivant les apparences, c'eſt pour la dernière fois que je vous parle. Adieu, ma chère enfant. Je vais prier le ciel de rendre la paix à votre cœur, & de vous faire trouver ici plus de bonheur, que dans le malheureux monde que vous avez quitté. Puiſſiez-vous apprendre à goûter la ſolitude, puiſque vous la choiſiſſez pour le partage de vos jours ! Puiſſiez-vous donner à votre ſacrifice une intention pure & chrétienne, & des vues dignes du maître que vous allez ſervir ! C'eſt de lui-même qu'il faut attendre cette faveur. Il l'accorde quand il lui plaît. Sa main s'ouvre & ſe ferme, par des jugemens d'une profondeur infinie. Je le ſolliciterai ſans ceſſe pour ma chère nièce, avec toute l'ardeur de mon ame. Adieu, tendre victime, que ne puis-je dire de l'amour divin ! O ciel ! ajoutai-je, quand vous rendrez-vous le maître d'un cœur ſi bon & ſi tendre ? quand lui ferez-vous ſentir que ſa félicité conſiſte à vous ſervir & à vous aimer ?

Elle répondit peu de choſes à ce long diſcours. Elle me pria de faire ſes amitiés à ſa famille, & de prendre ſoin que le marquis ne fût point informé du lieu de ſa retraite. Je la

quittai, en lui recommandant de m'écrire, & de me marquer ſincèrement ſes diſpoſitions, s'il arrivoit qu'elle prît quelque dégoût pour la ſolitude. Je retournai chez ma fille. Elle fut fort ſurpriſe de me voir arriver ſeul. Je lui racontai toute l'hiſtoire de mon voyage, dont elle fut touchée juſqu'aux larmes. Je lui dis que mon tour étoit venu, & que j'allois au premier jour imiter ma chère nièce. J'ajoutai que je prévoyois toutes les difficultés & les objections que ſon amitié m'alloit faire, mais que c'étoit une réſolution ſi déterminée, qu'elle ne devoit rien eſpérer de ſes prières & de ſes inſtances. Je lui fis même promettre qu'elle me laiſſeroit abſolument tranquille ſur cet article.

Cependant, il ſe préſenta encore deux légers obſtacles, qui reculèrent de quelques ſemaines l'exécution de mon deſſein. J'avois trouvé, en arrivant chez ma fille, une réponſe du père prieur de..... à la lettre que je lui avois écrite huit jours auparavant, pour le prier de me recevoir une ſeconde fois dans ſon abbaye. Il m'accordoit ma demande, avec ſa civilité ordinaire. Je m'occupai pendant quelques jours à recueillir mes livres, & à faire mes adieux à nos voiſins. Un jour, au moment que je m'y attendois le moins & que je ne penſois plus qu'à partir, je reçus une lettre du vicomte de.... frère

du prince de R...... par laquelle il me prioit, en qualité de parent, de me rendre au château de B...... où tous ses parens & ses alliés devoient s'assembler, pour une affaire qui concernoit l'honneur de sa maison.

J'avois entretenu si peu de liaison avec eux, quoique liés d'assez près par le sang, que je balançai si je retarderois mon départ pour le satisfaire. Cependant, comme j'étois le seul de mon nom qui pût se rendre à B....., les enfans du feu comte de..... mon oncle étant à peine au-dessus de l'enfance, je résolus d'entreprendre encore ce voyage. J'arrivai au château de B..... où je trouvai qu'une partie de la compagnie étoit déjà rassemblée. Madame la princesse de R...... étoit morte depuis huit jours ; & sa fille aînée peu de tems avant elle. J'appris cette nouvelle en arrivant. Le prince de R...... étoit d'une foiblesse d'esprit, qui le rendoit incapable de prendre soin de ses affaires ; de sorte que le vicomte son frère avoit été obligé de se substituer à sa place, dans l'affaire importante dont il étoit question, & c'étoit lui qui devoit présider en quelque sorte à l'assemblée. En attendant l'arrivée de plusieurs personnes qui manquoient encore, je me fis instruire du fond de l'aventure pour laquelle nous étions appelés. Voici ce qu'on me raconta.

Monsieur le prince de R......, chef de l'illustre famille de B......, avoit eu quatre filles de son épouse, sans en avoir aucun enfant mâle. Il étoit, comme je l'ai dit, d'un esprit foible jusqu'à l'imbécillité, uniquement occupé de ses dévotions, & dominé impérieusement par sa femme, qui avoit toutes les qualités directement opposées. C'étoit une dame qui avoit su prendre les airs convenables à sa naissance, quoiqu'elle eût passé la plus grande partie de sa vie dans la province. Elle aimoit le jeu, la dépense & les parties de plaisir. La galanterie même ne lui étoit pas inconnue. Elle avoit besoin de ces passe-tems, pour se consoler de la froideur stupide d'un mari, qui n'étoit pas capable d'honnêteté, ni de complaisance pour elle. Telles étoient ses occupations, lorsqu'un gentilhomme voisin de Saint-O..., qui se nommoit le comte de B..., entreprit de s'insinuer dans sa faveur. Il passoit pour le gentilhomme de la province le mieux fait & de la meilleure mine; il n'étoit pas riche, & sa pauvreté avoit peut-être été la première cause de son amour pour la princesse, qui jouissoit pour le moins de soixante mille livres de rente. Il avoit été marié, & il lui restoit de sa femme un fils unique, qu'il faisoit appeler le baron de L...., homme d'une figure désagréable, & auquel la nature n'avoit épargné aucun des plus insupportables désagrémens. Le comte de B.... eut l'adresse de s'intro-

duire dans la maiſon de la princeſſe de R.... Il la prit par tous ſes foibles, il la flatta, il ſut faire le paſſionné; en peu de tems il ſe mit au-deſſus de la concurrence, & ſupplanta tous ſes rivaux. La princeſſe ne voyoit plus que par ſes yeux. Bientôt elle ne fit plus rien que par ſes mains. Il ſe chargea de l'adminiſtration de ſes biens, & du gouvernement de ſon domeſtique. Il ne lui manquoit que le nom de mari, pour être maître abſolu de la dame & de toute la maiſon. Si le comte eût ſu ſe borner, il eût peut-être tiré de ce commerce des avantages plus ſolides; mais l'ambition & l'intérêt l'aveuglèrent. Il commença par ſe rendre odieux dans la famille, par la manière haute & fière dont il traitoit les domeſtiques. L'intendant ſurtout, qui étoit homme d'eſprit & d'honneur, ſouffroit impatiemment les airs d'autorité de cet étranger. Il n'oſoit adreſſer ſes plaintes, ni à la princeſſe qui étoit l'eſclave de ſon amant, ni au prince, que le comte traitoit en imbécille, ni aux jeunes demoiſelles, qui avoient été élevées dans une crainte & un reſpect infinis pour leur mère. L'aînée commençoit néanmoins à ſentir la dureté du joug; mais elle en étoit plus à plaindre, de le ſentir ſans pouvoir l'éviter. La tyrannie du comte alla ſi loin, qu'il perdit toute meſure & tout ménagement à l'égard du prince. Il lui fit affront pluſieurs fois en public, il régla la petite ſomme qu'il devoit avoir

à dépenser pour ses plaisirs, & il s'en faisoit un, en compagnie, de lui offrir quelquefois un ou deux louis d'or, que l'autre recevoit respectueusement comme une grace. Mais c'étoit encore trop peu que cet empire, pour les desirs du comte. Il avoit formé un projet de plus haute importance, auquel il rapportoit depuis long-tems tous les soins qu'il rendoit à la princesse. C'étoit de faire épouser à son fils l'aînée des demoiselles, & de transporter ainsi dans sa famille le titre & les biens de la maison de B..... Il ménageoit ce dessein avec toute l'adresse dont il étoit capable. Loin de le proposer à la princesse, il l'avoit amenée au point de lui en faire la proposition elle-même. Il affecta d'abord d'en être surpris, & de la regarder comme une chose au-dessus de ses espérances. Ce désintéressement la confirmoit dans l'estime qu'elle croyoit lui devoir; de sorte qu'elle vint, non pas peut-être à souhaiter ce mariage plus que lui, mais à marquer hautement ses intentions à cet égard, pendant qu'il ne faisoit que les entretenir secrètement par ses artifices. L'intendant fut un des premiers, qui sut cette nouvelle. Sa haine pour le comte, autant que son zèle pour ses maîtres, le porta à traverser de toutes ses forces cet odieux complot. Il s'adressa d'abord à la jeune demoiselle, qu'on destinoit au baron de L..... Elle ignoroit encore le coup qu'on alloit lui porter.

Sa surprise fut extrême, & son indignation encore plus grande; il l'entretint autant qu'il put dans ces sentimens. Comme ce fut par lui-même que je me fis raconter cette histoire, je puis la mettre dans sa bouche, pour épargner au lecteur l'ennui d'un récit trop simple, & dénué d'action & de sentimens.

Je fis sentir vivement à ma jeune maîtresse, me dit l'intendant, le sort qu'on lui préparoit, & la honte qui rejailliroit sur toute la maison de B..., si les titres & les richesses de la principale branche passoient à des étrangers dont elle ne pouvoit recevoir aucun lustre. Je lui représentai d'ailleurs dans quelles mains elle alloit tomber, en épousant un vilain homme, qui ne pouvoit même être souffert en compagnie à cause de ses infirmités dégoûtantes, & dont une fille du commun auroit peut-être refusé la main. J'exagérai la tyrannie du comte, ses airs méprisans, sur-tout à l'égard du prince, pour lequel il manquoit de respect en toute occasion; & quoique je n'osasse lui apprendre tout ce que je savois de son commerce avec la princesse, je ne laissai pas de lui faire entendre adroitement quantité de choses qu'elle ignoroit, & qui lui causèrent la dernière surprise. Après lui avoir communiqué une partie de mon horreur pour le comte & pour son fils, je lui donnai quelques conseils sur la manière dont elle devoit se conduire.

On

On ne manquera point, lui dis-je, Mademoiselle, de vous faire bientôt la propofition du mariage. Si vous en avez l'éloignement que vous devez, je fuis d'avis que vous la receviez d'abord avec mépris & avec dédain, plutôt qu'avec colère. Si l'on revient à la charge, comme on ne manquera pas d'y revenir, l'unique réponfe que vous puiffiez faire, c'eft que dans une affaire de cette importance, où il s'agit de l'honneur de la maifon de B..., vous êtes réfolue de ne rien entreprendre fans avoir confulté toute votre illuftre famille. Enfin, je la priai de m'avertir de la manière dont on en uferoit avec elle, afin que je puffe lui donner mes avis dans l'occafion. Il ne fe paffa pas long-tems fans qu'elle en eût befoin. La princeffe l'ayant fait appeler, lui déclara ouvertement qu'elle avoit difpofé d'elle en faveur du baron de L..., & qu'il falloit qu'elle fe préparât à l'époufer. Cette jeune demoifelle, frappée apparemment du ton impérieux de fa mère, qu'elle étoit accoutumée à refpecter, n'eut pas la force d'exécuter les réfolutions que je lui avois fait prendre. Elle n'eut pas même celle de lui faire la moindre réponfe. Elle la quitta, avec une révérence fort foumife, & elle me fit avertir auffitôt de me rendre dans fon appartement. Je la trouvai toute en pleurs. Elle me raconta ce qui venoit de lui arriver avec fa mère, fans me cacher la foibleffe qu'elle avoit eue de n'ofer lui répondre. Je fus

irrité, dans le fond, de cette timidité à contre-tems; & pour exciter un peu sa hardiesse, j'affectai de regarder son mariage comme absolument certain, & de la plaindre d'une nécessité si fâcheuse. Elle me pria d'avoir pitié d'elle, & de la sauver d'une chose qu'elle craignoit plus que la mort. Quel moyen, lui dis-je, de vous sauver, lorsque vous prenez plaisir vous-même à vous perdre? Je ne doute point, Mademoiselle, ajoutai-je, que le baron de L.... n'ait su vous paroître aimable, puisque vous n'avez point eu le courage de le refuser. Comptez qu'il a fait dans votre cœur, des progrès que vous ne connoissez peut-être point encore, mais qui sont réels & très-avancés, car il n'y a que cette raison qui ait pu vous inspirer tant de timidité. S'il est donc vrai que vous l'aimez, le respect que j'ai pour vous saura bien m'empêcher de me plaindre de votre mariage, ou de vous en parler comme d'une tache pour votre honneur & pour celui de votre maison. Je la mis par ce discours, dans la disposition de tout entreprendre. Elle me dit qu'elle étoit prête de retourner vers sa mère, s'il le falloit, & de lui déclarer qu'elle choisiroit la mort plutôt que le baron. Non, repris-je, il faut attendre qu'il s'en offre une autre occasion : mais si le baron vient vous parler de galanterie & d'amour, c'est sur lui-même qu'il faudra faire tomber directement vos mépris.

Traitez-le avec une hauteur, qui puiſſe lui ôter la penſée d'y revenir. Elle me le promit. Je la quittai, pour lui laiſſer préparer ſes termes. Le baron vint en effet la voir en particulier. Il lui parla comme un homme qui étoit deſtiné à l'honneur d'être ſon mari, & qui, n'ayant point d'inquiétude ſur ſon ſort, ſouhaitoit ſeulement de le rendre plus agréable, en obtenant le cœur de ſon épouſe avec ſa main. Elle écouta ſon compliment, ſans le regarder. Elle lui dit enfin, lorſqu'il eut achevé de parler, qu'elle avoit voulu l'entendre, parce qu'elle n'auroit jamais pu ſe douter de ſon inſolence; mais que puiſqu'il s'étoit oublié juſqu'à ce point, elle alloit appeler du monde, & le faire jeter par les fenêtres. Il voulut répondre, & juſtifier ſa hardieſſe par l'ordre qu'il avoit reçu de la princeſſe & de ſon père. Elle ne fit que lui jeter un coup d'œil mépriſant, & appeler en effet quelques domeſtiques. Il ſortit de ſa chambre avec beaucoup de honte, pour aller ſe plaindre à ſon père de la fierté avec laquelle il avoit été traité. Le comte, qui étoit lui-même extrêmement fier, fut piqué juſqu'au vif de l'infortune de ſon fils. Il communiqua ſon reſſentiment à la princeſſe, qui fit donner ordre ſur le champ à ſa fille de la venir trouver. Elle vengea le baron, par les reproches durs & humilians dont elle l'accabla; elle la menaça des derniers effets de ſa colère; & pour concluſion

elle lui protesta, que si elle continuoit de s'opposer le moins du monde à ses volontés, elle l'enfermeroit pour toute sa vie dans un couvent, & qu'elle substitueroit sa cadette au droit d'aînesse. L'infortunée demoiselle trembloit de toute sa force, en sortant de cette terrible conversation. Comme j'avois appris qu'elle avoit reçu la visite du baron, & que peu après elle avoit été appelée par sa mère, je m'étois imaginé une partie de la vérité, & j'étois dans sa chambre à l'attendre. Sa consternation paroissoit sur son visage. Elle me dit qu'elle étoit perdue; qu'elle venoit d'être traitée comme une misérable; qu'on avoit été jusqu'à la menacer de lui ôter les droits de sa naissance, & de la mettre dans un couvent; qu'elle étoit tentée d'y aller volontairement, pour prévenir des malheurs qu'elle ne croyoit pas pouvoir éviter. Je lui répondis qu'elle perdoit trop tôt courage, & je lui demandai si elle n'avoit rien opposé au discours de sa mère. Rien, me dit-elle; elle m'auroit assurément maltraitée, si j'avois osé lui répondre. Je vois bien, repris-je, qu'il faut vous rendre service malgré vous-même. En premier lieu, soyez persuadée que la menace de vous priver de vos droits, & de vous mettre malgré vous dans un couvent, est une pure chimère. Vos droits ne dépendent, ni de la princesse, ni du comte. Pour ce qui regarde les visites du baron, qu'on veut vous forcer de recevoir,

recevez-les, pour conſerver la paix, mais ne relâchez rien du mépris que vous lui avez marqué. Il ſe rebutera peut-être, lorſqu'il verra votre conſtance à le rejeter. Si l'on vous preſſe d'en venir à la concluſion, j'écrirai à monſieur le vicomte votre oncle, & à vos plus proches parens. Il n'eſt pas poſſible qu'ils vous laiſſent opprimer ſi indignement, & qu'ils ne s'oppoſent point pour leur propre honneur, aux injuſtes deſſeins du comte. Elle me promit de ſuivre exactement mes conſeils. Je n'aurois pas tardé ſi long-tems à donner avis à monſieur le vicomte de tout ce qui ſe paſſoit, ſi mon attachement pour la maiſon ne m'eût fait craindre d'y mettre la diviſion & le trouble. J'étois réſolu d'attendre à l'extrémité, pour recourir à ce remède. J'ai eu tort, continua l'intendant; car les déſordres que j'appréhendois de-là, ne pouvoient guère être plus funeſtes que ceux qui ſont arrivés depuis, & que je dois peut-être attribuer à mon ſilence. Le baron renouvela ſes viſites, par l'ordre de la princeſſe. Elle l'amena elle-même dans la chambre de ſa fille, à qui elle commanda de le recevoir, comme un homme qui devoit être ſon mari. Elle les laiſſa ſeuls. Mademoiſelle de R.... écouta les galanteries du baron, ſans répondre; & elle continua de tenir la même conduite, dans les viſites qu'il lui rendoit deux ou trois fois le jour. La princeſſe en fut informée. Elle lui en fit un

nouveau crime, & ses persécutions furent si violentes, que le chagrin que cette malheureuse demoiselle en conçut, lui causa une maladie de langueur, qui la mit en deux ou trois mois au tombeau. Cette mort ne fit point ouvrir les yeux à la princesse. Au contraire, elle s'applaudit d'être défaite de son aînée, & elle se promit de trouver plus de facilité dans sa seconde fille. Son dessein ne fit donc que changer d'objet, & les soupirs intéressés du baron se tournèrent facilement vers une nouvelle maitresse. Mademoiselle de R.... en entrant dans tous les droits de sa sœur, devint aussi l'héritière de toutes ses peines. Ce changement me causa beaucoup de chagrin. J'étois obligé de recommencer tous mes efforts pour mettre cette jeune demoiselle dans les mêmes sentimens que j'avois tâché d'inspirer à sa sœur. Elle étoit beaucoup plus jeune, & je craignois d'avoir moins de facilité à réussir ; cependant mon zèle surmonta les difficultés. Je l'enflammai tellement, par le récit des peines qu'on avoit causées à sa sœur aînée, qu'elle jura de garder encore moins de ménagement avec le baron, & même avec la princesse sa mère. En effet, l'occasion s'étant présentée de déclarer ses sentimens au baron, elle le fit avec une hauteur qui lui auroit fait perdre toute espérance, s'il n'eût été soutenu par la princesse & par le comte. Cette dame, qui vouloit le

mariage à quelque prix que ce fût, & qui avoit reconnu par l'exemple de ſa première fille, qu'il n'eſt pas toujours à propos d'employer la violence, eſſaya d'abord de gagner celle-ci par des voies plus douces. Elle ne lui parla pas tout d'un coup des vues qu'elle avoit ſur elle. Elle lui prodigua ſes careſſes & ſa confiance. Elle la mit dans tous ſes plaiſirs. Elle la prenoit ſouvent, avec le comte & le baron, pour paſſer la nuit au jeu, ou à table, en partie quarrée. Là, par les libertés qu'elle accordoit au comte en ſa préſence, elle tâchoit de lui inſpirer le goût de l'amour; & le baron ne s'épargnoit point, pour lui faire imiter l'exemple de ſa mère. Elle auroit ſuccombé infailliblement, ſi je n'euſſe pris ſoin tous les jours de la fortifier par mes conſeils. L'horreur, que j'avois pour ſon amant me tenoit lieu d'éloquence. Je fis tant d'impreſſion ſur elle, qu'elle réſolut de rompre entièrement un commerce, qui n'alloit à rien moins qu'à la déshonorer. Elle refuſa les nouvelles parties de plaiſir qu'on lui vint propoſer, & elle bannit abſolument le baron de ſa préſence. La princeſſe, étonnée d'un changement ſi imprévu, en ſoupçonna la cauſe. Les fréquentes converſations que j'avois eues avec ſa fille, m'avoient rendu ſuſpect au comte. La réſolution fut priſe de ſe défaire de moi, en me donnant mon congé. Ce fut le comte lui-même, qui eut la hardieſſe de ſe

charger de cette commiſſion. Je le redoutois peu. J'avois pour moi, mon innocence & la droiture de mes intentions. Il fut ſurpris de m'entendre répondre à ſes premières paroles, que je n'avois rien à démêler avec lui; que je ne reconnoiſſois point d'autres maîtres que le prince & la princeſſe, & que j'admirois qu'un étranger voulût ſe mêler de me faire la loi, dans une maiſon où l'ancienneté de mes ſervices me donnoit plus de droits qu'il n'en auroit jamais. Vous vous oubliez, Monſieur l'intendant, me dit-il; & vous me forcerez de vous mettre malgré vous dans le devoir. Mon devoir, lui répondis-je, ſeroit de délivrer la princeſſe d'un homme tel que vous. Il perdit toute contenance à cette réponſe, & je le vis prêt à ſe jeter ſur moi d'un air furieux. Arrêtez, lui dis-je en portant la main ſur mon épée, ſi vous ne voulez que je vous puniſſe, d'un ſeul coup, de toutes les injuſtices que je vous ai vu commettre ici. Il ſe retira, dans la crainte que je ne fuſſe plus méchant que lui. Je compris bien qu'après un éclat de cette nature, la princeſſe ne me ſouffriroit pas plus long-tems au château. Je réſolus de prévenir ſes ordres, en m'éloignant volontairement; mais avant que de la quitter, je lui rendis un ſervice, pour lequel je m'imagine qu'elle n'eut pas beaucoup de reconnoiſſance. Je montai à ſa chambre. Je lui appris le démêlé que j'avois eu avec le comte, &

le dessein où j'étois de la quitter, & lorsqu'elle alloit répondre apparemment qu'elle y consentoit, je l'interrompis, pour la prier de m'écouter. Je lui représentai le scandale de sa conduite dans le commerce public qu'elle entretenoit avec le comte. Je lui dis que ses domestiques mêmes en avoient honte, & que cette seule raison auroit suffi pour m'obliger à me retirer; mais j'insistai particulièrement sur l'horrible injustice qu'elle commettoit à l'égard de ses filles. Vous avez mis la première au tombeau, lui dis-je; & son sort est plus heureux que celui que vous préparez à la seconde. Il est impossible, Madame, que le ciel laisse réussir un dessein si coupable, & je m'étonne que vous n'appréhendiez point ses châtimens. Je vous ai rendu service aussi long-tems que je l'ai pu. Je me suis opposé secrètement aux mauvaises pratiques du comte, & j'ai tâché de détourner la ruine que vous allez faire tomber sur votre famille. Mais puisque mes bonnes intentions sont si mal reconnues, & que vous vous servez de la bouche même de l'ennemi de votre maison pour vous priver de votre plus fidèle serviteur, adieu, Madame, je vous quitte. J'ai méprisé les ordres du comte mais je veux prévenir les vôtres. Le seul service que je vous rendrai encore, & dont je suis bien-aise de vous avertir, sera de porter à monsieur le vicomte la nouvelle du désordre où vous vivez,

& de lui apprendre le tort que vous voulez faire à l'héritière de la maiſon de B.... Je me retirai ſur le champ, ſans lui donner le tems de me répondre. Un valet m'apprit, en deſcendant l'eſcalier, que le comte me cherchoit le piſtolet à la main : Oui ? dis-je : nous verrons qui ſera le plus terrible. Je pris moi-même un piſtolet dans ma chambre, & cherchant les traces du comte, je le vis au fond de la cour. Il m'apperçut auſſi ; je remarquai que me voyant armé, il cacha doucement ſon piſtolet ſous ſon juſtaucorps. Monſieur le comte, lui dis-je en m'approchant de lui, apprenez qu'il vous eſt plus aiſé de prendre de l'empire ſur une femme que ſur des hommes. Je quitte le château, non pas pour ſuivre vos ordres que je mépriſe beaucoup, mais pour fuir votre vue, que je ne ſaurois ſouffrir. Si je n'ai pas l'autorité d'arrêter vos injuſtices, j'aurai ſoin du moins de les publier, & d'en donner avis à ceux qui peuvent y mettre ordre. Je m'éloignai de lui, ſans qu'il osât répondre un mot, ni montrer même le bout de ſon piſtolet.

Cependant j'avois regret, en m'éloignant, de laiſſer mademoiſelle de R..... ſans conſeil & ſans ſecours. Je prévoyois que la crainte de manquer ſon deſſein engageroit le comte à en précipiter l'exécution ; & du caractère dont je le connoiſſois, je ne doutai point qu'au défaut de l'artifice, il n'employât la violence. Le ſenſible intérêt que

je prenois au danger de cette demoiſelle, m'empêcha de quitter le bourg, pour être à portée de lui offrir du moins les ſecours dont je ſerois capable. J'écrivis ſeulement par la poſte à M. le vicomte, & je l'inſtruiſis de l'entrepriſe que la princeſſe & le comte avoient formée au préjudice d'une maiſon à laquelle j'étois ſi attaché. Je lui marquai auſſi le malheur que j'avois eu d'être obligé de quitter le ſervice de la princeſſe, & le motif qui me faiſoit demeurer à B..... en attendant les ordres qu'il lui plairoit de m'envoyer. Comme j'avois au château pluſieurs domeſtiques qui m'étoient affectionnés, j'entretins par leur moyen, une liaiſon ſecrète avec mademoiſelle de R... Je lui fis ſavoir que j'avois écrit à ſon oncle, & qu'il ne tarderoit pas vraiſemblablement à prendre quelque voie pour la ſecourir. Elle me fit une triſte réponſe par écrit. La princeſſe, me marquoit-elle, l'étoit allée trouver immédiatement après mon départ, & lui avoit déclaré qu'il falloit épouſer le baron de L...... auſſitôt qu'un courier, qui devoit partir ſur le champ, ſeroit revenu de la ville épiſcopale, où elle l'envoyoit demander les diſpenſes. C'étoit tout au plus un délai de trois jours. Je crus mademoiſelle de R..... perdue. Il ne me reſtoit point d'autre reſſource que de l'exhorter à une généreuſe réſiſtance, en lui repréſentant plus vivement que

jamais ce qu'elle devoit à elle-même & à sa famille. Enfin le courier revint avec les dispenses. J'en fus informé aussitôt, par un billet de la demoiselle. Mais dans le tems que je croyois ses affaires désespérées, le ciel y mit un grand changement, par l'accident le plus triste & le plus imprévu. La princesse mourut d'une attaque subite d'apoplexie. Il étoit visible que ce coup partoit de la providence du ciel, & tout autre que le comte en auroit été effrayé. Il n'est pas moins certain que si j'en eusse été instruit assez promptement, j'aurois donné du secours à mademoiselle de R...... Quand il auroit fallu employer la violence pour la tirer des mains de ses persécuteurs, il m'auroit été facile d'attrouper quelques paysans, qui se seroient unis de bon cœur pour délivrer leur jeune maitresse; mais si le ciel n'avoit pas permis que le mal devînt aussi grand qu'on pouvoit le craindre, il vouloit nous laisser assez d'embarras pour exercer long-tems notre patience. Le comte étoit seul avec la princesse, lorsqu'elle fut atteinte de l'apoplexie qui la fit mourir en un moment. Loin d'appeler les domestiques à son secours, il prit le parti de cacher sa mort, jusqu'à l'exécution du dessein qu'il méditoit. Il sortit de sa chambre, dont il tira la clef après lui, & sans perdre un moment, il fit épouser mademoiselle de R..... à son fils. Il

eut besoin pour cela, d'employer des violences inouies. La demoiselle ayant refusé constamment d'y consentir, il la fit prendre par ses gens, qui la portèrent malgré ses cris à la chapelle. Le baron & le chapelain s'y étoient déjà rendus. Le comte prit lui-même la main de mademoiselle de R...... qui s'efforçoit de la retirer, & la présenta à son fils. Elle tomba dans un profond évanouissement, qui lui fit perdre l'usage de ses sens. On ne laissa point d'achever la cérémonie, & de se flatter que ce mariage passeroit pour un lien légitime. La tyrannie du comte ne se borna point-là. Il jugea bien que si le mariage ne se consommoit point avant que la mort de la princesse se fût répandue, il couroit risque de perdre le fruit de ses peines; mademoiselle de R.... auroit réclamé contre la violence, & ne se seroit jamais prêtée à ses desirs. Il la fit donc porter au lit nuptial, dans l'état où elle étoit, c'est-à-dire, sans force & sans connoissance; & le baron se hâta de s'y mettre avec elle. Mais la justice de Dieu avoit arrêté que le comte demeureroit chargé du crime de son entreprise, & qu'il n'en recueilleroit point le fruit. Mademoiselle de R..... revint à elle. Elle envisagea avec horreur, tout ce qui venoit d'arriver. Elle retrouva bientôt assez de force pour se dégager des mains du baron, qui étoit au désespoir de ne s'être pas

pressé davantage. Elle sortit d'avec lui, sans être sa femme, & elle alla s'enfermer seule dans sa chambre. Cependant le comte, voyant qu'il ne pouvoit cacher plus long-tems la mort de la princesse, en instruisit toute la maison. Le bruit s'en répandit en un moment dans le bourg. Je l'appris de la bouche de quelques paysans. Pendant que je méditois sur cette aventure inopinée, je reçus un billet de mademoiselle de R..... par lequel elle me racontoit son malheur, & me demandoit mon secours. Je lui conseillai, par une réponse que je fis sur le champ, de se dérober du château à l'entrée de la nuit, & de me venir joindre dans un petit bois qui touche au jardin, où je l'attendrois avec des chevaux. J'ajoutois que s'il lui paroissoit impossible de s'évader sans la connoissance du comte, elle prît la peine de me le faire savoir aussitôt, & que je trouverois assez de secours pour la mettre en liberté malgré lui. Elle me marqua qu'elle croyoit pouvoir se rendre dans le bois. J'allai l'y attendre avec quelques paysans bien armés. Elle y vint seule, n'ayant osé se confier à personne. Elle se mit derrière moi sur mon cheval, & nous prîmes la route de Béthune, pour gagner la terre du vicomte de..... son oncle. La nuit étoit obscure & les chemins glissans, ce qui m'empêchoit d'avancer aussi vîte qu'il eût été nécessaire. Son éva-

ſion ne fut pas long-tems ignorée du comte. Sa fureur fut égale à ſa ſurpriſe. Il ne douta point qu'elle n'eût fui par mon ſecours, car il n'avoit pu ignorer que j'étois demeuré dans le voiſinage. Il fit monter à cheval tout ce qu'il y avoit de domeſtiques au château, & il ſe mit avec eux ſur nos traces. Nous marchions tranquillement, mademoiſelle de R... & moi, lorſqu'un des payſans qui nous accompagnoient, m'avertit qu'il entendoit le bruit de pluſieurs chevaux. Je prêtai l'oreille; il devint plus clair à meſure qu'ils avançoient. Je ſuis certain, dis-je à mademoiſelle de R.... que nous ſommes pourſuivis. Je périrai plutôt que de vous laiſſer retomber entre les mains de vos tyrans. Cependant, comme je m'imaginois bien qu'ils étoient en plus grand nombre que nous, je crus qu'il falloit joindre, s'il étoit poſſible, l'adreſſe à la réſolution. Nous n'avions malheureuſement, aux environs, ni bois, ni haies, qui puſſent nous ſervir de retraite. Il fallut nous borner à nous écarter du chemin; nous quittâmes nos chevaux dans les terres labourées. Je priai mademoiſelle de R..... d'avancer ſeule une centaine de pas plus loin, & de s'y aſſeoir à terre, afin qu'elle ne pût être apperçue dans l'obſcurité; & je lui recommandai de ne revenir à nous, que lorſqu'elle entendroit ma voix. Pour moi, je laiſſai un de mes quatre hommes à gar-

der nos chevaux ; & retournant vers le chemin, je mis ventre à terre avec mes compagnons, pour observer le nombre & la contenance de ceux qui nous poursuivoient. Nous avions des fusils & des pistolets. En un moment, nous les découvrîmes à dix pas. Ils n'étoient que cinq, avec le comte à leur tête. Le baron n'y étant point, je jugeai qu'ils s'étoient partagés en plusieurs bandes, pour suivre divers chemins. J'étois résolu de les laisser passer tranquillement, voyant qu'ils n'avoient apperçu, ni nous, ni nos chevaux : mais un de mes paysans, qui avoit quelque sujet particulier de ressentiment contre le comte, ne trouva point à propos de perdre cette occasion de se venger. Il lui lâcha un coup de fusil, sans m'avoir averti de son dessein. Heureusement qu'il avoit moins d'adresse que de colère ; la balle ne blessa personne. J'étois persuadé qu'après cette action nos ennemis alloient tomber sur nous ; & je me hâtois de me lever, pour me mettre en état de me défendre. Mais le comte aimoit trop la vie, pour l'exposer au danger. Soit qu'il nous prît pour des voleurs, soit qu'il ne consultât que sa crainte, il tourna bride tout d'un coup, & se sauva au grand galop avec ses compagnons. Nous lui accordâmes toute la liberté qu'il paroissoit desirer pour s'enfuir. Je retournai vers nos chevaux, & j'appelai à haute voix ma-

demoiselle

demoiselle de R....., qui avoit pensé mourir de frayeur au bruit du coup de fusil. Elle rit elle-même de sa crainte, lorsqu'elle eut appris la bravoure du comte. Nous arrivâmes le lendemain au soir chez M. le vicomte de..... Il avoit reçu la lettre, par laquelle je l'avois informé des désordres du château de B.... & il se préparoit à s'y rendre lui-même avec quelques-uns de ses amis. Il apprit, avec indignation, les nouveaux effets de l'audace du comte & du baron. Il lui parut d'abord que cette affaire devoit se terminer par la mort du père & du fils; & sans doute qu'il se fût assez hâté pour les trouver encore à B.... si ses amis ne l'eussent point empêché de suivre le premier mouvement de sa colère. Mais en le priant d'y faire une réflexion plus sérieuse, ils l'ont fait entrer dans leur sentiment, qui a été d'assembler ses parens & ses amis, pour délibérer en commun sur les moyens de tirer satisfaction de cette injure. Ce n'est que d'hier, que nous sommes arrivés à B...., ajouta l'intendant, & vous n'avez pas de peine à croire que le comte & le baron se sont bien gardés de nous y attendre.

Cette histoire a fait trop de bruit dans la province, pour être ignorée de personne. Je passai quatre jours au château de B..... On y agita dans l'assemblée, si l'honneur du vicomte demandoit une réparation par les armes. Mon âge me

procura d'opiner le premier. J'ouvris l'opinion pacifique. Elle fut ſuivie du plus grand nombre. Mes raiſons ne furent point tirées de l'horreur que doivent inſpirer les combats particuliers, ni de leur oppoſition aux loix du chriſtianiſme; cette morale auroit été peu goûtée d'une multitude de jeunes gentilshommes, qui étoient dans des principes tout différens. J'inſiſtai ſeulement ſur ce que cette affaire me paroiſſoit de nature à devoir être terminée par la juſtice civile. M. le comte de...... s'étoit fait aimer de la princeſſe; c'étoit un cas des plus communs. Il avoit ſouhaité de faire épouſer à ſon fils l'héritière de la maiſon de B.....: ce mariage n'auroit point été un avantage pour cette maiſon, mais c'en étoit un ſi grand pour le comte, qu'on ne pouvoit lui faire un crime de l'avoir deſiré. Il ne reſtoit à excuſer que la manière bruſque dont il s'y étoit pris; la circonſtance de la mort de la princeſſe, & le péril où il étoit de voir avorter ſes deſſeins, ſembloient la rendre pardonnable. Enfin, dis-je à l'aſſemblée, il me ſemble que les injures qui viennent du mépris & de la haine, ſont les ſeules qui demandent d'être vengées par le ſang; & je ne vois rien, dans toute la conduite du comte & du baron à l'égard de la maiſon de B...., qui me paroiſſe venir de l'une ou de l'autre de ces deux ſources. Je conclus donc que ſi le comte s'obſ-

tinoit à vouloir que le mariage de mademoiselle de R..... & de son fils passât pour constant, il falloit résister à ses prétentions, & tâcher de les faire déclarer nulles devant les tribunaux ordinaires. Cet avis l'emporta.

Si l'on s'imagine un homme altéré, qui cherche avidement à rassasier sa soif, & qui s'impatiente de l'éloignement d'une source d'eau, à laquelle il s'efforce d'arriver, on aura quelque idée de l'ardeur avec laquelle je retournai vers ma solitude. Je ne demeurerai point ici vingt-quatre heures, dis-je à ma fille en arrivant chez elle. Votre maison est une mer sans fin d'embarras & d'inquiétudes. Ce petit endroit du monde m'a causé seul autant de peines, que l'Europe & l'Asie que j'ai parcourues. Je l'avoue, me répondit-elle, mais vous avez toujours eu une fille tendre qui les partageoit. Que va-t-elle devenir, à présent qu'elle n'aura plus son père ? & de quel œil peut-elle voir l'empressement qu'il a de la quitter ? Ne m'accusez pas, repliquai-je, d'une indifférence que je n'ai pas pour vous. Vous connoissez trop bien le cœur de votre père. Confessez vous-même qu'il est tems que je me cache dans la retraite, pour y jouir d'un peu de repos. Que ferois-je ici ? Il est vrai, je ne suis pas encore décrépit ni tremblant ; mais croyez-vous que je ne commence point à sentir le dépérissement de

l'âge, & qu'il ne se passe pas bien des choses au-dedans de ce corps, qui m'avertissent que je touche à la caducité ? Soyez sûre, ma chère fille, que quelque tendresse qu'on ait pour un père, c'est une triste chose que de le voir accablé de vieillesse & d'infirmités. Si c'est sincèrement qu'on l'aime, on s'afflige : si l'on n'est pas d'un naturel si tendre, on s'ennuie du spectacle. La vieillesse est dégoûtante. Elle est chagrine & incommode. J'ai remarqué que le sentiment filial s'éteint, en quelque sorte, à mesure que les forces d'un père s'affoiblissent & diminuent ; il manque, si j'ose parler ainsi, peu-à-peu d'aliment. De-là vient qu'on se console si vîte de la mort d'un vieillard. En vérité, s'écria ma fille, si c'est-là l'idée que vous avez de moi, j'ai à me louer extrêmement de votre tendresse & de votre estime. Non, ma chère fille, repris-je ; chère Julie ! je ne pense pas si mal de ton cœur. Je sais qu'il est d'une trempe extraordinaire ; il est tel que celui de ton père, & tel qu'étoit celui de ta mère. Comment serois-tu dure & ingrate ! Tu es l'enfant de ma tendresse, & le fruit du plus parfait de tous les amours. Ce n'est donc pas à toi que j'ai eu dessein d'appliquer mes reproches ; je me suis laissé entraîner par mes réflexions. Mais je répète en général, qu'il n'est point d'un homme sage de paroître aux yeux du monde, lorsqu'il est devenu

la proie de la vieilleſſe. On lui fait grace, ſi on le ſupporte. Tous les égards qu'on a pour lui ſont des railleries ou des faveurs. Les honnêtes gens ne l'inſultent point; mais ils s'applaudiſſent de leur bonté quand ils le plaignent; & croyez-moi, c'eſt un triſte perſonnage que celui d'exciter la compaſſion. D'un autre côté, ſi l'on ajoute à ces vues, qui ſont purement humaines, toutes les raiſons qui ſe prennent du chriſtianiſme, on trouvera qu'un vieillard attaché au monde eſt un prodige de folie & d'aveuglement. Je ne veux point d'autre preuve que ſon eſprit baiſſe & retourne à une eſpèce d'enfance. Graces au ciel, le mien ſe ſoutient encore. Je vois que je ſuis inutile ici-bas, ou que ſi je ſuis capable d'y faire quelque bien, ce n'eſt plus qu'à moi-même. C'eſt donc le ſeul ſoin dont il faut que je m'occupe; & le bien que je veux me faire, c'eſt de me procurer, à quelque prix que ce ſoit, le ſouverain, l'unique, le plus néceſſaire, & le plus important de tous les biens.

Je tins parole à ma fille. Je ne demeurai que vingt-quatre heures dans ſa maiſon. Notre ſéparation ne fut pas des plus douloureuſes, parce qu'elle ſe promettoit de me venir voir quelquefois à l'abbaye de...., & que je ne me retranchois pas non plus la liberté d'aller de tems en tems paſſer deux ou trois jours chez elle. Mon gendre m'accompa-

gna ſur la route. Ce fut lui qui fit naître le ſecond incident dont j'ai parlé, qui retarda encore de quelques jours le moment de ma retraite. Nous étions dans ſon carroſſe. Il avoit plu ſi fort depuis trois ſemaines, que les chemins étoient rompus ; de ſorte que malgré les efforts de ſix puiſſans chevaux, nous n'avancions qu'avec une extrême difficulté. Lorſque nous fûmes dans la forêt de Senlis, nos roues s'enfonçèrent tellement, que nous fûmes obligés de deſcendre à terre, pour ſoulager le carroſſe, & de marcher à pied environ une demi-lieue, dans un ſentier qui régnoit le long des arbres. Je marchois avec aſſez de feu, pour un homme de mon âge ; ce qui m'empêcha de remarquer que le marquis, qui me ſuivoit dans le ſentier, s'étoit arrêté. Je fus ſurpris, en me tournant, de ne le pas appercevoir. Je l'appelai par ſon nom. Il étoit à cent pas, pour le moins, derrière moi ; & comme les arbres qui le cachoient ne lui permettoient pas non plus de m'entendre, je retournai ſur mes pas pour le découvrir. Je le joignis enfin ; il étoit demeuré à s'entretenir avec une femme de bonne figure & fort bien miſe, qu'on auroit pu prendre pour une bourgeoiſe du premier rang, ſi elle eût été un peu moins crottée. Je lui demandai par quel haſard il avoit fait une ſi belle rencontre. Il me dit qu'ayant tourné la tête en marchant, il l'a-

voit vue, qui s'avançoit derrière lui avec beaucoup de peine, & que la curiosité de connoître ce que ce pouvoit être qu'une femme, qui se trouvoit seule à pied au milieu d'une forêt, l'avoit porté à s'arrêter. Avez-vous appris d'elle, lui dis-je, ce que vous desiriez de savoir? Oui, me répondit-il; c'est une dame flamande. Elle a eu le malheur de perdre son mari, qui est mort de maladie en venant à Paris avec elle. Les frais qu'elle a été obligée de faire pour prendre soin de lui, ont tellement épuisé sa bourse, qu'elle est contrainte d'aller à pied jusqu'à Paris, où elle se promet de trouver des ressources parmi ses connoissances. Je suis fâché, ajouta-t-il, que notre route ne nous mène pas si loin; je lui offrirois une place dans mon carrosse. Je lui fis aussi quelques honnêtetés, qu'elle reçut fort civilement. Elle continua de marcher avec nous. Lorsque nous trouvâmes à propos de remonter en carrosse, le marquis lui dit que nous avions tout au plus deux lieues à faire dans le chemin de Paris, mais que ce seroit un petit délassement pour elle, si elle vouloit prendre une place avec nous. Elle ne se fit pas presser beaucoup pour monter. A peine étions-nous cinquante pas plus loin, que nous vîmes venir à notre rencontre quelques personnes à cheval, que nous reconnûmes pour des archers de la maréchaussée.

Nous ne fûmes pas surpris de les voir, sachant que la forêt de Senlis est pour ainsi dire leur domaine, ou du moins le principal champ de leurs exploits. Mais ce qui nous étonna, ce fut de voir arrêter notre carrosse, & l'un des gardes venir à la portière. Il nous fit néanmoins des excuses de leur procédé. Vous savez, Messieurs, nous dit-il, à quoi notre emploi nous oblige. Apprenez-nous si vous n'avez été insultés par personne dans la forêt. Nous répondîmes que non, & nous demandâmes s'il y étoit arrivé nouvellement quelque désordre. Il en arrive tous les jours, reprit l'archer. On y a tué trois personnes, depuis moins d'une semaine; & quantité d'autres y ont été dépouillées. On nous a donné des avis certains, que la bande est composée d'onze hommes & d'une femme; & l'on raconte des choses étranges de cette femme, qui commet seule plus de mal que ses onze compagnons. Il nous rapporta, là-dessus, la manière dont cette infâme s'y prenoit pour détrousser les passans, & souvent pour les tuer. Elle est à pied, nous dit-il, & vêtue proprement. Elle porte sous le bras, une boîte, moins pesante qu'incommode par sa grandeur. Lorsqu'elle apperçoit un cavalier qui passe dans ce chemin, elle se laisse appercevoir. Il y a peu d'hommes, qui voyant une femme d'un certain air, au milieu d'une forêt, ne se laissent

tenter à la curiosité de s'approcher d'elle, & de lui demander ce qu'elle y fait. Elle répond, comme elle le juge à propos; & se plaignant de sa lassitude, elle donne occasion au passant de lui offrir la croupe de son cheval. C'est ce qu'elle desire: elle l'accepte; & pour se préparer plus de facilité à faire son coup, elle prie son cavalier de prendre devant lui sa boîte, afin qu'il ait les mains occupées. Alors, elle prend son tems pour lui enfoncer, par derrière, ou dans le côté, un large poignard dont elle est toujours pourvue. Nous avons su tout ce détail, d'un malheureux, que nous trouvâmes hier mourant dans cette forêt. Il avoit péri par les mains de cette malheureuse, qui l'avoit laissé pour mort. Nous aurions peut-être pu nous saisir d'elle, car elle ne devoit pas être fort éloignée; mais, étant en trop petit nombre pour nous exposer à en venir aux mains avec ses onze compagnons, nous remîmes à prendre mieux nos mesures aujourd'hui. Nous sommes actuellement cinq ou six escouades, qui battons de tous côtés la forêt; de sorte que si la bande y est encore, il sera difficile qu'elle nous échappe.

Nous nous regardions, le marquis & moi, pendant tout ce récit. Nous jetions aussi, de tems en tems, les yeux sur notre compagne. Elle affectoit une contenance si ferme, que cela con-

fondoit nos ſoupçons ; car le lecteur s'imagine bien quelle avoit dû être notre première penſée, en entendant parler l'archer. Tout ce que nous connoiſſions de cette femme s'accordoit avec ſa narration. Elle avoit même la boîte avec elle, & elle l'avoit miſe à nos pieds dans le carroſſe. Je prévins le marquis, qui me paroiſſoit prêt à parler. Je lui ſerrai la main ; & me tournant vers l'archer, je lui dis qu'il nous feroit plaiſir de ſuivre notre carroſſe avec ſon eſcouade, juſqu'à la ſortie de la forêt, pour nous ſervir d'eſcorte. Il le fit volontiers. Lorſqu'il ſe fut écarté de la portière, je mis la main ſur l'épaule de ma voiſine, qui étoit avec moi dans le fond ; & je la priai honnêtement de me confeſſer la vérité, ſi elle ne vouloit point être livrée à la maréchauſſée. Elle comprit bien que l'artifice ſeroit inutile. Elle nous avoua que c'étoit elle-même dont il étoit queſtion, & elle ſe réduiſit à nous prier ardemment de lui ſauver la vie. Vous n'en êtes pas digne, lui dis-je ; mais puiſque votre bonne étoile vous a fait tomber entre nos mains, nous ſerions fâchés de faire ici le métier d'archers. Ne craignez donc rien pour votre vie, nous nous contenterons de vous faire mettre en lieu de ſûreté. Ayant atteint le bout de la forêt, je congédiai nos gardes. Je dis au marquis à l'oreille, que nous nous écartions ſi peu de notre route en paſſant

par Paris, qu'il me sembloit à propos de prendre ce chemin, pour nous défaire de cette malheureuse femme, en la faisant mettre pour le reste de ses jours à la Salpetrière ou à Biçêtre. Le marquis donna ses ordres à son cocher. Je me tournai ensuite vers notre héroïne, & je la priai, pour le bon office qu'elle recevoit de nous, de nous raconter par quelles aventures elle se trouvoit engagée dans un genre de vie si détestable. Elle me répondit qu'elle satisferoit volontiers notre curiosité. Voici son récit.

Tout mon malheur, nous dit-elle, vient d'avoir été cruellement trahie par plusieurs amans. J'étois née d'une honnête famille, avec de bonnes inclinations. J'étois naturellement généreuse & bienfaisante ; & me sentant incapable de tromper, j'avois la même opinion de tous ceux avec lesquels je vivois. Je n'étois point absolument sans beauté. Un jeune homme, des voisins de notre demeure, me trouva digne d'être aimée ; il s'attacha si fort à moi, qu'il réussit à me toucher le cœur. Je le crus tendre & fidelle. Il me jura de m'épouser, & sur cet espoir, je consentis à tous ses desirs. Le fruit de nos amours ne tarda point à paroître ; mais lorsque je le pressai d'accomplir notre mariage pour me sauver de l'infamie, je fus surprise de l'entendre répondre froidement que son père lui avoit acheté un

emploi dans les troupes, & qu'il étoit obligé de joindre le régiment. Mon déſeſpoir fut extrême Cependant il falloit l'étouffer, pour l'intérêt de mon honneur. Je vis partir mon perfide, qui ne donna pas même une larme à ma douleur. Je demeurai ſeule, avec la honte d'avoir été trompée, & la crainte d'un père extrêmement ſévère, qui ne pouvoit être long-tems à s'appercevoir de ma mauvaiſe conduite. Mon épouvante fut telle, à l'approche de mes couches, que je réſolus de quitter la maiſon paternelle ; & pour me mettre à l'abri de la misère, je volai à mon père environ dix mille écus, qui étoient la meilleure partie de ſon bien, qu'il avoit acquis par le commerce. Je me rendis à Paris avec cette ſomme. J'y pris une chambre & une ſervante. Le tems de mes couches étant arrivé, je fus délivrée heureuſement d'un garçon, qui mourut peu après. La tranquillité revint dans mon eſprit & dans mon humeur. Je parus dans les promenades publiques & aux ſpectacles. J'y reçus des civilités de pluſieurs galans de profeſſion ; & je ſentis que malgré la tromperie cruelle que j'avois eſſuyée, mon cœur courroit volontiers le riſque d'un nouvel engagement. J'étois déterminee ſeulement à m'y prendre avec plus de précaution. C'étoit le ſeul fruit que je voulois tirer de mon expérience. Il ſe préſenta bientôt un amant, tel

qu'il me sembloit que je l'aurois choisi, s'il s'en étoit présenté mille. Dieu! qu'il paroissoit tendre & généreux! J'oubliai toutes les résolutions que j'avois faites, de le mettre à l'épreuve. J'en devins folle, jusqu'au point de me rendre à la troisième visite. Il ne parut point disposé à abuser de sa victoire. Au contraire, il affecta de me faire voir de l'augmentation dans sa tendresse. Il ne pouvoit être un moment sans moi; il me fit consentir à le recevoir dans ma maison, pour vivre ensemble sous le nom d'époux. Je lui demandai à quoi il tenoit que nous ne le devinssions réellement. Il feignit d'avoir besoin de quelques jours pour y penser. Enfin, il revint me donner sa foi, & nous fûmes mariés avec les cérémonies de l'église. Ma bonté, ou plutôt, mon aveuglement ne me permit pas même de m'informer quels étoient son bien & sa famille. Il vivoit à mes dépens, & je ne croyois pas acheter ma satisfaction trop cher. Elle dura quinze jours. Un dimanche, que j'étois allée à la messe, il profita de mon absence pour enlever mon argent & mes bijoux; de sorte que je me trouvai, à mon retour, dépouillée de tout, jusqu'à mes habits. Ma servante avoit été de concert avec lui. Ils avoient pris la fuite ensemble. Je tombai évanouie, à la vue de mes pertes; & je demeurai si long-tems dans cet état,

que c'eſt un miracle que j'en ſois revenue. Il étoit preſque nuit, lorſque je recouvrai la connoiſſance. L'état où je me voyois réduite étoit ſi déſeſpérant, que je n'avois plus d'autre parti que de me donner la mort. Je répandois un ruiſſeau de larmes, en pouſſant des cris & des ſoupirs. Le bruit que je faiſois attira dans ma chambre un étranger, qui deſcendoit d'une chambre plus haute, où il étoit venu pour quelques affaires. Ma porte étoit entr'ouverte; il entra: Je ſerois ravi, Madame, me dit-il, d'être capable de vous rendre ſervice dans l'excès de triſteſſe où vous êtes. Je lui racontai mon infortune. Il en parut touché. Comme je lui avois dit qu'on m'avoit enlevé juſqu'au dernier ſou, il eut la générosité de m'offrir quelqu'argent, que la néceſſité m'obligea d'accepter. Il fit plus; il prit ſoin de me faire apporter à ſouper, & il me tint compagnie pendant toute la ſoirée. En me quittant, il me demanda la permiſſion de revenir le lendemain. Je regardai cette rencontre, comme le plus grand bonheur qui pût m'arriver dans une conjoncture ſi triſte. Je le revis, le lendemain, ſuivant ſa promeſſe. Il me fit un préſent plus conſidérable que la veille, & il m'aſſura que je ne manquerois de rien, tant que je voudrois conſentir à recevoir quelque choſe de lui. Ses viſites & ſes libéralités ne ſe relâchèrent point.

Il me fit entendre à la fin qu'il me trouvoit aimable, & que ses soins n'étoient pas tout-à-fait désintéressés. Je consultai mon cœur. Il me sembloit qu'après deux trahisons, aussi noires que celles que j'avois éprouvées, je ne devois plus prendre de confiance aux sermens des hommes. Qu'est-ce qui pouvoit désormais me répondre de leur fidélité ? J'avois été trompée par deux personnes, dont j'avois été idolâtre. Pouvois-je attendre plus de sincérité & de constance de ceux qui me seroient indifférens ? Car je ne me sentois plus de disposition à aimer, & je me croyois guérie, pour toute ma vie, de cette funeste passion. Mon nouvel amant ne se rebuta point, quoique je lui découvrisse ingénument le sujet de ma froideur. Il m'en aima davantage, parce qu'il vit que je n'étois pas encore capable de tromper. Il continua de me presser par ses assiduités & ses caresses, mais encore plus efficacement par ses libéralités. Il m'aime sincérement, disois-je en moi-même ; il n'y a que l'amour qui puisse le rendre si constant & si libéral. Je n'ai rien à risquer, puisqu'il ne me reste plus rien à perdre. Engageons-nous pour la troisième fois. Je parvins ainsi peu-à-peu à l'aimer ; & je m'applaudissois d'autant plus de ce nouvel amour, qu'il me sembloit que c'étoit de ma part un engagement de raison, qui ne seroit pas sujet par con-

séquent aux funestes suites d'un transport aveugle & déréglé. Je ne tardai pas long-tems à me rendre, après ces réflexions. Je trouvai, dans mon amant, toute la tendresse & la complaisance qu'une femme peut desirer pour être heureuse. Nous passâmes dans cette union environ trois semaines, à la fin desquelles il me proposa de faire un voyage en province, pour aller mettre ordre à quelques affaires de famille. Je fus la première à lui demander, si ses parens me verroient de bon œil avec lui. Il me dit qu'il étoit le maître de sa conduite. Ma délicatesse, sur sa réputation, parut lui plaire. Je me croyois donc la mieux aimée de toutes les femmes. Nous partîmes pour sa ville natale. Nous y demeurâmes quelques jours. Il paroissoit impatient de retourner à Paris. Je ne l'étois pas moins. Nous en reprîmes la route, comptant d'y arriver après une absence d'environ quinze jours. Perfides hommes! s'écria la scélérate; que ne puis-je en éteindre toute la race! Le troisième jour de notre marche, étant à dix lieues de Paris, nous nous arrêtâmes, le soir, avec les marques de notre affection ordinaire. Je passai toute la nuit dans un profond sommeil. Le matin, m'étant éveillée vers les neuf heures, je ne sentis point mon amant à mon côté. Je me figurai que me voyant dormir tranquillement, il étoit allé faire préparer notre

notre chaise, afin qu'elle fût prête à mon réveil. Je me levai, je le fis appeler; on m'apprit qu'il étoit parti trois ou quatre heures auparavant. Parti! m'écriai-je. Oui, Madame, il est parti dans la chaise, & il nous a dit que vous aviez dessein de passer ici quelques jours. J'étois sans un sou. Il avoit emporté la malle même où étoient mes habits. Il est vrai qu'ils me venoient de lui; mais enfin c'étoient mes habits. L'unique grace qu'il m'eût faite, avoit été de payer la dépense de l'auberge. O ciel! continua-t-elle, une femme ne sauroit mourir de rage, puisque j'eus la force de résister à la mienne. Ce fut alors que je souhaitai que tous les hommes ensemble n'eussent qu'une vie, & que j'eusse le pouvoir de la leur arracher avec mes dents & mes ongles. Je mordois mes propres bras de désespoir. Je quittai l'hôtellerie comme une furieuse, & je me mis à pied à la poursuite de mon perfide, sans considérer que je n'avois nul espoir de le rejoindre. Je marchai, cinq ou six lieues, avec une action qui m'empêchoit de sentir ma lassitude. Mais une traite si longue épuisa tout d'un coup mes forces. Je fus obligée de m'asseoir, à l'entrée d'une forêt. Je m'écartai de quelques pas du chemin, pour me cacher aux yeux des passans. Là, je maudis tout le genre humain, & je fis des imprécations contre les hommes depuis Adam jusqu'à nous.

J'invoquai la mort. Je livrai mon traître à toutes les furies; enfin je m'abandonnai aux cris & aux larmes avec une violence qui acheva de m'affoiblir, & qui me mit hors d'état de continuer mon chemin. La nuit prit la place du jour. Je crus qu'il me seroit impossible de gagner un lieu, qui pût me servir de retraite. Tandis que j'étois dans cette inquiétude, & que l'obscurité la redoubloit, j'entendis le bruit de quelques passans. Je me traînai vers eux, pour leur demander du secours, ou pour les prier du moins de me servir de guides. C'étoit-là que je devois trouver la consommation de mon mauvais sort. Ces passans étoient des voleurs attroupés, qui cherchoient leur proie. Ils me reçurent néanmoins fort humainement. Mais je compris en un moment, par leurs discours, dans quelles mains j'étois tombée. Dois-je vous le confesser? ajouta notre historienne, je ne regardai point cette aventure comme un malheur. Dans la fureur qui me faisoit souhaiter du mal à tous les hommes, je me vis sans regret au milieu de douze personnes, dont la profession étoit de nuire au genre humain. Je les trouvai plus ouverts & plus sincères, que les perfides qui m'avoient trompée : ils tirèrent de leur sac quelque partie de leurs provisions, qu'ils me firent prendre avec beaucoup de douceur. Je fus présente, dès cette première nuit, au dé-

pouillement de plusieurs voyageurs; & loin d'en être effrayée, je n'aurois pas été fâchée qu'ils leur eussent ôté même la vie, tant ma haine contre les hommes étoit déja endurcie. Lorsque l'heure fut venue de quitter le grand chemin, ils me conduisirent, avec eux, dans la plus épaisse partie de la forêt où étoit leur cabane. S'ils n'y avoient pas toutes les commodités de la vie, ils ne manquoient pas non plus du nécessaire. On alluma des lampes, pour se reconnoître à la lumière. Tandis que la curiosité les portoit à considérer de près mon visage, j'apperçus parmi eux le second de mes infidelles; je veux dire celui qui m'avoit épousée dans les formes, & qui s'étoit sauvé de Paris avec ma servante. Mes transports, qui n'étoient pas encore éteints, se rallumèrent à cette vue plus furieusement que jamais. Je sautai sur une bayonnette, & je l'enfonçai quatre ou cinq fois dans son cœur, avant qu'il eût pu prévoir le coup. Traître! lui dis-je en le frappant, puissent tous ceux qui te ressemblent être exterminés encore plus cruellement. Tous ses compagnons se regardèrent avec admiration, en s'écartant de moi, pour attendre la fin de cette tragédie. Je jetai la bayonnette à terre. Messieurs, leurs dis-je, je viens de délivrer la terre & vous, du plus lâche de tous les hommes. J'ai fait ce que vous auriez dû faire

vous-mêmes, si vous aviez connu ses crimes comme moi. Là-dessus je leur racontai le tour cruel qu'il m'avoit joué, & de peur qu'ils ne se défiassent d'une femme, qui devoit leur paroître sans doute assez résolue, je les assurai que depuis quatre heures que j'étois avec eux, je les estimois déja plus que tous les hommes ensemble, & que je consentois de bon cœur à passer ma vie parmi eux. L'accord fut scellé de part & d'autre. Il y a trois mois que je suis dans leur compagnie, & je puis me flatter d'avoir su m'attirer quelque considération de toute la bande. Ce n'est pas tout d'un coup, que je me suis mise à exercer aussi le métier. Je demeurai les premières semaines, seule dans la cabanne, pendant qu'ils alloient à la petite guerre ; & mon occupation étoit de préparer le souper pour leur retour. Mais la haine contre les hommes, qui ne me donnoit point de relâche, & les discours qu'ils tenoient en ma présence, m'enflammèrent tellement, que je leur proposai de m'associer à leurs entreprises. Je devins aguerrie, en moins de tems qu'ils ne se l'imaginoient. Mes essais me firent honneur ; & j'ai tenu depuis, un des premiers rangs dans la bande, par ma hardiesse & par le succès qui m'a toujours accompagnée. Tous les hommes, que j'ai tués, sont autant de victimes que j'ai sacrifiées à ma fureur, plutôt

qu'à mon avarice & à l'envie de m'enrichir. Voilà, Meſſieurs, ajouta cette malheureuſe, l'hiſtoire que vous avez voulu entendre. J'ai toujours fort bien prévu que notre troupe ſeroit diſſipée, ou ſaiſie à la fin par la maréchauſſée, & que nous aurions le ſort commun des voleurs. J'avoue que cette penſée m'a quelquefois effrayée. C'eſt un bonheur pour moi d'être tombée dans vos mains, puiſque vous m'avez promis de mettre ma vie en ſûreté ; & la plus grande marque que je puiſſe vous donner de ma reconnoiſſance, nous dit cette effrontée en finiſſant, c'eſt de vous remettre mes armes. Elle tira en même-tems de ſes poches, deux petits piſtolets, & un large poignard des plis de ſa juppe. Je frémis en les voyant, de l'imprudence que j'avois eue de ne pas les lui ôter, avant qu'elle eût commencé ſon récit ; car il lui auroit été facile aſſurément d'en uſer contre nous, pendant que nous lui prêtions notre attention. Etant arrivés à Paris, j'envoyai chercher un des directeurs de la Salpetrière, à qui j'appris ſon hiſtoire, après lui avoir fait promettre de ne ſe ſervir de cette connoiſſance, que comme d'une bonne raiſon pour la tenir enfermée le reſte de ſes jours. Nous fûmes ainſi délivrés d'elle, & nous nous rendîmes ſans obſtacle à l'abbaye de.....

Je puis commencer à compter de ce jour, le tems de mon repos & de la paix de mon cœur.

S'il m'eſt encore arrivé d'avoir quelque léger ſujet de trouble, c'eſt la délicateſſe de l'amitié, ou la tendreſſe du ſang, qui l'a fait naître. Le ciel, content des épreuves auxquelles il m'a mis ſi long-tems, a épargné ma foibleſſe ces dernières années; il m'a traité comme un vieillard épuiſé de forces, qui n'eſt plus propre au combat, & à qui ſes ſeuls deſirs tiennent lieu déſormais de mérite pour ſe préſenter à la récompenſe. C'en eſt un bien foible, ſans doute, aux yeux d'un maître redoutable, qui a droit d'exiger tant de ſes ſerviteurs? mais ſa miſéricorde eſt le fond conſolant de mes eſpérances. Il ne m'a pas conſervé ſi long-tems pour me perdre. Il ne m'a point fait ſentir ſi vivement qu'il eſt le ſeul bien de mon cœur, pour me priver un jour de ce qu'il m'a fait aimer, & pour m'éloigner de ſa préſence, après me l'avoir fait regarder comme ma ſeule félicité.

Soit par un effet de la diſpoſition de mon eſprit, ſoit réellement par la ſituation naturelle du lieu, l'abbaye de...... me paroît le plus charmant ſéjour du monde. Les bâtimens en ſont magnifiques. Les jardins y répondent par leur beauté & leur étendue. L'art n'y a rien épargné pour orner la nature. On y trouve des bois, des fontaines; & preſque dans toutes les ſaiſons, des fleurs & de la verdure. J'ai toujours aimé

ces ornemens simples de la terre, qui sont pour ainsi dire, les restes de notre première innocence. Je trouve une douceur infinie à les cultiver de mes propres mains. La première chose, dont je m'occupai en arrivant, fut à faire un partage de toutes les heures du jour, pour me tenir continuellement éloigné de l'oisiveté. La lecture, la conversation, & la promenade sont les chefs principaux de mes occupations. Je ne me fais pas un simple amusement de la lecture. Je lis, pour m'instruire ou pour m'édifier. Je me sers des nouvelles lumières que je m'efforce d'acquérir, pour étendre & perfectionner les idées que j'ai toujours eues de la vertu & de l'honneur. Mes sentimens s'échauffent à cette vue ; mon cœur s'attache plus que jamais au devoir, & mon esprit ne se lasse point de le soutenir par de continuelles réflexions, qui le fortifient en multipliant ses motifs. Les sciences humaines ne flattent plus mon goût. Si elles produisent quelques fruits, l'âge ne me permet plus de les recueillir. C'est être oisif, que de s'occuper d'un travail inutile. Je me renferme dans les connoissances de la religion & de la morale, qui sont à présent les seules de mon ressort, & qui sont sans doute les plus solides, puisque l'utilité en dure éternellement.

Pour la conversation, je ne m'en procure

guère d'autre, que celles des ſolitaires avec leſquels je demeure. Quoique la plupart n'aient que des lumières bornées, ils ont le ſens droit. La ſolitude les rend ſérieux & attentifs. Ils ne ſont point diſtraits par les objets des paſſions. Leur raiſon profite du ſilence de leur imagination. S'ils ne ſont point capables d'une converſation fine & délicate, ils raiſonnent juſte & ils penſent ſolidement.

La promenade fait ma troiſième occupation. Je marche, en conſidérant les ouvrages de la nature, & j'admire leur variété. J'aide, par mes ſoins, à la naiſſance & à l'accroiſſement de quelques fleurs & de quelques fruits, dont j'ai pris la direction. Je promène mes regards ſur le payſage tranquille qui m'environne. Je meſure des yeux la diſtance du ciel à la terre; & je gémis quelquefois de la peſanteur qui m'empêche de m'élever à cette région de félicité. Le reſte de mon tems eſt occupé par la prière. Je pris cet ordre de vie dès que le marquis, mon gendre, m'eut quitté pour retourner à ſa terre, & j'eſpère le ſuivre fidellement juſqu'à ma dernière heure. Quelques mois ſe paſsèrent, ſans que j'entendiſſe parler du marquis mon élève, & de ma nièce Nadine. J'interprétai avantageuſement ce ſilence, dans l'un & dans l'autre. Ils ſont tranquilles, diſois-je; l'abſence a produit ſon effet ordinaire

Cependant, un jour que j'étois à travailler paisiblement dans mon petit jardin, je fus extrêmement surpris d'y voir entrer le marquis. Il m'embrassa avec transport. Je le conduisis à mon appartement, & je lui demandai si c'étoit un reste d'amitié & de souvenir, qui m'attiroit l'honneur de sa visite. Il ne me dissimula point qu'avec le plaisir de me voir, il avoit été amené par l'espérance d'apprendre de moi dans quel lieu ma nièce s'étoit retirée. Je ne doute point, me dit-il, qu'elle ne soit retournée dans quelque couvent; mais je vous avoue, ajouta-t-il, que lui ayant écrit plusieurs fois chez madame votre fille, où je la croyois toujours, je m'étois flatté du moins, que quelque part qu'elle fût, on lui feroit tenir mes lettres. Elle ne les a pas reçues assurément, puisque je n'en ai point eu de réponse. Je voudrois savoir quel droit madame la marquise croit avoir sur des lettres qui viennent de moi, & qui ne sont pas pour elle. Comme il me paroissoit un peu irrité, je lui répondis doucement, qu'il accusoit ma fille, peut-être mal-à-propos; & qu'il pouvoit être vrai, ou qu'elle n'eût pas reçu ses lettres, ou que les ayant reçues, elle les eût envoyées à Nadine, qui n'avoit pas jugé que la bienséance lui permît d'y répondre. Non, non, reprit-il; j'ai passé chez madame votre fille, & non-seulement elle a

confeſſé qu'elle a reçu mes lettres ; mais elle me les a rendues ſans les avoir ouvertes. De quoi vous plaignez-vous donc, lui dis-je ? Si vous ne trouvez pas, répondit-il, que j'aie eu lieu de me plaindre, c'eſt ſans doute que vous me condamnez ; & dans cette ſuppoſition, je n'ai pas un mot à répliquer. Mais pourquoi me trouveriez-vous coupable pour avoir écrit à votre nièce, puiſque vous n'ignorez pas les promeſſes que je lui ai faites, & que je ne perdrai jamais la volonté de les exécuter ? Je ne laiſſai pas d'être un peu embarraſſé à lui trouver une bonne réponſe. Mais.... lui dis-je en héſitant un peu, vous ſavez bien que ces ſortes de promeſſes, qui marquent à la vérité beaucoup de bonté de votre part, ne changent rien à la ſituation de ma nièce, & qu'elle n'en eſt pas plus autoriſée à entretenir un commerce de lettres, qui ne convient peut-être pas à une perſonne ſage & retenue. Vous ne me l'avez pourtant pas interdit, reprit-il encore d'un air affligé, lorſque je vous en ai demandé la permiſſion à vous-même. Il eſt vrai, répliquai-je, que je ne m'expliquai alors que par mon ſilence ; mais c'eſt que mon amitié me faiſoit craindre de vous cauſer du chagrin. Je vois donc trop bien, ajouta-t-il, que non-ſeulement vous m'ôterez la ſatisfaction d'écrire, mais que vous ne m'accorderez pas même celle de ſavoir où Nadine s'eſt retirée. Je lui dis froi-

dement qu'elle pouvoit avoir changé de demeure, depuis que j'étois dans cette abbaye, & que je pouvois l'aſſurer, qu'il y avoit trois mois que je n'avois point reçu de ſes nouvelles. Il me tourna bruſquement le dos à cette réponſe, & il ſortit malgré moi, en me répétant pluſieurs fois que je me jouois encore de ſa crédulité; mais qu'il ſauroit bien la retrouver, fût-elle enfermée au fond d'un cachot par ma dureté. Il remonta à cheval dans l'inſtant; & toutes mes prières ne purent l'arrêter.

Quoiqu'il n'y eût point d'apparence qu'il découvrît le lieu où ma nièce étoit, j'écrivis à ma fille, pour la prier de ſe rendre à ſon abbaye, & de recommander plus que jamais à l'abbeſſe d'être exacte ſur le ſecret. J'étois bien-aiſe d'ailleurs qu'elle vît Nadine, & qu'elle pût m'apprendre de ſes nouvelles. Ma fille fit ce voyage auſſitôt. Elle vint me voir moi-même à ſon retour, & j'eus lieu d'être content de ſa relation. Nadine commençoit à goûter ſa retraite. Elle ne ſoupiroit plus. Ses pleurs étoient taris. Elle parloit encore du marquis; mais ſa paſſion ſe changeoit peu-à-peu en une tendre amitié. En un mot, ſi elle étoit entrée dans le cloître par déſeſpoir, il y avoit ſujet d'eſpérer que l'inclination pourroit l'y retenir. Je bénis le ciel de ce changement, ſur-tout lorſque ma fille ajouta, qu'elle étoit une des plus ferventes novices, & que l'abbeſſe ne ceſſoit point de ſe

louer de ſon zèle & de ſa piété. Je reçus, peu de tems après, une lettre d'elle. La douceur de ſon ſtyle acheva de me perſuader que ſon cœur n'avoit pas perdu la paix ſans reſſource. Elle paroiſſoit déſirer avec ardeur le tems de ſe lier par des vœux. Elle parloit de ſes agitations, comme d'une choſe qu'elle commençoit à voir dans l'éloignement. Elle faiſoit l'éloge des douceurs d'une vie tranquille & ſolitaire ; enfin, j'apperçus dans ſa lettre tous les ſymptômes d'une guériſon commencée, que le tems achèveroit de perfectionner. Je lui fis une longue réponſe, pour fortifier de ſi heureuſes diſpoſitions. La paix de mon propre cœur en fut ſenſiblement augmentée. Il n'y avoit que le marquis, dont le ſouvenir me causât encore quelque amertume. Il m'étoit toujours cher, & ſon bonheur étoit la ſeule choſe qui manquât à la perfection du mien.

Il revint à l'abbaye, environ deux mois après ſa dernière viſite. Quoiqu'il dût me connoître aſſez, pour être aſſuré que je ne conſervois aucun reſſentiment de la manière dont il m'avoit quitté la dernière fois qu'il m'avoit vu, il m'aborda de l'air d'une perſonne qui a quelque choſe à ſe reprocher. Il me fit des excuſes, de la chaleur avec laquelle il m'avoit parlé. Je ne les écoutai, que pour admirer la bonté de ſon cœur. Il fallut s'entretenir auſſitôt de Nadine. Il m'apprit triſtement qu'il avoit

envoyé dans la plupart des couvens du royaume, & que tous ses soins n'avoient eu nul succès. Comme il me paroissoit excessivement affligé, & que son but étoit sans doute d'exciter ma compassion, qu'il connoissoit facile à émouvoir, je lui dis que j'allois lui rendre un service auquel il ne s'attendoit pas.

Que feriez-vous, continuai-je, si Nadine vous étoit infidelle? Il me répondit, qu'il mourroit de douleur, ou peut-être de sa propre main. Mais, ajouta-t-il, il est impossible qu'elle le soit. Que penseriez-vous, repris-je, si sans être infidelle, c'est-à-dire si continuant de vous aimer toujours avec beaucoup de tendresse, elle renonçoit à l'espérance que vous lui avez donnée d'être à vous? Je dirois.... mais je ne dirois rien, repartit-il en s'interrompant, car vous m'annoncez des choses impossibles. Je suis sûr qu'elle m'aime, & qu'elle est convaincue que je l'adore. Elle ne voudroit pas me désespérer, comme elle sait bien qu'elle le feroit en m'abandonnant. Permettez, lui dis-je, que je m'explique davantage. Ma nièce vous aime tendrement sans doute. Elle seroit la plus ingrate de toutes les femmes, si après tant de témoignages de votre sincère affection & de votre constance, elle n'avoit pas pour vous le juste retour qu'elle vous doit. Mais elle a reconnu que son amour produit le même effet par rapport à vous, que feroit la haine d'un autre. Il trouble

votre repos, il dérange votre fortune, il vous fait oublier l'élévation pour laquelle vous êtes né, il vous écarte de la foumiffion que vous devez à votre père. Elle a été effrayée de fe trouver la caufe de tant de défordres ; & par un effort même d'amour, elle a pris la réfolution de facrifier fa tendreffe à vos intérêts. De quoi pouvez-vous l'accufer ? Je regarde fon procédé comme un exemple admirable de générofité, qui doit lui attirer éternellement votre eftime. On voit affez de gens qui font violence à leur cœur, quand ils s'apperçoivent que leurs paffions nuifent à leur fortune ; mais où en trouve-t-on, qui facrifient leur fortune & leur paffion tout enfemble aux intérêts de l'objet qu'ils aiment ? Ce défintéreffement eft fi étrange, que je le regarde comme un prodige, dans une jeune perfonne de l'âge de ma nièce. Si je vous difois encore qu'elle ne fe borne point-là ; qu'elle veut vous remettre dans toute la liberté dont vous pourriez croire que vos promeffes & vos fermens vous ont privé, & que pour vous rendre ce fervice, elle facrifie la fienne, ne conviendriez-vous pas que c'eft peut-être le dernier effort du cœur humain, un effort qui ne paroîtroit pas vraifemblable dans un roman ? Voilà néanmoins, mon cher marquis, ce que ma nièce a fait pour vous. Lifez la lettre qu'elle m'écrit, ajoutai-je en lui préfentant la lettre de Na-

dine. Vous verrez à qui cette chère enfant s'immole, & vous jugerez s'il eſt vrai qu'elle vous aime.

Il lut la lettre. Il me la rendit ſans parler; & il ſe jeta ſur une chaiſe, en levant les mains & les yeux au ciel avec un mouvement extraordinaire. Les pleurs coulèrent en un moment de ſes yeux, ſans qu'il ſongeât à les eſſuyer. Je m'aſſis près de lui. Vous devriez donner ces larmes, lui dis-je, à l'eſtime & à l'admiration plutôt qu'à la douleur. Je n'oſe ajouter que la joie même devroit y avoir quelque part. Cependant il y a peu de perſonnes qui n'en reſſentiſſent de cette ſeule penſée, que leur mérite, ou leur bonheur, a fait naître une des plus belles & des plus généreuſes paſſions qui furent jamais. C'eſt un plaiſir que les richeſſes & la grandeur ne donnent point; un plaiſir de la nature, qui n'eſt attaché à nulle condition, & qui eſt unique en quelque ſorte, en ce qu'il part d'une cauſe qui n'eſt propre qu'à lui. On me ſert par intérêt, on me loue par flatterie, on me careſſe par artifice; mais pour l'amour, il n'eſt accordé qu'à moi: le ſeul motif qu'on puiſſe avoir de m'aimer, eſt que je ſuis aimable. En vain voudroit-on déguiſer une paſſion réelle, ou contrefaire une paſſion ſincère. Mille marques trahiſſent le cœur. En fait d'amour & de haine, il y a des preuves qui ne ſont point équivoques. Je tâchois ainſi de colorer

& d'assoupir le désespoir du marquis, par des raisonnemens vagues, mais flatteurs. Il les écoutoit, sans me répondre. Il s'occupoit sans doute des résolutions qu'il avoit à prendre. Savez-vous, mon cher marquis, ajoutai-je, le parti qui vous reste à suivre? C'est de tirer, s'il est possible, assez de force de l'exemple de ma nièce, pour retrancher de votre passion ce qu'elle a de douloureux pour vous-même. Vous retrouverez par-là votre repos, & vous satisferez toujours votre cœur, en y conservant pour ma nièce la tendresse & l'estime que vous croyez qu'elle mérite. Quand vous serez dans cette situation, je ne ferai plus difficulté de vous conduire moi-même au lieu de sa retraite, & de vous procurer, à l'un & à l'autre, la satisfaction de vous voir & de vous entretenir avec innocence. Vous l'aimerez comme votre sœur. Elle vous recevra avec l'affection qu'on a pour un frère; & moi que vous avez appelé quelquefois votre père, & qui regarde Nadine comme ma fille, j'entrerai dans vos sentimens, je partagerai vos innocentes caresses: nous serons ainsi l'image de la plus pure & de la plus parfaite union, dont trois cœurs soient capables.

Je fus la dupe du marquis dans cette occasion. Je ne fis point attention, en lui laissant lire la lettre de ma nièce, que le lieu de sa demeure étoit marqué avec la date. Il jeta les yeux dessus,

&

& il n'eut garde de l'oublier. Après avoir écouté long-tems mes discours avec beaucoup de patience, & sans autre marque d'émotion que ses larmes, il me quitta honnêtement. Je lui demandai s'il retournoit à Paris. Il me répondit ambigument qu'il passeroit quelque tems dans la province; mais ce ne fut pas dans celle que je m'imaginois. Il alla droit au château, que son père avoit à quelques lieues de l'abbaye. Il ne s'y arrêta que pour prendre avec lui quelques valets, & il se rendit delà directement à C...... où est le couvent de ma nièce. Avant que de demander à lui parler, il lui écrivit une longue lettre, pour la préparer à sa visite. Il ignoroit que c'est la coutume des couvens, que la supérieure ouvre & lit les lettres qui sont adressées à ses religieuses. L'abbesse ouvrit donc la sienne, qu'il avoit envoyée par un de ses gens, & elle se trouva dans un extrême embarras après cette lecture. Comme le marquis y parloit de la visite qu'il devoit faire le même jour à ma nièce, elle ne savoit si elle devoit le refuser ou l'admettre; l'un offensoit le marquis, qui portoit un nom à mériter du respect, & l'autre exposoit beaucoup sa jeune novice. Cependant le laquais attendoit la réponse. Elle se détermina à lui faire dire, que si son maître prenoit la peine de venir au couvent, il y seroit vu avec beaucoup de satisfaction. Le marquis ne tarda pas un moment à s'y

rendre, & il prit cette réponse, pour une marque de l'affection de Nadine. Il fut surpris néanmoins, en entrant dans le parloir, de se voir attendu à la grille par un visage inconnu. C'étoit l'abbesse même. Elle lui témoigna de la reconnoissance, pour l'honneur qu'il lui faisoit de venir dans l'abbaye ; & pendant quelque tems elle ne l'entretint que de choses indifférentes, sans oser lui parler la première de ma nièce. Il n'eut pas la patience d'essuyer long-tems un si fâcheux entretien. Il demanda s'il ne lui seroit pas permis de voir Nadine. L'abbesse employa toute son industrie, pour lui faire entendre honnêtement, que ce n'étoit pas là coutume des maisons religieuses, que les étrangers y entretinssent les novices à la grille. Comment, novice ! s'écria le marquis. L'abbesse m'a raconté depuis, qu'il fut prêt à s'évanouir à cette nouvelle. Il laissa échapper mille plaintes contre la rigueur de son sort & l'infidélité de ma nièce. Il se leva de sa chaise ; il se promena à grands pas dans la salle ; il s'assit & se leva encore, en pleurant & en gémissant ; de sorte que l'abbesse, qui avoit le cœur sensible, comme l'ont toutes les religieuses, se trouva extraordinairement attendrie. Enfin, il revint à elle, & il la conjura de la manière la plus pressante de lui faire voir Nadine ; fut-ce en sa présence, ne fut-ce que pour un moment

Elle ne crut pas qu'il lui fût permis de le refuser. Elle la fit appeler.

Ma nièce ne s'attendoit nullement à cette visite. Son étonnement fut si grand, à la vue du marquis, qu'elle jeta un cri perçant à la porte, sans avoir la force d'avancer. L'abbesse fut obligée de l'aller prendre elle-même, & de l'amener à la grille par la main. Le jeune marquis fut si touchant, dans ses plaintes & dans ses reproches, qu'il fit verser des larmes même à l'abbesse. Nadine l'écouta avec modestie. Ses réponses furent sages & tendres. Elle lui raconta naturellement, par quels motifs elle s'étoit déterminée à la vie religieuse. Elle le remercia de l'affection dont il l'avoit honorée. Elle le pria même de la conserver, autant que son propre repos & l'état qu'elle avoit embrassé pouvoient le permettre, & elle lui protesta qu'il n'y auroit jamais de diminution dans la sienne. Cette courageuse femme se fit violence, dans ce moment, jusqu'à ne point laisser échapper une larme ; de sorte que celle qui causoit tant de pleurs, étoit la seule qui n'en répandît point. Leur conversation dura près d'une heure. Le marquis ne se possédoit point, lorsqu'elle voulut se retirer. Il la pria de souffrir du moins ses visites. Elle s'excusa sur les obligations de sa règle, & elle lui dit que c'étoit un plaisir dont elle se priveroit jusqu'au tems de son engagement, où

elle feroit charmée de le voir affifter. Il ne put rien obtenir d'elle au-delà de ces dernières paroles, & d'une promeffe générale de l'aimer & de l'eftimer toute fa vie.

L'abbeffe m'a dit que les larmes, que fa novice avoit eu le courage de retenir, coulèrent en abondance après le départ du marquis. Elle paffa trois ou quatre jours fans voir perfonne, jufqu'à ce que la force de fon ame & le fecours du ciel lui firent reprendre peu-à-peu les apparences de la tranquillité. Je ne fais ce que devint le marquis, pendant fix femaines. Je ne le revis dans ma folitude, qu'après ce long terme. J'avois été informé de la vifite qu'il avoit rendue à ma nièce. Ce fut la première chofe dont il me parla lui-même. Il me parut que fes peines étoient beaucoup diminuées, & qu'il s'exprimoit plus tranquillement fur la perte de fes efpérances. Je commençai à me promettre de le voir affez remis avant la fin de l'année, pour le prier d'affifter avec moi à la profeffion de Nadine, où il me dit qu'elle l'avoit invité. Ses reproches ne tomboient plus fur elle. Il admiroit au contraire la grandeur de fon courage, & il ne parloit qu'avec raviffement de la délicateffe & du défintéreffement de fon amour. Mais il fe plaignoit amèrement de la rigueur du ciel, qui l'obligeoit de renoncer à la poffeffion d'un tel cœur, après avoir été affez heureux pour

en avoir obtenu toute la tendresse. Il parloit de sa naissance & de son rang, avec un mépris qui l'eût élevé à la perfection du christianisme, s'il étoit venu d'une plus belle cause. Pour ce qui regardoit la liberté que Nadine prétendoit lui rendre, il protestoit qu'il ne vouloit point la reprendre, ou qu'il n'en useroit jamais ; qu'il seroit occupé de sa passion toute sa vie ; qu'il en passeroit la plus grande partie, dans le lieu où elle faisoit sa demeure ; qu'il jouiroit du moins de la satisfaction de la voir ; & que n'ayant plus à espérer d'autre bien, il y borneroit tous ses plaisirs & tous ses desirs. J'entrai dans tous ses sentimens. Il retourna au château de monsieur le duc, d'où il ne sortit, pendant plusieurs mois, que pour me venir voir trois fois chaque semaine. Il employoit le reste du tems à l'étude, ou à la chasse dans le parc. J'allois le visiter aussi de tems en tems. Nadine revenoit dans tous nos entretiens. Quelquefois il s'attendrissoit jusqu'aux larmes, en parlant d'elle ; quelquefois il paroissoit plus ferme : mais je voyois que cette image étoit toujours dominante au fond de son cœur ; & je travaillois moins à l'effacer, qu'à lui faire prendre l'habitude de l'y porter sans trouble & sans douleur.

Enfin, le tems arriva auquel le sacrifice devoit se consommer. Il s'en étoit informé trop sou-

vent, pour l'ignorer. Je reçus une lettre de l'abbesse, par laquelle elle m'en donnoit avis, & elle me prioit au nom de ma nièce d'y assister avec ma famille. Je la fis voir au marquis. J'irai, me dit-il avec un grand soupir, j'irai, n'en doutez pas; heureux si je puis laisser la vie au pied du même autel, où elle va se sacrifier! Mon gendre & ma fille m'étant venus prendre dans leur carrosse, il s'y mit avec nous. Le sien ne laissa pas de nous accompagner, avec une suite convenable. Etant arrivé à C...... je voulus voir ma nièce avant le jour de la cérémonie; & je ne pus résister à la prière que me fit le marquis, de l'y mener avec moi. Cette chère victime parut à la grille, dans un ajustement où je ne l'avois point encore vue. Je fus ébloui de ses charmes. Jamais elle ne m'avoit paru plus aimable, que sous cette triste livrée de mort & de pénitence. Le repos de la solitude donne au teint des religieuses une fraîcheur & un air d'embonpoint, dont tout l'art des dames ne sauroit approcher dans le monde. Elle fut surprise de voir le marquis avec moi; car, quoiqu'elle eût souhaité qu'il fût présent à sa profession, elle n'avoit osé lui écrire, ni me proposer de le faire pour elle. Je lui dis: Vous êtes donc à la veille, ma chère nièce, de ce grand jour qui va vous séparer éternellement du monde! Rien n'est donc capable

d'ébranler vos résolutions ! Elle me répondit que la cérémonie, qu'elle alloit faire, n'étoit qu'un renouvellement extérieur de ce qui étoit conclu depuis un an dans son cœur. Il est encore tems néanmoins, repris-je, de vous défaire de vos liens, s'ils peuvent vous devenir incommodes. Examinez de nouveau le fond de votre ame. Consultez vos forces. Songez que le ciel n'accepte que les offrandes volontaires. L'offrande est faite, répliqua-t-elle d'un ton ferme ; & s'il suffit qu'elle soit volontaire pour être acceptée, je ne doute point que le ciel n'ait reçu la mienne avec miséricorde. Le marquis nous écoutoit, sans oser lever les yeux sur elle. Cependant il trouva quelque chose de si dur pour lui dans ces derniers mots, qu'il ne put s'empêcher de l'interrompre avec un soupir : Ah ! Madame, lui dit-il, est-il possible que l'état où vous me réduisez, ne vous cause pas le moindre regret ! Vous m'ôtez donc la seule consolation qui pourroit flatter une excessive douleur, & vous me remettez dans la nécessité d'avoir recours à la mort, pour me délivrer de mes peines ! Elle tourna les yeux vers lui, pour lui répondre, que s'il avoit toujours la bonté de conserver quelque affection pour elle, il n'y avoit rien d'affligeant pour lui dans l'expression qu'elle avoit employée ; que son sacrifice étoit sans doute libre & volontaire ; mais qu'il n'ignoroit pas de

quoi le ciel s'étoit servi pour lui inspirer cette volonté ; qu'elle avoit deux motifs, qui lui faisoient regarder la solitude avec joie ; l'un, d'avoir su lui marquer qu'elle n'étoit peut-être pas indigne de l'estime qu'il avoit eue pour elle, par la promptitude avec laquelle elle s'étoit rendu justice, lorsqu'elle avoit reconnu qu'il étoit impossible qu'elle fût à lui ; & l'autre, d'avoir été assez heureuse pour expliquer cette impossibilité, comme une marque de vocation à la vie religieuse, & d'avoir obtenu du ciel la force d'y répondre sans balancer. Le marquis ne se fit plus entendre que par ses soupirs. Notre conversation étant finie, je baisai la main de ma nièce ; & je la présentai moi-même au jeune amant, qui pensa rendre l'ame, en faisant la même chose.

Le lendemain qui étoit le jour de la cérémonie, il me parut si pressé de sa douleur, que je ne lui conseillai point de se rendre avec nous à l'église. Il demeura seul dans sa chambre, où je vins le rejoindre le plutôt qu'il me fut possible. Je le trouvai dans un abattement, que je réussirois mal à exprimer. Son visage étoit pâle, & ses yeux mouillés de larmes. Je le consolai par toutes les raisons, dont j'avois reconnu qu'il étoit le plus touché. Nous passâmes encore quelques jours à C....., pendant lesquels nous eûmes plusieurs fois le plaisir de voir ma nièce. Le mar-

quis étoit de toutes nos visites; mais il y portoit sa tristesse. Il y parloit peu. Il regardoit Nadine en soupirant. Il paroissoit ému, lorsqu'il l'entendoit parler. Il se levoit quelquefois tout-d'un-coup; & il se remettoit aussitôt sur sa chaise, comme s'il eût eu honte de ce mouvement involontaire. Il sembloit qu'il fût au bord d'une mer profonde, qui le séparoit d'elle; & que la voyant dans l'éloignement, il se portât vers elle par ses desirs, tandis qu'il se consumoit de la douleur de n'en pouvoir approcher.

Nous retournâmes ensemble à ma solitude. Je l'y retins pendant quelques semaines; & je l'engageai à se rendre à Paris, lorsque je le crus en état de paroître dans le monde avec bienséance. Du caractère dont je connois ce tendre & aimable jeune homme, je ne doute point qu'il ne conserve le souvenir de ma nièce jusqu'au tombeau.

Mes jours se sont passés depuis ce tems-là, dans une parfaite tranquillité. Je suis, avec constance, l'ordre de mes exercices. Les personnes, avec lesquelles je vis, supportent charitablement mes foiblesses & les infirmités de mon âge. La mort que j'attens à toute heure, ne me cause nul effroi; je la regarde comme le commencement d'une vie plus heureuse. Chaque moment qui m'en approche, me paroît autant de gagné sur mes espérances. Je compte les heures avec

une joie avide ; & mes ſentimens changeront beaucoup, ſi je n'entens pas ſonner volontiers la dernière.

Le ciel permet que j'aie quelquefois l'occaſion d'exercer de bonnes œuvres. Il y a quelques mois que deux perſonnes de qualité du voiſinage prirent querelle ſur un différent fort léger. Leurs amis prévinrent le combat particulier qu'ils méditoient, & me prièrent de leur ſervir de médiateur. Je me chargeai avec joie, de cette entrepriſe. L'offénſé me coûta beaucoup à pacifier. Je lui repréſentois en vain que ſa haine & ſes projets de vengeance excédoient l'offenſe légère qu'il avoit reçue ; qu'il y avoit de l'injuſtice par conſéquent dans ſes deſſeins, & qu'en ne conſidérant même que les loix du monde, l'excès auquel il vouloit ſe porter ne ſeroit point approuvé des honnêtes gens. Mes raiſonnemens ne l'ébranloient point. Un trait de morale, qui m'échappa dans l'entretien que j'avois avec lui, le diſpoſa tout d'un coup à la paix. Ne voyez-vous pas, lui dis-je, que votre honneur n'étant point bleſſé eſſentiellement dans cette querelle, tout l'avantage eſt de votre côté ? Votre ennemi s'eſt abaiſſé au-deſſous de vous en vous offenſant, car celui qui fait une offenſe à quelqu'un, lui accorde une véritable ſupériorité en lui donnant le pouvoir de la pardonner. Cette réflexion fut tellement de

fon goût, qu'il confentit fur cette feule raifon, à fe réconcilier.

Mais, quelques mois après, je me trouvai engagé dans une aventure plus nuifible à mon repos, & qui me fit encore éprouver les fentimens d'une vive compaffion.

J'avois appris du procureur de l'abbaye, qu'un petit château voifin, fitué dans un lieu affez défert, & fans autre dépendance qu'un fort beau parc, avoit été loué, depuis la mort du préfident de R....., qui l'avoit habité long-tems, à deux jeunes parifiens, qui fe difoient frères. L'aîné, qui n'avoit pas plus de vingt-huit ans, ne tarda point à rendre une vifite au prieur. Dans les premières explications, il lui dit, qu'ayant perdu fon père, & trouvant fa fucceffion dans un grand défordre, il prenoit le parti de venir paffer quelques années en province, pour fe donner le tems de réparer fa fortune; qu'il avoit loué, des héritiers du préfident de R...., le château voifin, avec tous les meubles; qu'un jeune frère qui ne faifoit que fortir du collège, & trois ou quatre domeftiques, étoient les feuls compagnons de fa folitude; mais qu'il demandoit au prieur la permiffion de le voir quelquefois, lui & fes religieux, & que, pendant les fréquens voyages qu'il feroit obligé de faire à Paris, il prendroit la liberté de mettre fon frère fous leur protection. Il ajouta que ce frère

étoit d'une ſanté ſi délicate, qu'elle ne lui permettoit guère de s'éloigner du château, & que l'eſpérance de la fortifier dans une campagne, où l'air paroiſſoit excellent, avoit autant contribué que la néceſſité de leurs affaires, à les déterminer pour le ſéjour de la province.

Après lui avoir fait une réponſe civile, le prieur, dont les attentions n'ont pas de bornes pour moi, ſe fit un devoir de me le préſenter, en lui apprenant les raiſons pour leſquelles il ſe croyoit obligé à cette politeſſe. Je vis un jeune homme d'une phyſionomie aſſez noble, accompagnée néanmoins, d'un peu de contrainte; ſur-tout lorſque m'ayant répété ce qu'il avoit dit au prieur, je l'aſſurai que ſi, pendant ſon abſence, il craignoit quelque choſe pour un frère auſſi jeune qu'il nous repréſentoit le ſien, j'aurois toujours une chambre à lui offrir dans mon appartement, & que toute l'abbaye veilleroit à ſa ſanté. Il me répondit, que loin de me cauſer la moindre incommodité, il ne demandoit pour ſon frère qu'une attention générale, dans les occaſions où ſa jeuneſſe pouvoit l'expoſer à quelque danger. Le père prieur l'ayant retenu à dîner, il ſoutint la converſation avec aſſez d'eſprit & de décence; mais j'obſervai qu'il avoit peine à ſoutenir mes regards, & qu'il paroiſſoit gêné, lorſque mes diſcours s'adreſſoient directement à lui. En ſortant de ta-

ble, il parla d'une affaire pressante, qui l'obligeoit à nous quitter. On lui laissa la liberté qu'il desiroit. Le prieur, après l'avoir conduit assez loin, revint me dire aussitôt qu'il étoit invité à dîner pour le lendemain chez les deux frères, & qu'il n'avoit pu se dispenser de le promettre. Il ajouta, qu'il lui paroissoit surprenant que ce jeune homme ne m'eût pas fait la même proposition. J'en suis moins surpris que vous, lui répondis-je avec un sourire. Mon âge commence à m'exclure du commerce des jeunes gens. En effet, je n'attribuois l'air d'embarras que j'avois remarqué à M. de Node, (c'est le nom sous lequel il s'étoit fait annoncer) qu'au respect dont on ne se défend guère pour les tristes apparences de la vieillesse.

Le prieur ne manqua point à son engagement. Il revint vers le soir extrêmement satisfait des deux frères. La peinture qu'il me fit du plus jeune, (qu'on nommoit le chevalier) étoit si charmante, qu'elle me parut exagérée. Il ne parloit point de sa figure, me dit-il, qui étoit celle d'un ange; mais il ne pouvoit louer assez son esprit, sa douceur, & l'excellence de son naturel. Dans une conversation, qui avoit duré la plus grande partie du jour, & qui lui avoit semblé trop courte, il avoit raconté aux deux frères mes principales aventures. Le chevalier en avoit été si

touché, qu'il lui étoit échappé plusieurs fois des larmes. Il y avoit mêlé des réflexions & des sentimens qui surpassoient un âge si tendre, car on ne pouvoit lui donner plus de quinze ou seize ans. Ses manières, le son de sa voix, l'air intéressant qui étoit répandu dans sa physionomie, toute sa personne avoit pénétré d'admiration le bon prieur. Il employa un quart-d'heure à me faire ce récit. Quel malheur, ajouta-t-il, qu'un jeune homme d'une si belle espérance manque de santé ou plutôt de force! On ne le croiroit pas malade à le voir: mais il est affligé d'une foiblesse de jambes, qui ne lui permet pas de sortir du château.

Je félicitai le prieur, de la satisfaction dont je le voyois rempli. Il me demanda si je n'aurois pas la curiosité de voir un enfant si aimable. Il y a peu d'apparence, lui dis-je, que je cherche à me faire des amis de cet âge, ou à m'introduire dans une maison où l'on n'a marqué aucune envie de me voir. En vain répliqua-t-il, que le récit de mon histoire avoit fait regretter à l'aîné des deux frères de ne m'avoir pas invité, & desirer au chevalier de faire connoissance avec moi. Je le fis souvenir des raisons qui m'attachoient à ma retraite, & qui ne me laissoient plus d'autres goûts. Il cessa de me presser, mais, rappelé par son inclination, il retourna au château dès le jour

ſuivant. Ses viſites continuèrent juſqu'au départ de l'aîné, qui ne devoit pas être abſent plus de quinze jours, & qui lui recommanda inſtamment ſon frère. Ce fut un nouveau prétexte pour ſes aſſiduités. Il ne quittoit plus le chevalier pendant le jour; & le ſoir, à ſon retour, il venoit m'entretenir de toutes les perfections qu'il découvroit dans ſon caractère. Il lui avoit renouvelé l'offre d'un logement dans l'abbaye; & je n'avois pas d'éloignement moi-même à l'y recevoir auprès de moi. Une chaiſe à porteurs qui me ſervoit à traverſer les cours dans le mauvais tems, répondoit à toutes les objections de la maladie. Mais rien n'avoit pu le faire conſentir à cette propoſition, & les quinze jours ſe paſsèrent ſans aucune marque de changement.

Le ſeizième jour au ſoir, je reçus un billet de lui, par lequel il me prioit, avec les plus fortes inſtances, d'accepter un dîner au château pour le lendemain. Je lui répondis ſur le champ, que j'étois fort ſenſible à cette politeſſe, mais que dans mes idées de retraite, je me faiſois une loi de ne pas chercher de plaiſir au dehors. Le prieur qui n'ignoroit pas l'invitation, & qui attendoit ma réponſe, avec ordre de la lire, entra dans ma chambre, & me fit un reproche de mon refus. Vous ne ſavez pas, me dit-il, dans quel état j'ai laiſſé M. le chevalier. Il vous prioit à dîner

pour demain, & je doute qu'il vive jusqu'au jour. J'arrive du château. On lui a remis une lettre, qui le jette dans une mortelle affliction. Il pleure, il se désespère. Il s'est évanoui deux fois dans mes bras. Ses premiers mouvemens lui ont fait désister de vous voir. Je lui ai représenté que rien ne pourroit vous engager à sortir si tard de l'abbaye. Il vouloit s'y faire transporter sur le champ; mais doutant même si vous approuveriez une visite nocturne, je lui ai conseillé de modérer son impatience jusqu'à demain, en lui faisant espérer que vous ne résisterez pas à quelques lignes pressantes. Votre réponse, que je viens de lire, va l'accabler. Je balance à la rendre au porteur. Je vous exhorte plutôt, au nom du plus aimable enfant du monde, à lui promettre que vous le verrez demain avec moi.

Je me sentis plus touché de la bonté du père, que de la douleur d'un jeune homme, dont je jugeois que les plus grandes peines ne pouvoient venir que d'une affaire de cœur, ou de quelqu'autre passion déréglée. Cette idée suffisant même pour me faire rejeter la visite qu'on me proposoit, j'insistai sur ma réponse, & je déclarai civilement qu'il ne me convenoit plus d'entrer dans les égaremens d'autrui. Cependant, après avoir loué le bon naturel du prieur, je lui dis, de fort bonne foi, que l'aventure me paroissoit digne de

son

ſon zèle, & qu'avec autant d'amitié qu'il en avoit pour le jeune chevalier, il étoit plus capable que moi, de ſervir à ſa conſolation. J'ajoutai que cette entrepriſe n'avoit rien qui bleſsât ſon caractère, puiſqu'il y pouvoit employer les motifs de la religion, dont je craignois que le jeune homme n'eût beſoin pour régler ſes deſirs, & qui étoient, pour toutes ſortes de maux, le plus ſalutaire de tous les remèdes. Il prit ce conſeil auſſi ſérieuſement que je le donnois. Oui, me dit-il, je veux paſſer la nuit au château. Votre refus y portera la déſolation. J'en arrêterai du moins les effets, & peut-être approfondirai-je la cauſe du mal.

Il y retourna auſſitôt. Le lendemain à ſept heures du matin, on m'annonça ſa viſite dans mon cabinet, où j'étois encore en robe-de-chambre. J'avois ſu que mes porteurs avoient été appelés au château dès la pointe du jour, & je m'étois défié d'une partie de la vérité : mais je ne m'attendois pas au ſpectacle que j'eus tout d'un coup, en voyant paroître un jeune homme, dont la figure & les graces l'emportoient ſur toutes les deſcriptions du prieur. Quoiqu'il eût le viſage fort abattu, & les yeux rouges de larmes, le mouvement qu'il fit pour me retenir ſur mon ſiége, & la confuſion de ſe trouver devant moi, rendoient un éclat merveilleux à ſon teint. Je l'embraſ-

sai, avec un compliment fort sincère sur le plaisir que je prenois à le voir, & quelques excuses de m'être refusé à son invitation. Il se déroba de mes bras, pour se jetter sur un fauteuil; & se tournant vers le prieur, il lui dit que tout pénétré qu'il étoit de son amitié, il ne pouvoit s'expliquer devant lui. Ce père ne fit pas difficulté de sortir. J'avoue que je demeurai alors, dans l'attente de quelque ouverture extraordinaire. Les larmes du chevalier recommencèrent à s'ouvrir un passage, & furent accompagnées de quelques sanglots. Ensuite, il me conjura de l'écouter.

C'étoit une fille. Hélas! il n'étoit qu'une malheureuse fille, l'objet de la haine du ciel, & le jouet du plus perfide de tous les hommes. Sa confiance devoit m'étonner dans une première visite, me dit-elle, si je ne savois pas qu'elle avoit appris du père prieur que j'étois homme d'une naissance distinguée, aussi exercé à la vertu qu'à l'infortune, & capable, par conséquent, de lui donner des secours qu'elle n'attendoit plus que de moi. Elle me raconta ainsi son histoire en peu de mots.

Elle étoit d'une ancienne maison, mais née sans biens, & demeurée orpheline dès l'enfance. Le monstre qui violoit tous les droits pour la trahir, étoit fils d'un riche financier, dont la femme avoit pris pour elle tous les sentimens

d'une mère, & l'avoit fait élever fort ſoigneuſement. Après la mort de cette généreuſe femme, n'ayant pas trouvé les mêmes diſpoſitions dans ſon mari, elle n'avoit eu pour reſſource que l'affection de leur fils, qui, ſe couvrant du maſque de la générosité, avoit continué de fournir à la dépenſe de ſon éducation, dans un couvent d'où elle n'étoit pas ſortie. Il ne lui déguiſoit pas qu'il avoit conçu beaucoup de tendreſſe pour elle; & s'il ne l'avoit pas trompée dès le premier moment, ſon deſſein étoit alors de l'épouſer. Les difficultés qu'il craignoit de la part de ſon père, étoient le ſeul obſtacle qui ſembloit le retenir. Trop jeune encore pour connoître la défiance, elle s'applaudiſſoit de ſon bonheur, & tous ſes ſoins ſe rapportoient à ſe rendre digne de ſon amant. A peine étoit-elle entrée dans ſa quinzième année, qu'il lui avoit parlé de mariage avec des deſirs plus vifs & des eſpérances plus prochaines. Elle confeſſoit qu'elle n'avoit commencé qu'alors à ſentir le pouvoir de l'amour. Il s'en étoit apperçu, ſans doute, puiſqu'il avoit pris ce tems pour lui repréſenter plus vivement que jamais ce qu'il avoit à craindre du reſſentiment de ſon père, & pour lui propoſer un mariage ſecret en province, ſous le déguiſement où je la voyois. Elle n'y avoit conſenti qu'après de longues réſiſtances. C'étoit dans cette vue, qu'ils avoient loué le château

qu'ils étoient venus occuper. Depuis deux mois qu'ils y demeuroient, il avoit retardé leur mariage ſous divers prétextes ; & quoiqu'il eût ſouvent tenté ſa vertu, il n'y avoit jamais employé que la tendreſſe & les empreſſemens de l'amour. Elle avoit eu la force d'y réſiſter. Enfin, il étoit parti dans la réſolution de finir ce qu'il nommoit ſon tourment. Il n'avoit demandé que quinze jours, pour revenir avec toutes les permiſſions eccléſiaſtiques. Cependant..... ah ! Monſieur, vous perſuaderez-vous jamais ce que vous allez entendre ! Cependant.... Son diſcours, qu'elle avoit continué juſqu'ici d'un ton aſſez calme, fut interrompu par une ſi grande abondance de larmes & de ſi fréquens ſanglots, que, dans la crainte de quelque accident, je me levai pour appeler du ſecours. Mais elle m'arrêta de ſes deux mains ; & les joignant devant moi, avec une action toute paſſionnée, écoutez-moi, Monſieur, au nom du ciel ! écoutez-moi, & ſauvez une malheureuſe du dernier déſeſpoir ! Je reçus hier deux lettres ; l'une du perfide, qui me fait des excuſes de ſon retardement, & qui me promet d'être ici dans trois jours, avec un prêtre & les permiſſions ; l'autre de ſon valet de chambre, que je me ſuis attaché par mes bienfaits, & qui me marque avec horreur, que ſon maître s'eſt marié le jour même.

Je la crus réellement mourante, après cette explication. Son courage qui s'étoit ſoutenu par l'eſpoir de me faire entrer dans ſes intérêts, l'abandonna tout d'un coup. Une pâleur mortelle ſe répandit ſur ſon viſage; & penchant la tête ſur ſon ſein, elle demeura ſans mouvement & ſans connoiſſance. Ce n'étoit néanmoins qu'un évanouiſſement. Je m'approchai d'elle; je l'exhortai à rappeler ſes forces. Mon eſpérance étoit de pouvoir la tirer de cet état, ſans la participation de mes domeſtiques; mais, après y avoir perdu mes ſoins, je m'avançai à la porte de mon antichambre dans le deſſein d'appeler quelqu'un. Heureuſement, le prieur ne s'étoit pas éloigné. Je le preſſai de rentrer, & de ſeconder mon zèle. Son inquiétude devint ſi vive, en voyant ſon chevalier ſans aucune marque de vie, que ſe ſouvenant des ſecours qu'il lui avoit vu donner au château dans les mêmes occaſions, il s'empreſſa beaucoup pour ouvrir ſon juſtaucorps, & pour le délivrer de tout ce qui lui ſerroit le cou. Cette officieuſe ardeur me fit ſourire. Comme je le connoiſſois fort honnête homme, je lui conſeillai de ſe modérer, & je l'avertis qu'il pourroit regretter d'avoir pouſſé trop loin ſes ſervices. Enfin, la jeune perſonne ouvrit les yeux; & retrouvant la force de parler, après avoir pouſſé quelques ſoupirs, elle me demanda, d'un ton fort touchant,

ſi je l'abandonnerois dans ſa déplorable ſituation. Non, Mademoiſelle, lui répondis-je, ſi c'eſt un ſentiment de vertu & d'honneur qui vous fait deſirer d'en ſortir.

Ma réponſe fit faire deux pas en arrière au prieur. Il me regarda d'un air interdit; & le bon ſens dont il étoit rempli lui faiſant comparer, en un moment, toutes les circonſtances, il reconnut bientôt que le chevalier, qui lui avoit paru ſi aimable, étoit une fille, qui ne l'étoit pas moins. Il voulut ſe retirer, avec autant d'effroi que de confuſion; mais je l'arrêtai. Vous demeurerez, lui dis-je. Il n'eſt pas queſtion de vous armer ici d'une farouche vertu. Gardez-vous, encore plus, de faire éclater cette aventure. L'importance eſt de prévenir le ſcandale qui ſeroit inévitable, ſi le ſexe de mademoiſelle étoit connu. Pour moi, qui me repoſe ſur mon âge & mes principes, je commence par vous déclarer, que dans la réſolution où je ſuis de la ſervir, je me fais ſon gardien pendant quelques jours. Mon appartement n'étant point dans la clôture de l'abbaye, vous ſerez à couvert de toute ſorte de blâme; & ſi nous ſommes capables de nous taire, on ne verra, dans le parti que je prends de la retenir avec moi, qu'une ſuite de mes premières offres, qui ont été connues de tout le monde. Je ne m'explique point encore ſur ce que je penſe à faire pour elle. Mais il eſt important qu'elle

m'apprenne, si les domestiques qui la servent au château, sont dans le secret de son aventure.

Elle m'assura que son sexe n'étoit connu que de sa femme de chambre, qui étoit dans le même déguisement qu'elle, & du valet de chambre de M. de Node, qu'il avoit emmené à Paris; qu'elle faisoit un fond extrême sur la fidélité de ces deux personnes; & que si j'avois la générosité de lui accorder un asile, elle me prioit de trouver bon que sa femme de chambre y fût près d'elle. C'est mon dessein, lui dis-je, & votre premier soin doit être de revêtir cet arrangement de quelques couleurs favorables. En effet, l'ordre fut donné sur le champ, pour faire venir la femme de chambre à l'abbaye. On n'eut pas besoin d'autre prétexte que le rétablissement de monsieur le chevalier, qui commençoit à se trouver les jambes moins foibles, depuis qu'il étoit sorti du château. Il étoit tems de renoncer à cette feinte. Je les mis en possession d'une chambre, dont je pouvois me priver sans incommodité; & craignant que le tems ne me manquât pour le projet que j'avois déja conçu, je me hâtai de prendre le chemin de Paris dans ma chaise de poste.

Le desir de sauver une fille charmante, qui ne me paroissoit pas digne de son malheur, m'avoit inspiré d'aller au-devant de M. de Node;

& d'employer toute la force de l'honneur & de la raison, pour lui faire honte de ses infames vues; car il n'étoit pas difficile de les pénétrer dans toute leur noirceur. Je le rencontrai, le second jour de ma marche. Il changeoit de chevaux à la poste. Une sorte d'ecclésiastique, que je découvris dans la même chaise, étoit apparemment le ministre qu'il vouloit faire servir à son imposture. Je descendis sans affectation; & m'approchant d'eux, je feignis, avec quelques marques d'étonnement, de reconnoître M. de Node. Sa surprise fut beaucoup plus réelle, & venoit, sans doute, du reproche de son cœur, comme l'air de contrainte que je lui avois remarqué dans notre première entrevue. Cependant il ne fit pas difficulté de répondre à mes politesses, ni même de descendre, lorsque j'eus ajouté, qu'ayant vu la veille monsieur le chevalier, j'étois en état de lui rendre compte de sa santé. Il me suivit dans une chambre de l'hôtellerie, où je le priai d'entrer avec moi. Nous nous assîmes. Je fis apporter quelques rafraîchissemens.

Quoique j'eusse peine à contenir mon indignation, ce ne fut qu'après quelques éloges de son frère, pendant lesquels je le vis changer vingt fois de couleur, que j'entrai dans l'explication que j'avois méditée. Je pris un ton ferme, pour lui dire que le ciel & la terre étoient déclarés

contre lui ; que je ne lui conseillois point de faire un pas de plus dans la même route ; qu'il y trouveroit sa perte, au lieu de la criminelle satisfaction qu'il s'y promettoit, & que je n'étois parti que pour lui rendre le service de l'en informer. Cet exorde le jeta dans une profonde consternation. Il demeura quelques momens sans répondre, les yeux baissés, & le visage si pâle, que je le crus prêt à s'évanouir. Cependant, comme je n'avois pas touché au fond de ses vues, un moment de réflexion lui fit juger que des accusations si vagues pouvoient être désavouées ; & comprenant néanmoins qu'elles portoient sur quelque découverte, qu'il ne pouvoit s'imaginer, il prit le parti de s'envelopper dans une réponse obscure. Il me dit qu'il n'entendoit rien à mon langage, & qu'il devinoit encore moins mes intentions ; mais que s'il étoit question du chevalier, qui pouvoit s'être rendu coupable de quelque indiscrétion pendant son absence, il venoit dans le dessein de le reconduire à Paris.

L'artifice me parut si grossier, qu'il me fit rompre toutes les mesures. Ecoutez-moi, repris-je ; & voyez s'il manque quelque chose à nos informations. Vous êtes marié depuis quatre jours. Le chevalier est une jeune fille d'un sang noble, que vous êtes résolu de tromper, après avoir inutile-

ment tenté de la séduire. Je frémis de l'horrible imposture que vous méditez. Elle ne l'ignore plus. Le ciel, qui veille sur son innocence, lui a fait trouver un asile & des protecteurs. En un mot, votre affreux systême de profanation & de libertinage est dévoilé jusqu'au fond. C'est à vous d'éviter le châtiment des hommes par une prompte fuite, & celui du ciel par le repentir. C'est à vous encore, d'examiner quelle reconnoissance vous croirez devoir à ceux qui vous donnent cet avis, & par quelles actions vous pouvez espérer de vous rétablir dans leur estime.

M. de Node, à qui je n'oubliai pas de faire sentir aussi que son véritable nom n'étoit pas ignoré, appuya les deux coudes sur une table voisine, pencha la tête, & se couvrant le front des deux mains, demeura quelque tems dans cette posture, livré, sans doute, à de profondes méditations. Je lui laissai tout le tems qu'il paroissoit desirer. Enfin, se relevant d'un air plus libre, il me remercia du service que je lui avois rendu; mais il me pria d'entendre un récit qu'il croyoit capable de le justifier. Je lui promis l'attention qu'il me demandoit.

Rosette, me dit-il, puisque vous connoissez son sexe, ne doit sa beauté qu'à la nature; mais elle a l'obligation de tout son mérite à ma mère,

qui l'ayant ſauvée d'un ſort peu conforme à ſa naiſſance, n'a rien épargné pour ſon éducation. Je l'ai vue croître dans le ſein de ma famille. Je me ſuis accoutumé à ne rien trouver de ſi charmant qu'elle ; &, malgré la différence de nos âges, j'ai cru découvrir qu'elle étoit ſenſible à mon inclination. Mon père, à qui ſes richeſſes avoient fait concevoir des vues fort ambitieuſes en ma faveur, s'apperçut de mes ſentimens. Il força ma mère d'en éloigner l'objet. Roſette n'avoit pas neuf ans. Elle me fut enlevée, avec une cruelle adreſſe à me cacher ſa demeure. Ma mère avoit eu la permiſſion de la mettre dans un couvent. Je découvris cette retraite à force de ſoins ; mais je fis des efforts inutiles pour en obtenir l'accès, & je paſſai trois ans à me conſumer de regret & d'amour. Cette innocente paſſion m'a garanti de tous les déſordres de la jeuneſſe.

La mort de ma mère fut une nouvelle diſgrace pour Roſette. Mon père, qui l'avoit priſe en averſion, depuis ſes premières craintes, refuſa de fournir aux frais de ſon entretien. A quelles humiliations ne demeuroit-elle pas expoſée, ſi la force d'un intérêt ſi cher ne m'eût pas fait découvrir ſa ſituation ? J'employai tout ce que je pus dérober à mes beſoins, pour lui faire un

ſort digne de ſon mérite, & des vues que j'avois ſur elle. Ma mère m'avoit laiſſé peu de bien, & je n'aurois pas eu la hardieſſe d'en demander compte à mon père; mais ne connoiſſant point d'autre bonheur que de faire celui de Roſette, j'étois aſſez riche pour elle & pour moi, de ce que je retranchois continuellement à mes plaiſirs. Le titre de ſon protecteur, & quelques explications que j'eus avec les ſupérieures du couvent, ſur la nature de mes intentions, me firent obtenir la liberté de la voir. Sa reconnoiſſance, & le ſouvenir de ſes premières années, l'ayant diſpoſée à m'accorder ſa tendreſſe, elle reçut mes ſermens, & je me crus le plus heureux de tous les hommes en obtenant les ſiens.

Mes prétentions ne ſeroient pas allées plus loin, juſqu'à la mort de mon père. Je connoiſſois une partie de ſes vues pour ma fortune; & depuis pluſieurs années, j'avois réuſſi fort heureuſement à les éluder. Mais, ſoit qu'il fût choqué de ma réſiſtance, ou qu'on l'eût informé de mes engagemens, il me parla de ſoumiſſion avec tant de hauteur, que je déſeſpérai de ſoutenir plus long-tems le même rôle. On lui avoit propoſé pour moi, un parti conſidérable, avec l'aſſurance d'une charge du premier ordre. Il me déclara que ſi je me refuſois à ſes volontés, je ne devois

attendre de lui qu'une éternelle indignation. Ce fut alors, qu'après avoir communiqué à Rosette une partie de mes peines, je lui proposai de quitter Paris, & de nous unir inséparablement par un mariage secret. Tout étoit sincère dans mes résolutions. Eh! comment aurois-je manqué de bonne foi pour le bonheur de ma vie? Je comptois de faire passer mon évasion pour l'effet des persécutions de mon père, sur-tout avec le soin que j'ai pris de répandre que j'allois porter mes chagrins dans les pays étrangers; & je me flattois qu'il la regarderoit lui-même comme le désespoir d'un fils, qui aimoit mieux s'éloigner de sa présence, que de manquer de respect pour ses ordres. J'empruntai dix mille écus d'un ami, le seul à qui j'aie confié mes desseins & le choix que j'avois déjà fait de ma demeure. Je faisois entrer dans mes vues, de retourner à Paris après mon mariage, de faire ma paix avec mon père, & de me dérober, par intervalles, sous le prétexte de quelques nouveaux voyages. Il ne manquoit au succès de ce plan, qu'une facilité que je n'ai pas trouvée dans les prêtres de province. On m'a demandé des explications auxquelles je ne m'étois pas attendu. Cet obstacle m'a déconcerté. Cependant on me faisoit espérer qu'après un séjour de trois mois, les difficultés pourroient diminuer. Je

vivois tranquillement dans cette espérance, lorsqu'une lettre de mon confident m'a forcé de retourner à Paris. Il m'écrivoit en termes obscurs, mais si pressans, qu'ils m'ont fait entrevoir quelque évènement d'importance, dont Rosette ne devoit pas être informée. Je ne l'ai quittée néanmoins, qu'avec sa participation; & prenant occasion des circonstances, je lui ai promis, à mon départ, d'amener de Paris quelque prêtre moins difficile, dont j'achéterois les services à force d'argent, si je ne pouvois les obtenir par d'autres voies.

M. de Node avoit fait cette partie de sa narration, d'un air composé; mais ses remords paroissant l'agiter, à mesure qu'il approchoit du dénouement, il s'arrêta, comme s'il eût cherché ses expressions. Qui croira jamais, reprit-il en levant les yeux au ciel, qu'une passion fondée sur l'estime, & conduite avec tant d'innocence, ait été capable de me porter tout d'un coup à la plus coupable résolution! J'ouvre les yeux sur mon crime; & je n'avois pas attendu ce moment, pour en trouver la punition dans les reproches de mon cœur. Plaignez-moi, puisqu'elle doit aller jusqu'à m'ôter, sans retour, le bonheur même que j'avois cru m'assurer par un aveugle projet. Il m'en coûtera la vie. Mais, achevez de m'entendre.

J'arrive à Paris. Je vais descendre chez mon confident, qui m'informe aussitôt de la mort de mon père. J'aurois eu peine à ne pas regarder cet accident comme une faveur du ciel, si je n'eusse appris, au même instant, que mon père furieux de mon absence, & peut-être instruit de celle de Rosette, ne m'avoit laissé tout son bien qu'à deux conditions, dont il avoit assuré l'effet par toutes les mesures d'une barbare prudence : l'une, que je n'eusse point épousé Rosette ; l'autre, que dans l'espace de trois mois, je serois marié à la jeune personne qu'il m'avoit proposée. Quelle horrible explication ! Ce n'est pas tout d'un coup, néanmoins, que mon désespoir m'a conduit aux plus aveugles emportemens. Mais, après avoir trop vérifié mon malheur, après avoir reconnu qu'il falloit perdre Rosette, ou me priver d'une immense fortune, &, par conséquent, du pouvoir de la rendre heureuse, je confesse que la raison, l'honneur & la religion même n'ont pu tenir contre la force de ma passion. J'ai pris le parti de feindre que j'entrois volontiers dans toutes les dispositions de mon père, & je n'ai marqué d'empressement que pour la célébration de mon mariage. Quelques jours m'ont suffi pour mes arrangemens. Je me suis marié, en maudissant ma chaîne ; & dans le moment même où j'ai quitté le pied de l'autel, je me suis dérobé

à tous les témoins de cet affreux sacrifice. Une lettre, que je me suis hâté d'écrire à celle que je n'ose nommer ma femme, doit lui avoir appris qu'elle ne me reverra jamais, & que je la détesterai toute ma vie, pour s'être prévalue contre moi, des cruelles volontés d'un père.

Je suis parti, reprit-il en me regardant d'un œil timide. Je vous rencontre. Vous m'assurez que Rosette est informée de mon triste sort. Hélas! que pense-t-elle de moi? Me croit-elle capable de l'abandonner, de vivre sans elle, de ne pas mettre tout mon bonheur à faire le sien! Ordonnez vous-même de ma vie & de ma conduite. Je me soumets à tout ce que vous ferez pour elle & pour moi.

Il ne m'apprenoit point, dans ce récit, quel usage il vouloit faire de l'ecclésiastique dont il s'étoit fait accompagner; & je jugeai même, aux apparences, que ce n'étoit qu'un valet, déguisé sous l'habit d'un homme d'église. Mais, comme il étoit inutile d'exiger l'aveu d'un crime avorté, je lui en épargnai la honte. Il ne m'appartient pas, lui dis-je, de vous reprocher votre noir dessein, ni d'entrer dans les horreurs que vous m'avez éclaircies. Rosette, puisque vous lui donnez ce nom, est en sûreté; j'en rends graces au ciel pour elle. Vous devez perdre l'espérance de la voir,

c'est

c'eſt une liberté que vous n'obtiendrez, ni d'elle, ni de moi. Elle eſt ſans bien, dites-vous, & vous êtes en poſſeſſion du vôtre : voyez ce que vous croyez devoir à la malheureuſe confiance que vous lui aviez inſpirée pour vous. Je me déclare ſon protecteur, & je lui en promets de plus puiſſans, auſſi long-tems qu'elle conſervera de l'attachement pour la vertu. J'ajoutai, que s'il avoit quelque choſe de plus à me communiquer, ſes lettres pouvoient m'être adreſſées à l'abbaye où je faiſois ma demeure.

Il ne me fit aucune réponſe, & ſes regards marquoient une mortelle conſternation. Cependant, lorſqu'il m'entendit donner l'ordre de mettre les chevaux à ma chaiſe, il me tint quelques diſcours paſſionnés, auxquels je ne répondis que par des exhortations vagues à rentrer dans les bornes de la religion & de l'honneur. Comme je me diſpoſois à partir, il me pria plus tranquillement, de recevoir une bourſe, qui me parut contenir deux ou trois cens louis, pour les beſoins de Roſette, me dit-il, à laquelle il ſe ſouvenoit d'avoir laiſſé peu d'argent. Je le diſpenſai de cette libéralité, en l'aſſurant qu'elle ne manqueroit de rien ſous ma protection ; mais l'avenir vous regarde, ajoutai-je ; & vous ne devez pas oublier non plus, que les frais du château tombent uniquement ſur vous.

Nous nous séparâmes. En arrivant à l'abbaye, je n'eus pas de peine à faire entrer mademoiselle Rosette dans la résolution d'oublier un homme qui ne pouvoit plus être à elle, & de le mépriser même, pour avoir entrepris de la tromper si cruellement. J'allai au-devant de toutes ses craintes, par l'offre que je lui fis de la conduire dans un couvent, & d'y fournir à sa subsistance aussi long-tems qu'elle se rendroit digne de mes soins. C'étoit retrancher quelque chose à la douceur de ma situation ; mais je ne pouvois faire un meilleur usage de mon superflu. Elle se défendit modestement de m'engager dans cette dépense, en se réduisant à me demander ma protection, pour prendre le voile & renoncer tout-à-fait au monde. Je lui fis reconnoître aisément, qu'un dessein de cette nature demandoit un esprit plus tranquille & d'autres réflexions. Ma fille, que je fus obligé d'employer pour lui procurer une retraite, desira de la voir, & fit ensuite par inclination ce qu'elle n'avoit commencé qu'à ma prière. Elle se chargea de la présenter aux supérieures ; & j'appris bientôt qu'avec sa générosité ordinaire, au lieu de prendre pour moi l'engagement de la pension, elle l'avoit pris pour elle-même.

Mais le tendre différend, que nous eûmes là-dessus, fut terminé huit jours après, par une visite de M. de Node, qui m'apportoit pour Rosette,

un contrat de rente perpétuelle, du fonds de cent mille francs, qu'il avoit constitués sous son nom. Je ne fis pas difficulté de le recevoir; & je l'envoyai au couvent, dès le même jour, avec de justes félicitations.

Ma fille ayant comme succédé à mes soins, il se passa dix mois entiers, pendant lesquels je n'eus pas d'autre commerce avec Rosette, que celui de quelques civilités, que je lui faisois faire dans l'occasion. Un jour, je la vis arriver dans le carrosse de ma fille. Après les plus affectueux remerciemens, elle me présenta une lettre, que je ne pus lire sans une extrême surprise. M. de Node lui écrivoit que la petite vérole venoit de lui enlever sa femme; que n'ayant jamais vécu avec elle, il se croyoit dispensé des bienséances ordinaires du veuvage, & que dans la confiance de retrouver à sa chère Rosette les sentimens qu'elle avoit eus pour lui, il n'attendoit que ses ordres pour se rendre auprès d'elle, & lui faire oublier, par un heureux mariage, des excès qui n'avoient pu mériter sa haine, puisqu'elle n'avoit pu les attribuer qu'à l'amour.

Je ne fis pas la moindre objection contre un parti qui me parut décidé dans le cœur de mademoiselle Rosette. Elle voulut me parler « des » obligations qu'elle avoit à M. de Node, de son » caractère, qu'elle connoissoit dans le fond, mal-

» gré.... » Je l'interrompis : un bon caractère, lui dis-je, peut ſe relever des plus mortelles chûtes, & les derniers procédés de M. de Node ſont d'un bon augure pour le ſien. Ainſi je ne condamne point votre facilité à lui pardonner. Mais ſongez, Mademoiſelle, que le pouvoir qu'il vous reconnoît ſur lui, vous rend auſſi comptable de ſa vertu, que de ſon bonheur & du vôtre. Elle me promit de ne pas oublier cette leçon.

Ils ſe marièrent deux mois après. Je reçois quelquefois de leurs nouvelles, & leurs lettres me trompent, s'ils ne vivent pas heureuſement.

FIN.

SUITE

Des Mémoires & Aventures d'un Homme de qualité qui s'est retiré du monde :

OU

HISTOIRE DU CHEVALIER DES GRIEUX, ET DE MANON LESCAUT.

AVIS de l'Auteur des Mémoires d'un Homme de qualité.

QUOIQUE j'euſſe pu faire entrer dans mes mémoires, les aventures du chevalier des Grieux, il m'a ſemblé que n'y ayant point un rapport néceſſaire, le lecteur trouveroit plus de ſatisfaction à les voir ſéparément. Un récit de cette longueur auroit interrompu trop long-tems le fil de ma propre hiſtoire. Tout éloigné que je ſuis de prétendre à la qualité d'écrivain exact, je n'ignore point qu'une narration doit être déchargée des circonſtances, qui la rendroient peſante & embarraſſée. C'eſt le précepte d'Horace :

Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici,
Pluraque differat, ac præſens in tempus omittat.

Il n'eſt pas même beſoin d'une ſi grave autorité, pour prouver une vérité ſi ſimple ; car le bon ſens eſt la première ſource de cette règle.

Si le public a trouvé quelque choſe d'agréable & d'intéreſſant dans l'hiſtoire de ma vie, j'oſe lui promettre qu'il ne ſera pas moins ſatisfait de cette addition. Il verra, dans la conduite de M. des Grieux, un exemple terrible de la force des paſſions. J'ai à peindre un jeune aveugle, qui refuſe d'être heureux, pour ſe précipiter volontairement dans les dernières infortunes ; qui, avec toutes les qualités dont ſe forme le plus brillant

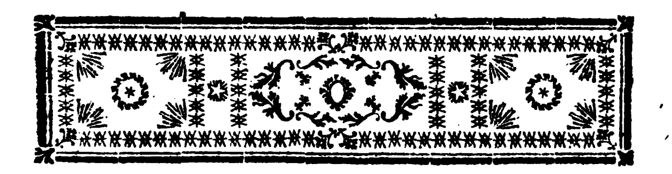
mérite, préfere par choix une vie obſcure & vagabonde à tous les avantages de la fortune & de la nature; qui prévoit ſes malheurs, ſans vouloir les éviter; qui les ſent & qui en eſt accablé, ſans profiter des remèdes qu'on lui offre ſans ceſſe, & qui peuvent à tous momens les finir; enfin, un caractère ambigu, un mélange de vertus & de vices, un contraſte perpétuel de bons ſentimens & d'actions mauvaiſes. Tel eſt le fond du tableau que je préſente. Les perſonnes de bon ſens ne regarderont point un ouvrage de cette nature, comme un travail inutile. Outre le plaiſir d'une lecture agréable, on y trouvera peu d'évènemens qui ne puiſſent ſervir à l'inſtruction des mœurs; & c'eſt rendre, à mon avis, un ſervice conſidérable au public, que de l'inſtruire en l'amuſant.

On ne peut réfléchir ſur les préceptes de la morale, ſans être étonné de les voir tout à la fois eſtimés & négligés; & l'on ſe demande la raiſon de cette bizarrerie du cœur humain, qui lui fait goûter des idées de bien & de perfection, dont il s'éloigne dans la pratique. Si les perſonnes d'un certain ordre d'eſprit & de politeſſe, veulent examiner quelle eſt la matière la plus commune de leurs converſations, ou même de leurs rêveries ſolitaires, il leur ſera aiſé de remarquer qu'elles tournent preſque toujours ſur quelques conſidérations morales. Les plus doux momens de leur vie

ſont ceux qu'ils paſſent, ou ſeuls, ou avec un ami, à s'entretenir à cœur ouvert des charmes de la vertu, des douceurs de l'amitié, des moyens d'arriver au bonheur, des foibleſſes de la nature qui nous en éloignent, & des remèdes qui peuvent les guérir. Horace & Boileau marquent cet entretien, comme un des plus beaux traits, dont ils compoſent l'image d'une vie heureuſe. Comment arrive-t-il donc qu'on tombe ſi facilement de ces hautes ſpéculations, & qu'on ſe retrouve ſitôt au niveau du commun des hommes ? Je ſuis trompé, ſi la raiſon que je vais en apporter, n'explique bien cette contradiction de nos idées & de notre conduite : c'eſt que tous les préceptes de la morale n'étant que des principes vagues & généraux, il eſt très-difficile d'en faire une application particulière au détail des mœurs & des actions. Rendons la choſe ſenſible par l'exemple. Les ames bien nées ſentent que la douceur & l'humanité ſont des vertus aimables, & ſont portées d'inclination à les pratiquer ; mais ſont-elles au moment de l'exercice ? elles demeurent ſouvent ſuſpendues. En eſt-ce réellement l'occaſion ? Sait-on bien quelle en doit être la meſure ? Ne ſe trompe-t-on point ſur l'objet ? Mille difficultés arrêtent. On craint de devenir dupe en voulant être bienfaiſant & libéral ; de paſſer pour foible, en paroiſſant trop tendre & trop ſenſible ; en un mot, d'excéder ou

de ne pas remplir assez des devoirs, qui sont renfermés d'une manière trop obscure dans les notions générales d'humanité & de douceur. Dans cette incertitude, il n'y a que l'expérience, ou l'exemple, qui puisse déterminer raisonnablement le penchant du cœur. Or, l'expérience n'est point un avantage, qu'il soit libre à tout le monde de se donner ; elle dépend des situations différentes, où l'on se trouve placé par la fortune. Il ne reste donc que l'exemple, qui puisse servir de règle à quantité de personnes dans l'exercice de la vertu. C'est précisément pour cette sorte de lecteurs, que des ouvrages tels que celui-ci peuvent être d'une extrême utilité, du moins lorsqu'ils sont écrits par une personne d'honneur & de bon sens. Chaque fait qu'on y rapporte est un degré de lumière, une instruction qui supplée à l'expérience ; chaque aventure est un modèle, d'après lequel on peut se former : il n'y manque, que d'être appliqué aux circonstances où l'on se trouve. L'ouvrage entier est un traité de morale, réduit agréablement en exercice.

Un lecteur sévère s'offensera peut-être de me voir prendre la plume à mon âge, pour écrire des aventures de fortune & d'amour ; mais si la réflexion que je viens de faire est solide, elle me justifie ; si elle est fausse, mon erreur sera mon excuse.



HISTOIRE DE MANON LESCAUT.

PREMIÈRE PARTIE.

JE ſuis obligé de faire remonter mon lecteur au tems de ma vie, où je rencontrai pour la première fois le chevalier des Grieux. Ce fut environ ſix mois avant mon départ pour l'Eſpagne. Quoique je ſortiſſe rarement de ma ſolitude, la complaiſance que j'avois pour ma fille m'engageoit quelquefois à divers petits voyages, que j'abrégeois autant qu'il m'étoit poſſible. Je revenois un jour de Rouen, où elle m'avoit prié d'aller ſolliciter une affaire au parlement de Normandie, pour la ſucceſſion de quelques terres auxquelles je lui avois laiſſé des prétentions du côté de mon grand-père maternel. Ayant repris mon chemin par Evreux, où je couchai la pre-

mière nuit, j'arrivai le lendemain pour dîner à Paſſy, qui en eſt éloigné de cinq ou ſix lieues. Je fus ſurpris, en entrant dans ce bourg, d'y voir tous les habitans en alarme. Ils ſe précipitoient de leurs maiſons, pour courir en foule à la porte d'une mauvaiſe hôtellerie, devant laquelle étoient deux chariots couverts. Les chevaux qui étoient encore attelés, & qui paroiſſoient excédés de fatigue & de chaleur, marquoient que ces deux voitures ne faiſoient qu'arriver. Je m'arrêtai un moment, pour m'informer d'où venoit le tumulte; mais je tirai peu d'éclairciſſement d'une populace curieuſe, qui ne faiſoit nulle attention à mes demandes, & qui s'avançoit toujours vers l'hôtellerie, en ſe pouſſant avec beaucoup de confuſion. Enfin, un archer revêtu d'une bandoulière, & le mouſquet ſur l'épaule, ayant paru à la porte, je lui fis ſigne de la main de venir à moi. Je le priai de m'apprendre le ſujet de ce déſordre. Ce n'eſt rien, Monſieur, me dit-il; c'eſt une douzaine de femmes publiques, que je conduis avec mes compagnons, juſqu'au Havre-de-Grâce, où nous les ferons embarquer pour l'Amérique. Il y en a quelques-unes de jolies, & c'eſt apparemment ce qui excite la curioſité de ces bons payſans. J'aurois paſſé après cette explication, ſi je n'euſſe été arrêté par les exclamations d'une vieille femme, qui ſortoit de l'hôtellerie

en joignant les mains, & criant que c'étoit une chose barbare, une chose qui faisoit horreur & compassion. De quoi s'agit-il donc, lui dis-je? Ah! Monsieur, entrez, répondit-elle, & voyez si ce spectacle n'est pas capable de fendre le cœur? La curiosité me fit descendre de mon cheval, que je laissai à mon palfrenier. J'entrai avec peine en perçant la foule, & je vis en effet quelque chose d'assez touchant. Parmi les douze filles, qui étoient enchaînées six à six par le milieu du corps, il y en avoit une dont l'air & la figure étoient si peu conformes à sa condition, qu'en tout autre état je l'eusse prise pour une personne du premier rang. Sa tristesse, la saleté de son linge & de ses habits l'enlaidissoient si peu, que sa vue m'inspira du respect & de la pitié. Elle tâchoit néanmoins de se tourner, autant que sa chaîne pouvoit le permettre, pour dérober son visage aux yeux des spectateurs. L'effort qu'elle faisoit pour se cacher étoit si naturel, qu'il paroissoit venir d'un sentiment de modestie. Comme les six gardes, qui accompagnoient cette malheureuse bande, étoient aussi dans la chambre, je pris le chef en particulier, & je lui demandai quelques lumières sur le sort de cette belle fille. Il ne put m'en donner que de fort générales. Nous l'avons tirée de l'hôpital, me dit-il par ordre de M. le lieutenant général de police. Il n'y a pas d'ap-

parence qu'elle y eût été renfermée pour de bonnes actions. Je l'ai interrogée plusieurs fois sur la route, elle s'obstine à ne me rien répondre. Mais quoique je n'aie pas reçu ordre de la ménager plus que les autres, je ne laisse pas d'avoir quelques égards pour elle ; parce qu'il me semble qu'elle vaut un peu mieux que ses compagnes. Voilà un jeune homme, ajouta l'archer, qui pourroit vous instruire mieux que moi sur la cause de sa disgrace. Il l'a suivie depuis Paris, sans cesser presque un moment de pleurer. Il faut que ce soit son frère ou son amant. Je me tournai vers le coin de la chambre, où ce jeune homme étoit assis. Il paroissoit enséveli dans une rêverie profonde. Je n'ai jamais vu de plus vive image de la douleur. Il étoit mis fort simplement ; mais on distingue au premier coup d'œil, un homme qui a de la naissance & de l'éducation. Je m'approchai de lui. Il se leva ; &je découvris dans ses yeux, dans sa figure & dans tous ses mouvemens, un air si fin & si noble, que je me sentis porté naturellement à lui vouloir du bien. Que je ne vous trouble point, lui dis-je en m'asseyant près de lui. Voulez-vous bien satisfaire la curiosité que j'ai de connoître cette belle personne, qui ne me paroît point faite pour le triste état où je la vois ? Il me répondit honnêtement qu'il ne pouvoit m'apprendre qui elle étoit sans se faire connoître lui-même, & qu'il

avoit de fortes raiſons pour ſouhaiter de demeurer inconnu. Je puis vous dire néanmoins, ce que ces miſérables n'ignorent point, continua-t-il en montrant les archers; c'eſt que je l'aime avec une paſſion ſi violente, qu'elle me rend le plus infortuné de tous les hommes. J'ai tout employé à Paris, pour obtenir ſa liberté. Les ſollicitations, l'adreſſe & la force m'ont été inutiles; j'ai pris le parti de la ſuivre, dût-elle aller au bout du monde. Je m'embarquerai avec elle. Je paſſerai en Amérique. Mais, ce qui eſt de la dernière inhumanité, ces lâches coquins, ajouta-t-il en parlant des archers, ne veulent pas me permettre d'approcher d'elle. Mon deſſein étoit de les attaquer ouvertement, à quelques lieues de Paris. Je m'étois aſſocié quatre hommes, qui m'avoient promis leur ſecours pour une ſomme conſidérable. Les traîtres m'ont laiſſé ſeul aux mains, & ſont partis avec mon argent. L'impoſſibilité de réuſſir par la force m'a fait mettre les armes bas. J'ai propoſé aux archers de me permettre du moins de les ſuivre, en leur offrant de les récompenſer. Le deſir du gain les y a fait conſentir. Ils ont voulu être payés, chaque fois qu'ils m'ont accordé la liberté de parler à ma maitreſſe. Ma bourſe s'eſt épuiſée en peu de tems; & maintenant que je ſuis ſans un ſou, ils ont la barbarie de me repouſſer brutalement, lorſque je fais un pas vers

elle. Il n'y a qu'un inſtant, qu'ayant oſé m'en approcher malgré leurs menaces, ils ont eu l'inſolence de lever contre moi le bout du fuſil. Je ſuis obligé, pour ſatisfaire leur avarice & pour me mettre en état de continuer la route à pied, de vendre ici un mauvais cheval qui m'a ſervi juſqu'à préſent de monture.

Quoiqu'il parût faire aſſez tranquillement ce récit, il laiſſa tomber quelques larmes en le finiſſant. Cette aventure me parut des plus extraordinaires & des plus touchantes. Je ne vous preſſe pas, lui dis-je, de me découvrir le ſecret de vos affaires; mais ſi je puis vous être utile à quelque choſe, je m'offre volontiers à vous rendre ſervice. Hélas! reprit-il, je ne vois pas le moindre jour à l'eſpérance. Il faut que je me ſoumette à toute la rigueur de mon ſort. J'irai en Amérique. J'y ſerai du moins libre avec ce que j'aime. J'ai écrit à un de mes amis, qui me fera tenir quelques ſecours au Havre-de-Grace. Je ne ſuis embarraſſé que pour m'y conduire, & pour procurer à cette pauvre créature, ajouta-t-il en regardant triſtement ſa maitreſſe, quelque ſoulagement ſur la route. Hé bien, lui dis-je, je vais finir votre embarras. Voici quelqu'argent que je vous prie d'accepter. Je ſuis fâché de ne pouvoir vous ſervir autrement. Je lui donnai quatre louis d'or, ſans que les gardes s'en apperçuſſent; car je jugeois

geois bien que s'ils lui ſavoient cette ſomme, ils lui vendroient plus chèrement leurs ſecours. Il me vint même à l'eſprit de faire marché avec eux, pour obtenir au jeune amant la liberté de parler continuellement à ſa maitreſſe juſqu'au Havre. Je fis ſigne au chef de s'approcher, & je lui en fis la propoſition. Il en parut honteux, malgré ſon effronterie. Ce n'eſt pas, Monſieur, répondit-il d'un air embarraſſé, que nous refuſions de le laiſſer parler à cette fille; mais il voudroit être ſans ceſſe auprès d'elle; cela nous incommode; il eſt bien juſte qu'il paye pour l'incommodité. Voyons donc, lui dis-je, ce qu'il faudroit pour vous empêcher de la ſentir. Il eut l'audace de me demander deux louis. Je les lui donnai ſur le champ: mais prenez garde, lui dis-je, qu'il ne vous échappe quelque friponerie; car je vais laiſſer mon adreſſe à ce jeune homme, afin qu'il puiſſe m'en informer, & comptez que j'aurai le pouvoir de vous faire punir. Il m'en coûta ſix louis d'or. La bonne grace & la vive reconnoiſſance avec laquelle ce jeune inconnu me remercia, achevèrent de me perſuader qu'il étoit né quelque choſe, & qu'il méritoit ma libéralité. Je dis quelques mots à ſa maitreſſe, avant que de ſortir. Elle me répondit avec une modeſtie ſi douce & ſi charmante, que je ne pus m'empêcher de faire, en ſortant, mille réflexions

ſur le caractère incompréhenſible des femmes.

Etant retourné à ma ſolitude, je ne fus point informé de la ſuite de cette aventure. Il ſe paſſa près de deux ans, qui me la firent oublier tout-à-fait; juſqu'à ce que le haſard me fit renaître l'occaſion d'en apprendre à fond toutes les circonſtances. J'arrivois de Londres à Calais, avec le marquis de..... mon élève. Nous logeâmes, ſi je m'en ſouviens bien, au lion d'or, où quelques raiſons nous obligèrent de paſſer le jour entier & la nuit ſuivante. En marchant l'après-midi dans les rues, je crus appercevoir ce même jeune homme, dont j'avois fait la rencontre à Paſſy. Il étoit en fort mauvais équipage, & beaucoup plus pâle que je ne l'avois vu la première fois. Il portoit ſur les bras un vieux porte-manteau, ne faiſant qu'arriver dans la ville. Cependant, comme il avoit la phyſionomie trop belle pour n'être pas reconnu facilement, je le remis auſſitôt. Il faut, dis-je au marquis, que nous abordions ce jeune homme. Sa joie fut plus vive que toute expreſſion, loſqu'il m'eût remis à ſon tour. Ah! Monſieur, s'écria-t-il en me baiſant la main, je puis donc encore une fois vous marquer mon immortelle reçonnoiſſance. Je lui demandai d'où il venoit. Il me répondit qu'il arrivoit par mer, du Havre-de-Grace, où il étoit revenu de l'Amérique peu auparavant. Vous ne me paroiſſez pas

fort bien en argent, lui dis-je ; allez-vous-en au lion d'or où je ſuis logé, je vous rejoindrai dans un moment. J'y retournai en effet, plein d'impatience d'apprendre le détail de ſon infortune & les circonſtances de ſon voyage d'Amérique. Je lui fis mille careſſes, & j'ordonnai qu'on ne le laiſsât manquer de rien. Il n'attendit point que je le preſſaſſe de me raconter l'hiſtoire de ſa vie. Monſieur, me dit-il, vous en uſez ſi noblement avec moi, que je me reprocherois comme une baſſe ingratitude, d'avoir quelque choſe de réſervé pour vous. Je veux vous apprendre, non-ſeulement mes malheurs & mes peines, mais encore mes déſordres & mes plus honteuſes foibleſſes. Je ſuis ſûr qu'en me condamnant, vous ne pourrez pas vous empêcher de me plaindre.

Je dois avertir ici le lecteur que j'écrivis ſon hiſtoire preſqu'auſſitôt après l'avoir entendue, & qu'on peut s'aſſurer par conſéquent que rien n'eſt plus exact & plus fidelle que cette narration. Je dis fidelle juſque dans la relation des réflexions & des ſentimens, que le jeune aventurier exprimoit de la meilleure grace du monde. Voici donc ſon récit, auquel je ne mêlerai, juſqu'à la fin, rien qui ne ſoit de lui.

J'avois dix-ſept ans, & j'achevois mes études de philoſophie à Amiens, où mes parens, qui ſont d'une des meilleures maiſons de P...., m'a-

voient envoyé. Je menois une vie ſi ſage & ſi réglée, que mes maîtres me propoſoient pour l'exemple du collège. Non que je fiſſe des efforts extraordinaires pour mériter cet éloge; mais j'ai l'humeur naturellement douce & tranquille : je m'appliquois à l'étude par inclination, & l'on me comptoit pour des vertus quelques marques d'averſion naturelle pour le vice. Ma naiſſance, le ſuccès de mes études, & quelques agrémens extérieurs m'avoient fait connoître & eſtimer de tous les honnêtes gens de la ville. J'achevai mes exercices publics avec une approbation ſi générale, que monſieur l'évêque, qui y aſſiſtoit, me propoſa d'entrer dans l'état eccléſiaſtique, où je ne manquerois pas, diſoit-il, de m'attirer plus de diſtinction que dans l'ordre de Malte, auquel mes parens me deſtinoient. Ils me faiſoient déjà porter la croix, avec le nom de chevalier des Grieux. Les vacances arrivant, je me préparois à retourner chez mon père, qui m'avoit promis de m'envoyer bientôt à l'académie. Mon ſeul regret, en quittant Amiens, étoit d'y laiſſer un ami, avec lequel j'avois toujours été tendrement uni. Il étoit de quelques années plus âgé que moi. Nous avions été élevés enſemble; mais le bien de ſa maiſon étant des plus médiocres, il étoit obligé de prendre l'état eccléſiaſtique, & de demeurer à Amiens après moi, pour y faire les études qui

conviennent à cette profeſſion. Il avoit mille bonnes qualités. Vous le connoîtrez par les meilleures, dans la ſuite de mon hiſtoire, & ſur-tout par un zèle & une générosité en amitié, qui ſurpaſſent les plus célèbres exemples de l'antiquité. Si j'euſſe alors ſuivi ſes conſeils, j'aurois toujours été ſage & heureux. Si j'avois du moins profité de ſes reproches dans le précipice où mes paſſions m'ont entraîné, j'aurois ſauvé quelque choſe du naufrage de ma fortune & de ma réputation. Mais il n'a point recueilli d'autre fruit de ſes ſoins, que le chagrin de les voir inutiles, & quelquefois durement récompenſés, par un ingrat qui s'en offenſoit & qui les traitoit d'importunités.

J'avois marqué le tems de mon départ d'Amiens. Hélas ! que ne le marquois-je un jour plutôt ! j'aurois porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je devois quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appeloit Tiberge, nous vîmes arriver le coche d'Arras, & nous le ſuivîmes juſqu'à l'hôtellerie où ces voitures deſcendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curioſité. Il en ſortit quelques femmes, qui ſe retirèrent auſſitôt. Mais il en reſta une, fort jeune, qui s'arrêta ſeule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paroiſſoit lui ſervir de conducteur, s'empreſſoit pour faire tirer ſon équipage des paniers. Elle me pa-

fut si charmante, que moi, qui n'avois jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une femme avec un peu d'attention : moi, dis-je, dont tout le monde admiroit la sagesse & la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport. J'avois le défaut d'être excessivement timide & facile à déconcerter ; mais loin d'être arrêté alors par cette foiblesse, je m'avançai vers la maitresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses, sans paroître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenoit à Amiens, & si elle y avoit quelques personnes de connoissance. Elle me répondit ingénument, qu'elle y étoit envoyée par ses parens, pour être religieuse. L'amour me rendoit déjà si éclairé, depuis un moment qu'il étoit dans mon cœur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes desirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes sentimens ; car elle étoit bien plus expérimentée que moi : c'étoit malgré elle qu'on l'envoyoit au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir, qui s'étoit déjà déclaré, & qui a causé dans la suite tous ses malheurs & les miens. Je combattis la cruelle intention de ses parens, par toutes les raisons que mon amour naissant & mon éloquence scholastique purent me suggérer. Elle n'affecta ni rigueur, ni dédain. Elle me dit, après un mo-

ment de ſilence, qu'elle ne prévoyoit que trop qu'elle alloit être malheureuſe; mais que c'étoit apparemment la volonté du ciel, puiſqu'il ne lui laiſſoit nul moyen de l'éviter. La douceur de ſes regards, un air charmant de triſteſſe en prononçant ces paroles, ou plutôt l'aſcendant de ma deſtinée, qui m'entraînoit à ma perte, ne me permirent pas de balancer un moment ſur ma réponſe. Je l'aſſurai que ſi elle vouloit faire quelque fond ſur mon honneur, & ſur la tendreſſe infinie qu'elle m'inſpiroit déjà, j'employerois ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ſes parens, & pour la rendre heureuſe. Je me ſuis étonné mille fois en y réfléchiſſant, d'où me venoit alors tant de hardieſſe & de facilité à m'exprimer; mais on ne feroit pas une divinité de l'amour, s'il n'opéroit ſouvent des prodiges. J'ajoutai mille choſes preſſantes. Ma belle inconnue ſavoit bien qu'on n'eſt point trompeur à mon âge: elle me confeſſa que ſi je voyois quelque jour à la pouvoir mettre en liberté, elle croiroit m'être redevable de quelque choſe de plus cher que la vie. Je lui répétai que j'étois prêt à tout entreprendre; mais n'ayant point aſſez d'expérience pour imaginer tout d'un coup les moyens de la ſervir, je m'en tenois à cette aſſurance générale, qui ne pouvoit être d'un grand ſecours pour elle & pour moi. Son vieil argus étant venu nous rejoindre,

mes eſpérances alloient échouer, ſi elle n'eût eu aſſez d'eſprit pour ſuppléer à la ſtérilité du mien. Je fus ſurpris, à l'arrivée de ſon conducteur, qu'elle m'appelât ſon couſin, & que ſans paroître déconcertée le moins du monde, elle me dît que puiſqu'elle étoit aſſez heureuſe pour me rencontrer à Amiens, elle remettoit au lendemain ſon entrée dans le couvent, afin de ſe procurer le plaiſir de ſouper avec moi. J'entrai fort bien dans le ſens de cette ruſe : je lui propoſai de ſe loger dans une hôtellerie, dont le maître, qui s'étoit établi à Amiens, après avoir été longtems cocher de mon père, étoit dévoué entièrement à mes ordres. Je l'y conduiſis moi-même, tandis que le vieux conducteur paroiſſoit un peu murmurer, & que mon ami Tiberge, qui ne comprenoit rien à cette ſcène, me ſuivoit ſans prononcer une parole. Il n'avoit point entendu notre entretien. Il étoit demeuré à ſe promener dans la cour, pendant que je parlois d'amour à ma belle maitreſſe. Comme je redoutois ſa ſageſſe, je me défis de lui par une commiſſion, dont je le priai de ſe charger. Ainſi, j'eus le plaiſir, en arrivant à l'auberge, d'entretenir ſeule la ſouveraine de mon cœur. Je reconnus bientôt que j'étois moins enfant que je ne le croyois. Mon cœur s'ouvrit à mille ſentimens de plaiſir, dont je n'avois jamais eu l'idée. Une douce chaleur ſe répan-

dit dans toutes mes veines. J'étois dans une efpèce de tranfport, qui m'ôta pour quelque tems la liberté de la voix, & qui ne s'exprimoit que par mes yeux. Mademoifelle Manon Lefcaut, c'eft ainfi qu'elle me dit qu'on la nommoit, parut fort fatisfaite de cet effet de fes charmes. Je crus appercevoir qu'elle n'étoit pas moins émue que moi. Elle me confeffa qu'elle me trouvoit aimable, & qu'elle feroit ravie de m'avoir obligation de fa liberté. Elle voulut favoir qui j'étois, & cette connoiffance augmenta fon affection; parce qu'étant d'une naiffance commune, elle fe trouva flattée d'avoir fait la conquête d'un amant tel que moi. Nous nous entretînmes des moyens d'être l'un à l'autre. Après quantité de réflexions, nous ne trouvâmes point d'autre voie que celle de la fuite. Il falloit tromper la vigilance du conducteur, qui étoit un homme à ménager, quoiqu'il ne fût qu'un domeftique. Nous réglâmes que je ferois préparer pendant la nuit une chaife de pofte, & que je reviendrois de grand matin à l'auberge, avant qu'il fût éveillé; que nous nous déroberions fecrètement, & que nous irions droit à Paris, où nous nous ferions marier en arrivant. J'avois environ cinquante écus, qui étoient le fruit de mes petites épargnes; elle en avoit à-peu-près le double. Nous nous imaginâmes, comme des enfans fans expérience, que cette fomme ne finiroit

jamais, & nous ne comptâmes pas moins sur le succès de nos autres mesures.

Après avoir soupé, avec plus de satisfaction que je n'en avois jamais ressenti, je me retirai pour exécuter notre projet. Mes arrangemens furent d'autant plus faciles, qu'ayant eu dessein de retourner le lendemain chez mon père, mon petit équipage étoit déjà préparé. Je n'eus donc nulle peine à faire transporter ma malle, & à faire tenir une chaise prête pour cinq heures du matin, qui étoit le tems où les portes de la ville devoient être ouvertes; mais je trouvai un obstacle dont je ne me défiois point, & qui faillit à rompre entièrement mon dessein.

Tiberge, quoiqu'âgé seulement de trois ans plus que moi, étoit un garçon d'un sens mûr, & d'une conduite fort réglée. Il m'aimoit avec une tendresse extraordinaire. La vue d'une aussi jolie fille que mademoiselle Manon, mon empressement à la conduire, & le soin que j'avois eu de me défaire de lui en l'éloignant, lui firent naître quelques soupçons de mon amour. Il n'avoit osé revenir à l'auberge où il m'avoit laissé, de peur de m'offenser par son retour; mais il étoit allé m'attendre à mon logis, où je le trouvai en arrivant, quoiqu'il fût dix heures du soir. Sa présence me chagrina. Il s'apperçut facilement de la contrainte qu'elle me causoit. Je suis sûr,

me dit-il ſans déguiſement, que vous méditez quelque deſſein que vous me voulez cacher; je le vois à votre air. Je lui répondis aſſez bruſquement que je n'étois pas obligé de lui rendre compte de tous mes deſſeins. Non, reprit-il; mais vous m'avez toujours traité en ami, & cette qualité ſuppoſe un peu de confiance & d'ouverture. Il me preſſa ſi fort & ſi long-tems de lui découvrir mon ſecret, que n'ayant jamais eu de réſerve avec lui, je lui fis l'entière confidence de ma paſſion. Il la reçut avec des marques de mécontentement qui me firent frémir. Je me repentis ſur-tout de l'indiſcrétion, avec laquelle je lui avois découvert le deſſein de ma fuite. Il me dit qu'il étoit trop parfaitement mon ami, pour ne pas s'y oppoſer de tout ſon pouvoir; qu'il vouloit me repréſenter d'abord tout ce qu'il croyoit capable de m'en détourner; mais que ſi je ne renonçois pas enſuite à cette miſérable réſolution, il avertiroit des perſonnes qui pourroient l'arrêter à coup ſûr. Il me tint là-deſſus un diſcours ſérieux, qui dura plus d'un quart-d'heure, & qui finit encore par la menace de me dénoncer, ſi je ne lui donnois ma parole de me conduire avec plus de ſageſſe & de raiſon. J'étois au déſeſpoir de m'être trahi ſi mal-à-propos. Cependant, l'amour m'ayant ouvert extrêmement l'eſprit depuis deux ou trois heures, je fis atten-

tion que je ne lui avois pas découvert que mon projet devoit s'exécuter le lendemain, & je résolus de le tromper à la faveur d'une équivoque. Tiberge, lui dis-je, j'ai cru jusqu'à présent que vous étiez mon ami, & j'ai voulu vous éprouver par cette confidence. Il est vrai que j'aime, je ne vous ai pas trompé; mais pour ce qui regarde ma fuite, ce n'est point une entreprise à former au hasard. Venez me prendre demain à neuf heures; je vous ferai voir, s'il se peut, ma maitresse, & vous jugerez, si elle mérite que je fasse cette démarche pour elle. Il me laissa seul, après mille protestations d'amitié. J'employai la nuit à mettre ordre à mes affaires; & m'étant rendu à l'hôtellerie de mademoiselle Manon, vers la pointe du jour, je la trouvai qui m'attendoit. Elle étoit à sa fenêtre, qui donnoit sur la rue; de sorte que m'ayant apperçu, elle vint m'ouvrir elle-même. Nous sortîmes sans bruit. Elle n'avoit point d'autre équipage que son linge, dont je me chargeai aussitôt. La chaise étoit en état de partir: nous nous éloignâmes promptement de la ville. Je rapporterai dans la suite quelle fut la conduite de Tiberge, lorsqu'il s'apperçut que je l'avois trompé. Son zèle n'en devint pas moins ardent. Vous verrez à quel excès il le porta, & combien je devrois verser de larmes, en songeant quelle en a toujours été la récompense.

Nous nous hâtâmes tellement d'avancer, que nous arrivâmes à Saint-Denis avant la nuit. J'avois couru à cheval, à côté de la chaiſe, ce qui ne nous avoit guère permis de nous entretenir qu'en changeant de chevaux; mais lorſque nous nous vîmes ſi proche de Paris, c'eſt-à-dire, preſque en ſûreté, nous prîmes le tems de nous rafraîchir, n'ayant rien mangé depuis notre départ d'Amiens. Quelque paſſionné que je fuſſe pour Manon, elle ſut me perſuader qu'elle ne l'étoit pas moins pour moi. Nous étions ſi peu réſervés dans nos careſſes, que nous n'avions pas la patience d'attendre que nous fuſſions ſeuls. Nos poſtillons & nos hôtes nous regardoient avec admiration; & je remarquai qu'ils étoient ſurpris de voir deux enfans de notre âge, qui paroiſſoient s'aimer juſqu'à la fureur. Nos projets de mariage furent oubliés à Saint-Denis; nous fraudâmes les droits de l'égliſe, & nous nous trouvâmes époux ſans y avoir fait réflexion. Il eſt ſûr que du naturel tendre & conſtant dont je ſuis, j'étois heureux pour toute ma vie, ſi Manon m'eût été fidelle. Plus je la connoiſſois, plus je découvrois en elle de nouvelles qualités aimables. Son eſprit, ſon cœur, ſa douceur & ſa beauté, formoient une chaîne ſi forte & ſi charmante, que j'aurois mis tout mon bonheur à n'en ſortir jamais. Terrible changement! Ce qui fait mon déſeſ-

poir a pu faire ma félicité. Je me trouve le plus malheureux de tous les hommes, par cette même constance, dont je devois attendre le sort du monde le plus doux, & les plus parfaites récompenses de l'amour.

Nous prîmes un appartement meublé à Paris. Ce fut dans la rue V...., & pour mon malheur auprès de la maison de M. de B....., célèbre fermier général. Trois semaines se passèrent, pendant lesquelles j'avois été si rempli de ma passion, que j'avois peu songé à ma famille, & au chagrin que mon père avoit dû ressentir de mon absence. Cependant, comme la débauche n'avoit nulle part à ma conduite, & que Manon se comportoit aussi avec beaucoup de retenue, la tranquillité où nous vivions servit à me faire rappeler peu-à-peu l'idée de mon devoir. Je résolus de me réconcilier, s'il étoit possible, avec mon père. Ma maitresse étoit si aimable, que je ne doutai point qu'elle ne pût lui plaire, si je trouvois moyen de lui faire connoître sa sagesse & son mérite; en un mot, je me flattai d'obtenir de lui la liberté de l'épouser, ayant été désabusé de l'espérance de le pouvoir sans son consentement. Je communiquai ce projet à Manon; & je lui fis entendre qu'outre les motifs de l'amour & du devoir, celui de la nécessité pouvoit y entrer aussi pour quelque chose, car

nos fonds s'étant extrêmement altérés, je commençois à revenir de l'opinion qu'ils étoient inépuisables. Manon reçut froidement cette proposition. Cependant, les difficultés qu'elle y opposa n'étant prises que de sa tendresse même, & de la crainte de me perdre, si mon père n'entroit point dans notre dessein, après avoir connu le lieu de notre retraite, je n'eus pas le moindre soupçon du coup affreux qu'on se préparoit à me porter. A l'objection de la nécessité, elle répondit qu'il nous restoit encore de quoi vivre quelques semaines, & qu'elle trouveroit après cela des ressources dans l'affection de quelques parens, à qui elle écriroit en province. Elle adoucit son refus par des caresses si tendres & si passionnées, que moi qui ne vivois que pour elle, & qui n'avois pas la moindre défiance de son cœur, j'applaudis à toutes ses réponses & à toutes ses résolutions. Je lui avois laissé la disposition de notre bourse & le soin de payer notre dépense ordinaire. Je m'apperçus, peu après, que notre table étoit mieux servie, & qu'elle avoit acheté quelques ajustemens d'un prix considérable. Comme je n'ignorois pas qu'il devoit nous rester à peine douze ou quinze pistoles, je lui marquai mon étonnement de cette augmentation apparente de notre opulence. Elle me pria, en riant, d'être sans embarras. Ne vous ai-je pas

promis, me dit-elle, que je trouverois des ressources ? Je l'aimois avec trop de simplicité pour m'alarmer facilement.

Un jour que j'étois sorti l'après-midi, & que je l'avois avertie que je serois dehors plus long-tems qu'à l'ordinaire, je fus étonné qu'à mon retour, on me fit attendre deux ou trois minutes à la porte. Nous n'étions servis que par une petite fille, qui étoit à-peu-près de notre âge. Etant venue m'ouvrir, je lui demandai pourquoi elle avoit tardé si long-tems ? Elle me répondit d'un air embarrassé, qu'elle ne m'avoit point entendu frapper. Je n'avois frappé qu'une fois; je lui dis : mais si vous ne m'avez pas entendu, pourquoi êtes-vous donc venue m'ouvrir ? Cette question la déconcerta si fort, que n'ayant point assez de présence d'esprit pour y répondre, elle se mit à pleurer, en m'assurant que ce n'étoit point sa faute, & que Madame lui avoit défendu d'ouvrir la porte jusqu'à ce que M. de B...... fût sorti par l'autre escalier, qui répondoit au cabinet. Je demeurai si confus, que je n'eus pas la force d'entrer dans l'appartement. Je pris le parti de descendre sous prétexte d'une affaire, & j'ordonnai à cette enfant de dire à sa maitresse que je retournerois dans le moment, mais de ne pas faire connoître qu'elle m'eût parlé de M. de B......

Ma consternation fut si grande, que je versai des larmes en descendant l'escalier, sans savoir encore quel sentiment en étoit la source. J'entrai dans le premier café; & m'y étant assis près d'une table, j'appuyai la tête sur mes deux mains, pour y développer ce qui se passoit dans mon cœur. Je n'osois rappeler ce que je venois d'entendre. Je voulois le considérer comme une illusion; & je fus près deux ou trois fois de retourner au logis, sans marquer que j'y eusse fait attention. Il me paroissoit si impossible que Manon m'eût trahi, que je craignois de lui faire injure en la soupçonnant. Je l'adorois, cela étoit sûr; je ne lui avois pas donné plus de preuves d'amour, que je n'en avois reçu d'elle; pourquoi l'aurois-je accusée d'être moins sincère & moins constante que moi? Quelle raison auroit-elle eu de me tromper? Il n'y avoit que trois heures qu'elle m'avoit accablé de ses plus tendres caresses, & qu'elle avoit reçu les miennes avec transport; je ne connoissois pas mieux mon cœur que le sien. Non, non, repris-je, il n'est pas possible que Manon me trahisse. Elle n'ignore pas que je ne vis que pour elle. Elle sait trop bien que je l'adore. Ce n'est pas-là un sujet de me haïr.

Cependant la visite & la sortie furtive de M. de B..... me causoient de l'embarras. Je rappelois aussi les petites acquisitions de Manon, qui me

sembloient surpasser nos richesses présentes. Cela paroissoit sentir les libéralités d'un nouvel amant. Et cette confiance, qu'elle m'avoit marquée pour des ressources qui m'étoient inconnues! J'avois peine à donner à tant d'énigmes un sens aussi favorable que mon cœur le souhaitoit. D'un autre côté, je ne l'avois presque pas perdue de vue, depuis que nous étions à Paris. Occupations, promenades, divertissemens, nous avions toujours été l'un à côté de l'autre : mon Dieu! un instant de séparation nous auroit trop affligés. Il falloit nous dire sans cesse que nous nous aimions ; nous serions morts d'inquiétude sans cela. Je ne pouvois donc m'imaginer presque un seul moment, où Manon pût s'être occupée d'un autre que de moi. A la fin, je crus avoir trouvé le dénouement de ce mystère. M. de B....., dis-je en moi-même, est un homme qui fait de grosses affaires, & qui a de grandes relations; les parens de Manon se seront servis de cet homme, pour lui faire tenir quelqu'argent. Elle en a peut-être déjà reçu de lui ; il est venu aujourd'hui lui en apporter encore. Elle s'est fait sans doute un jeu de me le cacher, pour me surprendre agréablement. Peut-être m'en auroit-elle parlé, si j'étois rentré à l'ordinaire, au lieu de venir ici m'affliger. Elle ne me le cachera pas du moins, lorsque je lui en parlerai moi-même.

Je me remplis si fortement de cette opinion, qu'elle eut la force de diminuer beaucoup ma tristesse. Je retournai sur le champ au logis. J'embrassai Manon avec ma tendresse ordinaire. Elle me reçut fort bien. J'étois tenté d'abord de lui découvrir mes conjectures, que je regardois plus que jamais comme certaines; je me retins, dans l'espérance qu'il lui arriveroit peut-être de me prévenir, en m'apprenant tout ce qui s'étoit passé. On nous servit à souper. Je me mis à table d'un air fort gai; mais à la lumière de la chandelle, qui étoit entr'elle & moi, je crus appercevoir de la tristesse sur le visage & dans les yeux de ma chère maitresse. Cette pensée m'en inspira aussi. Je remarquai que ses regards s'attachoient sur moi, d'une autre façon qu'ils n'avoient accoutumé. Je ne pouvois démêler si c'étoit de l'amour ou de la compassion, quoiqu'il me parût que c'étoit un sentiment doux & languissant. Je la regardai avec la même attention; & peut-être n'avoit-elle pas moins de peine à juger de la situation de mon cœur par mes regards. Nous ne pensions, ni à parler, ni à manger. Enfin, je vis tomber des larmes de ses beaux yeux: perfides larmes! Ah Dieu! m'écriai-je, vous pleurez, ma chère Manon: vous êtes affligée jusqu'à pleurer, & vous ne me dites pas un seul mot de vos peines. Elle ne me répondit que par quel-

ques ſoupirs, qui augmentèrent mon inquiétude. Je me levai en tremblant, je la conjurai, avec tous les empreſſemens de l'amour, de me découvrir le ſujet de ſes pleurs; j'en verſai moi-même, en eſſuyant les ſiennes; j'étois plus mort que vif. Un barbare auroit été attendri des témoignages de ma douleur & de ma crainte. Dans le tems que j'étois ainſi tout occupé d'elle, j'entendis le bruit de pluſieurs perſonnes, qui montoient l'eſcalier. On frappa doucement à la porte. Manon me donna un baiſer: & s'échappant de mes bras, elle entra rapidement dans le cabinet, qu'elle ferma auſſitôt ſur elle. Je me figurai qu'étant un peu en déſordre, elle vouloit ſe cacher aux yeux des étrangers qui avoient frappé. J'allai leur ouvrir moi-même. A peine avois-je ouvert, que je me vis ſaiſir par trois hommes, que je reconnus pour pour les gens de mon père. Ils ne me firent point de violence; mais, deux d'entr'eux m'ayant pris par les bras, le troiſième viſita mes poches, dont il tira un petit couteau, qui étoit le ſeul fer que j'euſſe ſur moi. Ils me demandèrent pardon de la néceſſité où ils étoient de me manquer de reſpect; ils me dirent naturellement qu'ils agiſſoient par l'ordre de mon père; & que mon frère aîné m'attendoit en bas dans un carroſſe. J'étois ſi troublé, que je me laiſſai conduire, ſans réſiſter & ſans répondre. Mon frère étoit

effectivement à m'attendre. On me mit dans le carrosse auprès de lui ; & le cocher, qui avoit ses ordres, nous conduisit rapidement jusqu'à Saint-Denis. Mon frère m'embrassa tendrement ; mais il ne me parla point ; de sorte que j'eus tout le loisir, dont j'avois besoin, pour rêver à mon infortune.

J'y trouvai d'abord tant d'obscurité, que je ne voyois pas de jour à la moindre conjecture. J'étois trahi cruellement ; mais par qui ? Tiberge fut le premier qui me vint à l'esprit. Traître ! disois-je, c'est fait de ta vie, si mes soupçons se trouvent justes. Cependant je fis réflexion qu'il ignoroit le lieu de ma demeure, & qu'on ne pouvoit par conséquent l'avoir appris de lui. Accuser Manon, c'est de quoi mon cœur n'osoit se rendre coupable. Cette tristesse extraordinaire, dont je l'avois vue comme accablée, ses larmes, le tendre baiser qu'elle m'avoit donné en se retirant, me paroissoient bien une énigme ; mais je me sentois porté à l'expliquer comme un pressentiment de notre malheur commun ; & dans le tems que je me désespérois de l'accident qui m'arrachoit à elle, j'avois la crédulité de m'imaginer qu'elle étoit encore plus à plaindre que moi. Le résultat de ma méditation fut de me persuader, que j'avois été apperçu dans les rues de Paris, par quelques personnes de ma connoissance, qui en avoient donné

avis à mon père. Cette pensée me consola. Je comptois d'en être quitte pour des reproches, ou pour quelques mauvais traitemens, qu'il me faudroit essuyer de l'autorité paternelle. Je résolus de les souffrir avec patience, & de promettre tout ce qu'on exigeroit de moi, pour me faciliter l'occasion de retourner plus promptement à Paris, & d'aller rendre la vie & la joie à ma chère Manon.

Nous arrivâmes en peu de tems à Saint-Denis. Mon frère, surpris de mon silence, s'imagina que c'étoit un effet de ma crainte. Il entreprit de me consoler, en m'assurant que je n'avois rien à redouter de la sévérité de mon père, pourvu que je fusse disposé à rentrer doucement dans le devoir, & à mériter l'affection qu'il avoit pour moi. Il me fit passer la nuit à Saint-Denis, avec la précaution de faire coucher les trois laquais dans ma chambre. Ce qui me causa une peine sensible, fut de me voir dans la même hôtellerie où je m'étois arrêté avec Manon, en venant d'Amiens à Paris. L'hôte & les domestiques me reconnurent, & devinèrent en même-tems la vérité de mon histoire. J'entendis dire à l'hôte : Ah ! c'est ce joli monsieur qui passa, il y a six semaines, avec une petite demoiselle qu'il aimoit si fort. Qu'elle étoit charmante ! les pauvres enfans, comme ils se caressoient ! Pardi, c'est dommage qu'on

les ait séparés. Je feignois de ne rien entendre, & je me laissois voir le moins qu'il m'étoit possible. Mon frère avoit à Saint-Denis une chaise à deux dans laquelle nous partîmes de grand matin ; & nous arrivâmes chez nous le lendemain au soir. Il vit mon père avant moi, pour le prévenir en ma faveur, en lui apprenant avec quelle douceur je m'étois laissé conduire ; de sorte que j'en fus reçu moins durement, que je ne m'y étois attendu. Il se contenta de me faire quelques reproches généraux, sur la faute que j'avois commise en m'absentant sans sa permission. Pour ce qui regardoit ma maitresse, il me dit que j'avois bien mérité ce qui venoit de m'arriver, en me livrant à une inconnue ; qu'il avoit eu meilleure opinion de ma prudence ; mais qu'il espéroit que cette petite aventure me rendroit plus sage. Je ne pris ce discours, que dans le sens qui s'accordoit avec mes idées. Je remerciai mon père de la bonté qu'il avoit de me pardonner, & je lui promis de prendre une conduite plus soumise & plus réglée. Je triomphois au fond du cœur : car de la manière dont les choses s'arrangeoient, je ne doutois point que je n'eusse la liberté de me dérober de la maison, même avant la fin de la nuit.

On se mit à table pour souper ; on me railla sur ma conquête d'Amiens, & sur ma fuite avec

cette fidelle maitresse. Je reçus les coups de bonne grace. J'étois même charmé qu'il me fût permis de m'entretenir de ce qui m'occupoit continuellement l'esprit. Mais quelques mots lâchés par mon père, me firent prêter l'oreille avec la dernière attention. Il parla de perfidie, & de service intéressé, rendu par monsieur B..... Je demeurai interdit, en lui entendant prononcer ce nom, & je le priai humblement de s'expliquer davantage. Il se tourna vers mon frère, pour lui demander s'il ne m'avoit pas raconté toute l'histoire. Mon frère lui répondit que je lui avois paru si tranquille sur la route, qu'il n'avoit pas cru que j'eusse besoin de ce remède pour me guérir de ma folie. Je remarquai que mon père balançoit s'il achèveroit de s'expliquer. Je l'en suppliai si instamment, qu'il me satisfit, ou plutôt, qu'il m'assassina cruellement par le plus horrible de tous les récits.

Il me demanda d'abord si j'avois toujours eu la simplicité de croire que je fusse aimé de ma maitresse. Je lui dis hardiment que j'en étois si sûr, que rien ne pouvoit m'en donner la moindre défiance. Ha, ha, ha, s'écria-t-il en riant de toute sa force, cela est excellent! Tu es une jolie dupe, & j'aime à te voir dans ces sentimens-là. C'est grand dommage, mon pauvre chevalier, de te faire entrer dans l'ordre de Malte,

puiſque tu as tant de diſpoſition à faire un mari patient & commode. Il ajouta mille railleries de cette force, ſur ce qu'il appeloit ma ſottiſe & ma crédulité. Enfin, comme je demeurois dans le ſilence, il continua de me dire que ſuivant le calcul qu'il pouvoit faire du tems depuis mon départ d'Amiens, Manon m'avoit aimé environ douze jours : car, ajouta-t-il, je ſais que tu partis d'Amiens, le 28 de l'autre mois ; nous ſommes au 29 du préſent : il y en a onze que monſieur B..... m'a écrit ; je ſuppoſe qu'il lui en ait fallu huit pour lier une parfaite connoiſſance avec ta maitreſſe ; ainſi qui ôte onze & huit, de trente-un jours qu'il y a depuis le 28 d'un mois juſqu'au 29 de l'autre, reſte douze, un peu plus ou moins. Là-deſſus, les éclats de rire recommencèrent. J'écoutois tout avec un ſaiſiſſement de cœur, auquel j'appréhendois de ne pouvoir réſiſter juſqu'à la fin de cette triſte comédie. Tu ſauras donc, reprit mon père, puiſque tu l'ignores, que monſieur B..... a gagné le cœur de ta princeſſe ; car il ſe moque de moi, de prétendre me perſuader que c'eſt par un zèle déſintéreſſé pour mon ſervice, qu'il a voulu te l'enlever. C'eſt bien d'un homme tel que lui, de qui d'ailleurs je ne ſuis pas connu, qu'il faut attendre des ſentimens ſi nobles. Il a ſu d'elle que tu es mon fils ; & pour ſe délivrer de tes importunités, il m'a écrit le lieu

de ta demeure & le désordre où tu vivois, en me faisant entendre qu'il falloit main-forte pour s'assurer de toi. Il s'est offert de me faciliter les moyens de te saisir au collet ; & c'est par sa direction & celle de ta maitresse même, que ton frère a trouvé le moment de te prendre sans verd. Félicite-toi maintenant de la durée de ton triomphe. Tu sais vaincre assez rapidement, chevalier ; mais tu ne sais pas conserver tes conquêtes.

Je n'eus pas la force de soutenir plus long-tems un discours, dont chaque mot m'avoit percé le cœur. Je me levai de table, & je n'avois pas fait quatre pas pour sortir de la salle, que je tombai sur le plancher sans sentiment & sans connoissance. On me les rappela par de prompts secours. J'ouvris les yeux pour verser un torrent de pleurs, & la bouche pour proférer les plaintes les plus tristes & les plus touchantes. Mon père, qui m'a toujours aimé tendrement, s'employa avec toute son affection pour me consoler. Je l'écoutois, mais sans l'entendre. Je me jetai à ses genoux ; je le conjurai, en joignant les mains, de me laisser retourner à Paris, pour aller poignarder B.... Non, disois-je, il n'a pas gagné le cœur de Manon ; il lui a fait violence ; il l'a séduite par un charme ou par un poison ; il l'a peut-être forcée brutalement. Manon m'aime. Ne le sais-je pas bien ? il l'aura menacée, le poignard à la main, pour la

contraindre de m'abandonner. Que n'aura-t-il pas fait pour me ravir une ſi charmante maitreſſe ? O dieux ! dieux ! ſeroit-il poſſible que Manon m'eût trahi & qu'elle eût ceſſé de m'aimer !

Comme je parlois toujours de retourner promptement à Paris, & que je me levois même à tous momens pour cela, mon père vit bien que dans le tranſport où j'étois, rien ne ſeroit capable de m'arrêter. Il me conduiſit dans une chambre haute, où il laiſſa deux domeſtiques avec moi, pour me garder à vue. Je ne me poſſédois point. J'aurois donné mille vies, pour être ſeulement un quart-d'heure à Paris. Je compris que m'étant déclaré ſi ouvertement, on ne me permettroit pas aiſément de ſortir de ma chambre. Je meſurai des yeux, la hauteur des fenêtres. Ne voyant nulle poſſibilité de m'échapper par cette voie, je m'adreſſai doucement à mes deux domeſtiques. Je m'engageai, par mille ſermens, à faire un jour leur fortune, s'ils vouloient conſentir à mon évaſion. Je les preſſai, je les careſſai, je les menaçai ; mais cette tentative fut encore inutile. Je perdis alors toute eſpérance. Je réſolus de mourir, & je me jetai ſur un lit avec le deſſein de ne le quitter qu'avec la vie. Je paſſai la nuit & le jour ſuivant dans cette ſituation. Je refuſai la nourriture qu'on m'apporta le lendemain. Mon père vint me voir l'après-midi, Il eut la bonté de flatter mes peines par les plus

douces consolations. Il m'ordonna si absolument de manger quelque chose, que je le fis par respect pour ses ordres. Quelques jours se passèrent pendant lesquels je ne pris rien qu'en sa présence & pour lui obéir. Il continuoit toujours de m'apporter les raisons qui pouvoient me ramener au bon sens, & m'inspirer du mépris pour l'infidelle Manon. Il est certain que je ne l'estimois plus : comment aurois-je estimé la plus volage & la plus perfide de toutes les créatures ? Mais son image, les traits charmans que je portois au fond du cœur, y subsistoient toujours. Je me sentois bien. Je puis mourir, disois-je; je le devrois même, après tant de honte & de douleur; mais je souffrirois mille morts, sans pouvoir oublier l'ingrate Manon.

Mon père étoit surpris de me voir toujours si fortement touché. Il me connoissoit des principes d'honneur; & ne pouvant douter que sa trahison ne me la fît mépriser, il s'imagina que ma constance venoit moins de cette passion en particulier, que d'un penchant général pour les femmes. Il s'attacha tellement à cette pensée, que ne consultant que sa tendre affection, il vint un jour m'en faire l'ouverture. Chevalier, me dit-il, j'ai eu dessein jusqu'à présent de te faire porter la croix de Malte; mais je vois que tes inclinations ne sont point tournées de ce côté-là. Tu aimes les jolies femmes. Je suis d'avis de t'en chercher une qui te plaise. Explique-

moi naturellement ce que tu penses là-dessus. Je lui répondis que je ne mettois plus de distinction entre les femmes, & qu'après le malheur qui venoit de m'arriver, je les détestois toutes également. Je t'en chercherai une, reprit mon père en souriant, qui ressemblera à Manon, & qui sera plus fidelle. Ah! si vous avez quelque bonté pour moi, lui dis-je, c'est elle qu'il faut me rendre. Soyez sûr, mon père, qu'elle ne m'a point trahi; non, elle n'est pas capable d'une si noire & si cruelle lâcheté. C'est le perfide B... qui nous trompe, vous, elle, & moi. Si vous saviez combien elle est tendre & sincère, si vous la connoissiez, vous l'aimeriez vous-même. Vous êtes un enfant, repartit mon père. Comment pouvez-vous vous aveugler jusqu'à ce point, après ce que je vous ai raconté d'elle? C'est elle-même, qui vous a livré à votre frère. Vous devriez oublier jusqu'à son nom, & profiter, si vous êtes sage, de l'indulgence que j'ai pour vous. Je reconnoissois trop clairement qu'il avoit raison. C'étoit un mouvement involontaire, qui me faisoit prendre ainsi le parti de mon infidelle. Hélas, repris-je après un moment de silence, il n'est que trop vrai que je suis le malheureux objet de la plus lâche de toutes les perfidies. Oui, continuai-je en versant des larmes de dépit, je vois bien que je ne suis qu'un enfant. Ma crédulité ne leur coûtoit guère à tromper. Mais je sais bien ce que j'ai à faire pour

me venger. Mon père voulut sçavoir quel étoit mon dessein. J'irai à Paris, lui dis-je ; je mettrai le feu à la maison de B.... & je le brûlerai tout vif avec la perfide Manon. Cet emportement fit rire mon père, & ne servit qu'à me faire garder plus étroitement dans ma prison.

J'y passai six mois entiers, pendant le premier desquels il y eut peu de changement dans mes dispositions. Tous mes sentimens n'étoient qu'une alternative perpétuelle de haine & d'amour, d'espérance ou de désespoir, selon l'idée sous laquelle Manon s'offroit à mon esprit. Tantôt je ne considérois en elle que la plus aimable de toutes les filles, & je languissois du desir de la revoir : tantôt je n'y appercevois qu'une lâche & perfide maitresse, & je faisois mille sermens de ne la chercher que pour la punir. On me donna des livres, qui servirent à rendre un peu de tranquillité à mon ame. Je relus tous mes auteurs. J'acquis de nouvelles connoissances. Je repris un goût infini pour l'étude. Vous verrez de quelle utilité il me fut dans la suite. Les lumières, que je devois à l'amour, me firent trouver de la clarté dans quantité d'endroits d'Horace & de Virgile, qui m'avoient paru obscurs auparavant. Je fis un commentaire amoureux sur le quatrième livre de l'Enéïde ; je le destine à voir le jour, & je me flatte que le public en sera satisfait. Hélas ! disois-je

en le faisant, c'étoit un cœur tel que le mien, qu'il falloit à la fidelle Didon.

Tiberge vint me voir un jour dans ma prison. Je fus surpris du transport avec lequel il m'embrassa. Je n'avois point encore eu de preuves de son affection, qui pussent me la faire regarder autrement que comme une simple amitié de collège, telle qu'elle se forme entre de jeunes gens qui sont à-peu-près du même âge. Je le trouvai si changé & si formé, depuis cinq ou six mois que j'avois passés sans le voir, que sa figure & le ton de son discours m'inspirèrent du respect. Il me parla en conseiller sage, plutôt qu'en ami d'école. Il plaignit l'égarement où j'étois tombé. Il me félicita de ma guérison qu'il croyoit avancée; enfin, il m'exhorta à profiter de cette erreur de jeunesse, pour ouvrir les yeux sur la vanité des plaisirs.

Je le regardai avec étonnement. Il s'en apperçut. Mon cher chevalier, me dit-il, je ne vous dis rien qui ne soit solidement vrai, & dont je ne me sois convaincu par un sérieux examen. J'avois autant de penchant que vous vers la volupté; mais le ciel m'avoit donné, en même tems, du goût pour la vertu. Je me suis servi de ma raison pour comparer les fruits de l'un & de l'autre, & je n'ai pas tardé long-tems à découvrir leurs différences. Le secours du ciel s'est joint à mes réflexions. J'ai conçu, pour le monde, un mépris auquel il n'y a rien

d'égal. Devineriez-vous ce qui m'y retient, ajouta-t-il, & ce qui m'empêche de courir à la ſolitude? C'eſt uniquement la tendre amitié que j'ai pour vous. Je connois l'excellence de votre cœur & de votre eſprit; il n'y a rien de bon dont vous ne puiſſiez vous rendre capable. Le poiſon du plaiſir vous a fait écarter du chemin. Quelle perte pour la vertu! Votre fuite d'Amiens m'a cauſé tant de douleur, que je n'ai pas goûté depuis, un ſeul moment de ſatisfaction. Jugez-en par les démarches qu'elle m'a fait faire. Il me raconta qu'après s'être apperçu que je l'avois trompé, & que j'étois parti avec ma maitreſſe, il étoit monté à cheval pour me ſuivre; mais qu'ayant ſur lui quatre ou cinq heures d'avance, il lui avoit été impoſſible de me joindre: qu'il étoit arrivé néanmoins à Saint-Denis, une demi-heure après mon départ; qu'étant bien certain que je me ſerois arrêté à Paris, il y avoit paſſé ſix ſemaines à me chercher inutilement; qu'il alloit dans tous les lieux où il ſe flattoit de pouvoir me trouver, & qu'un jour enfin il avoit reconnu ma maitreſſe à la comédie; qu'elle y étoit dans une parure ſi éclatante, qu'il s'étoit imaginé qu'elle devoit cette fortune à un nouvel amant; qu'il avoit ſuivi ſon carroſſe juſqu'à ſa maiſon, & qu'il avoit appris d'un domeſtique, qu'elle étoit entretenue par les libéralités de monſieur B..... Je ne m'arrêtai point-là, continua-t-il. J'y retournai le lendemain pour apprendre d'elle-même

d'elle-même ce que vous étiez devenu : elle me quitta brusquement, lorsqu'elle m'entendit parler de vous, & je fus obligé de revenir en province sans aucun autre éclaircissement. J'y appris votre aventure & la consternation extrême qu'elle vous a causée ; mais je n'ai pas voulu vous voir, sans être assuré de vous trouver plus tranquille.

Vous avez donc vu Manon, lui répondis-je en soupirant ? Hélas ! vous êtes plus heureux que moi, qui suis condamné à ne la revoir jamais. Il me fit des reproches de ce soupir, qui marquoit encore de la foiblesse pour elle. Il me flatta si adroitement sur la bonté de mon caractère & sur mes inclinations, qu'il me fit naître, dès cette première visite, une forte envie de renoncer comme lui à tous les plaisirs du siècle pour entrer dans l'état ecclésiastique.

Je goûtai tellement cette idée, que lorsque je me trouvai seul, je ne m'occupai plus d'autre chose. Je me rappelai les discours de M. l'évêque d'Amiens, qui m'avoit donné le même conseil, & les présages heureux qu'il avoit formés en ma faveur, s'il m'arrivoit d'embrasser ce parti. La piété se mêla aussi dans mes considérations. Je mènerai une vie sainte & chrétienne, disois-je je m'occuperai de l'étude & de la religion, qui ne me permettront point de penser aux dangereux plaisirs de l'amour. Je mépriserai ce que le commun des hommes admire ; & comme je sens

aſſez que mon cœur ne deſirera que ce qu'il eſtime, j'aurai auſſi peu d'inquiétudes que de deſirs. Je formai là-deſſus d'avance un ſyſtême de vie paiſible & ſolitaire. J'y faiſois entrer une maiſon écartée, avec un petit bois, & un ruiſſeau d'eau douce au bout du jardin; une bibliothèque compoſée de livres choiſis; un petit nombre d'amis vertueux & de bon ſens, une table propre, mais frugale & modérée. J'y joignois un commerce de lettres, avec un ami qui feroit ſon ſéjour à Paris, & qui m'informeroit des nouvelles publiques, moins pour ſatisfaire ma curioſité, que pour me faire un divertiſſement des folles agitations des hommes. Ne ſerai-je pas heureux, ajoutai-je? toutes mes prétentions ne ſeront-elles point remplies? Il eſt certain que ce projet flattoit extrêmement mes inclinations. Mais, à la fin d'un ſi ſage arrangement, je ſentois que mon cœur attendoit encore quelque choſe; & que pour n'avoir rien à deſirer dans la plus charmante ſolitude, il y falloit être avec Manon.

Cependant, Tiberge continuant de me rendre de fréquentes viſites, dans le deſſein qu'il m'avoit inſpiré, je pris l'occaſion d'en faire l'ouverture à mon père. Il me déclara que ſon intention étoit de laiſſer ſes enfans libres dans le choix de leur condition, & que de quelque manière que je vouluſſe diſpoſer de moi, il ne

ſe réſerveroit que le droit de m'aider de ſes conſeils. Il m'en donna de fort ſages, qui tendoient moins à me dégoûter de mon projet, qu'à me le faire embraſſer avec connoiſſance. Le renouvellement de l'année ſcholaſtique approchoit. Je convins, avec Tiberge, de nous mettre enſemble au ſéminaire de Saint-Sulpice; lui pour achever ſes études de théologie, & moi pour commencer les miennes. Son mérite, qui étoit connu de l'évêque du diocèſe, lui fit obtenir de ce prélat un bénéfice conſidérable, avant notre départ.

Mon père, me croyant tout-à-fait revenu de ma paſſion, ne fit aucune difficulté de me laiſſer partir. Nous arrivâmes à Paris. L'habit eccléſiaſtique prit la place de la croix de Malte, & le nom d'abbé des Grieux celle de chevalier. Je m'attachai à l'étude avec tant d'application, que je fis des progrès extraordinaires en peu de mois. J'y employois une partie de la nuit, & je ne perdois pas un moment du jour. Ma réputation eut tant d'éclat, qu'on me félicitoit déjà ſur les dignités que je ne pouvois manquer d'obtenir; & ſans l'avoir ſollicité, mon nom fut couché ſur la feuille des bénéfices. La piété n'étoit pas plus négligée; j'avois de la ferveur pour tous les exercices. Tiberge étoit charmé de ce qu'il regardoit comme ſon ouvrage, & je l'ai vu pluſieurs fois répandre des larmes, en s'applaudiſſant de ce

qu'il nommoit ma converſion. Que les réſolutions humaines ſoient ſujettes à changer, c'eſt ce qui ne m'a jamais cauſé d'étonnement; une paſſion les fait naître, une autre paſſion peut les détruire : mais quand je penſe à la ſainteté de celles qui m'avoient conduit à Saint-Sulpice, & à la joie intérieure que le ciel m'y faiſoit goûter en les exécutant, je ſuis effrayé de la facilité avec laquelle j'ai pu les rompre. S'il eſt vrai que les ſecours céleſtes ſont à tous momens d'une force égale à celle des paſſions, qu'on m'explique donc par quel funeſte aſcendant on ſe trouve emporté tout d'un coup loin de ſon devoir, ſans ſe trouver capable de la moindre réſiſtance, & ſans reſſentir le moindre remords. Je me croyois abſolument délivré des foibleſſes de l'amour. Il me ſembloit que j'aurois préféré la lecture d'une page de ſaint Auguſtin, ou un quart-d'heure de méditation chrétienne à tous les plaiſirs des ſens, ſans excepter ceux qui m'auroient été offerts par Manon. Cependant un inſtant malheureux me fit retomber dans le précipice; & ma chûte fut d'autant plus irréparable, que me trouvant tout d'un coup au même degré de profondeur d'où j'étois ſorti, les nouveaux déſordres où je tombai, me portèrent bien plus loin vers le fond de l'abîme.

J'avois paſſé près d'un an à Paris, ſans m'in-

former des affaires de Manon. Il m'en avoit d'abord coûté beaucoup pour me faire cette violence; mais les conſeils toujours préſens de Tiberge, & mes propres réflexions m'avoient fait obtenir la victoire. Les derniers mois s'étoient écoulés ſi tranquillement, que je me croyois ſur le point d'oublier éternellement cette charmante & perfide créature. Le tems arriva, auquel je devois ſoutenir un exercice public dans l'école de théologie; je fis prier pluſieurs perſonnes de conſidération, de m'honorer de leur préſence. Mon nom fut ainſi répandu dans tous les quartiers de Paris: il alla juſqu'aux oreilles de mon infidelle. Elle ne le reconnut pas avec certitude, ſous le nom d'abbé; mais un reſte de curioſité, ou peut-être quelque repentir de m'avoir trahi, (je n'ai jamais pu démêler lequel de ces deux ſentimens) lui fit prendre intérêt à un nom ſi ſemblable au mien; elle vint en Sorbonne avec quelques autres dames. Elle fut préſente à mon exercice; & ſans doute qu'elle eut peu de peine à me remettre.

Je n'eus pas la moindre connoiſſance de cette viſite. On ſait qu'il y a, dans ces lieux, des cabinets particuliers pour les dames, où elles ſont cachées derrière une jalouſie. Je retournai à Saint-Sulpice, couvert de gloire & chargé de complimens. Il étoit ſix heures du ſoir. On vint m'avertir, un moment après mon retour, qu'une

dame demandoit à me voir. J'allai au parloir ſur le champ. Dieux ! quelle apparition ſurprenante ! j'y trouvai Manon. C'étoit elle ; mais plus aimable & plus brillante que je ne l'avois jamais vue. Elle étoit dans ſa dix-huitième année. Ses charmes ſurpaſſoient tout ce qu'on peut décrire. C'étoit un air ſi fin, ſi doux, ſi engageant ! l'air de l'amour même. Toute ſa figure me parut un enchantement.

Je demeurai interdit à ſa vue ; & ne pouvant conjecturer quel étoit le deſſein de cette viſite, j'attendois les yeux baiſſés & avec tremblement, qu'elle s'expliquât. Son embarras fut pendant quelque tems égal au mien ; mais voyant que mon ſilence continuoit, elle mit la main devant ſes yeux pour cacher quelques larmes. Elle me dit d'un ton timide, qu'elle confeſſoit que ſon infidélité méritoit ma haine ; mais que s'il étoit vrai que j'euſſe jamais eu quelque tendreſſe pour elle, il y avoit eu auſſi bien de la dureté à laiſſer paſſer deux ans, ſans prendre ſoin de l'informer de mon ſort, & qu'il y en avoit beaucoup encore à la voir dans l'état où elle étoit en ma préſence, ſans lui dire une parole. Le déſordre de mon ame, en l'écoutant, ne ſauroit être exprimé.

Elle s'aſſit. Je demeurai debout, le corps à demi tourné, n'oſant l'enviſager directement. Je commençai pluſieurs fois une réponſe, que je

n'eus pas la force d'achever. Enfin, je fis un effort pour m'écrier douloureusement ; perfide Manon ! Ah perfide ! perfide ! Elle me répéta, en pleurant à chaudes larmes, qu'elle ne prétendoit point justifier sa perfidie. Que prétendez-vous donc, m'écriai-je encore ? Je prétens mourir, répondit-elle, si vous ne me rendez votre cœur, sans lequel il est impossible que je vive. Demande donc ma vie, infidelle ! repris-je en versant moi-même des pleurs, que je m'efforçai en vain de retenir ; demande ma vie, qui est l'unique chose qui me reste à te sacrifier ; car mon cœur n'a jamais cessé d'être à toi. A peine eus-je achevé ces derniers mots, qu'elle se leva avec transport, pour venir m'embrasser. Elle m'accabla de mille caresses passionnées. Elle m'appela par tous les noms que l'amour invente, pour exprimer ses plus vives tendresses. Je n'y répondois encore qu'avec langueur. Quel passage, en effet, de la situation tranquille où j'avois été, aux mouvemens tumultueux que je sentois renaître ! J'en étois épouvanté. Je frémissois, comme il arrive lorsqu'on se trouve la nuit dans une campagne écartée : on se croit transporté dans un nouvel ordre de choses ; on y est saisi d'une horreur secrète, dont on ne se remet qu'après avoir considéré longtems tous les environs.

Nous nous assîmes, l'un près de l'autre. Je

pris ſes mains dans les miennes. Ah! Manon, lui dis-je en la regardant d'un œil triſte, je ne m'étois pas attendu à la noire trahiſon dont vous avez payé mon amour. Il vous étoit bien facile de tromper un cœur dont vous étiez la ſouveraine abſolue, & qui mettoit toute ſa félicité à vous plaire & à vous obéir. Dites-moi maintenant ſi vous en avez trouvé d'auſſi tendre & d'auſſi ſoumis. Non, non, la nature n'en fait guère de la même trempe que le mien. Dites-moi du moins, ſi vous l'avez quelquefois regretté. Quel fond dois-je faire ſur ce retour de bonté, qui vous ramène aujourd'hui pour le conſoler? Je ne vois que trop que vous êtes plus charmante que jamais; mais, au nom de toutes les peines que j'ai ſouffertes pour vous, belle Manon, dites-moi ſi vous ſerez plus fidelle.

Elle me répondit des choſes ſi touchantes ſur ſon repentir, & elle s'engagea à la fidélité par tant de proteſtations & de ſermens, qu'elle m'attendrit à un degré inexprimable. Chère Manon! lui dis-je avec un mélange profane d'expreſſions amoureuſes & théologiques, tu es trop adorable pour une créature. Je me ſens le cœur emporté par une délectation victorieuſe. Tout ce qu'on dit de la liberté à Saint-Sulpice, eſt une chimère. Je vais perdre ma fortune & ma réputation pour toi, je le prévois bien, je lis ma deſ-

tinée dans tes beaux yeux ; mais de quelles pertes ne ſerai-je pas conſolé par ton amour ! Les faveurs de la fortune ne me touchent point, la gloire me paroît une fumée ; tous mes projets de vie eccléſiaſtique étoient de folles imaginations ; enfin tous les biens différens de ceux que j'eſpère avec toi, ſont des biens mépriſables, puiſqu'ils ne ſauroient tenir un moment dans mon cœur contre un ſeul de tes regards.

En lui promettant néanmoins un oubli général de ſes fautes, je voulus être informé de quelle manière elle s'étoit laiſſée ſéduire par B..... Elle m'apprit que l'ayant vue à ſa fenêtre, il étoit devenu paſſionné pour elle ; qu'il avoit fait ſa déclaration en fermier général, c'eſt-à-dire, en lui marquant dans une lettre que le paiement ſeroit proportionné aux faveurs ; qu'elle avoit capitulé d'abord, mais ſans autre deſſein que de tirer de lui quelque ſomme conſidérable, qui pût ſervir à nous faire vivre commodément ; qu'il l'avoit éblouie par de ſi magnifiques promeſſes, qu'elle s'étoit laiſſée ébranler par degrés : que je devois juger pourtant de ſes remords, par la douleur dont elle m'avoit laiſſé voir des témoignages, la veille de notre ſéparation ; que malgré l'opulence dans laquelle il l'avoit entretenue, elle n'avoit jamais goûté de bonheur avec lui, non-ſeulement parce qu'elle n'y trouvoit point, me

dit-elle, la délicateſſe de mes ſentimens & l'agrément de mes manières ; mais parce qu'au milieu même des plaiſirs qu'il lui procuroit ſans ceſſe, elle portoit au fond du cœur le ſouvenir de mon amour, & le remords de ſon infidélité. Elle me parla de Tiberge & de la confuſion extrême que ſa viſite lui avoit cauſée. Un coup d'épée dans le cœur, ajouta-t-elle, m'auroit moins ému le ſang. Je lui tournai le dos, ſans pouvoir ſoutenir un moment ſa préſence. Elle continua de me raconter, par quels moyens elle avoit été inſtruite de mon ſéjour à Paris, du changement de ma condition, & de mes exercices de Sorbonne. Elle m'aſſura qu'elle avoit été ſi agitée pendant la diſpute, qu'elle avoit eu beaucoup de peine, non-ſeulement à retenir ſes larmes, mais ſes gémiſſemens mêmes & ſes cris, qui avoient été plus d'une fois ſur le point d'éclater. Enfin, elle me dit qu'elle étoit ſortie de ce lieu la dernière, pour cacher ſon déſordre, & que ne ſuivant que le mouvement de ſon cœur, & l'impétuoſité de ſes deſirs, elle étoit venue droit au ſéminaire, avec la réſolution d'y mourir, ſi elle ne me trouvoit pas diſpoſé à lui pardonner.

Où trouver un barbare, qu'un repentir ſi vif & ſi tendre n'eût pas touché ! Pour moi, je ſentis dans ce moment, que j'aurois ſacrifié pour Manon tous les évêchés du monde chrétien. Je

lui demandai quel nouvel ordre elle jugeoit à propos de mettre dans nos affaires. Elle me dit qu'il falloit sur le champ sortir du séminaire, & remettre à nous arranger dans un lieu plus sûr. Je consentis à toutes ses volontés sans réplique. Elle entra dans son carrosse, pour aller m'attendre au coin de la rue. Je m'échappai un moment après, sans être apperçu du portier. Je montai avec elle. Nous passâmes à la friperie. Je repris les galons & l'épée. Manon fournit aux frais, car j'étois sans un sou; & dans la crainte que je ne trouvasse de l'obstacle à ma sortie de Saint-Sulpice, elle n'avoit pas voulu que je retournasse un moment à ma chambre, pour y prendre mon argent. Mon trésor d'ailleurs étoit médiocre, & elle étoit assez riche des libéralités de B..... pour mépriser ce qu'elle me faisoit abandonner. Nous conférâmes chez le fripier même, sur le parti que nous allions prendre. Pour me faire valoir davantage le sacrifice qu'elle me faisoit de B...., elle résolut de ne pas garder avec lui le moindre ménagement. Je veux lui laisser ses meubles, me dit-elle, ils sont à lui; mais j'emporterai, comme de justice, les bijoux, & près de soixante mille francs que j'ai tirés de lui depuis deux ans. Je ne lui ai donné nul pouvoir sur moi, ajouta-t-elle; ainsi nous pouvons demeurer sans crainte à Paris, en prenant une maison

commode, où nous vivrons heureuſement. Je lui repréſentai que s'il n'y avoit point de péril pour elle, il y en avoit beaucoup pour moi, qui ne manquerois point tôt ou tard d'être reconnu, & qui ſerois continuellement expoſé au malheur que j'avois déjà eſſuyé. Elle me fit entendre qu'elle auroit du regret à quitter Paris. Je craignois tant de la chagriner, qu'il n'y avoit point de haſards que je ne mépriſaſſe pour lui plaire : cependant nous trouvâmes un tempérament raiſonnable, qui fut de louer une maiſon dans quelque village voiſin de Paris, d'où il nous ſeroit aiſé d'aller à la ville, lorſque le plaiſir ou le beſoin nous y appelleroit. Nous choisîmes Chaillot, qui n'en eſt pas éloigné. Manon retourna ſur le champ chez elle. J'allai l'attendre à la petite porte du jardin des Tuilleries. Elle revint une heure après, dans un carroſſe de louage, avec une fille qui la ſervoit, & quelques malles où ſes habits & tout ce qu'elle avoit de plus précieux étoient renfermés.

Nous ne tardâmes point à gagner Chaillot. Nous logeâmes la première nuit à l'auberge, pour nous donner le tems de chercher une maiſon, ou du moins un appartement commode. Nous en trouvâmes, dès le lendemain, un de notre goût.

Mon bonheur me parut d'abord établi d'une manière inébranlable. Manon étoit la douceur & la complaiſance même. Elle avoit pour moi

des attentions si délicates, que je me crus trop parfaitement dédommagé de toutes mes peines. Comme nous avions acquis tous deux un peu d'expérience, nous raisonnâmes sur la solidité de notre fortune. Soixante mille francs, qui faisoient le fond de nos richesses, n'étoient point une somme qui pût s'étendre autant que le cours d'une longue vie. Nous n'étions pas disposés d'ailleurs à resserrer trop notre dépense. La première vertu de Manon, non plus que la mienne, n'étoit pas l'économie. Voici le plan que je me proposai. Soixante mille francs, lui dis-je, peuvent nous soutenir pendant dix ans. Deux mille écus nous suffiront chaque année, si nous continuons de vivre à Chaillot. Nous y mènerons une vie honnête, mais simple. Notre unique dépense sera pour l'entretien d'un carrosse, & pour les spectacles. Nous nous règlerons. Vous aimez l'opéra; nous irons deux fois la semaine. Pour le jeu, nous nous bornerons tellement, que nos pertes ne passeront jamais deux pistoles. Il est impossible que dans l'espace de dix ans, il n'arrive point de changement dans ma famille; mon père est âgé, il peut mourir. Je me trouverai du bien, & nous serons alors au-dessus de toutes nos autres craintes.

Cet arrangement n'eût pas été la plus folle action de ma vie, si nous eussions été assez sages pour nous y assujettir constamment. Mais nos résolutions

ne durèrent guère plus d'un mois. Manon étoit passionnée pour le plaisir, je l'étois pour elle. Il nous naissoit, à tous momens, de nouvelles occasions de dépense; & loin de regretter les sommes qu'elle employoit quelquefois avec profusion, je fus le premier à lui procurer tout ce que je croyois propre à lui plaire. Notre demeure de Chaillot commença même à lui devenir à charge. L'hiver approchoit; tout le monde retournoit à la ville, & la campagne devenoit déserte. Elle me proposa de reprendre une maison à Paris. Je n'y consentis point; mais pour la satisfaire en quelque chose, je lui dis que nous pouvions y louer un appartement meublé, & que nous y passerions la nuit, lorsqu'il nous arriveroit de quitter trop tard l'assemblée où nous allions plusieurs fois la semaine; car l'incommodité de revenir si tard à Chaillot étoit le prétexte qu'elle apportoit pour le vouloir quitter. Nous eûmes ainsi la charge de deux logemens, l'un à la ville, & l'autre à la campagne. Ce changement mit bientôt le dernier désordre dans nos affaires, en faisant naître deux aventures qui causèrent notre ruine.

Manon avoit un frère, qui étoit garde-du-corps. Il se trouva malheureusement logé à Paris dans la même rue que nous. Il reconnut sa sœur, en la voyant le matin à sa fenêtre. Il accourut aussitôt chez nous. C'étoit un homme bru-

tal, & ſans principes d'honneur. Il entra dans notre chambre, en jurant horriblement; & comme il ſavoit une partie des aventures de ſa ſœur, il l'accabla d'injures & de reproches. J'étois ſorti un moment auparavant, ce qui fut ſans doute un bonheur pour lui ou pour moi, qui n'étois rien moins que diſpoſé à ſouffrir une inſulte. Je ne retournai au logis qu'après ſon départ. La triſteſſe de Manon me fit juger qu'il s'étoit paſſé quelque choſe d'extraordinaire. Elle me raconta la ſcène fâcheuſe qu'elle venoit d'eſſuyer, & les menaces brutales de ſon frère. J'en eus tant de reſſentiment, que j'euſſe couru ſur le champ à la vengeance, ſi elle ne m'eût arrêté par ſes larmes. Pendant que je m'entretenois avec elle de cette aventure, le garde-du-corps rentra dans la chambre, où nous étions, ſans s'être fait annoncer. Je ne l'aurois pas reçu auſſi civilement que je fis, ſi je l'euſſe connu; mais nous ayant ſalués d'un air riant, il eut le tems de dire à Manon, qu'il venoit lui faire des excuſes de ſon emportement; qu'il l'avoit crue dans le déſordre, & que cette opinion avoit allumé ſa colère; mais que s'étant informé qui j'étois, d'un de nos domeſtiques, il avoit appris de moi des choſes ſi avantageuſes, qu'elles lui faiſoient deſirer de bien vivre avec nous. Quoique cette information, qui lui venoit d'un de mes laquais, eût quelque choſe

de bizarre & de choquant, je reçus ſon compliment avec honnêteté. Je crus faire plaiſir à Manon. Elle paroiſſoit charmée de le voir porté à ſe réconcilier. Nous le retînmes à dîner. Il ſe rendit en peu de momens ſi familier, que nous ayant entendu parler de notre retour à Chaillot, il voulut abſolument nous tenir compagnie. Il fallut lui donner une place dans notre carroſſe. Ce fut une priſe de poſſeſſion; car il s'accoutuma bientôt à nous voir avec tant de plaiſir, qu'il fit ſa maiſon de la nôtre, & qu'il ſe rendit le maître, en quelque ſorte, de tout ce qui nous appartenoit. Il m'appeloit ſon frère; & ſous prétexte de la liberté fraternelle, il ſe mit ſur le pied d'amener tous ſes amis dans notre maiſon de Chaillot, & de les y traiter à nos dépens. Il ſe fit habiller magnifiquement à nos frais. Il nous engagea même à payer toutes ſes dettes. Je fermois les yeux ſur cette tyrannie, pour ne pas déplaire à Manon, juſqu'à feindre de ne pas m'appercevoir qu'il tiroit d'elle, de tems en tems, des ſommes conſidérables. Il eſt vrai, qu'étant grand joueur, il avoit la fidélité de lui en remettre une partie, lorſque la fortune le favoriſoit; mais la nôtre étoit trop médiocre, pour fournir long-tems à des dépenſes ſi peu modérées. J'étois ſur le point de m'expliquer fortement avec lui, pour nous délivrer de ſes importunités, lorſqu'un

qu'un funeste accident m'épargna cette peine, en nous en causant une autre qui nous abîma sans ressource.

Nous étions demeurés un jour à Paris, pour y coucher, comme il nous arrivoit fort souvent. La servante, qui restoit seule à Chaillot dans ces occasions, vint m'avertir le matin que le feu avoit pris pendant la nuit dans ma maison, & qu'on avoit eu beaucoup de difficulté à l'éteindre. Je lui demandai si nos meubles avoient souffert quelque dommage : elle me répondit qu'il y avoit eu une si grande confusion, causée par la multitude d'étrangers qui étoient venus au secours, qu'elle ne pouvoit être assurée de rien. Je tremblai pour notre argent, qui étoit renfermé dans une petite caisse. Je me rendis promptement à Chaillot. Diligence inutile; la caisse avoit déjà disparu. J'éprouvai alors qu'on peut aimer l'argent sans être avare. Cette perte me pénétra d'une si vive douleur, que j'en pensai perdre la raison. Je compris tout d'un coup à quels nouveaux malheurs j'allois me trouver exposé. L'indigence étoit le moindre. Je connoissois Manon; je n'avois déjà que trop éprouvé que quelque fidelle & quelqu'attachée qu'elle me fût dans la bonne fortune, il ne falloit pas compter sur elle dans la misère. Elle aimoit trop l'abondance & les plaisirs pour me les sacrifier. Je la perdrai, m'é-

criai-je. Malheureux chevalier ! tu vas donc perdre encore tout ce que tu aimes ! Cette penſée me jeta dans un trouble ſi affreux, que je balançai pendant quelques momens, ſi je ne ferois pas mieux de finir tous mes maux par la mort. Cependant je conſervai aſſez de préſence d'eſprit, pour vouloir examiner auparavant s'il ne me reſtoit nulle reſſource. Le ciel me fit naître une idée, qui arrêta mon déſeſpoir. Je crus qu'il ne me ſeroit pas impoſſible de cacher notre perte à Manon, & que par induſtrie, ou par quelque faveur du haſard, je pourrois fournir aſſez honnêtement à ſon entretien, pour l'empêcher de ſentir la néceſſité. J'ai compté, diſois-je pour me conſoler, que vingt mille écus nous ſuffiroient pendant dix ans : ſuppoſons que les dix ans ſoient écoulés, & que nul des changemens que j'eſpérois ne ſoit arrivé dans ma famille. Quel parti prendrai-je ? Je ne le ſais pas trop bien ; mais ce que je ferois alors, qui m'empêche de le faire aujourd'hui ? Combien de perſonnes vivent à Paris, qui n'ont ni mon eſprit ni mes qualités naturelles, & qui doivent néanmoins leur entretien à leurs talens, tels qu'ils les ont ? La providence, ajoutois-je en réfléchiſſant ſur les différens états de la vie, n'a-t-elle pas arrangé les choſes fort ſagement ? la plupart des grands & des riches ſont des ſots ; cela eſt clair à qui

connoît un peu le monde. Or, il y a là-dedans une justice admirable. S'ils joignoient l'esprit aux richesses, ils seroient trop heureux, & le reste des hommes trop misérable. Les qualités du corps & de l'ame sont accordées à ceux-ci, comme des moyens pour se retirer de la misère & de la pauvreté. Les uns prennent part aux richesses des grands; en servant à leurs plaisirs, ils en font des dupes: d'autres servent à leur instruction, ils tâchent d'en faire d'honnêtes gens: il est rare, à la vérité, qu'ils y réussissent; mais ce n'est pas là le but de la divine sagesse: ils tirent toujours un fruit de leurs soins, qui est de vivre aux dépens de ceux qu'ils instruisent; & de quelque façon qu'on le prenne, c'est un fond excellent de revenu pour les petits, que la sotise des riches & des grands.

Ces pensées me remirent un peu le cœur & la tête. Je résolus d'abord d'aller consulter M. Lescaut, frère de Manon. Il connoissoit parfaitement Paris; & je n'avois eu que trop d'occasions de reconnoître, que ce n'étoit ni de son bien, ni de la paie du roi, qu'il tiroit son plus clair revenu. Il me restoit à peine vingt pistoles, qui s'étoient trouvées heureusement sur moi. Je lui montrai ma bourse, en lui expliquant mon malheur & mes craintes; & je lui demandai s'il y avoit pour moi un parti à choisir, entre celui de

mourir de faim, ou de me casser la tête de désespoir. Il me répondit que se casser la tête étoit la ressource des sots : pour mourir de faim, qu'il y avoit quantité de gens d'esprit qui s'y voyoient réduits, quand ils ne vouloient pas faire usage de leurs talens; que c'étoit à moi d'examiner de quoi j'étois capable; qu'il m'assuroit de son secours & de ses conseils dans toutes mes entreprises.

Cela est bien vague, M. Lescaut, lui dis-je, mes besoins demanderoient un remède plus présent; car que voulez-vous que je dise à Manon? A propos de Manon, reprit-il, qu'est-ce qui vous embarrasse? N'avez-vous pas toujours avec elle, de quoi finir vos inquiétudes quand vous le voudrez? Une fille, comme elle, devroit nous entretenir, vous, elle & moi. Il me coupa la réponse que cette impertinence méritoit, pour continuer de me dire qu'il me garantissoit avant le soir mille écus à partager entre nous, si je voulois suivre son conseil; qu'il connoissoit un seigneur, si libéral sur le chapitre des plaisirs, qu'il étoit sûr que mille écus ne lui coûteroient rien pour obtenir les faveurs d'une fille telle que Manon. Je l'arrêtai. J'avois meilleure opinion de vous, lui répondis-je; je m'étois figuré que le motif que vous aviez eu pour m'accorder votre amitié, étoit un sentiment tout opposé à celui

où vous êtes maintenant. Il me confeſſa impudemment qu'il avoit toujours penſé de même, & que ſa ſœur ayant une fois violé les loix de ſon ſexe, quoiqu'en faveur de l'homme qu'il aimoit le plus, il ne s'étoit réconcilié avec elle, que dans l'eſpérance de tirer parti de ſa mauvaiſe conduite. Il me fut aiſé de juger que juſqu'alors nous avions été ſes dupes. Quelque émotion néanmoins que ce diſcours m'eût cauſée, le beſoin que j'avois de lui, m'obligea de répondre en riant, que ſon conſeil étoit une dernière reſſource qu'il falloit remettre à l'extrémité. Je le priai de m'ouvrir quelqu'autre voie. Il me propoſa de profiter de ma jeuneſſe, & de la figure avantageuſe que j'avois reçue de la nature, pour me mettre en liaiſon avec quelque dame vieille & libérale. Je ne goûtai pas non plus ce parti, qui m'auroit rendu infidelle à Manon; je lui parlai du jeu, comme du moyen le plus facile, & le plus convenable à ma ſituation. Il me dit que le jeu, à la vérité, étoit une reſſource; mais que cela demandoit d'être expliqué; qu'entreprendre de jouer ſimplement, avec les eſpérances communes, c'étoit le vrai moyen d'achever ma perte; que de prétendre exercer ſeul, & ſans être ſoutenu, les petits moyens qu'un habile homme emploie pour corriger la fortune, étoit un métier trop dangereux; qu'il y avoit une troiſième voie, qui étoit celle

de l'aſſociation; mais que ma jeuneſſe lui faiſoit craindre, que meſſieurs les confédérés ne me jugeaſſent point encore les qualités propres à la ligue. Il me promit néanmoins ſes bons offices auprès d'eux; & ce que je n'aurois pas attendu de lui, il m'offrit quelque argent, lorſque je me trouverois preſſé du beſoin. L'unique grace que je lui demandai dans les circonſtances, fut de ne rien apprendre à Manon de la perte que j'avois faite, & du ſujet de notre converſation.

Je ſortis de chez lui, moins ſatisfait encore que je n'y étois entré. Je me repentis même de lui avoir confié mon ſecret. Il n'avoit rien fait pour moi, que je n'euſſe pu obtenir, même ſans cette ouverture; & je craignois mortellement qu'il ne manquât à la promeſſe qu'il m'avoit faite, de ne rien découvrir à Manon. J'avois lieu d'appréhender auſſi par la déclaration de ſes ſentimens qu'il ne formât le deſſein de tirer parti d'elle, ſuivant ſes propres termes, en l'enlevant de mes mains, ou du moins, en lui conſeillant de me quitter, pour s'attacher à quelqu'amant plus riche & plus heureux. Je fis là-deſſus mille réflexions, qui n'aboutirent qu'à me tourmenter & à renouveler le déſeſpoir où j'avois été le matin. Il me vint pluſieurs fois à l'eſprit d'écrire à mon père, & de feindre une nouvelle converſion, pour obtenir de lui quelque ſecours d'argent: mais je me

rappelai aussitôt que malgré toute sa bonté, il m'avoit resserré six mois dans une étroite prison, pour ma première faute, j'étois bien sûr qu'après un éclat, tel que l'avoit dû causer ma fuite de Saint-Sulpice, il me traiteroit beaucoup plus rigoureusement. Enfin, cette confusion de pensées en produisit une, qui remit le calme tout d'un coup dans mon esprit, & que je m'étonnai de n'avoir pas eue plutôt. Ce fut de recourir à mon ami Tiberge, dans lequel j'étois bien certain de retrouver toujours le même fond de zèle & d'amitié. Rien n'est plus admirable, & ne fait plus d'honneur à la vertu, que la confiance avec laquelle on s'adresse aux personnes dont on connoît parfaitement la probité. On sent qu'il n'y a point de risque à courir, si elles ne sont pas toujours en état d'offrir du secours, on est sûr qu'on en obtiendra du moins de la bonté & de la compassion. Le cœur, qui se ferme avec tant de soin au reste des hommes, s'ouvre naturellement en leur présence, comme une fleur s'épanouit à la lumière du soleil, dont elle n'attend qu'une douce influence.

Je regardai comme un effet de la protection du ciel, de m'être souvenu si à propos de Tiberge, & je résolus de chercher les moyens de le voir avant la fin du jour. Je retournai sur le champ au logis, pour lui écrire un mot, & lui

marquer un lieu propre à notre entretien. Je lui recommandai le ſilence & la diſcrétion, comme un des plus importans ſervices qu'il pût me rendre dans la ſituation de mes affaires. La joie que l'eſpérance de le voir m'inſpiroit, effaça les traces du chagrin, que Manon n'auroit pas manqué d'appercevoir ſur mon viſage. Je lui parlai de notre malheur de Chaillot, comme d'une bagatelle qui ne devoit point l'alarmer; & Paris étant le lieu du monde où elle ſe voyoit avec le plus de plaiſir, elle ne fut pas fâchée de m'entendre dire qu'il étoit à-propos d'y demeurer, juſqu'à ce qu'on eût réparé à Chaillot quelques légers effets de l'incendie. Une heure après, je reçus la réponſe de Tiberge, qui me promettoit de ſe rendre au lieu de l'aſſignation. J'y courus avec impatience. Je ſentois néanmoins quelque honte d'aller paroître aux yeux d'un ami, dont la ſeule préſence devoit être un reproche de mes déſordres; mais l'opinion que j'avois de la bonté de ſon cœur, & l'intérêt de Manon, ſoutinrent ma hardieſſe.

Je l'avois prié de ſe trouver au jardin du Palais-Royal. Il y étoit avant moi. Il vint m'embraſſer auſſitôt qu'il m'eût apperçu. Il me tint ſerré long-tems entre ſes bras, & je ſentis mon viſage mouillé de ſes larmes. Je lui dis que je ne me préſentois à lui qu'avec confuſion, & que je portois dans le cœur un vif ſentiment de mon

ingratitude ; que la première chofe dont je le conjurois, étoit de m'apprendre s'il m'étoit encore permis de le regarder comme mon ami, après avoir mérité fi juftement de perdre fon eftime & fon affection. Il me répondit du ton le plus tendre, que rien n'étoit capable de le faire renoncer à cette qualité, que mes malheurs mêmes, & fi je lui permettois de le dire, mes fautes & mes défordres, avoient redoublé fa tendreffe pour moi ; mais que c'étoit une tendreffe mêlée de la plus vive douleur, telle qu'on la fent pour une perfonne chère, qu'on voit toucher à fa perte fans pouvoir la fecourir.

Nous nous afsîmes fur un banc. Hélas ! lui dis-je avec un foupir parti du fond du cœur, votre compaffion doit être exceffive, mon cher Tiberge, fi vous m'affurez qu'elle eft égale à mes peines. J'ai honte de vous les laiffer voir ; car je confeffe que la caufe n'en eft pas glorieufe : mais l'effet en eft fi trifte, qu'il n'eft pas befoin de m'aimer autant que vous faites, pour en être attendri. Il me demanda, comme une marque d'amitié, de lui raconter fans déguifement ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de Saint-Sulpice. Je le fatisfis, & loin d'altérer quelque chofe à la vérité, ou de diminuer mes fautes pour les faire trouver plus excufables, je lui parlai de ma paffion avec toute la force qu'elle m'infpiroit. Je

la lui repréſentai comme un de ces coups particuliers du deſtin, qui s'attache à la ruine d'un miſérable, & dont il eſt auſſi impoſſible à la vertu de ſe défendre, qu'il l'a été à la ſageſſe de les prévoir. Je lui fis une vive peinture de mes agitations, de mes craintes, du déſeſpoir où j'étois deux heures avant que de le voir, & de celui dans lequel j'allois retomber ſi j'étois abandonné par mes amis auſſi impitoyablement que par la fortune; enfin j'attendris tellement le bon Tiberge, que je le vis auſſi affligé par la compaſſion, que je l'étois par le ſentiment de mes peines. Il ne ſe laſſoit point de m'embraſſer, & de m'exhorter à prendre du courage & de la conſolation; mais comme il ſuppoſoit toujours qu'il falloit me ſéparer de Manon, je lui fis entendre franchement que c'étoit cette ſéparation même, que je regardois comme la plus grande de mes infortunes; & que j'étois diſpoſé à ſouffrir, non-ſeulement le dernier excès de la miſère, mais la mort la plus cruelle, avant que de recevoir un remède plus inſupportable que tous mes maux enſemble.

Expliquez-vous donc, me dit-il: quelle eſpèce de ſecours ſuis-je capable de vous donner, ſi vous vous révoltez contre toutes mes propoſitions? Je n'oſois lui déclarer que c'étoit de ſa bourſe que j'avois beſoin. Il le comprit pourtant à la fin; & m'ayant confeſſé qu'il croyoit m'entendre, il de-

meura quelque tems suspendu, avec l'air d'une personne qui balance. Ne croyez pas, reprit-il bientôt, que ma rêverie vienne d'un réfroidissement de zèle & d'amitié. Mais à quelle alternative me réduisez-vous, s'il faut que je vous refuse le seul secours que vous voulez accepter, ou que je blesse mon devoir en vous l'accordant ? car n'est-ce pas prendre part à votre désordre, que de vous y faire persévérer ? Cependant, continua-t-il après avoir réfléchi un moment, je m'imagine que c'est peut-être l'état violent où l'indigence vous jette, qui ne vous laisse pas assez de liberté pour choisir le meilleur parti ; il faut un esprit tranquille pour goûter la sagesse & la vérité. Je trouverai le moyen de vous faire avoir quelqu'argent. Permettez-moi, mon cher chevalier, ajouta-t-il en m'embrassant, d'y mettre seulement une condition ; c'est que vous m'apprendrez le lieu de votre demeure, & que vous souffrirez que je fasse du moins mes efforts pour vous ramener à la vertu, que je sais que vous aimez, & dont il n'y a que la violence de vos passions qui vous écarte. Je lui accordai sincèrement tout ce qu'il souhaitoit, & je le priai de plaindre la malignité de mon sort, qui me faisoit profiter si mal des conseils d'un ami si vertueux. Il me mena aussitôt chez un banquier de sa connoissance, qui m'avança cent pistoles sur son billet ; car il n'étoit rien moins qu'en argent comp-

tant. J'ai déjà dit qu'il n'étoit pas riche. Son bénéfice valoit mille écus ; mais comme c'étoit la première année qu'il le possédoit, il n'avoit encore rien touché du revenu : c'étoit sur les fruits futurs qu'il me faisoit cette avance.

Je sentis tout le prix de sa générosité. J'en fus touché, jusqu'au point de déplorer l'aveuglement de l'amour fatal qui me faisoit violer tous les devoirs. La vertu eut assez de force, pendant quelques momens, pour s'élever dans mon cœur contre ma passion, & j'apperçus du moins, dans cet instant de lumière, la honte & l'indignité de mes chaînes. Mais ce combat fut léger & dura peu. La vue de Manon m'auroit fait précipiter du ciel ; & je m'étonnai, en me retrouvant près d'elle, que j'eusse pu traiter un moment de honteuse passion une tendresse si juste pour un objet si charmant.

Manon étoit une créature d'un caractère extraordinaire. Jamais fille n'eut moins d'attachement qu'elle pour l'argent ; mais elle ne pouvoit être tranquille un moment, avec la crainte d'en manquer. C'étoit du plaisir & des passe-tems qu'il lui falloit. Elle n'eût jamais voulu toucher un sou, si l'on pouvoit se divertir sans qu'il en coûte. Elle ne s'informoit pas même quel étoit le fonds de nos richesses, pourvu qu'elle pût passer agréablement la journée ; de sorte que n'étant, ni excessi-

vement livrée au jeu, ni capable d'être éblouie par le faste des grandes dépenses, rien n'étoit plus facile que de la satisfaire, en lui faisant naître tous les jours des amusemens de son goût. Mais c'étoit une chose si nécessaire pour elle, d'être ainsi occupée par le plaisir, qu'il n'y avoit pas le moindre fond à faire, sans cela, sur son humeur & sur ses inclinations. Quoiqu'elle m'aimât tendrement & que je fusse le seul, comme elle en convenoit volontiers, qui pût lui faire goûter parfaitement les douceurs de l'amour, j'étois presque certain que sa tendresse ne tiendroit point contre de certaines craintes. Elle m'auroit préféré à toute la terre, avec une fortune médiocre; mais je ne doutois nullement qu'elle ne m'abandonnât pour quelque nouveau M. B...., lorsqu'il ne me resteroit que de la constance & de la fidélité à lui offrir. Je résolus donc de régler si bien ma dépense particulière, que je fusse toujours en état de fournir aux siennes, & de me priver plutôt de mille choses nécessaires, que de la borner même pour le superflu. Le carrosse m'effrayoit plus que tout le reste, car il n'y avoit point d'apparence de pouvoir entretenir des chevaux & un cocher. Je découvris ma peine à M. Lescaut. Je ne lui avois point caché que j'eusse reçu cent pistoles d'un ami. Il me répéta que si je voulois tenter le hasard du jeu, il ne désespéroit point qu'en sacrifiant de

bonne grace une centaine de francs, pour traiter ses associés, je ne pusse être admis, à sa recommandation, dans la ligue de l'industrie. Quelque répugnance que j'eusse à tromper, je me laissai entraîner par une cruelle nécessité.

M. Lescaut me présenta le soir même, comme un de ses parens. Il ajouta que j'étois d'autant mieux disposé à réussir, que j'avois besoin des plus grandes faveurs de la fortune. Cependant, pour faire connoître que ma misère n'étoit pas celle d'un homme de néant, il leur dit que j'étois dans le dessein de leur donner à souper. L'offre fut acceptée. Je les traitai magnifiquement. On s'entretint long-tems de la gentillesse de ma figure, & de mes heureuses dispositions. On prétendit qu'il y avoit beaucoup à espérer de moi, parce qu'ayant quelque chose dans la physionomie, qui sentoit l'honnête homme, personne ne se défieroit de mes artifices. Enfin, on rendit graces à M. Lescaut d'avoir procuré à l'ordre un novice de mon mérite, & l'on chargea un des chevaliers de me donner, pendant quelques jours, les instructions nécessaires. Le principal théâtre de mes exploits devoit être l'hôtel de Transilvanie, où il y avoit une table de pharaon dans une salle, & divers autres jeux de cartes & de dez dans la galerie. Cette académie se tenoit au profit de M. le prince de R.... qui demeuroit

alors à Clagny, & la plupart de ſes officiers étoient de notre ſociété. Le dirai-je à ma honte! je profitai en peu de tems des leçons de mon maître. J'acquis ſur-tout beaucoup d'habileté à faire une volte-face, à filer la carte; & m'aidant fort bien d'une longue paire de manchettes, j'eſcamotois aſſez légèrement pour tromper les yeux des plus habiles, & ruiner ſans affectation quantité d'honnêtes joueurs. Cette adreſſe extraordinaire hâta ſi fort les progrès de ma fortune, que je me trouvai en peu de ſemaines des ſommes conſidérables, outre celles que je partageois de bonne foi avec mes aſſociés. Je ne craignis plus alors, de découvrir à Manon notre perte de Chaillot; & pour la conſoler en lui apprenant cette fâcheuſe nouvelle, je louai une maiſon garnie, où nous nous établîmes avec un air d'opulence & de ſécurité.

Tiberge n'avoit pas manqué, pendant ce tems-là, de me rendre de fréquentes viſites. Sa morale ne finiſſoit point. Il recommençoit ſans ceſſe à me repréſenter le tort que je faiſois à ma conſcience, à mon honneur & à ma fortune. Je recevois ſes avis avec amitié; & quoique je n'euſſe pas la moindre diſpoſition à les ſuivre, je lui ſavois bon gré de ſon zèle, parce que j'en connoiſſois la ſource. Quelquefois je le raillois agréablement, en préſence même de Manon; & je l'exhortois

à n'être pas plus ſcrupuleux qu'un grand nombre d'évêques & d'autres prêtres qui ſavent accorder fort bien une maitreſſe avec un bénéfice. Voyez, lui diſois-je en lui montrant les yeux de la mienne, & dites-moi s'il y a des fautes qui ne ſoient pas juſtifiées par une ſi belle cauſe. Il prenoit patience. Il la pouſſa même aſſez loin: mais lorſqu'il vit que mes richeſſes augmentoient, & que non-ſeulement je lui avois reſtitué ſes cent piſtoles, mais qu'ayant loué une nouvelle maiſon & doublé ma dépenſe, j'allois me replonger plus que jamais dans les plaiſirs, il changea entièrement de ton & de manières. Il ſe plaignit de mon endurciſſement; il me menaça des châtimens du ciel, & il me prédit une partie des malheurs qui ne tardèrent guère à m'arriver. Il eſt impoſſible, me dit-il, que les richeſſes qui ſervent à l'entretien de vos déſordres, vous ſoient venues par des voies légitimes. Vous les avez acquiſes injuſtement; elles vous ſeront ravies de même. La plus terrible punition de Dieu feroit de vous en laiſſer jouir tranquillement. Tous mes conſeils, ajouta-t-il, vous ont été inutiles; je ne prévois que trop qu'ils vous ſeroient bientôt importuns. Adieu, ingrat & foible ami. Puiſſent vos criminels plaiſirs s'évanouir comme une ombre! Puiſſe votre fortune & votre argent, périr ſans reſſource; & vous, reſter ſeul & nud, pour ſentir

ſentir la vanité des biens qui vous ont follement enivré ! C'eſt alors que vous me trouverez diſpoſé à vous aimer & à vous ſervir ; mais je romps aujourd'hui tout commerce avec vous, & je déteſte la vie que vous menez. Ce fut dans ma chambre aux yeux de Manon, qu'il me fit cette harangue apoſtolique. Il ſe leva pour ſe retirer. Je voulus le retenir ; mais je fus arrêté par Manon, qui me dit, que c'étoit un fou, qu'il falloit laiſſer ſortir.

Son diſcours ne laiſſa pas de faire quelqu'impreſſion ſur moi. Je remarque ainſi les diverſes occaſions où mon cœur ſentit un retour vers le bien, parce que c'eſt à ce ſouvenir que j'ai dû enſuite une partie de ma force dans les plus malheureuſes circonſtances de ma vie. Les careſſes de Manon diſſipèrent en un moment le chagrin que cette ſcène m'avoit cauſé ; & nous continuâmes de mener une vie, toute compoſée de plaiſir & d'amour. L'augmentation de nos richeſſes redoubla notre affection. Vénus & la fortune n'avoient point d'eſclaves plus heureux ni plus tendres. Dieux ! pourquoi nommer le monde un lieu de misères, puiſqu'on y peut goûter de ſi charmantes délices ! Mais hélas ! leur eſſence eſt de paſſer trop vîte. Quelle autre félicité voudroit-on ſe propoſer, ſi elles étoient de nature à durer toujours ? Les nôtres eurent le ſort commun, c'eſt-à-dire, de

durer peu, & d'être suivies par des regrets amers. J'avois fait au jeu des gains si considérables, que je pensois à placer une partie de mon argent. Mes domestiques n'ignoroient pas mes succès, sur-tout mon valet de chambre & la suivante de Manon, devant lesquels nous nous entretenions souvent sans défiance. Cette fille étoit jolie. Mon valet en étoit amoureux. Ils avoient affaire à des maîtres jeunes & faciles, qu'ils s'imaginèrent pouvoir tromper aisément. Ils en conçurent le dessein, & ils l'exécutèrent si malheureusement pour nous, qu'ils nous mirent dans un état dont il ne nous a jamais été possible de nous relever.

M. Lescaut nous ayant un jour donné à souper, il étoit environ minuit, lorsque nous retournâmes au logis. J'appelai mon valet, & Manon sa femme de chambre ; ni l'un ni l'autre ne parurent. On nous dit qu'ils n'avoient point été vus dans la maison depuis huit heures, & qu'ils étoient sortis après avoir fait transporter quelques caisses, suivant les ordres qu'ils disoient en avoir reçus de moi. Je pressentis une partie de la vérité ; mais je ne formai point de soupçons, qui ne fussent surpassés par ce que j'apperçus en entrant dans ma chambre. La serrure de mon cabinet avoit été forcée, & mon argent enlevé, avec tous mes habits. Dans le tems que je réfléchissois seul sur cet accident, Manon vint toute effrayée, m'apprendre qu'on avoit fait

le même ravage dans son appartement. Le coup me parut si cruel, qu'il n'y eut qu'un effort extraordinaire de raison, qui m'empêcha de me livrer aux cris & aux pleurs. La crainte de communiquer mon désespoir à Manon me fit affecter de prendre un visage tranquille. Je lui dis en badinant, que je me vengerois sur quelque dupe, à l'hôtel de Transilvanie. Cependant elle me sembla si sensible à notre malheur, que sa tristesse eut bien plus de force pour m'affliger, que ma joie feinte n'en avoit eu pour l'empêcher d'être trop abattue. Nous sommes perdus, me dit-elle les larmes aux yeux. Je m'efforçai en vain de la consoler par mes caresses. Mes propres pleurs trahissoient mon désespoir & ma consternation. En effet, nous étions ruinés si absolument, qu'il ne nous restoit pas une chemise.

Je pris le parti d'envoyer chercher sur le champ M. Lescaut. Il me conseilla d'aller à l'heure même chez M. le lieutenant de police & chez M. le grand prevôt de Paris. J'y allai; mais ce fut pour mon plus grand malheur; car outre que cette démarche, & celles que je fis faire à ces deux officiers de justice, ne produisirent rien, je donnai le tems à Lescaut d'entretenir sa sœur, & de lui inspirer pendant mon absence une horrible résolution. Il lui parla de M. de G.... M.... vieux voluptueux, qui payoit prodiguement les plaisirs, & il lui fit envisager tant d'avantages à se mettre à sa solde,

que troublée comme elle l'étoit par notre diſgrace, elle entra dans tout ce qu'il entreprit de lui perſuader. Cet honorable marché fut conclu avant mon retour, & l'exécution remiſe au lendemain, après que Leſcaut auroit prévenu M. de G.... M.... Je le trouvai, qui m'attendoit au logis; mais Manon s'étoit couchée dans ſon appartement, & elle avoit donné ordre à ſon laquais de me dire qu'ayant beſoin d'un peu de repos, elle me prioit de la laiſſer ſeule pendant cette nuit. Leſcaut me quitta, après m'avoir offert quelques piſtoles que j'acceptai. Il étoit près de quatre heures, lorſque je me mis au lit, & m'y étant encore occupé long-tems des moyens de rétablir ma fortune, je m'endormis ſi tard, que je ne pus me réveiller que vers onze heures ou midi. Je me levai promptement, pour aller m'informer de la ſanté de Manon: on me dit qu'elle étoit ſortie une heure auparavant avec ſon frère, qui étoit venu la prendre dans un carroſſe de louage. Quoiqu'une telle partie, faite avec Leſcaut me parût myſtérieuſe, je me fis violence pour ſuſpendre mes ſoupçons. Je laiſſai couler quelques heures que je paſſai à lire. Enfin, n'étant plus le maître de mon inquiétude, je me promenai à grands pas dans nos appartemens. J'apperçus, dans celui de Manon, une lettre cachetée qui étoit ſur ſa table. L'adreſſe étoit à moi, & l'écriture de ſa main. Je l'ouvris avec un

frisson mortel ; elle étoit conçue en ces termes :

Je te jure, mon cher chevalier, que tu es l'idole de mon cœur, & qu'il n'y a que toi au monde, que je puisse aimer de la façon dont je t'aime ; mais ne vois-tu pas, ma pauvre chère ame, que dans l'état où nous sommes réduits, c'est une sotte vertu que la fidélité ? Crois-tu qu'on puisse être bien tendre, lorsqu'on manque de pain ? La faim me causeroit quelque méprise fatale ; je rendrois quelque jour le dernier soupir, en croyant en pousser un d'amour. Je t'adore, compte là-dessus ; mais laisse-moi, pour quelque tems, le ménagement de notre fortune. Malheur à qui va tomber dans mes filets ! Je travaille pour rendre mon chevalier riche & heureux. Mon frère t'apprendra des nouvelles de ta Manon, & qu'elle a pleuré de la nécessité de te quitter.

Je demeurai, après cette lecture, dans un état qui me feroit difficile à décrire ; car j'ignore encore aujourd'hui par quelle espèce de sentiment je fus alors agité. Ce fut une de ces situations uniques, auxquelles on n'a rien éprouvé qui soit semblable : on ne sauroit les expliquer aux autres, parce qu'ils n'en ont pas l'idée ; & l'on a peine à se les bien démêler à soi-même, parce qu'étant seules de leur espèce, cela ne se lie à rien dans la mémoire, & ne peut même être rapproché d'aucun sentiment connu. Cependant de quelque nature

que fussent les miens, il est certain qu'il devoit y entrer de la douleur, du dépit, de la jalousie & de la honte. Heureux, s'il n'y fût pas entré encore plus d'amour! Elle m'aime, je le veux croire; mais ne faudroit-il pas, m'écriai-je, qu'elle fût un monstre pour me haïr? Quels droits eut-on jamais sur un cœur, que je n'aye pas sur le sien? Que me reste-t-il à faire pour elle, après tout ce que je lui ai sacrifié! Cependant elle m'abandonne! & l'ingrate se croit à couvert de mes reproches, en me disant qu'elle ne cesse pas de m'aimer. Elle appréhende la faim: Grand Dieu! quelle grossiéreté de sentimens; & que c'est répondre mal à ma délicatesse! Je ne l'ai pas appréhendée, moi qui m'y expose si volontiers pour elle, en renonçant à ma fortune, & aux douceurs de la maison de mon père; moi, qui me suis retranché jusqu'au nécessaire, pour satisfaire jusqu'à ses humeurs & ses caprices! Elle m'adore, dit-elle. Si tu m'adorois, ingrate, je sais bien de qui tu aurois pris des conseils, tu ne m'aurois pas quitté, du moins, sans me dire adieu. C'est à moi qu'il faut demander quelles peines cruelles on sent à se séparer de ce qu'on adore. Il faudroit avoir perdu l'esprit pour s'y exposer volontairement.

Mes plaintes furent interrompues par une visite à laquelle je ne m'attendois pas. Ce fut celle de Lescaut. Bourreau, lui dis-je en mettant l'épée à la

main, où est Manon ? qu'en as-tu fait ? Ce mouvement l'effraya : il me répondit que si c'étoit ainsi que je le recevois, lorsqu'il venoit me rendre compte du service le plus considérable qu'il eût pu me rendre, il alloit se retirer & ne remettroit jamais le pied chez moi. Je courus à la porte de la chambre, que je fermai soigneusement. Ne t'imagine pas, lui dis-je en me tournant vers lui, que tu puisses me prendre encore une fois pour dupe, & me tromper par des fables. Il faut défendre ta vie, ou me faire retrouver Manon. Ah ! que vous êtes vif, repartit-il ! c'est l'unique sujet qui m'amène. Je viens vous annoncer un bonheur auquel vous ne pensez pas, & pour lequel vous reconnoîtrez peut-être que vous m'avez quelqu'obligation. Je voulus être éclairci sur le champ.

Il me raconta que Manon ne pouvant soutenir la crainte de la misère, & sur-tout l'idée d'être obligée tout d'un coup à la réforme de notre équipage, l'avoit prié de lui procurer la connoissance de M. de G. M. qui passoit pour un homme généreux. Il n'eut garde de me dire que le conseil étoit venu de lui, ni qu'il eût préparé les voies, avant que de l'y conduire. Je l'y ai menée ce matin, continua-t-il, & cet honnête homme a été si charmé de son mérite, qu'il l'a invitée d'abord à lui tenir compagnie à sa maison de campagne, où il est allé passer quelques jours.

Moi, ajouta Lescaut, qui ai pénétré tout d'un coup de quel avantage cela pouvoit être pour vous, je lui ai fait entendre adroitement que Manon avoit essuyé des pertes considérables, & j'ai tellement piqué sa générosité, qu'il a commencé par lui faire un présent de deux cens pistoles. Je lui ai dit que cela étoit honnête pour le présent; mais que l'avenir améneroit à ma sœur de grands besoins; qu'elle s'étoit chargée d'ailleurs du soin d'un jeune frère, qui nous étoit resté sur les bras après la mort de nos père & mère, & que s'il la croyoit digne de son estime, il ne la laisseroit pas souffrir dans ce pauvre enfant, qu'elle regardoit comme la moitié d'elle-même. Ce récit n'a pas manqué de l'attendrir. Il s'est engagé à louer une maison commode, pour vous & pour Manon; c'est vous-même, qui êtes ce pauvre petit frère orphelin: il a promis de vous meubler honnêtement, & de vous fournir tous les mois quatre cens bonnes livres, qui en feront, si je compte bien, quatre mille huit cens à la fin de chaque année. Il a laissé ordre à son intendant, avant que de partir pour sa campagne, de chercher une maison, & de la tenir prête pour son retour. Vous reverrez alors Manon, qui m'a chargé de vous embrasser mille fois pour elle, & de vous assurer qu'elle vous aime plus que jamais.

Je m'assis en rêvant à cette bizarre disposition de mon sort. Je me trouvai dans un partage de

ſentimens, & par conſéquent dans une incertitude ſi difficile à terminer, que je demeurai longtems ſans répondre à quantité de queſtions, que Leſcaut me faiſoit confuſément. Ce fut dans ce moment que l'honneur & la vertu me firent ſentir encore les atteintes du remords, & que je jetai les yeux en ſoupirant vers Amiens, vers la maiſon de mon père, vers Saint-Sulpice, & vers tous les lieux où j'avois vécu dans l'innocence. Par quel immenſe eſpace n'étois-je pas ſéparé de cet heureux état! Je ne le voyois plus que de loin, comme une ombre, qui s'attiroit encore mes regrets & mes deſirs, mais trop foible pour exciter mes efforts. Par quelle fatalité, diſois-je, ſuis-je devenu ſi criminel? L'amour eſt une paſſion innocente; comment s'eſt-il changé pour moi en une ſource de baſſeſſes & de déſordres? Qui m'empêchoit de vivre tranquille & vertueux avec Manon? Pourquoi ne l'épouſois-je point, avant que d'obtenir rien de ſon amour? mon père qui m'aimoit ſi tendrement, n'y auroit-il pas conſenti, ſi je l'en euſſe preſſé avec des inſtances légitimes? Ah! mon père l'auroit chérie lui-même, comme une fille charmante, trop digne d'être la femme de ſon fils: je ſerois heureux avec l'amour de Manon, avec l'affection de mon père, avec l'eſtime des honnêtes gens, avec les biens de la fortune, & la tranquillité de la vertu. Revers funeſte!

Quel est l'infâme personnage qu'on vient ici me proposer ? Quoi, j'irai partager...... mais y a-t-il à balancer, si c'est Manon qui l'a réglé, & si je la perds sans cette complaisance ? M. Lescaut, m'écriai-je en fermant les yeux, comme pour écarter de si chagrinantes réflexions, si vous avez eu dessein de me servir, je vous rends graces. Vous auriez pu prendre une voie plus honnête, mais c'est une chose finie, n'est-ce pas ? Ne pensons donc plus qu'à profiter de vos soins, & à remplir votre projet. Lescaut, à qui ma colère, suivie d'un fort long silence, avoit causé de l'embarras, fut ravi de me voir prendre un parti tout différent de celui qu'il avoit appréhendé sans doute ; il n'étoit rien moins que brave, & j'en eus de meilleures preuves dans la suite. Oui, oui, se hâta-t-il de me répondre, c'est un fort bon service, que je vous ai rendu, & vous verrez que nous en tirerons plus d'avantage que vous ne vous y attendez. Nous concertâmes de quelle manière nous pourrions prévenir les défiances que M. de G..... M..... pouvoit concevoir de notre fraternité, en me voyant plus grand, & un peu plus âgé peut-être qu'il ne se l'imaginoit. Nous ne trouvâmes point d'autre moyen, que de prendre devant lui un air simple & provincial, & de lui faire croire que j'étois dans le dessein d'entrer dans l'état ecclésiastique, & que j'allois pour cela tous

les jours au collège. Nous résolûmes aussi que je me mettrois fort mal, la première fois que je serois admis à l'honneur de le saluer. Il revint à la ville, trois ou quatre jours après. Il conduisit lui-même Manon, dans la maison que son intendant avoit eu soin de préparer. Elle fit avertir aussitôt Lescaut de son retour; & celui-ci m'en ayant donné avis, nous nous rendîmes tous deux chez elle. Le vieil amant en étoit déjà sorti.

Malgré la résignation avec laquelle je m'étois soumis à ses volontés, je ne pus réprimer le murmure de mon cœur en la revoyant. Je lui parus triste & languissant. La joie de la retrouver ne l'emportoit pas tout-à-fait sur le chagrin de son infidélité. Elle au contraire paroissoit transportée du plaisir de me revoir. Elle me fit des reproches de ma froideur. Je ne pus m'empêcher de laisser échapper les noms de perfide & d'infidelle, que j'accompagnai d'autant de soupirs. Elle me railla d'abord de ma simplicité; mais lorsqu'elle vit mes regards s'attacher toujours tristement sur elle, & la peine que j'avois à tolérer un changement si contraire à mon honneur & à mes desirs, elle passa seule dans son cabinet. Je la suivis, un moment après. Je l'y trouvai toute en pleurs. Je lui demandai ce qui les causoit. Il t'est bien aisé de le voir, me dit-elle; comment veux-tu que je vive, si ma vie n'est plus propre qu'à

te causer un air sombre & chagrin ? Tu ne m'as pas fait une seule caresse depuis une heure que tu es ici, & que tu as reçu les miennes avec la majesté du grand turc au serrail.

Ecoutez, Manon, lui répondis-je en l'embrassant, je ne puis vous cacher que j'ai le cœur mortellement affligé. Je ne parle point à présent des alarmes où votre fuite imprévue m'a jeté, ni de la cruauté que vous avez eue de m'abandonner sans un mot de consolation, après avoir passé la nuit dans un autre lit que le mien. Le charme de votre présence m'en feroit oublier davantage. Mais croyez-vous que je puisse penser sans soupirs, & même sans larmes, continuai-je en en versant quelques-unes, à la triste & malheureuse vie que vous voulez que je mène dans cette maison ? Laissons ma naissance & mon honneur à part; ce ne sont plus des raisons si foibles, qui doivent entrer en concurrence avec un amour tel que le mien; mais cet amour même, ne vous imaginez-vous pas qu'il gémit de se voir si mal récompensé, ou plutôt traité si cruellement par une ingrate & dure maîtresse..... Elle m'interrompit : tenez, dit-elle, mon chevalier, il est inutile de me tourmenter par des reproches, qui me percent le cœur, lorsqu'ils viennent de vous. Je vois ce qui vous blesse. J'avois espéré que vous consentiriez au projet que j'avois fait pour rétablir un peu notre for-

tune, & c'étoit pour ménager votre délicateſſe que j'avois commencé à l'exécuter ſans votre participation; mais j'y renonce, puiſque vous ne l'approuvez pas. Elle ajouta qu'elle ne me demandoit qu'un peu de complaiſance pour le reſte du jour; qu'elle avoit déjà reçu deux cens piſtoles de ſon vieil amant, & qu'il lui avoit promis de lui apporter le ſoir un beau collier de perles, avec d'autres bijoux, & par-deſſus cela la moitié de la penſion annuelle qu'il lui avoit promiſe. Laiſſez-moi ſeulement le tems, me dit-elle, de recevoir ſes préſens; je vous jure qu'il ne pourra ſe vanter, des avantages que je lui ai donnés ſur moi, car je l'ai remis juſqu'à préſent à la ville. Il eſt vrai qu'il m'a baiſé plus d'un million de fois les mains; il eſt juſte qu'il paye ce plaiſir, & ce ne ſera point trop que cinq ou ſix mille francs, en proportionnant le prix à ſes richeſſes & à ſon âge.

Sa réſolution me fut beaucoup plus agréable, que l'eſpérance des 5000 livres. J'eus lieu de reconnoître que mon cœur n'avoit point encore perdu tout ſentiment d'honneur, puiſqu'il étoit ſi ſatisfait d'échapper à l'infamie. Mais j'étois né pour de courtes joies & de longues douleurs. La fortune ne me ſauva d'un précipice, que pour me faire tomber dans un autre. Lorſque j'eus marqué à Manon par mille careſſes, combien je me croyois heureux de ſon changement, je lui dis

qu'il falloit en instruire M. Lescaut, afin que nos mesures se prissent de concert. Il en murmura d'abord; mais les quatre ou cinq mille livres d'argent comptant le firent entrer gaiement dans nos vues. Il fut donc réglé que nous nous trouverions tous à souper avec M. de G..... M..... & cela pour deux raisons, l'une, pour nous donner le plaisir d'une scène agréable, en me faisant passer pour un écolier, frère de Manon; l'autre, pour empêcher ce vieux libertin de s'émanciper trop avec ma maitresse, par le droit qu'il croiroit s'être acquis en payant si libéralement d'avance. Nous devions nous retirer, Lescaut & moi, lorsqu'il monteroit à la chambre où il comptoit passer la nuit : & Manon, au lieu de le suivre, nous promit de sortir, & de la venir passer avec moi. Lescaut se chargea du soin d'avoir exactement un carrosse à la porte.

L'heure du souper étant venue, M. de G..... M..... ne se fit pas attendre long-tems. Lescaut étoit avec sa sœur dans la salle. Le premier compliment du vieillard fut d'offrir à sa belle un collier, des bracelets, & des pendans de perles, qui valoient au moins mille écus. Il lui compta ensuite, en beaux louis d'or, la somme de deux mille quatre cens livres, qui faisoient la moitié de la pension. Il assaisonna son présent de quantité de douceurs, dans le goût de la vieille cour. Manon ne put lui refuser quelques baisers; c'étoit autant de droits

q'uelle acquéroit, ſur l'argent qu'il lui mettoit entre les mains. J'étois à la porte, où je prêtois l'oreille, en attendant que Leſcaut m'avertît d'entrer.

Il vint me prendre par la main, lorſque Manon eût ſerré l'argent & les bijoux; me conduiſant vers M. de G.... M.... il m'ordonna de lui faire la révérence. J'en fis deux ou trois des plus profondes. Excuſez, Monſieur, lui dit Leſcaut; c'eſt un enfant fort neuf. Il eſt bien éloigné, comme vous voyez, d'avoir les airs de Paris; mais nous eſpérons qu'un peu d'uſage le façonnera. Vous aurez l'honneur de voir ici ſouvent Monſieur, ajouta-t-il en ſe tournant vers moi; faites bien votre profit d'un ſi bon modèle. Le vieil amant parut prendre plaiſir à me voir. Il me donna deux ou trois petits coups ſur la joue, en me diſant que j'étois un joli garçon, mais qu'il falloit être ſur mes gardes à Paris, où les jeunes gens ſe laiſſent aller facilement à la débauche. Leſcaut l'aſſura que j'étois naturellement ſi ſage, que je ne parlois que de me faire prêtre, & que tout mon plaiſir étoit à faire de petites chapelles. Je lui trouve de l'air de Manon, reprit le vieillard en me hauſſant le menton avec la main. Je répondis d'un air niais: Monſieur, c'eſt que nos deux chairs ſe touchent de bien proche; auſſi, j'aime ma ſœur Manon comme un autre moi-même. L'entendez-vous, dit-il à Leſcaut? Il a de l'eſprit. C'eſt

dommage que cet enfant-là n'ait pas un peu plus de monde. Ho, Monſieur, repris-je, j'en ai vu beaucoup chez nous dans les égliſes, & je crois bien que j'en trouverai à Paris de plus ſots que moi. Voyez, ajouta-t-il, cela eſt admirable pour un enfant de province. Toute notre converſation fut à-peu-près du même genre, pendant le ſouper. Manon, qui étoit étourdie, fut ſur le point, pluſieurs fois, de gâter tout par ſes éclats de rire. Je trouvai l'occaſion, en ſoupant, de lui raconter ſa propre hiſtoire, & le mauvais ſort qui le menaçoit. Leſcaut & Manon trembloient pendant mon récit, ſur-tout lorſque je faiſois ſon portrait au naturel ; mais l'amour-propre l'empêcha de s'y reconnoître, & je l'achevai ſi adroitement qu'il fut le premier à le trouver fort riſible. Vous verrez que ce n'eſt pas ſans raiſon, que je me ſuis étendu ſur cette ridicule ſcène. Enfin, l'heure du ſommeil étant arrivée, il parla d'amour & d'impatience. Nous nous retirâmes, Leſcaut & moi. On le conduiſit à ſa chambre ; & Manon, étant ſortie ſous quelque prétexte, nous vint joindre à la porte. Le carroſſe, qui nous attendoit trois ou quatre maiſons plus bas, s'avança pour nous recevoir. Nous nous éloignâmes, en un inſtant, du quartier.

Quoiqu'à mes propres yeux, cette action fût une véritable friponnerie, ce n'étoit pas la plus injuſte que je cruſſe avoir à me reprocher. J'avois plus

plus de ſcrupule ſur l'argent que j'avois acquis au jeu. Cependant nous profitâmes auſſi peu de l'un que de l'autre, & le ciel permit que la plus légère de ces deux injuſtices fût la plus rigoureuſement punie.

M. de G.... M.... ne tarda pas long-tems à s'appercevoir qu'il étoit dupé. Je ne ſais s'il fit, dès le ſoir même, quelques démarches pour nous découvrir; mais il eut aſſez de crédit pour n'en pas faire long-tems d'inutiles, & nous aſſez d'imprudence, pour compter trop ſur la grandeur de Paris, & ſur l'éloignement qu'il y avoit de notre quartier au ſien. Non-ſeulement il fut informé de notre demeure, & de nos affaires préſentes, mais il apprit auſſi qui j'étois, la vie que j'avois menée à Paris, l'ancienne liaiſon de Manon avec B..., la tromperie qu'elle lui avoit faite; en un mot, toutes les parties ſcandaleuſes de notre hiſtoire. Il prit là-deſſus la réſolution de nous faire arrêter, & de nous faire traiter moins comme des criminels, que comme de fiefés libertins. Nous étions encore au lit, lorſqu'un exempt de police entra dans notre chambre, avec une demi-douzaine de gardes. Ils ſe ſaiſirent d'abord de notre argent, ou plutôt de celui de M. de G.... M..., & nous ayant fait lever bruſquement, ils nous conduiſirent à la porte, où nous trouvâmes deux carroſſes, dans l'un deſquels la pauvre Manon fut enlevée ſans

explication, & moi traîné dans l'autre à Saint-Lazare. Il faut avoir éprouvé de tels revers, pour juger du désespoir qu'ils peuvent causer. Nos gardes eurent la dureté de ne me pas permettre d'embrasser Manon, ni de lui dire une parole. J'ignorai long-tems ce qu'elle étoit devenue. Ce fut sans doute un bonheur pour moi, de ne l'avoir pas su d'abord; car une catastrophe si terrible m'auroit fait perdre le sens, & peut-être la vie.

Ma malheureuse maitresse fut donc enlevée, à mes yeux, & menée dans une retraite que j'ai horreur de nommer. Quel sort pour une créature toute charmante, qui eût occupé le premier trône du monde, si tous les hommes eussent eu mes yeux & mon cœur! On ne l'y traita pas barbarement; mais elle fut resserrée dans une étroite prison, seule, & condamnée à remplir tous les jours une certaine tâche de travail, comme une condition nécessaire pour obtenir quelque dégoûtante nourriture. Je n'appris ce triste détail que long-tems après, lorsque j'eus essuyé moi-même plusieurs mois d'une rude & ennuyeuse pénitence. Mes gardes ne m'ayant point averti non plus du lieu où ils avoient ordre de me conduire, je ne connus mon destin qu'à la porte de Saint-Lazare. J'aurois préféré la mort dans ce moment, à l'état où je me crus près de tomber. J'avois de terribles idées de cette maison. Ma frayeur augmenta, lorsqu'en

entrant, les gardes visitèrent une seconde fois mes poches, pour s'assurer qu'il ne me restoit, ni armes, ni moyens de défense. Le supérieur parut à l'instant; il étoit prévenu sur mon arrivée. Il me salua avec beaucoup de douceur. Mon père, lui dis-je, point d'indignités. Je perdrai mille vies, avant que d'en souffrir une. Non, non, Monsieur, me répondit-il; vous prendrez une conduite sage, & nous serons contens l'un de l'autre. Il me pria de monter dans une chambre haute. Je le suivis sans résistance. Les archers nous accompagnèrent jusqu'à la porte; & le supérieur, y étant entré avec moi, leur fit signe de se retirer.

Je suis donc votre prisonnier, lui dis-je! Eh bien, mon père, que prétendez-vous faire de moi? Il me dit qu'il étoit charmé de me voir prendre un ton raisonnable; que son devoir seroit de travailler à m'inspirer le goût de la vertu & de la religion, & le mien de profiter de ses exhortations & de ses conseils; que pour peu que je voulusse répondre aux attentions qu'il auroit pour moi, je ne trouverois que du plaisir dans ma solitude. Ah! du plaisir, repris-je; vous ne savez pas, mon père, l'unique chose qui est capable de m'en faire goûter! Je le sais, reprit-il; mais j'espère que votre inclination changera. Sa réponse me fit comprendre qu'il étoit instruit de mes aventures, & peut-être de mon nom. Je le priai de m'éclaircir. Il

me dit naturellement qu'on l'avoit informé de tout.

Cette connoiſſance fut le plus rude de tous mes châtimens. Je me mis à verſer un ruiſſeau de larmes, avec toutes les marques d'un affreux déſeſpoir. Je ne pouvois me conſoler d'une humiliation, qui alloit me rendre la fable de toutes les perſonnes de ma connoiſſance, & la honte de ma famille. Je paſſai ainſi huit jours dans le plus profond abattement, ſans être capable de rien entendre, ni de m'occuper d'autre choſe que de mon opprobre. Le ſouvenir même de Manon n'ajoutoit rien à ma douleur. Il n'y entroit, du moins, que comme un ſentiment qui avoit précédé cette nouvelle peine, & la ſituation dominante de mon ame étoit la honte & la confuſion. Il y a eu des perſonnes, qui connoiſſent la force de ces mouvemens particuliers du cœur. Le commun des hommes n'eſt ſenſible qu'à cinq ou ſix paſſions, dans le cercle deſquelles leur vie ſe paſſe, & où toutes leurs agitations ſe réduiſent. Otez-leur l'amour & la haine, le plaiſir & la douleur, l'eſpérance & la crainte, ils ne ſentent plus rien. Mais les perſonnes d'un caractère plus noble peuvent être émues de mille façons différentes; il ſemble qu'elles ayent plus de cinq ſens, & qu'elles puiſſent recevoir des idées & des ſenſations qui paſſent les bornes ordinaires de la nature. Et

comme elles ont un ſentiment de cette grandeur, qui les élève au-deſſus du vulgaire, il n'y a rien dont elles ſoient plus jalouſes. De-là vient qu'elles ſouffrent ſi impatiemment le mépris & la riſée, & que la honte eſt une de leurs plus violentes agitations.

J'avois ce triſte avantage à Saint-Lazare. Ma triſteſſe parut ſi exceſſive au ſupérieur, qu'en appréhendant les ſuites, il crut devoir me traiter avec beaucoup de douceur & d'indulgence. Il me viſitoit deux ou trois fois le jour. Il me prenoit ſouvent avec lui, pour faire un tour de jardin, & ſon zèle s'épuiſoit en exhortations & en avis ſalutaires. Je les recevois avec douceur. Je lui marquois même de la reconnoiſſance. Il en tiroit l'eſpoir de ma converſion. Vous êtes d'un naturel ſi doux & ſi aimable, me dit-il un jour, que je ne puis comprendre les déſordres dont on vous accuſe. Deux choſes m'étonnent, l'une, comment avec de ſi bonnes qualités vous avez pu vous livrer à l'excès du libertinage; & l'autre, que j'admire encore plus, comment vous recevez ſi volontiers mes conſeils & mes inſtructions, après avoir vécu pluſieurs années dans l'habitude du déſordre. Si c'eſt repentir, vous êtes un exemple ſignalé des miſéricordes du ciel; ſi c'eſt bonté naturelle, vous avez du moins un excellent fond de caractère, qui me fait eſpérer que nous

n'aurons pas besoin de vous retenir ici long-tems, pour vous ramener à une vie honnête & réglée. Je fus ravi de lui voir cette opinion de moi. Je résolus de l'augmenter, par une conduite qui pût le satisfaire entièrement, persuadé que c'étoit le plus sûr moyen d'abréger ma prison. Je lui demandai des livres. Il fut surpris que m'ayant laissé le choix de ceux que je voulois lire, je me déterminai pour quelques auteurs sérieux. Je feignis de m'appliquer à l'étude avec un extrême attachement, & je lui donnai ainsi, dans toutes les occasions, des preuves du changement qu'il désiroit.

Cependant il n'étoit qu'extérieur. Je dois le confesser à ma honte ; je jouai, à Saint-Lazare, le personnage d'un hypocrite. Au lieu d'étudier, quand j'étois seul, je ne m'occupois qu'à gémir de ma destinée. Je maudissois ma prison & la tyrannie qui m'y retenoit. Je n'eus pas plutôt quelque relâche du côté de cet accablement où m'avoit jeté la confusion, que je retombai dans les tourmens de l'amour. L'absence de Manon, l'incertitude de son sort, la crainte de ne la revoir jamais, étoient l'unique objet de mes tristes méditations. Je me la figurois dans les bras de G... M... ; car c'étoit la pensée que j'avois eue d'abord ; & loin de m'imaginer qu'il lui eût fait le même traitement qu'à moi, j'étois persuadé qu'il ne m'a-

voit fait éloigner que pour la posséder tranquillement. Je passois ainsi des jours & des nuits, dont la longueur me paroissoit éternelle. Je n'avois d'espérance, que dans le succès de mon hypocrisie. J'observois soigneusement le visage & les discours du supérieur, pour m'assurer de ce qu'il pensoit de moi; & je me faisois une étude de lui plaire, comme à l'arbitre de ma destinée. Il me fut aisé de reconnoître que j'étois parfaitement dans ses bonnes graces. Je ne doutai plus qu'il ne fût disposé à me rendre service. Je pris un jour la hardiesse de lui demander, si c'étoit de lui que mon élargissement dépendoit. Il me dit qu'il n'en étoit pas absolument le maître, mais que sur son témoignage, il espéroit que M. de G.... M...., à la sollicitation duquel M. le lieutenant général de police m'avoit fait renfermer, consentiroit à me rendre la liberté. Puis-je me flatter, repris-je doucement, que deux mois de prison, que j'ai déjà essuyés, lui paroîtront une expiation suffisante! Il me promit de lui en parler, si je le souhaitois. Je le priai instamment de me rendre ce bon office. Il m'apprit, deux jours après, que G.... M.... avoit été si touché du bien qu'il avoit entendu dire de moi, que non seulement il paroissoit être dans le dessein de me laisser voir le jour, mais qu'il avoit même marqué beaucoup d'envie de me connoître plus particulièrement, & qu'il

ſe propoſoit de me rendre une viſite dans ma priſon. Quoique ſa préſence ne pût m'être agréable, je la regardai comme un acheminement prochain à ma liberté.

Il vint effectivement à Saint-Lazare. Je lui trouvai l'air plus grave & moins ſot, qu'il ne l'avoit eu dans la maiſon de Manon. Il me tint quelques diſcours de bon ſens ſur ma mauvaiſe conduite. Il ajouta, pour juſtifier apparemment ſes propres déſordres, qu'il étoit permis à la foibleſſe des hommes de ſe procurer certains plaiſirs que la nature exige, mais que la friponnerie & les artifices honteux méritoient d'être punis. Je l'écoutai avec un air de ſoumiſſion dont il parut être ſatisfait. Je ne m'offenſai pas même de lui entendre faire quelques railleries ſur ma fraternité avec Leſcaut & Manon, & ſur les petites chapelles, dont il ſuppoſoit, me dit-il, que j'avois dû faire un grand nombre à Saint-Lazare, puiſque je trouvois tant de plaiſir à cette pieuſe occupation. Mais il lui échappa, malheureuſement pour lui & pour moi-même, de me dire que Manon en auroit fait auſſi, ſans doute, de fort jolies à l'hôpital. Malgré le frémiſſement que le nom d'hôpital me cauſa, j'eus encore le pouvoir de le prier, avec douceur, de s'expliquer. Hé oui, reprit-il, il y a deux mois qu'elle apprend la ſageſſe à l'hôpital général, & je ſouhaite qu'elle

en ait tiré autant de profit, que vous à Saint-Lazare.

Quand j'aurois eu une prison éternelle, ou la mort même présente à mes yeux, je n'aurois pas été le maître de mon transport, à cette affreuse nouvelle. Je me jetai sur lui avec une si furieuse rage, que j'en perdis la moitié de mes forces. J'en eus assez néanmoins pour le renverser par terre, & pour le prendre à la gorge. Je l'étranglois, lorsque le bruit de sa chûte, & quelques cris aigus, que je lui laissois à peine la liberté de pousser, attirèrent le supérieur & plusieurs religieux dans ma chambre. On le délivra de mes mains. J'avois presque perdu moi-même la force & la respiration. O Dieu! m'écriai-je en poussant mille soupirs; justice du ciel! faut-il que je vive un moment, après une telle infamie? Je voulus me jeter encore sur le barbare qui venoit de m'assassiner. On m'arrêta. Mon désespoir, mes cris & mes larmes passoient toute imagination. Je fis des choses si étonnantes, que tous les assistans qui en ignoroient la cause, se regardoient les uns les autres avec autant de frayeur que de surprise. M. de G.... M..... rajustoit pendant ce tems-là sa perruque & sa cravate, & dans le dépit d'avoir été si maltraité, il ordonnoit au supérieur de me resserrer plus étroitement que jamais, & de me punir par tous les châtimens qu'on sait

être usités à Saint-Lazare. Non, Monsieur, lui dit le supérieur; ce n'est point avec une personne de la naissance de M. le chevalier, que nous agirons de cette manière. Il est si doux, d'ailleurs, & si honnête, que j'ai peine à comprendre qu'il se soit porté à cet excès sans de fortes raisons. Cette réponse acheva de déconcerter M. de G.... M..... Il sortit en disant qu'il sauroit faire plier, & le supérieur, & moi, & tous ceux qui oseroient lui résister.

Le supérieur, ayant ordonné à ses religieux de le conduire, demeura seul avec moi. Il me conjura de lui apprendre promptement d'où venoit ce désordre. O mon père! lui dis-je en continuant de pleurer comme un enfant, figurez-vous la plus horrible cruauté, imaginez-vous la plus détestable de toutes les barbaries: c'est l'action que l'indigne G.... M..... a eu la lâcheté de commettre. Oh! il m'a percé le cœur. Je n'en reviendrai jamais. Je veux vous raconter tout, ajoutai-je en sanglotant. Vous êtes bon; vous aurez pitié de moi. Je lui fis un récit abrégé de la longue & insurmontable passion que j'avois pour Manon, de la situation florissante de notre fortune avant que nous eussions été dépouillés par nos propres domestiques, des offres que G.... M..... avoit faites à ma maitresse, de la conclusion de leur marché & de la manière dont il avoit été rompu. Je lui

repréſentai les choſes, à la vérité, du côté le plus favorable pour nous : voilà, continuai-je, de quelle ſource eſt venu le zèle de M. de G.... M.... pour ma converſion. Il a eu le crédit de me faire renfermer ici, par un pur motif de vengeance. Je le lui pardonne : mais, mon père, ce n'eſt pas tout ; il a fait enlever cruellement la plus chère moitié de moi-même, il l'a fait mettre honteuſement à l'hôpital, il a eu l'impudence de me l'annoncer aujourd'hui de ſa propre bouche. A l'hôpital, mon père ! O ciel ! ma charmante maitreſſe, ma chère reine à l'hôpital, comme la plus infâme de toutes les créatures ! Où trouverai-je aſſez de force, pour ne pas mourir de douleur & de honte ! Le bon père, me voyant dans cet excès d'affliction, entreprit de me conſoler. Il me dit qu'il n'avoit jamais compris mon aventure, de la manière dont je la racontois ; qu'il avoit ſu, à la vérité, que je vivois dans le déſordre, mais qu'il s'étoit figuré que ce qui avoit obligé M. de G.... M..... d'y prendre intérêt, étoit quelque liaiſon d'eſtime & d'amitié avec ma famille ; qu'il ne s'en étoit expliqué à lui-même que ſur ce pied ; que ce que je venois de lui apprendre mettroit beaucoup de changement dans mes affaires, & qu'il ne doutoit point que le récit fidelle qu'il avoit deſſein d'en faire à M. le lieutenant général de police, ne pût con-

tribuer à ma liberté. Il me demanda ensuite pourquoi je n'avois pas encore pensé à donner de mes nouvelles à ma famille, puisqu'elle n'avoit point eu de part à ma captivité. Je satisfis à cette objection par quelques raisons prises de la douleur que j'avois appréhendé de causer à mon père, & de la honte que j'en aurois ressentie moi-même. Enfin il me promit d'aller de ce pas chez le lieutenant de police, ne fut-ce, ajouta-t-il, que pour prévenir quelque chose de pis de la part de M. de G...: M..... qui est sorti de cette maison fort mal satisfait, & qui est assez considéré pour se faire redouter.

J'attendis le retour du père avec toutes les agitations d'un malheureux qui touche au moment de sa sentence. C'étoit pour moi un supplice inexprimable, de me représenter Manon à l'hôpital. Outre l'infamie de cette demeure, j'ignorois de quelle manière elle y étoit traitée; & le souvenir de quelques particularités, que j'avois entendues de cette maison d'horreur, renouveloit à tous momens mes transports. J'étois tellement résolu de la secourir, à quelque prix & par quelque moyen que ce pût être, que j'aurois mis le feu à Saint-Lazare, s'il m'eût été impossible d'en sortir autrement. Je réfléchis donc sur les voies que j'avois à prendre, s'il arrivoit que le lieutenant général de police continuât de m'y retenir

malgré moi. Je mis mon induſtrie à toutes les épreuves, je parcourus toutes les poſſibilités. Je ne vis rien qui pût m'aſſurer d'une évaſion certaine, & je craignis d'être renfermé plus étroitement, ſi je faiſois une tentative malheureuſe. Je me rappelai le nom de quelques amis, de qui je pouvois eſpérer du ſecours; mais quel moyen de leur faire ſavoir ma ſituation? Enfin, je crus avoir formé un plan ſi adroit, qu'il pourroit réuſſir; & je remis à l'arranger encore mieux après le retour du père ſupérieur, ſi l'inutilité de ſa démarche me le rendoit néceſſaire. Il ne tarda point à revenir. Je ne vis pas ſur ſon viſage, les marques de joie qui accompagnent une bonne nouvelle. J'ai parlé, me dit-il, à monſieur le lieutenant général de police, mais je lui ai parlé trop tard. M. de G.... M..... l'eſt allé voir en ſortant d'ici, & l'a ſi fort prévenu contre vous, qu'il étoit ſur le point de m'envoyer de nouveaux ordres, pour vous reſſerrer davantage.

Cependant lorſque je lui ai appris le fond de vos affaires, il a paru s'adoucir beaucoup; & riant un peu de l'incontinence du vieux M. de G.... M...., il m'a dit qu'il falloit vous laiſſer ici ſix mois, pour le ſatisfaire; d'autant mieux, a-t-il dit, que cette demeure ne ſauroit vous être inutile. Il m'a recommandé de vous traiter honnête-

ment, & je vous réponds que vous ne vous plaindrez point de mes manières.

Cette explication du bon supérieur fut assez longue, pour me donner le tems de faire une sage réflexion. Je conçus que je m'exposerois à renverser mes desseins, si je lui marquois trop d'empressement pour ma liberté. Je lui témoignai au contraire, que dans la nécessité de me soumettre, c'étoit une douce consolation pour moi d'avoir quelque part à son estime. Je le priai ensuite, sans affectation, de m'accorder une grace, qui n'étoit de nulle importance pour personne, & qui serviroit beaucoup à ma tranquillité; c'étoit de faire avertir un de mes amis, un saint ecclésiastique qui demeuroit à Saint-Sulpice, que j'étois à Saint-Lazare, & de permettre que je reçusse quelquefois sa visite. Cette faveur me fut accordée sans délibérer. C'étoit mon ami Tiberge dont il étoit question, non que j'espérasse de lui les secours nécessaires pour ma liberté; mais je voulois l'y faire servir comme un instrument éloigné, sans qu'il en eût même connoissance. En un mot, voici mon projet: je voulois écrire à Lescaut, & le charger, lui & nos amis communs, du soin de me délivrer. La première difficulté étoit de lui faire tenir ma lettre; ce devoit être l'office de Tiberge. Cependant, comme il le connoissoit pour le frère de ma maitresse, je craignois qu'il

n'eût peine à se charger de cette commission. Mon dessein étoit de renfermer ma lettre à Lescaut, dans une autre lettre, que je devois adresser à un honnête homme de ma connoissance, en le priant de rendre promptement la première à son adresse; & comme il étoit nécessaire que je visse Lescaut, pour nous accorder dans nos mesures, je voulois lui marquer de venir à Saint-Lazare, & de demander à me voir sous le nom de mon frère aîné, qui étoit venu exprès à Paris pour prendre connoissance de mes affaires. Je remettois à convenir avec lui des moyens qui nous paroîtroient les plus expéditifs & les plus sûrs. Le père supérieur fit avertir Tiberge, du desir que j'avois de l'entretenir. Ce fidelle ami ne m'avoit pas tellement perdu de vue, qu'il ignorât mon aventure; il savoit que j'étois à Saint-Lazare, & peut-être n'avoit-il pas été fâché de cette disgrace qu'il croyoit capable de me ramener au devoir. Il accourut aussitôt à ma chambre.

Notre entretien fut plein d'amitié. Il voulut être informé de mes dispositions. Je lui ouvris mon cœur sans réserve, excepté sur le dessein de ma fuite. Ce n'est pas à vos yeux, cher ami, lui dis-je, que je veux paroître ce que je ne suis point. Si vous avez cru trouver ici un ami sage & réglé dans ses desirs, un libertin réveillé par les châtimens du ciel, en un mot, un cœur dé-

gagé de l'amour & revenu des charmes de Manon, vous avez jugé trop favorablement de moi. Vous me revoyez tel que vous me laissâtes il y a quatre mois, toujours tendre, & toujours malheureux par cette fatale passion dans laquelle je ne me lasse point de chercher mon bonheur.

Il me répondit que l'aveu que je faisois, me rendoit inexcusable, qu'on voyoit bien des pécheurs, qui s'enivroient du faux bonheur du vice, jusqu'à le préférer honteusement à celui de la vertu; mais que c'étoit du moins à des images de bonheur qu'ils s'attachoient, & qu'ils étoient les dupes de l'apparence: mais que de reconnoître, comme je le faisois, que l'objet de mon attachement n'étoit propre qu'à me rendre coupable & malheureux, & de continuer à me précipiter volontairement dans l'infortune & dans le crime, c'étoit une contradiction d'idées & de conduite, qui ne faisoit pas honneur à ma raison.

Tiberge, repris-je, qu'il vous est aisé de vaincre, lorsqu'on n'oppose rien à vos armes! Laissez-moi raisonner à mon tour. Pouvez-vous prétendre que ce que vous appelez le bonheur de la vertu, soit exempt de peines, de traverses & d'inquiétudes? Quel nom donnerez-vous à la prison, aux croix, aux supplices & aux tortures des tyrans. Dites-vous, comme font les mystiques, que ce qui tourmente le corps est un bonheur pour

l'ame?

l'ame ? Vous n'oseriez le dire, c'est un paradoxe insoutenable. Ce bonheur, que vous relevez tant, est donc mêlé de mille peines; ou pour parler plus juste, ce n'est qu'un tissu de malheurs, au travers desquels on tend à la félicité. Or, si la force de l'imagination fait trouver du plaisir dans ces maux mêmes, parce qu'ils peuvent conduire à un terme heureux qu'on espère, pourquoi traitez-vous de contradictoire & d'insensée, dans ma conduite, une disposition toute semblable ? J'aime Manon; je tends au travers de mille douleurs à vivre heureux & tranquille auprès d'elle. La voie par où je marche est malheureuse, mais l'espérance d'arriver à mon terme y répand toujours de la douceur; & je me croirai trop bien payé, par un moment passé avec elle, de tous les chagrins que j'essuye pour l'obtenir. Toutes choses me paroissent donc égales, de votre côté & du mien; ou s'il y a quelque différence, elle est encore à mon avantage, car le bonheur que j'espère est proche, & l'autre est éloigné; le mien est de la nature des peines, c'est-à-dire, sensible au corps, & l'autre est d'une nature inconnue, qui n'est certaine que par la foi.

Tiberge parut effrayé de ce raisonnement. Il recula deux pas, en me disant de l'air le plus sérieux, que non-seulement ce que je venois de dire blessoit le bon sens, mais que c'étoit un malheu-

reux sophisme d'impiété & d'irréligion : car cette comparaison, ajouta-t-il, du terme de vos peines avec celui qui est proposé par la religion, est une idée des plus dépravées & des plus monstrueuses.

J'avoue, repris-je, qu'elle n'est pas juste; mais prenez-y garde, ce n'est pas sur elle que porte mon raisonnement. J'ai eu dessein d'expliquer ce que vous regardez comme une contradiction dans la persévérance d'un amour malheureux; & je crois avoir fort bien prouvé que si c'en est une, vous ne sauriez vous en sauver plus que moi. C'est à cet égard seulement que j'ai traité les choses d'égales, & je soutiens encore qu'elles le sont. Répondrez-vous que le terme de la vertu est infiniment supérieur à celui de l'amour? Qui refuse d'en convenir? Mais est-ce de quoi il est question? Ne s'agit-il pas de la force qu'ils ont, l'un & l'autre, pour faire supporter les peines. Jugeons-en par l'effet. Combien trouve-t-on de déserteurs de la sévère vertu, & combien en trouverez-vous peu de l'amour? Répondrez-vous encore que s'il y a des peines dans l'exercice du bien, elles ne sont pas infaillibles & nécessaires; qu'on ne trouve plus de tyrans ni de croix, & qu'on voit quantité de personnes vertueuses mener une vie douce & tranquille? Je vous dirai de même qu'il y a des amours paisibles & fortunés; & ce qui fait

encore une différence qui m'eſt extrêmement avantageuſe, j'ajouterai que l'amour, quoiqu'il trompe aſſez ſouvent, ne promet du moins que des ſatisfactions & des joies, au lieu que la religion veut qu'on s'attende à une pratique triſte & mortifiante. Ne vous alarmez pas, ajoutai-je en voyant ſon zèle prêt à s'effaroucher. L'unique choſe que je veux conclure ici, c'eſt qu'il n'y a point de plus mauvaiſe méthode pour dégoûter un cœur de l'amour, que de lui en décrier les douceurs, & de lui promettre plus de bonheur dans l'exercice de la vertu. De la manière dont nous ſommes faits, il eſt certain que notre félicité conſiſte dans le plaiſir; je défie qu'on s'en forme une autre idée: or, le cœur n'a pas beſoin de ſe conſulter long-tems, pour ſentir que de tous les plaiſirs les plus doux, ce ſont ceux de l'amour. Il s'apperçoit bientôt qu'on le trompe, lorſqu'on lui en promet ailleurs de plus charmans; & cette tromperie le diſpoſe à ſe défier des promeſſes les plus ſolides. Prédicateurs, qui voulez me ramener à la vertu, dites-moi qu'elle eſt indiſpenſablement néceſſaire; mais ne me déguiſez pas qu'elle eſt ſévère & pénible. Etabliſſez bien que les délices de l'amour ſont paſſagères, qu'elles ſont défendues, qu'elles ſeront ſuivies par d'éternelles peines; & ce qui fera peut-être encore plus d'impreſſion ſur moi, que plus elles ſont

douces & charmantes, plus le ciel sera magnifique à récompenser un si grand sacrifice; mais confessez qu'avec des cœurs tels que nous les avons, elles sont ici bas nos plus parfaites félicités.

Cette fin de mon discours rendit le calme à mon ami Tiberge. Il convint qu'il y avoit quelque chose de raisonnable dans mes pensées. La seule objection qu'il ajouta, fut de me demander pourquoi je n'entrois pas du moins dans mes propres principes, en sacrifiant mon amour à l'espérance de cette rémunération, dont je me faisois une si grande idée. O cher ami! lui répondis-je, c'est ici que je reconnois ma misère & ma foiblesse; hélas oui, c'est mon devoir d'agir comme je raisonne! Mais l'action est-elle en mon pouvoir? De quels secours n'aurois-je pas besoin pour oublier les charmes de Manon? Dieu me pardonne, reprit Tiberge, je pense que voici encore un de nos jansénistes. Je ne sais ce que je suis, repliquai-je, & je ne vois pas trop clairement ce qu'il faut être; mais je n'éprouve que trop la vérité de ce qu'ils disent.

Cette conversation servit du moins à renouveler la pitié de mon ami. Il comprit qu'il y avoit plus de foiblesse que de corruption dans mes désordres. Son amitié en fut plus disposée, dans la suite, à me donner des secours, sans lesquels j'aurois péri infailliblement de misère. Cependant je ne

lui fis pas la moindre ouverture du dessein que j'avois de m'échapper de Saint-Lazare. Je le priai seulement de se charger de ma lettre. Je l'avois préparée, avant qu'il fût venu, & je ne manquai point de prétextes pour colorer la nécessité où j'étois d'écrire. Il eut la fidélité de la porter exactement, & Lescaut reçut, avant la fin du jour, celle qui étoit pour lui.

Il me vint voir le lendemain, & il passa heureusement sous le nom de mon frère. Ma joie fut extrême, en l'appercevant dans ma chambre. J'en fermai la porte avec soin. Ne perdons pas un seul moment, lui dis-je? Apprenez-moi d'abord des nouvelles de Manon, & donnez-moi ensuite un bon conseil pour rompre mes fers. Il m'assura qu'il n'avoit pas vu sa sœur, depuis le jour qui avoit précédé mon emprisonnement; qu'il n'avoit appris son sort & le mien, qu'à force d'informations & de soins; que s'étant présenté deux ou trois fois à l'hôpital, on lui avoit refusé la liberté de lui parler. Malheureux G.... M...., m'écriai-je, que tu me le payeras cher!

Pour ce qui regarde votre délivrance, continue Lescaut, c'est une entreprise moins facile que vous ne pensez. Nous passâmes hier la soirée, deux de mes amis & moi, à observer toutes les parties extérieures de cette maison, & nous jugeâmes que vos fenêtres étant sur une cour en-

tourée de bâtimens, comme vous nous l'aviez marqué, il y auroit bien de la difficulté à vous tirer de-là. Vous êtes d'ailleurs au troisième étage, & nous ne pouvons introduire ici, ni cordes, ni échelles. Je ne vois donc nulle ressource du côté du dehors. C'est dans la maison même, qu'il faudroit imaginer quelque artifice. Non, repris-je, j'ai tout examiné, sur-tout depuis que ma clôture est un peu moins rigoureuse par l'indulgence du supérieur. La porte de ma chambre ne se ferme plus avec la clef; j'ai la liberté de me promener dans les galeries des religieux; mais tous les escaliers sont bouchés par des portes épaisses, qu'on a soin de tenir fermées la nuit & le jour, de sorte qu'il est impossible que la seule adresse puisse me sauver. Attendez, repris-je après avoir un peu réfléchi sur une idée qui me parut excellente, pourriez-vous m'apporter un pistolet? Aisément, me dit Lescaut; mais voulez-vous tuer quelqu'un? Je l'assurai que j'avois si peu dessein de tuer, qu'il n'étoit pas même nécessaire que le pistolet fût chargé. Apportez-le-moi demain, ajoutai-je, & ne manquez pas de vous trouver le soir, à onze heures, vis-à-vis la porte de cette maison, avec deux ou trois de nos amis. J'espère que je pourrai vous y rejoindre. Il me pressa en vain de lui en apprendre davantage. Je lui dis qu'une entreprise, telle

que je la méditois, ne pouvoit paroître raisonnable qu'après avoir réussi. Je le priai d'abréger sa visite, afin qu'il trouvât plus de facilité à me revoir le lendemain. Il fut admis avec aussi peu de peine que la première fois. Son air étoit grave. Il n'y a personne qui ne l'eût pris pour un homme d'honneur.

Lorsque je me trouvai muni de l'instrument de ma liberté, je ne doutai presque plus du succès de mon projet. Il étoit bizarre & hardi ; mais de quoi n'étois-je pas capable, avec les motifs qui m'animoient ? J'avois remarqué, depuis qu'il m'étoit permis de sortir de ma chambre & de me promener dans les galeries, que le portier apportoit chaque jour au soir les clefs de toutes les portes au supérieur, & qu'il régnoit ensuite un profond silence dans la maison, qui marquoit que tout le monde étoit retiré. Je pouvois aller sans obstacle, par une galerie de communication, de ma chambre à celle de ce père. Ma résolution étoit de lui prendre ses clefs, en l'épouvantant avec mon pistolet s'il faisoit difficulté de me les donner, & de m'en servir pour gagner la rue. J'en attendis le tems avec impatience. Le portier vint à l'heure ordinaire, c'est-à-dire, un peu après neuf heures. J'en laissai passer encore une, pour m'assurer que tous les religieux & les domestiques étoient endormis. Je partis enfin, avec mon

arme, & une chandelle allumée. Je frappai d'abord doucement à la porte du père, pour l'éveiller ſans bruit. Il m'entendit au ſecond coup; & s'imaginant ſans doute que c'étoit quelque religieux qui ſe trouvoit mal & qui avoit beſoin de ſecours, il ſe leva pour m'ouvrir. Il eut néanmoins la précaution de demander, au travers de la porte, qui c'étoit & ce qu'on vouloit de lui? Je fus obligé de me nommer; mais j'affectai un ton plaintif, pour lui faire comprendre que je ne me trouvois pas bien. Ha! c'eſt vous, mon cher fils, me dit-il en ouvrant la porte? Qu'eſt-ce donc qui vous amène ſi tard? J'entrai dans ſa chambre, & l'ayant tiré à l'autre bout opposé à la porte, je lui déclarai qu'il m'étoit impoſſible de demeurer plus long-tems à Saint-Lazare; que la nuit étoit un tems commode pour en ſortir ſans être apperçu, & que j'attendois de ſon amitié qu'il conſentiroit à m'ouvrir les portes, ou à me prêter ſes clefs pour les ouvrir moi-même.

Ce compliment devoit le ſurprendre. Il demeura quelque tems à me conſidérer, ſans me répondre. Comme je n'en avois pas à perdre, je repris la parole pour lui dire, que j'étois fort touché de toutes ſes bontés, mais que la liberté étant le plus cher de tous les biens, ſur-tout pour moi à qui on la raviſſoit injuſtement, j'étois réſolu

de me la procurer cette nuit même, à quelque prix que ce fût : & de peur qu'il ne lui prît envie d'élever la voix pour appeler du ſecours, je lui fis voir une honnête raiſon de ſilence, que je tenois ſous mon juſtaucorps. Un piſtolet ! me dit-il. Quoi ! mon fils, vous voulez m'ôter la vie, pour reconnoître la conſidération que j'ai eue pour vous ? A Dieu ne plaiſe, lui répondis-je. Vous avez trop d'eſprit & de raiſon, pour me mettre dans cette néceſſité ; mais je veux être libre, & j'y ſuis ſi réſolu, que ſi mon projet manque par votre faute, c'eſt fait de vous abſolument. Mais, mon cher fils ! reprit-il d'un air pâle & effrayé, que vous ai-je fait ? Quelle raiſon avez-vous de vouloir ma mort ? Eh ! non, répliquai-je avec impatience, je n'ai pas deſſein de vous tuer : ſi vous voulez vivre, ouvrez-moi la porte, & je ſuis le meilleur de vos amis. J'apperçus les clefs, qui étoient ſur ſa table. Je les pris, & je le priai de me ſuivre, en faiſant le moins de bruit qu'il pourroit. Il fut obligé de s'y réſoudre. A meſure que nous avancions & qu'il ouvroit une porte, il me répétoit avec un ſoupir : Ah, mon fils ! ah ! qui l'auroit jamais cru ! Point de bruit, mon père, répétois-je de mon côté à tout moment. Enfin, nous arrivâmes à une eſpèce de barrière, qui eſt avant la grande porte de la rue. Je me croyois déjà libre, & j'étois derrière le père, avec ma chandelle dans une main, & mon piſtolet

dans l'autre. Pendant qu'il s'empressoit d'ouvrir, un domestique, qui couchoit dans une petite chambre voisine, entendant le bruit de quelques verrouils, se lève & met la tête à sa porte. Le bon père le crut apparemment capable de m'arrêter. Il lui ordonna avec beaucoup d'imprudence, de venir à son secours. C'étoit un puissant coquin, qui s'élança sur moi sans balancer. Je ne le marchandai point; je lui lâchai le coup au milieu de la poitrine. Voilà de quoi vous êtes cause, mon père, dis-je assez fiérement à mon guide. Mais que cela ne vous empêche point d'achever, ajoutai-je en le poussant vers la dernière porte. Il n'osa refuser de l'ouvrir. Je sortis heureusement, & je trouvai, à quatre pas, Lescaut qui m'attendoit avec deux amis, suivant sa promesse.

Nous nous éloignâmes. Lescaut me demanda s'il n'avoit pas entendu tirer un pistolet. C'est votre faute, lui dis-je; pourquoi me l'apportiez-vous chargé? Cependant je le remerciai d'avoir eu cette précaution, sans laquelle j'étois sans doute à Saint-Lazare pour long-tems. Nous allâmes passer la nuit chez un traiteur, où je me remis un peu de la mauvaise chère que j'avois faite depuis près de trois mois. Je ne pus néanmoins m'y livrer au plaisir. Je souffrois mortellement pour Manon. Il faut la délivrer, dis-je à mes trois amis. Je n'ai souhaité la liberté que dans cette vue. Je vous demande le

fecours de votre adreffe : pour moi, j'y employerai jufqu'à ma vie. Lefcaut, qui ne manquoit pas d'efprit & de prudence, me repréfenta qu'il falloit aller bride en main ; que mon évafion de Saint-Lazare & le malheur qui m'étoit arrivé en fortant, cauferoient infailliblement du bruit ; que le lieutenant général de police me feroit chercher, & qu'il avoit les bras longs ; enfin, que fi je ne voulois pas être expofé à quelque chofe de pis que Saint-Lazare, il étoit à propos de me tenir couvert & renfermé pendant quelques jours, pour laiffer au premier feu de mes ennemis le tems de s'éteindre. Son confeil étoit fage ; mais il auroit fallu l'être auffi pour le fuivre. Tant de lenteur & de ménagement ne s'accordoit pas avec ma paffion. Toute ma complaifance fe réduifit à lui promettre, que je pafferois le jour fuivant à dormir. Il m'enferma dans fa chambre, où je demeurai jufqu'au foir.

J'employai une partie de ce tems à former des projets & des expédiens pour fecourir Manon. J'étois bien perfuadé que fa prifon étoit encore plus impénétrable, que n'avoit été la mienne. Il n'étoit pas queftion de force & de violence, il falloit de l'artifice ; mais la déeffe même de l'invention n'auroit fu par où commencer. J'y vis fi peu de jour, que je remis à confidérer mieux les chofes lorfque j'aurois pris quelques informations fur l'arrangement intérieur de l'hôpital.

Auſſitôt que la nuit m'eut rendu la liberté, je priai Leſcaut de m'accompagner. Nous liâmes converſation avec un des portiers, qui nous parut homme de bon ſens. Je feignis d'être un étranger, qui avoit entendu parler avec admiration de l'hôpital général, & de l'ordre qui s'y obſerve. Je l'interrogeai ſur les plus minces détails, & de circonſtances en circonſtances nous tombâmes ſur les adminiſtrateurs, dont je le priai de m'apprendre les noms & les qualités. Les réponſes, qu'il me fit ſur ce dernier article, me firent naître une penſée dont je m'applaudis auſſitôt, & que je ne tardai point à mettre en œuvre. Je lui demandai, comme une choſe eſſentielle à mon deſſein, ſi ces meſſieurs avoient des enfans. Il me dit qu'il ne pouvoit pas m'en rendre un compte certain, mais que pour M. de T.... qui étoit un des principaux, il lui connoiſſoit un fils en âge d'être marié, qui étoit venu pluſieurs fois à l'hôpital avec ſon père. Cette aſſurance me ſuffiſoit. Je rompis preſqu'auſſitôt notre entretien, & je fis part à Leſcaut, en retournant chez lui, du deſſein que j'avois conçu. Je m'imagine, lui dis-je, que M. de T.... le fils qui eſt riche & de bonne famille, eſt dans un certain goût du plaiſir, comme la plûpart des jeunes gens de ſon âge. Il ne ſauroit être ennemi des femmes, ni ridicule au point de refuſer ſes ſervices pour une affaire d'amour. J'ai formé le deſſein de

l'intéresser à la liberté de Manon. S'il est honnête homme, & qu'il ait des sentimens, il nous accordera son secours par générosité. S'il n'est point capable d'être conduit par ce motif, il fera du moins quelque chose pour une fille aimable, ne fût-ce que par l'espérance d'avoir part à ses faveurs. Je ne veux pas différer de le voir, ajoutai-je, plus long-tems que jusqu'à demain. Je me sens si consolé par ce projet, que j'en tire un bon augure. Lescaut convint lui-même qu'il y avoit de la vraisemblance dans mes idées, & que nous pouvions espérer quelque chose par cette voie. J'en passai la nuit moins tristement.

Le matin étant venu, je m'habillai le plus proprement qu'il me fut possible dans l'état d'indigence où j'étois, & je me fis conduire dans un fiacre à la maison de M. de T.... Il fut surpris de recevoir la visite d'un inconnu. J'augurai bien de sa physionomie & de ses civilités. Je m'expliquai naturellement avec lui; & pour échauffer ses sentimens naturels, je lui parlai de ma passion & du mérite de ma maitresse, comme de deux choses qui ne pouvoient être égalées que l'une par l'autre. Il me dit que quoiqu'il n'eût jamais vu Manon, il avoit entendu parler d'elle, du moins s'il s'agissoit de celle qui avoit été la maitresse du vieux G... M.... Je ne doutai point qu'il ne fût informé de la part que j'avois eue à cette aventure; & pour le gagner

de plus en plus, en me faisant un mérite de ma confiance, je lui racontai le détail de tout ce qui étoit arrivé à Manon & à moi. Vous voyez, Monsieur, continuai-je, que l'intérêt de ma vie & celui de mon cœur sont maintenant entre vos mains. L'un ne m'est pas plus cher que l'autre. Je n'ai point de réserve avec vous, parce que je suis informé de votre générosité, & que la ressemblance de nos âges me fait espérer qu'il s'en trouvera quelqu'une dans nos inclinations. Il parut fort sensible à cette marque d'ouverture & de candeur. Sa réponse fut celle d'un homme qui a du monde & des sentimens; ce que le monde ne donne pas toujours, & qu'il fait perdre souvent. Il me dit qu'il mettoit ma visite au rang de ses bonnes fortunes, qu'il regarderoit mon amitié comme une de ses plus heureuses acquisitions, & qu'il s'efforceroit de la mériter par l'ardeur de ses services. Il ne promit pas de me rendre Manon, parce qu'il n'avoit, me dit-il, qu'un crédit médiocre & mal assuré; mais il m'offrit de me procurer le plaisir de la voir, & de faire tout ce qui seroit en sa puissance pour la remettre entre mes bras. Je fus plus satisfait de cette incertitude de son crédit, que je ne l'aurois été d'une pleine assurance de remplir tous mes desirs. Je trouvai dans la modération de ses offres, une marque de franchise dont je fus charmé. En un mot, je me promis tout de ses bons offices.

La ſeule promeſſe de me faire voir Manon m'auroit fait tout entreprendre pour lui. Je lui marquai quelque choſe de ces ſentimens, d'une manière qui le perſuada auſſi que je n'étois pas d'un mauvais naturel. Nous nous embraſsâmes avec tendreſſe, & nous devînmes amis, ſans autre raiſon que la bonté de nos cœurs, & une ſimple diſpoſition qui porte un homme tendre & généreux à aimer un autre homme qui lui reſſemble. Il pouſſa les marques de ſon eſtime bien plus loin; car ayant combiné mes aventures, & jugeant qu'en ſortant de Saint-Lazare je ne devois pas me trouver à mon aiſe, il m'offrit ſa bourſe, & il me preſſa de l'accepter. Je ne l'acceptai point; mais je lui dis: C'eſt trop, mon cher Monſieur. Si avec tant de bonté & d'amitié vous me faites revoir ma chère Manon, je vous ſuis attaché pour toute ma vie. Si vous me rendez tout-à-fait cette chère créature, je ne croirai pas être quitte en verſant tout mon ſang pour vous ſervir.

Nous ne nous ſéparâmes, qu'après être convenus du tems & du lieu où nous devions nous retrouver; il eut la complaiſance de ne pas me remettre plus loin que l'après-midi du même jour. Je l'attendis dans un café, où il vint me rejoindre vers les quatre heures, & nous prîmes enſemble le chemin de l'hôpital. Mes genoux étoient tremblans en traverſant les cours. Puiſſance d'a-

mour ! diſois-je, je reverrai donc l'idole de mon cœur, l'objet de tant de pleurs & d'inquiétudes ! Ciel ! conſervez-moi aſſez de vie pour aller juſqu'à elle, & diſpoſez après cela de ma fortune & de mes jours ; je n'ai plus d'autre grace à vous demander.

M. de T... parla à quelques concierges de la maiſon, qui s'empreſſèrent de lui offrir tout ce qui dépendoit d'eux pour ſa ſatisfaction. Il ſe fit montrer le quartier où Manon avoit ſa chambre, & l'on nous y conduiſit avec une clef d'une grandeur effroyable, qui ſervit à ouvrir ſa porte. Je demandai au valet qui nous menoit, & qui étoit celui qu'on avoit chargé du ſoin de la ſervir, de quelle manière elle avoit paſſé le tems dans cette demeure. Il nous dit que c'étoit une douceur angélique ; qu'il n'avoit jamais reçu d'elle un mot de dureté ; qu'elle avoit verſé continuellement des larmes, pendant les ſix premières ſemaines après ſon arrivée, mais que depuis quelque tems, elle paroiſſoit prendre ſon malheur avec plus de patience, & qu'elle étoit occupée à coudre du matin juſqu'au ſoir, à la réſerve de quelques heures qu'elle employoit à la lecture. Je lui demandai encore, ſi elle avoit été entretenue proprement. Il m'aſſura que le néceſſaire du moins ne lui avoit jamais manqué.

Nous approchâmes de ſa porte. Mon cœur battoit

battoit violemment. Je dis à M. de T... ; entrez seul & prévenez-la sur ma visite, car j'appréhende qu'elle ne soit trop saisie en me voyant tout d'un coup. La porte nous fut ouverte. Je demeurai dans la galerie. J'entendis néanmoins leurs discours. Il lui dit qu'il venoit lui apporter un peu de consolation ; qu'il étoit de mes amis, & qu'il prenoit beaucoup d'intérêt à notre bonheur. Elle lui demanda avec le plus vif empressement, si elle apprendroit de lui ce que j'étois devenu. Il lui promit de m'amener à ses pieds, aussi tendre, aussi fidelle qu'elle pouvoit le désirer. Quand, reprit-elle? Aujourd'hui même, lui dit-il, ce bienheureux moment ne tardera point ; il va paroître à l'instant si vous le souhaitez. Elle comprit que j'étois à la porte. J'entrai, lorsqu'elle y accouroit avec précipitation. Nous nous embrassâmes avec cette effusion de tendresse qu'une absence de trois mois fait trouver si charmante à de parfaits amans. Nos soupirs, nos exclamations interrompues, mille noms d'amour répétés languissamment de part & d'autre, formèrent pendant un quart-d'heure, une scène qui attendrissoit M. de T.... Je vous porte envie, me dit-il, en nous faisant asseoir ; il n'y a point de sort glorieux, auquel je ne préférasse une maîtresse si belle & si passionnée. Aussi mépriserois-je tous les empires du monde, lui répondis-je,

pour m'aſſurer le bonheur d'être aimé d'elle.

Tout le reſte d'une converſation ſi deſirée ne pouvoit manquer d'être infiniment tendre. La pauvre Manon me raconta ſes aventures, & je lui appris les miennes. Nous pleurâmes amèrement, en nous entretenant de l'état où elle étoit, & de celui d'où je ne faiſois que de ſortir. M. de T... nous conſola par de nouvelles promeſſes de s'employer ardemment pour finir nos misères. Il nous conſeilla de ne pas rendre cette première entrevue trop longue, pour lui donner plus de facilité à nous en procurer d'autres. Il eut beaucoup de peine à nous faire goûter ce conſeil. Manon, ſurtout, ne pouvoit ſe réſoudre à me laiſſer partir. Elle me fit remettre cent fois ſur ma chaiſe. Elle me retenoit par les habits & par les mains. Hélas! dans quel lieu me laiſſez-vous, diſoit-elle. Qui peut m'aſſurer de vous revoir? M. de T... lui promit de la venir voir ſouvent avec moi. Pour le lieu, ajouta-t-il agréablement, il ne faut plus l'appeller l'hôpital; c'eſt Verſailles, depuis qu'une perſonne qui mérite l'empire de tous les cœurs y eſt renfermée.

Je fis, en ſortant, quelques libéralités au valet qui la ſervoit, pour l'engager à lui rendre ſes ſoins avec zèle. Ce garçon avoit l'ame moins baſſe & moins dure que ſes pareils. Il avoit été témoin de notre entrevue. Ce tendre ſpectacle l'a-

voit touché. Un louis d'or, dont je lui fis présent, acheva de me l'attacher. Il me prit à l'écart en descendant dans les cours : Monsieur, me dit-il, si vous me voulez prendre à votre service, ou me donner une honnête récompense, pour me dédommager de la perte de l'emploi que j'occupe ici, je crois qu'il me sera facile de délivrer mademoiselle Manon. J'ouvris l'oreille à cette proposition : & quoique je fusse dépourvu de tout, je lui fis des promesses fort au-dessus de ses desirs. Je comptois bien qu'il me seroit toujours aisé de récompenser un homme de cette espèce. Sois persuadé, lui dis-je, mon ami, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour toi, & que ta fortune est aussi assurée que la mienne. Je voulus savoir quels moyens il avoit dessein d'employer. Nul autre, me dit-il, que de lui ouvrir le soir la porte de sa chambre, & de vous la conduire jusqu'à celle de la rue, où il faudra que vous soyez prêt à la recevoir. Je lui demandai s'il n'étoit point à craindre qu'elle ne fût reconnue, en traversant les galeries & les cours. Il confessa qu'il y avoit quelque danger ; mais il me dit qu'il falloit bien risquer quelque chose. Quoique je fusse ravi de le voir si résolu, j'appelai M. de T... pour lui communiquer ce projet, & la seule raison qui sembloit pouvoir le rendre douteux. Il y trouva plus de difficulté que moi. Il convint qu'elle pouvoit

abſolument s'échapper de cette manière ; mais ſi elle eſt reconnue, continua-t-il, & ſi elle eſt arrêtée en fuyant, c'eſt peut-être fait d'elle pour toujours. D'ailleurs il vous faudroit donc quitter Paris ſur le champ ; car vous ne pourriez jamais vous dérober aux recherches. On les redoubleroit, autant par rapport à vous qu'à elle. Un homme s'échappe aiſément quand il eſt ſeul, mais il eſt preſqu'impoſſible de demeurer inconnu avec une jolie femme. Quelque ſolide que me parût ce raiſonnement, il ne put l'emporter dans mon eſprit ſur un eſpoir ſi proche de mettre Manon en liberté. Je le dis à M. de T... & je le priai de pardonner un peu d'imprudence & de témérité à l'amour. J'ajoutai que mon deſſein étoit en effet de quitter Paris, pour m'arrêter, comme j'avois déjà fait, dans quelque village voiſin. Nous convînmes donc avec le valet, de ne pas remettre ſon entrepriſe plus loin qu'au jour ſuivant ; & pour la rendre auſſi certaine qu'il étoit en notre pouvoir, nous réſolûmes d'apporter des habits d'homme, dans la vue de faciliter notre ſortie. Il n'étoit pas aiſé de les faire entrer ; mais je ne manquai pas d'invention pour en trouver le moyen. Je priai ſeulement M. de T... de mettre le lendemain deux veſtes légères l'une ſur l'autre, & je me chargeai de tout le reſte.

Nous retournâmes le matin à l'hôpital. J'avois

avec moi, pour Manon, du linge, des bas, &c. & par-dessus mon justaucorps un sur-tout, qui ne laissoit rien voir de trop enflé dans mes poches. Nous ne fûmes qu'un moment dans sa chambre. M. de T... lui laissa une de ses vestes. Je lui donnai mon justaucorps, le surtout me suffisant pour sortir. Il ne se trouva rien de manque à son ajustement, excepté la culotte, que j'avois malheureusement oubliée. L'oubli de cette pièce nécessaire nous eût sans doute apprêté à rire, si l'embarras où il nous mettoit eût été moins sérieux. J'étois au désespoir qu'une bagatelle de cette nature fût capable de nous arrêter. Cependant je pris mon parti qui fut de sortir moi-même sans culotte. Je laissai la mienne à Manon. Mon surtout étoit long, & je me mis, à l'aide de quelques épingles, en état de passer décemment à la porte. Le reste du jour me parut d'une longueur insupportable. Enfin, la nuit étant venue, nous nous rendîmes un peu au-dessous de la porte de l'hôpital, dans un carrosse. Nous n'y fûmes pas long-tems sans voir Manon paroître avec son conducteur. Notre portière étant ouverte, ils montèrent tous deux à l'instant. Je reçus ma chère maîtresse dans mes bras. Elle trembloit comme une feuille. Le cocher me demanda où il falloit toucher? Touche au bout du monde, lui dis-je, & mène-moi quelque part, où je ne puisse jamais être séparé de Manon.

Ce transport, dont je ne fus pas le maître, faillit de m'attirer un fâcheux embarras. Le cocher fit réflexion à mon langage ; & lorsque je lui dis ensuite le nom de la rue où nous voulions être conduits, il me répondit qu'il craignoit que je ne l'engageasse dans une mauvaise affaire, qu'il voyoit bien que ce beau jeune homme, qui s'appeloit Manon, étoit une fille que j'enlevois de l'hôpital, & qu'il n'étoit pas d'humeur à se perdre pour l'amour de moi. La délicatesse de ce coquin n'étoit qu'une envie de me faire payer la voiture plus cher. Nous étions trop près de l'hôpital, pour ne pas filer doux. Tais-toi, lui dis-je, il y a un louis d'or à gagner pour toi ; il m'auroit aidé, après cela, à brûler l'hôpital même. Nous gagnâmes la maison où demeuroit Lescaut. Comme il étoit tard, M. de T... nous quitta en chemin, avec promesse de nous revoir le lendemain. Le valet demeura seul avec nous.

Je tenois Manon si étroitement serrée entre mes bras, que nous n'occupions qu'une place dans le carrosse. Elle pleuroit de joie, & je sentois ses larmes qui mouilloient mon visage. Mais lorsqu'il fallut descendre pour entrer chez Lescaut, j'eus avec le cocher un nouveau démêlé, dont les suites furent funestes. Je me repentis de lui avoir promis un louis, non-seulement parce que le présent étoit excessif, mais par une autre raison

bien plus forte, qui étoit l'impuiſſance de le payer. Je fis appeler Leſcaut. Il deſcendit de ſa chambre, pour venir à la porte. Je lui dis à l'oreille, dans quel embarras je me trouvois. Comme il étoit d'une humeur bruſque, & nullement accoutumé à ménager un fiacre, il me répondit que je me moquois. Un louis d'or, ajouta-t-il? Vingt coups de canne à ce coquin-là. J'eus beau lui repréſenter doucement qu'il alloit nous perdre. Il m'arracha ma canne, avec l'air d'en vouloir maltraiter le cocher. Celui-ci, à qui il étoit peut-être arrivé de tomber quelquefois ſous la main d'un garde-du-corps ou d'un mouſquetaire, s'enfuit de peur, avec ſon carroſſe, en criant que je l'avois trompé, mais que j'aurois de ſes nouvelles. Je lui répétai inutilement d'arrêter. Sa fuite me cauſa une extrême inquiétude. Je ne doutai point qu'il n'avertît le commiſſaire, Vous me perdez, dis-je à Leſcaut; je ne ſerois pas en ſûreté chez vous; il faut nous éloigner dans le moment. Je prêtai le bras à Manon pour marcher, & nous ſortîmes promptement de cette dangereuſe rue. Leſcaut nous tint compagnie, C'eſt quelque choſe d'admirable, que la manière dont la providence enchaîne les événemens. A peine avions-nous marché cinq ou ſix minutes, qu'un homme, dont je ne découvris point le viſage, reconnut Leſcaut. Il le cherchoit ſans

doute aux environs de chez lui, avec le malheureux dessein qu'il exécuta. C'est Lescaut, dit-il en lui lâchant un coup de pistolet; il ira souper ce soir avec les anges. Il se déroba aussitôt. Lescaut tomba sans le moindre mouvement de vie. Je pressai Manon de fuir, car nos secours étoient inutiles à un cadavre, & je craignois d'être arrêté par le guet, qui ne pouvoit tarder à paroître. J'enfilai avec elle & le valet, la première petite rue qui croisoit. Elle étoit si éperdue que j'avois de la peine à la soutenir. Enfin j'apperçus un fiacre au bout de la rue. Nous y montâmes. Mais lorsque le cocher me demanda où il falloit nous conduire, je fus embarrassé à lui répondre. Je n'avois point d'asyle assuré, ni d'ami de confiance à qui j'osasse avoir recours. J'étois sans argent, n'ayant guère plus d'une demi-pistole dans ma bourse. La frayeur & la fatigue avoient tellement incommodé Manon, qu'elle étoit à demi pâmée près de moi. J'avois d'ailleurs l'imagination remplie du meurtre de Lescaut, & je n'étois pas encore sans appréhension de la part du guet: quel parti prendre? Je me souvins heureusement de l'auberge de Chaillot, où j'avois passé quelques jours avec Manon, lorsque nous étions allés dans ce village pour y demeurer. J'espérai non-seulement d'y être en sûreté; mais d'y pouvoir vivre quelque tems sans être

pressé de payer. Mène-nous à Chaillot, dis-je au cocher. Il refusa d'y aller si tard, à moins d'une pistole; autre-sujet d'embarras. Enfin nous convînmes de six francs; c'étoit toute la somme qui restoit dans ma bourse.

Je consolois Manon, en avançant; mais au fond, j'avois le désespoir dans le cœur. Je me serois donné la mort, si je n'eusse pas eu dans mes bras, le seul bien qui m'attachoit à la vie. Cette seule pensée me remettoit. Je la tiens du moins, disois-je; elle m'aime, elle est à moi: Tiberge a beau dire, ce n'est pas-là un fantôme de bonheur. Je verrois périr tout l'univers sans y prendre intérêt; pourquoi? parce que je n'ai plus d'affection de reste. Ce sentiment étoit vrai; cependant, dans le tems que je faisois si peu de cas des biens du monde, je sentois que j'aurois eu besoin d'en avoir du moins une petite partie, pour mépriser encore souverainement tout le reste. L'amour est plus fort que l'abondance, plus fort que les trésors & les richesses, mais il a besoin de leur secours; & rien n'est plus désespérant pour un amant délicat, que de se voir ramené par-là malgré lui, à la grossièreté des ames les plus basses.

Il étoit onze heures quand nous arrivâmes à Chaillot. Nous fûmes reçus à l'auberge, comme des personnes de connoissance. On ne fut pas surpris de voir Manon en habit d'homme, parce qu'on est

accoutumé, à Paris & aux environs, de voir prendre aux femmes toutes ſortes de formes. Je la fis ſervir auſſi proprement, que ſi j'euſſe été dans la meilleure fortune. Elle ignoroit que je fuſſe mal en argent. Je me gardai bien de lui en rien apprendre, étant réſolu de retourner ſeul à Paris le lendemain, pour chercher quelque remède à cette fâcheuſe eſpèce de maladie.

Elle me parut pâle & maigrie, en ſoupant. Je ne m'en étois point apperçu à l'hôpital; parce que la chambre où je l'avois vue, n'étoit pas des plus claires. Je lui demandai ſi ce n'étoit point encore un effet de la frayeur qu'elle avoit eue, en voyant aſſaſſiner ſon frère. Elle m'aſſura que quelque touchée qu'elle fût de cet accident, ſa pâleur ne venoit que d'avoir eſſuyé pendant trois mois mon abſence. Tu m'aimes donc extrêmement, lui répondis-je! Mille fois plus que je ne puis dire, reprit-elle. Tu ne me quitteras donc plus jamais, ajoutai-je? Non, jamais, repliqua-t-elle, & cette aſſurance fut confirmée par tant de careſſes & de ſermens, qu'il me parut impoſſible, en effet, qu'elle pût jamais les oublier. J'ai toujours été perſuadé qu'elle étoit ſincère; quelle raiſon auroit-elle eu de ſe contrefaire juſqu'à ce point? Mais elle étoit encore plus volage, ou plutôt elle n'étoit plus rien, & elle ne ſe reconnoiſſoit pas elle-même, lorſqu'ayant devant les yeux des femmes qui vivoient dans l'abondance,

elle se trouvoit dans la pauvreté & dans le besoin. J'étois à la veille d'en avoir une dernière preuve, qui a surpassé toutes les autres, & qui a produit la plus étrange aventure, qui soit jamais arrivée à un homme de ma naissance & de ma fortune.

Comme je la connoissois de cette humeur, je me hâtai le lendemain d'aller à Paris. La mort de son frère, & la nécessité d'avoir du linge & des habits pour elle & pour moi, étoient de si bonnes raisons, que je n'eus pas besoin de prétextes. Je sortis de l'auberge avec le dessein, dis-je à Manon & à mon hôte, de prendre un carrosse de louage; mais c'étoit une gasconade. La nécessité m'obligeant d'aller à pied, je marchai fort vîte jusqu'au Cours-la-Reine, où j'avois dessein de m'arrêter. Il falloit bien prendre un moment de solitude & de tranquillité pour m'arranger & prévoir ce que j'allois faire à Paris.

Je m'assis sur l'herbe. J'entrai dans une mer de raisonnemens & de réflexions, qui se réduisirent peu à peu à trois principaux articles. J'avois besoin d'un secours présent, pour un nombre infini de nécessités présentes. J'avois à chercher quelque voie, qui pût du moins m'ouvrir des espérances pour l'avenir; & ce qui n'étoit pas de moindre importance, j'avois des informations & des mesures à prendre, pour la sûreté de Manon & pour la mienne. Après m'être épui-

ſé en projets & en combinaiſons ſur ces trois chefs, je jugeai encore à propos d'en retrancher les deux derniers. Nous n'étions pas mal à couvert dans une chambre de Chaillot; & pour les beſoins futurs, je crus qu'il ſeroit tems d'y penſer lorſque j'aurois ſatisfait aux préſens.

Il étoit donc queſtion de remplir actuellement ma bourſe. M. de T..... m'avoit offert généreuſement la ſienne; mais j'avois une extrême répugnance à le remettre moi-même ſur cette matière. Quel perſonnage, que d'aller expoſer ſa misère à un étranger, & de le prier de nous faire part de ſon bien! Il n'y a qu'une ame lâche qui en ſoit capable, par une baſſeſſe qui l'empêche d'en ſentir l'indignité, ou un chrétien humble, par un excès de généroſité qui le rend ſupérieur à cette honte. Je n'étois ni un homme lâche, ni un bon chrétien; j'aurois donné la moitié de mon ſang, pour éviter cette humiliation. Tiberge, diſois-je, le bon Tiberge me refuſera-t-il ce qu'il aura le pouvoir de me donner? Non, il ſera touché de ma misère; mais il m'aſſaſſinera par ſa morale. Il faudra eſſuyer ſes reproches, ſes exhortations, ſes menaces; il me fera acheter ſes ſecours ſi cher, que je donnerois encore une partie de mon ſang, plutôt que de m'expoſer à cette ſcène fâcheuſe, qui me laiſſera du trouble & des remords. Bon, reprenois-je; il faut donc renon-

cer à tout eſpoir, puiſqu'il ne me reſte point d'autre voie, & que je ſuis ſi éloigné de m'arrêter à ces deux-là, que je verſerois plus volontiers la moitié de mon ſang que d'en prendre une, c'eſt-à-dire tout mon ſang plutôt que de les prendre toutes deux. Oui, mon ſang tout entier, ajoutai-je après une réflexion d'un moment; je le donnerois plus volontiers, ſans doute, que de me réduire à de baſſes ſupplications. Mais il s'agit bien ici de mon ſang. Il s'agit de la vie, & de l'entretien de Manon; il s'agit de ſon amour, & de ſa fidélité. Qu'ai-je à mettre en balance avec elle? Je n'y ai rien mis juſqu'à préſent. Elle me tient lieu de gloire, de bonheur & de fortune. Il y a bien des choſes, ſans doute, que je donnerois ma vie pour obtenir ou pour éviter; mais eſtimer une choſe plus que ma vie, n'eſt pas une raiſon pour l'eſtimer autant que Manon. Je ne fus pas long-tems à me déterminer, après ce raiſonnement. Je continuai mon chemin, réſolu d'aller d'abord chez Tiberge, & de-là chez M. de T......

En entrant à Paris, je pris un fiacre, quoique je n'euſſe pas de quoi le payer: je comptois ſur les ſecours que j'allois ſolliciter. Je me fis conduire au Luxembourg, d'où j'envoyai avertir Tiberge que j'étois à l'attendre. Il ſatisfit mon impatience par ſa promptitude. Je lui appris l'ex-

trémité de mes beſoins, ſans nul détour. Il me demanda ſi les cent piſtoles que je lui avois rendues me ſuffiroient ; & ſans m'oppoſer un ſeul mot de difficulté, il me les alla chercher dans le moment, avec cet air ouvert & ce plaiſir à donner, qui n'eſt connu que de l'amour & de la véritable amitié. Quoique je n'euſſe pas eu le moindre doute du ſuccès de ma demande, je fus ſurpris de l'avoir obtenue à ſi bon marché, c'eſt-à-dire, ſans qu'il m'eût querellé ſur mon impénitence. Mais je me trompois, en me croyant tout-à-fait quitte de ſes reproches ; car lorſqu'il eut achevé de me compter ſon argent & que je me préparois à le quitter, il me pria de faire avec lui un tour d'allée. Je ne lui avois point parlé de Manon. Il ignoroit qu'elle fût en liberté ; ainſi ſa morale ne tomba que ſur ma fuite téméraire de Saint-Lazare, & ſur la crainte où il étoit, qu'au lieu de profiter des leçons de ſageſſe que j'y avois reçues, je ne repriſſe le train du déſordre. Il me dit qu'étant allé pour me viſiter à Saint-Lazare, le lendemain de mon évaſion, il avoit été frappé au-delà de toute expreſſion, en apprenant la manière dont j'en étois ſorti ; qu'il avoit eu là-deſſus un entretien avec le ſupérieur ; que ce bon père n'étoit pas encore remis de ſon effroi ; qu'il avoit eu néanmoins la généroſité de déguiſer à monſieur le lieutenant général de police les circonſtan-

ces de mon départ, & qu'il avoit empêché que la mort du portier ne fût connue au-dehors: que je n'avois donc, de ce côté-là, nul ſujet d'alarme; mais que s'il me reſtoit le moindre ſentiment de ſageſſe, je profiterois de cet heureux tour que le ciel donnoit à mes affaires; que je devois commencer par écrire à mon père, & me remettre bien avec lui; & que ſi je voulois ſuivre une fois ſon conſeil, il étoit d'avis que je quittaſſe Paris, pour retourner dans le ſein de ma famille.

J'écoutai ſon diſcours juſqu'à la fin. Il y avoit-là bien des choſes ſatisfaiſantes. Je fus ravi, premièrement de n'avoir rien à craindre du côté de Saint-Lazare. Les rues de Paris me redevenoient un pays libre. En ſecond lieu, je m'applaudis de ce que Tiberge n'avoit pas la moindre idée de la délivrance de Manon, & de ſon retour avec moi. Je remarquois même qu'il avoit évité de me parler d'elle, dans l'opinion apparemment qu'elle me tenoit moins au cœur, puiſque je paroiſſois ſi tranquille ſur ſon ſujet. Je réſolus, ſinon de retourner dans ma famille, du moins d'écrire à mon père, comme il me le conſeilloit, & de lui témoigner que j'étois diſpoſé à rentrer dans l'ordre de mes devoirs & de ſes volontés. Mon eſpérance étoit de l'engager à m'envoyer de l'argent, ſous prétexte de faire mes exercices à l'académie; car j'aurois eu peine à lui perſuader

que je fusse dans la disposition de retourner à l'état ecclésiastique. Dans le fond je n'avois nul éloignement pour ce que je voulois lui promettre. J'étois bien-aise, au contraire, de m'appliquer à quelque chose d'honnête & de raisonnable, autant que ce dessein pourroit s'accorder avec mon amour. Je faisois mon compte de vivre avec ma maitresse, & de faire en même-tems mes exercices. Cela étoit fort compatible. Je fus si satisfait de toutes ces idées, que je promis à Tiberge de faire partir le jour même, une lettre pour mon père. J'entrai effectivement dans un bureau d'écriture, en le quittant; & j'écrivis, d'une manière si tendre & si soumise, qu'en relisant ma lettre, je me flattai d'obtenir quelque chose du cœur paternel.

Quoique je fusse en état de prendre & de payer un fiacre après avoir quitté Tiberge, je me fis un plaisir de marcher fièrement à pied, en allant chez M. de T..... Je trouvois de la joie dans cet exercice de ma liberté pour laquelle mon ami m'avoit assuré qu'il ne me restoit rien à craindre. Cependant il me revint tout d'un coup à l'esprit que ses assurances ne regardoient que Saint-Lazare, & que j'avois outre cela l'affaire de l'hôpital sur les bras; sans compter la mort de Lescaut, dans laquelle j'étois mêlé du moins comme témoin. Ce souvenir m'effrava si vivement, que je me retirai

rai dans la première allée, d'où je fis appeler un carrosse. J'allai droit chez M. de T....., que je fis rire de ma frayeur. Elle me parut risible à moi-même, lorsqu'il m'eut appris que je n'avois rien à craindre du côté de l'hôpital, ni de celui de Lescaut. Il me dit que dans la pensée qu'on pourroit le soupçonner d'avoir eu part à l'enlèvement de Manon, il étoit allé le matin à l'hôpital, & qu'il avoit demandé à la voir, en feignant d'ignorer ce qui étoit arrivé; qu'on étoit si éloigné de nous accuser, ou lui, ou moi, qu'on s'étoit empressé au contraire de lui apprendre cette aventure, comme une étrange nouvelle, & qu'on admiroit qu'une fille aussi jolie que Manon eût pris le parti de fuir avec un valet; qu'il s'étoit contenté de répondre froidement qu'il n'en étoit pas surpris, & qu'on fait tout pour la liberté. Il continua de me raconter qu'il étoit allé de-là chez Lescaut, dans l'espérance de m'y trouver avec ma charmante maitresse; que l'hôte de la maison, qui étoit un carrossier, lui avoit protesté qu'il n'avoit vu, ni elle, ni moi; mais qu'il n'étoit pas étonnant que nous n'eussions point paru chez lui, si c'étoit pour Lescaut que nous devions y venir, parce que nous aurions sans doute appris qu'il venoit d'être tué, à-peu-près dans le même tems. Sur quoi, il n'avoit pas refusé d'expliquer ce qu'il savoit de la cause & des circonstances de cette mort. Environ deux heures

auparavant, un garde-du-corps des amis de Leſcaut, l'étoit venu voir, & lui avoit propoſé de jouer. Leſcaut avoit gagné ſi rapidement, que l'autre s'étoit trouvé cent écus de moins en une heure, c'eſt-à-dire, tout ſon argent. Ce malheureux, qui ſe voyoit ſans un ſou, avoit prié Leſcaut de lui prêter la moitié de la ſomme qu'il avoit perdue; & ſur quelques difficultés nées à cette occaſion, ils s'étoient querellés avec une animoſité extrême. Leſcaut avoit refuſé de ſortir, pour mettre l'épée à la main, & l'autre avoit juré, en le quittant, de lui caſſer la tête; ce qu'il avoit exécuté le ſoir même. M. de T.... eut l'honnêteté d'ajouter qu'il avoit été fort inquiet par rapport à nous, & qu'il continuoit de m'offrir ſes ſervices. Je ne balançai point à lui apprendre le lieu de notre retraite. Il me pria de trouver bon qu'il allât ſouper avec nous.

Comme il ne me reſtoit qu'à prendre du linge & des habits pour Manon, je lui dis que nous pouvions partir à l'heure même, s'il vouloit avoir la complaiſance de s'arrêter un moment avec moi, chez quelques marchands. Je ne ſais s'il crut que je lui faiſois cette propoſition, dans la vue d'intéreſſer ſa généroſité, ou ſi ce fut par le ſimple mouvement d'une belle ame; mais ayant conſenti à partir auſſitôt, il me mena chez les marchands qui fourniſſoient ſa maiſon: il me fit choiſir pluſieurs

étoffes d'un prix plus considérable que je ne me l'étois proposé ; & lorsque je me disposois à les payer, il défendit absolument aux marchands de recevoir un sou de moi. Cette galanterie se fit de si bonne grace, que je crus pouvoir en profiter sans honte. Nous prîmes ensemble le chemin de Chaillot, où j'arrivai avec moins d'inquiétude que je n'en étois parti.

Le chevalier des Grieux ayant employé plus d'une heure à ce récit, je le priai de prendre un peu de relâche, & de nous tenir compagnie à souper. Notre attention lui fit juger que nous l'avions écouté avec plaisir. Il nous assura que nous trouverions quelque chose encore de plus intéressant, dans la suite de son histoire ; & lorsque nous eûmes fini de souper, il continua dans ces termes.

Fin de la première Partie.



SECONDE PARTIE.

MA présence & les politesses de M. de T.... dissipèrent tout ce qui pouvoit rester de chagrin à Manon. Oublions nos terreurs passées, ma chere ame, lui dis-je en arrivant, & recommençons à vivre plus heureux que jamais. Après tout, l'amour est un bon maître. La fortune ne sauroit nous causer autant de peines, qu'il nous fait goûter de plaisirs. Notre souper fut une vraie scène de joie. J'étois plus fier & plus content avec Manon & mes cent pistoles, que le plus riche partisan de Paris avec ses trésors entassés. Il faut compter ses richesses, par les moyens qu'on a de satisfaire ses desirs. Je n'en avois pas un seul à remplir. L'avenir même me causoit peu d'embarras. J'étois presque sûr que mon père ne feroit pas difficulté de me donner de quoi vivre honorablement à Paris, parce qu'étant dans ma vingtiéme année, j'entrois en droit d'exiger ma part du bien de ma mère. Je ne cachai point à Manon, que le fond de mes richesses n'étoit que de cent pistoles. C'étoit assez pour attendre tranquillement une meilleure fortune, qui sembloit ne me pouvoir manquer,

ſoit par mes droits naturels, ou par les reſſources du jeu.

Ainſi, pendant les premières ſemaines, je ne penſai qu'à jouir de ma ſituation ; & la force de l'honneur, autant qu'un reſte de ménagement pour la police, me faiſant remettre de jour en jour à renouer avec les aſſociés de l'hôtel de T...., je me réduiſis à jouer dans quelques aſſemblées moins décriées, où la faveur du ſort m'épargna l'humiliation d'avoir recours à l'induſtrie. J'allois paſſer à la ville une partie de l'après-midi, & je revenois ſouper à Chaillot, accompagné fort ſouvent de M. de T.... dont l'amitié croiſſoit de jour en jour pour nous. Manon trouva des reſſources contre l'ennui. Elle ſe lia dans le voiſinage avec quelques jeunes perſonnes que le printems y avoit ramenées. La promenade & les petits exercices de leur ſexe faiſoient alternativement leur occupation. Une partie de jeu, dont elles avoient réglé les bornes, fourniſſoit aux frais de la voiture. Elles alloient prendre l'air au bois de Boulogne ; & le ſoir à mon retour, je retrouvois Manon plus belle, plus contente, & plus paſſionnée que jamais.

Il s'éleva néanmoins quelques nuages, qui ſemblèrent menacer l'édifice de mon bonheur. Mais ils furent parfaitement diſſipés ; & l'humeur folâtre de Manon rendit le dénouement ſi comique, que je trouve encore de la douceur dans un ſou-

venir, qui me repréſente ſa tendreſſe & les agrémens de ſon eſprit.

Le ſeul valet, qui compoſoit notre domeſtique, me prit un jour à l'écart, pour me dire avec beaucoup d'embarras, qu'il avoit un ſecret d'importance à me communiquer. Je l'encourageai à parler librement. Après quelques détours, il me fit entendre qu'un ſeigneur étranger ſembloit avoir pris beaucoup d'amour pour mademoiſelle Manon. Le trouble de mon ſang ſe fit ſentir dans toutes mes veines. En a-t-elle pour lui, interrompis-je plus bruſquement que la prudence ne permettoit pour m'éclaircir? Ma vivacité l'effraya. Il me répondit d'un air inquiet, que ſa pénétration n'avoit pas été ſi loin; mais qu'ayant obſervé depuis pluſieurs jours, que cet étranger venoit aſſidument au bois de Boulogne, qu'il y deſcendoit de ſon carroſſe, & que s'engageant ſeul dans les contre-allées, il paroiſſoit chercher l'occaſion de voir ou de rencontrer mademoiſelle, il lui étoit venu à l'eſprit de faire quelque liaiſon avec ſes gens, pour apprendre le nom de leur maître; qu'ils le traitoient de prince italien, & qu'ils le ſoupçonnoient eux-mêmes de quelque aventure galante; qu'il n'avoit pu ſe procurer d'autres lumieres, ajouta-t-il en tremblant, parce que le prince, étant alors ſorti du bois, s'étoit approché familièrement de lui, & lui avoit de-

mandé ſon nom ; après quoi, comme s'il eût deviné qu'il étoit à notre ſevice, il l'avoit félicité d'appartenir à la plus charmante perſonne du monde.

J'attendois impatiemment la ſuite de ce récit. Il le finit par des excuſes timides, que je n'attribuai qu'à mes imprudentes agitations. Je le preſſai en vain de continuer ſans déguiſement. Il me proteſta qu'il ne ſavoit rien de plus, & que ce qu'il venoit de me raconter étant arrivé le jour précédent, il n'avoit pas revu les gens du prince. Je le raſſurai, non-ſeulement par des éloges, mais par une honnête récompenſe ; & ſans lui marquer la moindre défiance de Manon, je lui recommandai d'un ton plus tranquille, de veiller ſur toutes les démarches de l'étranger.

Au fond, ſa frayeur me laiſſa de cruels doutes. Elle pouvoit lui avoir fait ſupprimer une partie de la vérité. Cependant, après quelques réflexions, je revins de mes allarmes, juſqu'à regretter d'avoir donné cette marque de foibleſſe. Je ne pouvois faire un crime à Manon d'être aimée. Il y avoit beaucoup d'apparence qu'elle ignoroit ſa conquête : & quelle vie allois-je mener, ſi j'étois capable d'ouvrir ſi facilement l'entrée de mon cœur à la jalouſie ? Je retournai à Paris le jour ſuivant, ſans avoir formé d'autre deſſein que de hâter le progrès de ma fortune en jouant plus gros jeu, pour me mettre

en état de quitter Chaillot, au premier sujet d'inquiétude. Le soir, je n'appris rien de nuisible à mon repos. L'étranger avoit reparu au bois de Boulogne, & prenant droit de ce qui s'y étoit passé la veille, pour se rapprocher de mon confident, il lui avoit parlé de son amour, mais dans des termes qui ne supposoient aucune intelligence avec Manon. Il l'avoit interrogé sur mille détails. Enfin, il avoit tenté de le mettre dans ses intérêts par des promesses considérables ; & tirant une lettre, qu'il tenoit prête, il lui avoit offert inutilement quelques louis d'or, pour la rendre à sa maitresse.

Deux jours se passerent, sans aucun autre incident. Le troisième fut plus orageux. J'appris, en arrivant de la ville assez tard, que Manon, pendant sa promenade, s'étoit écartée un moment de ses compagnes, & que l'étranger, qui la suivoit à peu de distance, s'étant approché d'elle au signe qu'elle lui en avoit fait, elle lui avoit remis une lettre, qu'il avoit reçue avec des transports de joie. Il n'avoit eu le tems de les exprimer, qu'en baisant amoureusement les caractères, parce qu'elle s'étoit aussitôt dérobée. Mais elle avoit paru d'une gaieté extraordinaire, pendant le reste du jour, & depuis qu'elle étoit rentrée au logis, cette humeur ne l'avoit pas abandonnée. Je frémis, sans doute, à chaque mot. Es-tu bien sûr, dis-je tristement à mon valet,

que tes yeux ne t'aient pas trompé? Il prit le ciel à témoin de sa bonne foi. Je ne sais à quoi les tourmens de mon cœur m'auroient porté, si Manon, qui m'avoit entendu rentrer, ne fût venue au-devant de moi avec un air d'impatience, & des plaintes de ma lenteur. Elle n'attendit point ma réponse pour m'accabler de caresses; & lorsqu'elle se vit seule avec moi, elle me fit des reproches fort vifs, de l'habitude que je prenois de revenir si tard. Mon silence lui laissant la liberté de continuer, elle me dit que depuis trois semaines je n'avois pas passé une journée entière avec elle; qu'elle ne pouvoit soutenir de si longues absences; qu'elle me demandoit du moins un jour par intervalles; & que dès le lendemain, elle vouloit me voir près d'elle, du matin au soir. J'y serai, n'en doutez pas, lui répondis-je d'un ton assez brusque. Elle marqua peu d'attention pour mon chagrin, & dans le mouvement de sa joie, qui me parut en effet d'une vivacité singulière, elle me fit mille peintures plaisantes de la manière dont elle avoit passé le jour. Etrange fille! me disois-je à moi même : que dois-je attendre de ce prélude? L'aventure de notre première séparation me revint à l'esprit. Cependant je croyois voir dans le fond de sa joie & de ses caresses, un air de vérité, qui s'accordoit avec les apparences.

Il ne me fut pas difficile de rejeter la tristesse,

dont je ne pus me défendre pendant notre souper, sur une perte que je me plaignis d'avoir faite au jeu. J'avois regardé comme un extrême avantage, que l'idée de ne pas quitter Chaillot le jour suivant, fût venue d'elle-même. C'étoit gagner du tems pour mes délibérations. Ma présence éloignoit toutes sortes de craintes pour le lendemain, & si je ne remarquois rien, qui m'obligeât de faire éclater mes découvertes, j'étois déjà résolu de transporter, le jour d'après, mon établissement à la ville, dans un quartier où je n'eusse rien à démêler avec les princes. Cet arrangement me fit passer une nuit plus tranquille: mais il ne m'ôtoit pas la douleur d'avoir à trembler pour une nouvelle infidélité.

A mon réveil, Manon me déclara que pour passer le jour dans notre appartement, elle ne prétendoit pas que j'en eusse l'air plus négligé, & qu'elle vouloit que mes cheveux fussent accommodés de ses propres mains. Je les avois fort beaux. C'étoit un amusement qu'elle s'étoit donné plusieurs fois. Mais elle y apporta plus de soins, que je ne lui en avois jamais vu prendre. Je fus obligé, pour la satisfaire, de m'asseoir devant sa toilette, & d'essuyer toutes les petites recherches qu'elle imagina pour ma parure. Dans le cours de son travail, elle me faisoit tourner souvent le visage vers elle, & s'appuyant des deux mains sur

mes épaules, elle me regardoit avec une curiosité avide. Ensuite, exprimant sa satisfaction par un ou deux baisers, elle me faisoit reprendre ma situation pour continuer son ouvrage. Ce badinage nous occupa jusqu'à l'heure du dîner. Le goût qu'elle y avoit pris m'avoit paru si naturel, & sa gaieté sentoit si peu l'artifice, que ne pouvant concilier des apparences si constantes avec le projet d'une noire trahison, je fus tenté plusieurs fois de lui ouvrir mon cœur, & de me décharger d'un fardeau qui commençoit à me peser. Mais je me flattois, chaque instant, que l'ouverture viendroit d'elle, & je m'en faisois d'avance un délicieux triomphe.

Nous rentrâmes dans son cabinet. Elle se mit à rajuster mes cheveux, & ma complaisance me faisoit céder à toutes ses volontés, lorsqu'on vint l'avertir que le prince de.... demandoit à la voir. Ce nom m'échauffa jusqu'au transport. Quoi donc, m'écriai-je en la repoussant! Qui? Quel prince? Elle ne répondit point à mes questions. Faites-le monter, dit-elle froidement au valet, & se tournant vers moi: Cher amant! toi, que j'adore, reprit-elle d'un ton enchanteur, je te demande un moment de complaisance. Un moment. Un seul moment. Je t'en aimerai mille fois plus. Je t'en saurai gré toute ma vie.

L'indignation & la surprise me lièrent la langue.

Elle répétoit ses instances, & je cherchois des expressions pour les rejetter avec mépris. Mais, entendant ouvrir la porte de l'antichambre, elle empoigna d'une main mes cheveux, qui étoient flottans sur mes épaules, elle prit de l'autre son miroir de toilette; elle employa toute sa force pour me traîner dans cet état jusqu'à la porte du cabinet; & l'ouvrant du genou, elle offrit à l'étranger, que le bruit sembloit avoir arrêté au milieu de la chambre, un spectacle qui ne dut pas lui causer peu d'étonnement. Je vis un homme fort bien mis, mais d'assez mauvaise mine. Dans l'embarras où le jetoit cette scène, il ne laissa pas de faire une profonde révérence. Manon ne lui donna pas le tems d'ouvrir la bouche. Elle lui présenta son miroir: Voyez, Monsieur, lui dit-elle, regardez-vous bien, & rendez-moi justice. Vous me demandez de l'amour. Voici l'homme que j'aime, & que j'ai juré d'aimer toute ma vie. Faites la comparaison vous-même. Si vous croyez lui pouvoir disputer mon cœur, apprenez-moi donc sur quel fondement; car, je vous déclare qu'aux yeux de votre servante très-humble, tous les princes d'Italie ne valent pas un des cheveux que je tiens.

Pendant cette folle harangue, qu'elle avoit apparemment méditée, je faisois des efforts inutiles pour me dégager; & prenant pitié d'un homme de

considération, je me sentois porté à réparer ce petit outrage par mes politesses. Mais s'étant remis assez facilement, sa réponse, que je trouvai un peu grossière, me fit perdre cette disposition. Mademoiselle, Mademoiselle, lui dit-il avec un sourire forcé, j'ouvre en effet les yeux, & je vous trouve bien moins novice que je ne me l'étois figuré. Il se retira aussitôt, sans jeter les yeux sur elle, en ajoutant d'une voix plus basse, que les filles de France ne valoient pas mieux que celles d'Italie. Rien ne m'invitoit, dans cette occasion, à lui faire prendre une meilleure idée du beau sexe.

Manon quitta mes cheveux, se jeta dans un fauteuil, & fit retentir la chambre de longs éclats de rire. Je ne dissimulerai pas que je fus touché, jusqu'au fond du cœur, d'un sacrifice que je ne pouvois attribuer qu'à l'amour. Cependant la plaisanterie me parut excessive. Je lui en fis des reproches. Elle me raconta que mon rival, après l'avoir obsédée pendant plusieurs jours au bois de Boulogne, & lui avoir fait deviner ses sentimens par des grimaces, avoit pris le parti de lui en faire une déclaration ouverte, accompagnée de son nom & de tous ses titres, dans une lettre qu'il lui avoit fait remettre par le cocher qui la conduisoit avec ses compagnes; qu'il lui promettoit, au-delà des monts, une brillante fortune & des adorations éternelles; qu'elle étoit revenue à Chaillot, dans

la résolution de me communiquer cette aventure; mais, qu'ayant conçu que nous en pouvions tirer de l'amusement, elle n'avoit pu résister à son imagination; qu'elle avoit offert au prince italien, par une réponse flatteuse, la liberté de la voir chez elle, & qu'elle s'étoit fait un second plaisir de me faire entrer dans son plan, sans m'en avoir fait naître le moindre soupçon. Je ne lui dis pas un mot des lumières qui m'étoient venues par une autre voie; & l'ivresse de l'amour triomphant, me fit tout approuver.

J'ai remarqué dans toute ma vie, que le ciel a toujours choisi, pour me frapper de ses plus rudes châtimens, le tems où ma fortune me sembloit le mieux établie. Je me croyois si heureux avec l'amitié de M. de T.... & la tendresse de Manon, qu'on n'auroit pu me faire comprendre que j'eusse à craindre quelque nouveau malheur. Cependant il s'en préparoit un si funeste, qu'il m'a réduit à l'état où vous m'avez vu à Passy, & par degrés à des extrémités si déplorables, que vous aurez peine à croire mon récit fidelle.

Un jour, que nous avions M. de T.... à souper, nous entendîmes le bruit d'un carrosse, qui s'arrêtoit à la porte de l'hôtellerie. La curiosité nous fit désirer de savoir qui pouvoit arriver à cette heure. On nous dit que c'étoit le jeune G.... M.... c'est-à-dire, le fils de notre plus cruel ennemi, de

ce vieux débauché, qui m'avoit mis à Saint-Lazare, & Manon à l'hôpital. Son nom me fit monter la rougeur au visage. C'est le ciel qui me l'amène, dis-je à M. de T..., pour le punir de la lâcheté de son père. Il ne m'échappera pas, que nous n'ayons mesuré nos épées. M. de T.... qui le connoissoit, & qui étoit même de ses meilleurs amis, s'efforça de me faire prendre d'autres sentimens pour lui. Il m'assura que c'étoit un jeune homme très-aimable, & si peu capable d'avoir eu part à l'action de son père, que je ne le verrois pas moi-même un moment, sans lui accorder mon estime & sans désirer la sienne. Après avoir ajouté mille choses à son avantage, il me pria de consentir qu'il allât lui proposer de venir prendre place avec nous, & de s'accommoder du reste de notre souper. Il prévint l'objection du péril où c'étoit exposer Manon, que de découvrir sa demeure au fils de notre ennemi, en protestant, sur son honneur & sur sa foi, que lorsqu'il nous connoîtroit, nous n'aurions point de plus zélé défenseur. Je ne fis difficulté de rien, après de telles assurances. M. de T.... ne nous l'amena point, sans avoir pris un moment pour l'informer qui nous étions. Il entra d'un air qui nous prévint effectivement en sa faveur. Il m'embrassa. Nous nous assîmes. Il admira Manon, moi, tout ce qui nous appartenoit, & il mangea d'un appétit qui fit honneur à notre souper. Lorsqu'on

eut desservi, la conversation devint plus sérieuse. Il baissa les yeux, pour nous parler de l'excès où son père s'étoit porté contre nous. Il nous fit les excuses les plus soumises. Je les abrège, nous dit-il, pour ne pas renouveler un souvenir qui me cause trop de honte. Si elles étoient sincères dès le commencement, elles le devinrent bien plus dans la suite; car il n'eut pas passé une demi-heure dans cet entretien, que je m'apperçus de l'impression que les charmes de Manon faisoient sur lui. Ses regards & ses manières s'attendrirent par degrés. Il ne laissa rien échapper néanmoins dans ses discours; mais, sans être aidé de la jalousie, j'avois trop d'expérience en amour pour ne pas discerner ce qui venoit de cette source. Il nous tint compagnie pendant une partie de la nuit, & il ne nous quitta qu'après s'être félicité de notre connoissance, & nous avoir demandé la permission de venir nous renouveler quelquefois l'offre de ses services. Il partit le matin avec M. de T.... qui se mit avec lui dans son carrosse.

Je ne me sentois, comme j'ai dit, aucun penchant à la jalousie. J'avois plus de crédulité que jamais pour les sermens de Manon. Cette charmante créature étoit si absolument maitresse de mon ame, que je n'avois pas un seul petit sentiment qui ne fût de l'estime & de l'amour. Loin de lui faire un crime d'avoir plû au jeune G... M..,

j'étois ravi de l'effet de ſes charmes, & je m'applaudiſſois d'être aimé d'une fille que tout le monde trouvoit aimable. Je ne jugeai pas même à propos de lui communiquer mes ſoupçons. Nous fûmes occupés pendant quelques jours, du ſoin de faire ajuſter ſes habits, & à délibérer ſi nous pouvions aller à la comédie ſans appréhender d'être reconnus. M. de T.... revint nous voir avant la fin de la ſemaine; nous le conſultâmes là-deſſus. Il vit bien qu'il falloit dire oui, pour faire plaiſir à Manon. Nous réſolûmes d'y aller le même ſoir avec lui.

Cependant cette réſolution ne put s'exécuter, car m'ayant tiré auſſi-tôt en particulier, je ſuis, me dit-il, dans le dernier embarras depuis que je ne vous ai vu, & la viſite que je vous fais aujourd'hui en eſt une ſuite. G.... M.... aime votre maitreſſe. Il m'en a fait la confidence. Je ſuis ſon intime ami, & diſpoſé en tout à le ſervir; mais je ne ſuis pas moins le vôtre. J'ai conſidéré que ſes intentions ſont injuſtes, & je les ai condamnées. J'aurois gardé ſon ſecret, s'il n'avoit deſſein d'employer, pour plaire, que les voies communes; mais il eſt bien informé de l'humeur de Manon. Il a ſu, je ne ſais d'où, qu'elle aime l'abondance & les plaiſirs; & comme il jouit déjà d'un bien conſidérable, il m'a déclaré qu'il veut la tenter d'abord par un très-gros préſent,

& par l'offre de dix mille livres de pension. Toutes choses égales, j'aurois peut-être eu beaucoup plus de violence à me faire pour le trahir : mais la justice s'est jointe en votre faveur à l'amitié ; d'autant plus qu'ayant été la cause imprudente de sa passion, en l'introduisant ici, je suis obligé de prévenir les effets du mal que j'ai causé.

Je remerciai M. de T.... d'un service de cette importance, & je lui avouai avec un parfait retour de confiance, que le caractère de Manon étoit tel que G... M... se le figuroit, c'est-à-dire, qu'elle ne pouvoit supporter l'image de la pauvreté. Cependant, lui dis-je, lorsqu'il n'est question que du plus ou du moins, je ne la crois pas capable de m'abandonner pour un autre. Je suis en état de ne la laisser manquer de rien, & je compte que ma fortune va croître de jour en jour. Je ne crains qu'une chose, ajoutai-je, c'est que G... M... ne se serve de la connoissance qu'il a de notre demeure, pour nous rendre quelque mauvais office. M. de T... m'assura que je devois être sans appréhension de ce côté-là ; que G.... M..., étoit capable d'une folie amoureuse, mais qu'il ne l'étoit point d'une bassesse ; que s'il avoit la lâcheté d'en commettre une, il seroit le premier, lui qui parloit, à l'en punir, & à réparer par-là le malheur qu'il avoit eu d'y donner occasion. Je vous suis obligé de ce sentiment, repris-je ; mais

le mal feroit fait, & le remede fort incertain. Ainfi le parti le plus fage eft de le prévenir, en quittant Chaillot pour prendre une autre demeure. Oui, reprit M. de T..., mais vous aurez peine à le faire auffi promptement qu'il faudroit; car G.... M... doit être ici à midi : il me le dit hier, & c'eft ce qui m'a porté à venir fi matin, pour vous informer de fes vues. Il peut arriver à tout moment.

Un avis fi preffant me fit regarder cette affaire d'un œil plus férieux. Comme il me fembloit impoffible d'éviter la vifite de G..... M...., & qu'il me le feroit auffi, fans doute, d'empêcher qu'il ne s'ouvrît à Manon, je pris le parti de la prévenir moi-même fur le deffein de ce nouveau rival. Je m'imaginai que me fachant inftruit des propofitions qu'il lui feroit, & les recevant à mes yeux, elle auroit affez de force pour les rejeter. Je découvris ma penfée à M. de T..., qui me répondit que cela étoit extrêmement délicat. Je l'avoue, lui dis-je; mais toutes les raifons qu'on peut avoir d'être fûr d'une maitreffe, je les ai de compter fur l'affection de la mienne. Il n'y auroit que la grandeur des offres qui pût l'éblouir, & je vous ai dit qu'elle ne connoît point l'intérêt. Elle aime fes aifes, mais elle m'aime auffi; & dans la fituation où font mes affaires, je ne faurois croire qu'elle me préfère le fils d'un homme qui

l'a miſe à l'hôpital. En un mot, je perſiſterai dans mon deſſein ; & m'étant retiré à l'écart avec Manon, je lui déclarai naturellement tout ce que je venois d'apprendre.

Elle me remercia de la bonne opinion que j'avois d'elle, & elle me promit de recevoir les offres de G.... M.... d'une manière qui lui ôteroit l'envie de les renouveler. Non, lui dis-je, il ne faut pas l'irriter par une bruſquerie. Il peut nous nuire. Mais tu ſais aſſez, toi, friponne, ajoutai-je en riant, comment te défaire d'un amant déſagréable, ou incommode. Elle reprit, après avoir un peu rêvé : il me vient un deſſein admirable, oui, s'écria-t-elle, je ſuis toute glorieuſe de l'invention. G... M... eſt le fils de notre plus cruel ennemi; il faut nous venger du pere non pas ſur le fils, mais ſur ſa bourſe. Je veux l'écouter, accepter ſes preſens, & me moquer de lui. Le projet eſt joli, lui dis-je; mais tu ne ſonges pas, ma pauvre enfant, que c'eſt le chemin qui nous a conduits droit à l'hôpital. J'eus beau lui repréſenter le péril de cette entrepriſe ; elle me dit qu'il ne s'agiſſoit que de bien prendre nos meſures, & elle répondit à toutes mes objections. Donnez-moi un amant qui n'entre point aveuglément dans tous les caprices d'une maitreſſe adorée, & je conviendrai que j'eus tort de céder ſi facilement. La réſolution fut priſe de faire une dupe de G...

M....; & par un tour bizarre de mon ſort, il arriva que je devins la ſienne.

Nous vîmes paroître ſon carroſſe vers les onze heures. Il nous fit des complimens fort recherchés, ſur la liberté qu'il prenoit de venir dîner avec nous. Il ne fut pas ſurpris de trouver M. de T...., qui lui avoit promis la veille de s'y rendre auſſi, & qui avoit feint quelques affaires pour ſe diſpenſer de venir dans la même voiture. Quoiqu'il n'y eût pas un ſeul de nous qui ne portât la trahiſon dans le cœur, nous nous mîmes à table avec un air de confiance & d'amitié. G.... M.... trouva aiſément l'occaſion de déclarer ſes ſentimens à Manon. Je ne dus pas lui paroître gênant; car je m'abſentai exprès pendant quelques minutes. Je m'apperçus, à mon retour, qu'on ne l'avoit pas déſeſpéré par un excès de rigueur. Il étoit de la meilleure humeur du monde. J'affectai de le paroître auſſi; il rioit intérieurement de ma ſimplicité, & moi de la ſienne. Pendant tout l'après-midi, nous jouâmes l'un pour l'autre une ſcène fort agréable. Je lui ménageai encore, avant ſon départ, un moment d'entretien particulier avec Manon; de ſorte qu'il eut lieu de s'applaudir de ma complaiſance, autant que de la bonne chère.

Auſſi-tôt qu'il fut monté en carroſſe avec M. de T..., Manon accourut à moi les braves ouverts,

& m'embrassa en éclatant de rire. Elle me répéta ses discours & ses propositions, sans y changer un mot. Ils se réduisoient à ceci : il l'adoroit. Il vouloit partager avec elle quarante mille livres de rente dont il jouissoit déjà, sans compter ce qu'il attendoit après la mort de son père. Elle alloit être maitresse de son cœur & de sa fortune, & pour gage de ses bienfaits, il étoit prêt à lui donner un carrosse, un hôtel meublé, une femme de chambre, trois laquais, & un cuisinier. Voilà un fils, dis-je à Manon, bien autrement généreux que son père. Parlons de bonne foi, ajoutai-je; cette offre ne vous tente-t-elle point? Moi? répondit-elle, en ajustant à sa pensée trois vers de Racine :

Moi! vous me soupçonnez de cette perfidie?
Moi! je pourrois souffrir un visage odieux,
Qui rappelle toujours l'hôpital à mes yeux?

Non, repris-je en continuant la parodie;

J'aurois peine à penser que l'hôpital, Madame,
Fût un trait dont l'amour l'eût gravé dans votre ame.

Mais c'en est un bien séduisant qu'un hôtel meublé, avec un carrosse & trois laquais; & l'amour en a peu d'aussi forts. Elle me protesta que son cœur étoit à moi pour toujours, & qu'il

ne recevroit jamais d'autres traits que les miens. Les promesses qu'il m'a faites, me dit-elle, sont un aiguillon de vengeance, plutôt qu'un trait d'amour. Je lui demandai si elle étoit dans le dessein d'accepter l'hôtel & le carrosse. Elle me répondit qu'elle n'en vouloit qu'à son argent. La difficulté étoit d'obtenir l'un sans l'autre. Nous résolûmes d'attendre l'entière explication du projet de G.... M.... dans une lettre qu'il avoit promis de lui écrire. Elle la reçut en effet le lendemain, par un laquais sans livrée, qui se procura fort adroitement l'occasion de lui parler sans témoins. Elle lui dit d'attendre sa réponse, & elle vint m'apporter aussitôt sa lettre. Nous l'ouvrîmes ensemble. Outre les lieux communs de tendresse, elle contenoit le détail des promesses de mon rival. Il ne bornoit point sa dépense. Il s'engageoit à lui compter dix mille francs, en prenant possession de l'hôtel, & à réparer tellement les diminutions de cette somme, qu'elle l'eût toujours devant elle en argent comptant. Le jour de l'inauguration n'étoit pas reculé trop loin. Il ne lui en demandoit que deux pour les préparatifs, & il lui marquoit le nom de la rue & de l'hôtel, où il lui promettoit de l'attendre l'après-midi du second jour, si elle pouvoit se dérober de mes mains. C'étoit l'unique point, sur lequel il la conjuroit de le tirer d'inquiétude: il paroissoit sûr de tout le reste; mais il

ajoutoit que si elle prévoyoit de la difficulté à m'échapper, il trouveroit le moyen de rendre sa fuite aisée.

G.... M.... étoit plus fin que son père. Il vouloit tenir sa proie, avant que de compter ses espèces. Nous délibérâmes sur la conduite que Manon avoit à tenir. Je fis encore des efforts pour lui ôter cette entreprise de la tête, & je lui en représentai tous les dangers. Rien ne fut capable d'ébranler sa résolution.

Elle fit une courte réponse à G.... M..., pour l'assurer qu'elle ne trouveroit pas de difficulté à se rendre à Paris le jour marqué, & qu'il pouvoit l'attendre avec certitude. Nous réglâmes ensuite que je partirois sur le champ, pour aller louer un nouveau logement dans quelque village, de l'autre côté de Paris, & que je transporterois avec moi notre petit équipage; que le lendemain après midi, qui étoit le tems de son assignation, elle se rendroit de bonne heure à Paris; qu'après avoir reçu les présens de G.... M..., elle le prieroit instamment de la conduire à la comédie, prendroit avec elle tout ce qu'elle pourroit porter de la somme, & qu'elle chargeroit du reste mon valet, qu'elle vouloit mener avec elle. C'étoit toujours le même qui l'avoit délivrée de l'hôpital, & qui nous étoit infiniment attaché. Je devois me trouver, avec un fiacre, à l'entrée de la rue Saint-André-

des-Arcs, & l'y laiſſer vers les ſept heures, pour m'avancer dans l'obſcurité à la porte de la comédie. Manon me promettoit d'inventer des prétextes pour ſortir un inſtant de ſa loge, & de l'employer à deſcendre pour me rejoindre. L'exécution du reſte étoit facile. Nous aurions regagné mon fiacre en un moment, & nous ſerions ſortis de Paris par le fauxbourg Saint-Antoine, qui étoit le chemin de notre nouvelle demeure.

Ce deſſein, tout extravagant qu'il étoit, nous parut aſſez bien arrangé. Mais il y avoit, dans le fond, une folle imprudence à s'imaginer que quand il eût réuſſi le plus heureuſement du monde, nous euſſions jamais pu nous mettre à couvert des ſuites. Cependant nous nous expoſâmes avec la plus téméraire confiance. Manon partit avec Marcel, c'eſt ainſi que ſe nommoit notre valet. Je la vis partir avec douleur. Je lui dis en l'embraſſant : Manon, ne me trompez-vous point ? me ſerez-vous fidelle ? Elle ſe plaignit tendrement de ma défiance, & elle me renouvela tous ſes ſermens.

Son compte étoit d'arriver à Paris ſur les trois heures. Je partis après elle. J'allai me morfondre, le reſte de l'après-midi, dans le caffé de Feré au Pont-Saint-Michel. J'y demeurai juſqu'à la nuit. J'en ſortis alors pour prendre un fiacre, que je poſtai ſuivant notre projet, à l'entrée de la rue Saint-André-des-Arcs ; enſuite je gagnai à pied la

porte de la comédie. Je fus surpris de n'y pas trouver Marcel, qui devoit y être à m'attendre. Je pris patience pendant une heure, confondu dans une foule de laquais, & l'œil ouvert sur tous les passans. Enfin, sept heures étant sonnées, sans que j'eusse rien apperçu qui eût rapport à nos desseins, je pris un billet de parterre, pour aller voir si je découvrirois Manon & G.... M.... dans les loges. Ils n'y étoient, ni l'un, ni l'autre. Je retournai à la porte, où je passai encore un quart-d'heure, transporté d'impatience & d'inquiétude. N'ayant rien vu paroître, je rejoignis mon fiacre, sans pouvoir m'arrêter à la moindre résolution. Le cocher m'ayant apperçu, vint quelques pas au-devant de moi, pour me dire d'un air mystérieux, qu'une jolie demoiselle m'attendoit depuis une heure dans le carrosse; qu'elle m'avoit demandé, à des signes qu'il avoit bien reconnus, & qu'ayant appris que je devois revenir, elle avoit dit qu'elle ne s'impatienteroit point à m'attendre. Je me figurai aussitôt que c'étoit Manon. J'approchai. Mais je vis un joli petit visage qui n'étoit pas le sien. C'étoit une étrangère, qui me demanda d'abord si elle n'avoit pas l'honneur de parler à M. le chevalier des Grieux. Je lui dis que c'étoit mon nom. J'ai une lettre à vous rendre, reprit-elle, qui vous instruira du sujet qui m'amène, & par quel rapport j'ai l'avantage de connoître votre nom. Je

la priai de me donner le tems de la lire dans un cabaret voiſin. Elle voulut me ſuivre, & elle me conſeilla de demander une chambre à part. De qui vient cette lettre, lui dis-je en montant? elle me remit à la lecture.

Je reconnus la main de Manon. Voici à-peu-près ce qu'elle me marquoit : G.... M.... l'avoit reçue avec une politeſſe & une magnificence au-delà de toutes ſes idées. Il l'avoit comblée de préſens. Il lui faiſoit enviſager un ſort de reine. Elle m'aſſuroit néanmoins qu'elle ne m'oublioit pas dans cette nouvelle ſplendeur; mais que n'ayant pu faire conſentir G.... M.... à la mener ce ſoir à la comédie, elle remettoit à un autre jour le plaiſir de me voir; & que pour me conſoler un peu, de la peine qu'elle prévoyoit que cette nouvelle pouvoit me cauſer, elle avoit trouvé le moyen de me procurer une des plus jolies filles de Paris, qui ſeroit la porteuſe de ſon billet. *Signé*, votre fidelle amante, MANON LESCAUT.

Il y avoit quelque choſe de ſi cruel & de ſi inſultant pour moi dans cette lettre, que demeurant ſuſpendu quelque tems entre la colère & la douleur, j'entrepris de faire un effort, pour oublier éternellement mon ingrate & parjure maitreſſe. Je jetai les yeux ſur la fille qui étoit devant moi. Elle étoit extrêmement jolie; & j'aurois ſouhaité qu'elle l'eût été aſſez pour me rendre parjure & infidelle à

mon tour. Mais je n'y trouvai point ces yeux fins & languiſſans, ce port divin, ce teint de la compoſition de l'amour, enfin ce fond inépuiſable de charmes, que la nature avoit prodigués à la perfide Manon. Non, non, lui dis-je en ceſſant de la regarder, l'ingrate, qui vous envoie, ſavoit fort bien qu'elle vous faiſoit faire une démarche inutile. Retournez à elle, & dites-lui de ma part qu'elle jouiſſe de ſon crime, & qu'elle en jouiſſe, s'il ſe peut, ſans remords. Je l'abandonne ſans retour, & je renonce en même-tems à toutes les femmes, qui ne ſauroient être auſſi aimables qu'elle, & qui ſont, ſans doute, auſſi lâches & d'auſſi mauvaiſe foi. Je fus alors ſur le point de deſcendre, & de me retirer ſans prétendre davantage à Manon; & la jalouſie mortelle qui me déchiroit le cœur, ſe déguiſant en une morne & ſombre tranquillité, je me crus d'autant plus proche de ma guériſon, que je ne ſentois nul de ces mouvemens violens dont j'avois été agité dans les mêmes occaſions. Hélas! j'étois la dupe de l'amour, autant que je croyois l'être de G.... M.... & de Manon.

Cette fille, qui m'avoit apporté la lettre, me voyant prêt à deſcendre l'eſcalier, me demanda ce que je voulois donc qu'elle rapportât à M. de G.... M.... & à la dame qui étoit avec lui. Je rentrai dans la chambre, à cette queſtion; & par un changement incroyable à ceux qui n'ont jamais

ſenti de paſſions violentes, je paſſai tout d'un coup, de la tranquillité où je croyois être, dans un tranſport terrible de fureur. Va, lui dis-je, rapporte au traître G... M.... & à ſa perfide maitreſſe le déſeſpoir où ta maudite lettre m'a jeté; mais apprends-leur qu'ils n'en riront pas long-tems, & que je les poignarderai tous deux de ma propre main. Je me jetai ſur une chaiſe. Mon chapeau tomba d'un côté, & ma canne de l'autre. Deux ruiſſeaux de larmes amères commencèrent à couler de mes yeux. L'accès de rage que je venois de ſentir, ſe changea dans une profonde douleur. Je ne fis plus que pleurer, en pouſſant des gémiſſemens & des ſoupirs. Approche, mon enfant, approche, m'écriai-je en parlant à la jeune fille; approche, puiſque c'eſt toi qu'on envoie pour me conſoler. Dis-moi ſi tu ſais des conſolations contre la rage & le déſeſpoir, contre l'envie de ſe donner la mort à ſoi-même, après avoir tué deux perfides qui ne méritent pas de vivre. Oui, approche, continuai-je en voyant qu'elle faiſoit vers moi quelques pas timides & incertains. Viens eſſuyer mes larmes: viens rendre la paix à mon cœur, viens me dire que tu m'aimes, afin que je m'accoutume à être aimé d'une autre que de mon infidelle. Tu es jolie, je pourrai peut-être t'aimer à mon tour. Cette pauvre enfant, qui n'avoit pas ſeize ou dix-ſept ans, & qui paroiſſoit avoir plus de pudeur

que ses pareilles, étoit extraordinairement surprise d'une si étrange scène. Elle s'approcha néanmoins, pour me faire quelques caresses; mais je l'écartai aussitôt, en la repoussant de mes mains. Que veux-tu de moi, lui dis-je? Ha! tu es une femme, tu es d'un sexe que je déteste, & que je ne puis plus souffrir. La douceur de ton visage me menace encore de quelque trahison. Vas-t-en, & laisse-moi seul ici. Elle me fit une révérence, sans oser rien dire, & elle se tourna pour sortir. Je lui criai de s'arrêter; mais apprends-moi du moins, repris-je, pourquoi, comment, à quel dessein tu as été envoyée ici? Comment as-tu découvert mon nom, & le lieu où tu pouvois me trouver?

Elle me dit qu'elle connoissoit de longue main M. de G.... M....; qu'il l'avoit envoyée chercher à cinq heures, & qu'ayant suivi le laquais qui l'avoit avertie, elle étoit allée dans une grande maison, où elle l'avoit trouvé qui jouoit au piquet avec une jolie dame, & qu'ils l'avoient chargée tous deux de me rendre la lettre qu'elle m'avoit apportée, après lui avoir appris qu'elle me trouveroit dans un carrosse au bout de la rue S. André. Je lui demandai s'ils ne lui avoient rien dit de plus. Elle me répondit en rougissant, qu'ils lui avoient fait espérer que je la prendrois pour me tenir compagnie. On t'a trompée, lui dis-je; ma pauvre fille, on t'a trompée. Tu es une femme. Il te

faut un homme. Mais il t'en faut un qui soit riche & heureux, & ce n'est pas ici que tu le peux trouver. Retourne, retourne à M. de G.... M.... Il a tout ce qu'il faut pour être aimé des belles. Il a des hôtels meublés & des équipages à donner. Pour moi, qui n'ai que de l'amour & de la constance à offrir, les femmes méprisent ma misère, & font leur jouet de ma simplicité.

J'ajoutai mille choses, ou tristes, ou violentes, suivant que les passions qui m'agitoient tour à tour cédoient ou emportoient le dessus. Cependant, à force de me tourmenter, mes transports diminuèrent assez pour faire place à quelques réflexions. Je comparai cette dernière infortune à celles que j'avois déjà essuyées dans le même genre, & je ne trouvai pas qu'il y eût plus à désespérer que dans les premières. Je connoissois Manon: pourquoi m'affliger tant, d'un malheur que j'avois dû prévoir? Pourquoi ne pas m'employer plutôt à y chercher du remède? il étoit encore tems. Je devois du moins n'y pas épargner mes soins, si je ne voulois avoir à me reprocher d'avoir contribué par ma négligence à mes propres peines. Je me mis là-dessus à considérer tous les moyens qui pouvoient m'ouvrir un chemin à l'espérance.

Entreprendre de l'arracher avec violence des mains de G.... M...., c'étoit un parti désespéré,

qui n'étoit propre qu'à me perdre, & qui n'avoit pas la moindre apparence de succès. Mais il me sembloit que si j'eusse pû me procurer le moindre entretien avec elle, j'aurois gagné infailliblement quelque chose sur son cœur. J'en connoissois si bien tous les endroits sensibles; j'étois si sûr d'être aimé d'elle! Cette bizarrerie même de m'avoir envoyé une jolie fille pour me consoler, j'aurois parié qu'elle venoit de son invention, & que c'étoit un effet de sa compassion pour mes peines. Je résolus d'employer toute mon industrie pour la voir. Parmi quantité de voies, que j'examinai l'une après l'autre, je m'arêtai à celle-ci: M. de T.... avoit commencé à me rendre service avec trop d'affection, pour me laisser le moindre doute de sa sincérité & de son zèle. Je me proposai d'aller chez lui sur le champ, & de l'engager à faire appeler G.... M.... sous prétexte d'une affaire importante. Il ne me falloit qu'une demi-heure, pour parler à Manon. Mon dessein étoit de me faire introduire dans sa chambre même, & je crus que cela me seroit aisé dans l'absence de G.... M.... Cette résolution m'ayant rendu plus tranquille, je payai libéralement la jeune fille, qui étoit encore avec moi; & pour lui ôter l'envie de retourner chez ceux qui me l'avoient envoyée, je pris son adresse, en lui faisant espérer que j'irois passer la nuit avec elle.

elle. Je montai dans mon fiacre, & je me fis conduire à grand train chez M. de T..... Je fus aſſez heureux pour l'y trouver. J'avois eu là-deſſus, de l'inquiétude en chemin. Un mot le mit au fait de mes peines, & du ſervice que je venois lui demander. Il fut ſi étonné d'apprendre que G..... M.... avoit pu ſéduire Manon, qu'ignorant que j'avois eu part moi-même à mon malheur, il m'offrit généreuſemenr de raſſembler tous ſes amis, pour employer leurs bras & leurs épées à la délivrance de ma maitreſſe. Je lui fis comprendre que cet éclat pouvoit être pernicieux à Manon & à moi. Réſervons notre ſang, lui dis-je, pour l'extrêmité. Je médite une voie plus douce, & dont je n'eſpère pas moins de ſuccès. Il s'engagea, ſans exception, à faire tout ce que je demanderois de lui; & lui ayant répété qu'il ne s'agiſſoit que de faire avertir G.... M.... qu'il avoit à lui parler, & de le tenir dehors une heure ou deux, il partit auſſi-tôt avec moi pour me ſatisfaire.

Nous cherchâmes de quel expédient il pourroit ſe ſervir, pour l'arrêter ſi long-tems. Je lui conſeillai de lui écrire d'abord un billet ſimple, daté d'un café, par lequel il le prieroit de s'y rendre auſſitôt pour une affaire ſi importante, qu'elle ne pouvoit ſouffrir de délai. J'obſerverai, ajoutai-je, le moment de ſa ſortie, & je m'introduirai ſans peine dans la maiſon, n'y étant connu que de

Manon, & de Marcel, qui eſt mon valet. Pour vous, qui ſerez pendant ce tems-là avec G... M..., vous pourrez lui dire que cette affaire importante, pour laquelle vous ſouhaitez de lui parler, eſt un beſoin d'argent; que vous venez de perdre le vôtre au jeu, & que vous avez joué beaucoup plus ſur votre parole, avec le même malheur. Il lui faudra du tems pour vous mener à ſon coffre-fort, & j'en aurai ſuffiſamment pour exécuter mon deſſein.

M. de T... ſuivit cet arrangement de point en point. Je le laiſſai dans un café, où il écrivit promptement ſa lettre. J'allai me placer à quelques pas de la maiſon de Manon. Je vis arriver le porteur du meſſage, & G.... M... ſortir à pied, un moment après, ſuivi d'un laquais. Lui ayant laiſſé le tems de s'éloigner de la rue, je m'avançai à la porte de mon infidelle; & malgré toute ma colère, je frappai avec le reſpect qu'on a pour un temple. Heureuſement, ce fut Marcel qui vint m'ouvrir. Je lui fis ſigne de ſe taire. Quoique je n'euſſe rien à craindre des autres domeſtiques, je lui demandai tout bas s'il pouvoit me conduire dans la chambre où étoit Manon, ſans que je fuſſe apperçu. Il me dit que cela étoit aiſé, en montant doucement par le grand eſcalier. Allons donc promptement, lui dis-je, & tâche d'empêcher, pendant que j'y ferai, qu'il n'y monte perſonne.

Je pénétrai sans obstacle jusqu'à l'appartement. Manon étoit occupée à lire. Ce fut là, que j'eus lieu d'admirer le caractère de cette étrange fille. Loin d'être effrayée, & de paroître timide en m'appercevant, elle ne donna que ces marques légères de surprise, dont on n'est pas le maître à la vue d'une personne qu'on croit éloignée : Ha! c'est vous, mon amour, me dit-elle en venant m'embrasser avec sa tendresse ordinaire. Bon Dieu! que vous êtes hardi! qui vous auroit attendu aujourd'hui dans ce lieu? Je me dégageai de ses bras; & loin de répondre à ses caresses, je la repoussai avec dédain; & je fis deux ou trois pas en arrière pour m'éloigner d'elle. Ce mouvement ne laissa pas de la déconcerter. Elle demeura dans la situation où elle étoit, & elle jeta les yeux sur moi, en changeant de couleur. J'étois dans le fond si charmé de la revoir, qu'avec tant de justes sujets de colère, j'avois à peine la force d'ouvrir la bouche pour la quereller. Cependant mon cœur saignoit du cruel outrage qu'elle m'avoit fait. Je le rappelois vivement à ma mémoire, pour exciter mon dépit; & je tâchois de faire briller dans mes yeux un autre feu que celui de l'amour. Comme je demeurai quelque tems en silence, & qu'elle remarqua mon agitation, je la vis trembler, apparement par un effet de sa crainte.

Je ne pus soutenir ce spectacle. Ah! Manon,

lui dis-je d'un ton tendre, infidelle & parjure Manon! par où commencerai-je à me plaindre ? Je vous vois pâle & tremblante; & je ſuis encore ſi ſenſible à vos moindres peines, que je crains de vous affliger trop par mes reproches. Mais, Manon, je vous le dis; j'ai le cœur percé de la douleur de votre trahiſon. Ce ſont là des coups qu'on ne porte point à un amant, quand on n'a pas réſolu ſa mort. Voici la troiſième fois, Manon; je les ai bien comptées; il eſt impoſſible que cela s'oublie. C'eſt à vous de conſidérer à l'heure même, quel parti vous voulez prendre; car mon triſte cœur n'eſt plus à l'épreuve d'un ſi cruel traitement. Je ſens qu'il ſuccombe, & qu'il eſt prêt à ſe fendre de douleur. Je n'en puis plus, ajoutai-je en m'aſſeyant ſur une chaiſe; j'ai à peine la force de parler & de me ſoutenir.

Elle ne me répondit point; mais lorſque je fus aſſis, elle ſe laiſſa tomber à genoux, & elle appuya ſa tête ſur les miens, en cachant ſon viſage de mes mains. Je ſentis en un inſtant qu'elle les mouilloit de ſes larmes. Dieux! de quels mouvemens n'étois-je point agité! Ah, Manon, Manon, repris-je avec un ſoupir! il eſt bien tard de me donner des larmes, lorſque vous avez cauſé ma mort. Vous affectez une triſteſſe que vous ne ſauriez ſentir. Le plus grand de vos maux eſt ſans doute ma préſence, qui a toujours été importune

à vos plaisirs. Ouvrez les yeux, voyez qui je suis; on ne verse pas des pleurs si tendres pour un malheureux qu'on a trahi, & qu'on abandonne cruellement. Elle baisoit mes mains sans changer de posture. Inconstante Manon, repris-je encore, fille ingrate & sans foi, où sont vos promesses & vos sermens! Amante mille fois volage & cruelle, qu'as-tu fait de cet amour que tu me jurois encore aujourd'hui? Juste ciel, ajoutai-je! est-ce ainsi qu'une infidelle se rit de vous, après vous avoir attesté si saintement? C'est donc le parjure qui est récompensé! Le désespoir & l'abandon sont pour la constance & la fidélité.

Ces paroles furent accompagnées d'une réflexion si amère, que j'en laissai échapper malgré moi quelques larmes. Manon s'en apperçut, au changement de ma voix. Elle rompit enfin le silence. Il faut bien que je sois coupable, me dit-elle tristement, puisque j'ai pu vous causer tant de douleur & d'émotion; mais que le ciel me punisse si j'ai cru l'être, ou si j'ai eu la pensée de le devenir. Ce discours me parut si dépourvu de sens & de bonne foi, que je ne pus me défendre d'un vif mouvement de colère. Horrible dissimulation, m'écriai-je! Je vois mieux que jamais, que tu n'es qu'une coquine & une perfide. C'est à présent que je connois ton abominable caractère. Adieu, lâche créature, continuai-je en me levant; j'aime mieux

mourir mille fois, que d'avoir désormais le moindre commerce avec toi. Que le ciel me punisse moi-même, si je t'honore jamais du moindre regard. Demeure avec ton nouvel amant, aime-le, déteste-moi, renonce à l'honneur, au bon sens; je m'en ris, tout m'est égal.

Elle fut si épouvantée de ce transport, que demeurant à genoux près de la chaise d'où je m'étois levé, elle me regardoit en tremblant & sans oser respirer. Je fis encore quelques pas vers la porte, en tournant la tête, & tenant les yeux fixés sur elle. Mais il auroit fallu que j'eusse perdu tout sentiment d'humanité, pour m'endurcir contre tant de charmes. J'étois si éloigné d'avoir cette force barbare, que passant tout d'un coup à l'extrémité opposée, je retournai vers elle, ou plutôt je m'y précipitai sans réflexion. Je la pris entre mes bras. Je lui donnai mille tendres baisers. Je lui demandai pardon de mon emportement. Je confessai que j'étois un brutal, & que je ne méritois pas le bonheur d'être aimé d'une fille comme elle. Je la fis asseoir, & m'étant mis à genoux à mon tour, je la conjurai de m'écouter en cet état. Là, tout ce qu'un amant soumis & passionné peut imaginer de plus respectueux & de plus tendre, je le renfermai en peu de mots dans mes excuses. Je lui demandai en grace de prononcer qu'elle me pardonnoit. Elle laissa tomber ses bras sur mon cou,

en disant que c'étoit elle-même qui avoit besoin de ma bonté pour me faire oublier les chagrins qu'elle me causoit, & qu'elle commençoit à craindre avec raison que je ne goutasse point ce qu'elle avoit à me dire pour se justifier. Moi, interrompis-je aussitôt! ah! je ne vous demande point de justification. J'approuve tout ce que vous avez fait. Ce n'est point à moi d'exiger des raisons de votre conduite. Trop content, trop heureux, si ma chère Manon ne m'ôte point la tendresse de son cœur! Mais, continuai-je, ne réfléchissant pas sur l'état de mon sort, toute-puissante Manon! vous qui faites à votre gré ma joie & ma douleur! après vous avoir satisfait par mes humiliations & par les marques de mon repentir, ne me sera-t-il point permis de vous parler de ma tristesse & de mes peines! Apprendrai-je de vous ce qu'il faut que je devienne aujourd'hui, & si c'est sans retour que vous allez signer ma mort, en passant la nuit avec mon rival?

Elle fut quelque tems à méditer sa réponse. Mon chevalier, me dit-elle en reprenant un air tranquille, si vous vous étiez d'abord expliqué si nettement, vous vous seriez épargné bien du trouble, & à moi une scène bien affligeante. Puisque votre peine ne vient que de votre jalousie, je l'aurois guérie, en m'offrant à vous suivre sur le champ au bout du monde. Mais je me suis figuré que

c'étoit la lettre que je vous ai écrite ſous les yeux de M. de G... M... & la fille que nous vous avons envoyée, qui cauſoient votre chagrin. J'ai cru que vous auriez pu regarder ma lettre comme une raillerie, & cette fille, en vous imaginant qu'elle étoit allée vous trouver de ma part, comme une déclaration que je renonçois à vous pour m'attacher à G... M... C'eſt cette penſée, qui m'a jetée tout d'un coup dans la conſternation; car, quelque innocente que je fuſſe, je trouvois, en y penſant, que les apparences ne m'étoient pas favorables. Cependant, continua-t-elle, je veux que vous ſoyiez mon juge, après que je vous aurai expliqué la vérité du fait.

Elle m'apprit alors tout ce qui lui étoit arrivé, depuis qu'elle avoit trouvé G... M... qui l'attendoit dans le lieu où nous étions. Il l'avoit reçue effectivement comme la première princeſſe du monde. Il lui avoit montré tous les appartemens, qui étoient d'un goût & d'une propreté admirables. Il lui avoit compté dix mille livres dans ſon cabinet, & il y avoit ajouté quelques bijoux, parmi leſquels étoient le collier & les bracelets de perles qu'elle avoit déjà reçus de ſon père. Il l'avoit menée de-là dans un ſallon qu'elle n'avoit pas encore vu, où elle avoit trouvé une collation exquiſe. Il l'avoit fait ſervir par les nouveaux domeſtiques qu'il avoit pris pour elle, en leur ordonnant de la

regarder déſormais comme leur maitreſſe ; enfin il lui avoit fait voir le carroſſe, les chevaux & tout le reſte de ſes préſens ; après quoi il lui avoit propoſé une partie de jeu, pour attendre le ſouper. Je vous avoue, continua-t-elle, que j'ai été frappée de cette magnificence. J'ai fait réflexion que ce ſeroit dommage de nous priver tout d'un coup de tant de biens, en me contentant d'emporter les dix mille francs & les bijoux, que c'étoit une fortune toute faite pour vous & pour moi, & que nous pourrions vivre agréablement aux dépens de G.... M.... Au lieu de lui propoſer la comédie, je me ſuis mis dans la tête de le ſonder ſur votre ſujet, pour preſſentir quelles facilités nous aurions à nous voir, en ſuppoſant l'exécution de mon ſyſtême. Je l'ai trouvé d'un caractère fort traitable. Il m'a demandé ce que je penſois de vous, & ſi je n'avois pas eu quelque regret à vous quitter. Je lui ai dit que vous étiez ſi aimable, & que vous en aviez toujours uſé ſi honnêtement avec moi, qu'il n'étoit pas naturel que je puſſe vous haïr. Il a confeſſé que vous aviez du mérite, & qu'il s'étoit ſenti porté à déſirer votre amitié. Il a voulu ſavoir de quelle manière je croyois que vous prendriez mon départ, ſur-tout lorſque vous viendriez à ſavoir que j'étois entre ſes mains. Je lui ai répondu que la date de notre amour étoit déjà ſi ancienne, qu'il avoit eu le tems de ſe refroidir un peu ; que vous n'étiez

desseins. La jeune fille est venue, je l'ai trouvée jolie; & comme je ne doutois point que mon absence ne vous causât de la peine, c'étoit sincérement que je souhaitois qu'elle pût servir à vous désennuyer quelques momens; car la fidélité que je souhaite de vous est celle du cœur. J'aurois été ravie de pouvoir vous envoyer Marcel; mais je n'ai pu me procurer un moment pour l'instruire de ce que j'avois à vous faire savoir. Elle conclut enfin son récit, en m'apprenant l'embarras où G.. . M.. . s'étoit trouvé en recevant le billet de M. de T.. . Il a balancé, me dit-elle, s'il devoit me quitter, & il m'a assuré que son retour ne tarderoit point. C'est ce qui fait que je ne vous vois point ici sans inquiétude, & que j'ai marqué de la surprise à votre arrivée.

J'écoutai ce discours avec beaucoup de patience. J'y trouvois assurément quantité de traits cruels & mortifians pour moi; car le dessein de son infidélité étoit si clair, qu'elle n'avoit pas même eu le soin de me le déguiser. Elle ne pouvoit espérer que G.... M... la laissât, toute la nuit, comme une vestale. C'étoit donc avec lui, qu'elle comptoit de la passer. Quel aveu pour un amant! Cependant je considérai que j'étois cause en partie de sa faute, par la connoissance que je lui avois donnée d'abord des sentimens que G... M... avoit pour elle, & par la complaisance que j'avois eue d'entrer aveuglé-

ment dans le plan téméraire de ſon aventure. D'ailleurs, par un tour naturel de génie qui m'eſt particulier, je fus touché de l'ingénuité de ſon récit, & de cette manière bonne & ouverte, avec laquelle elle me racontoit juſqu'aux ciconſtances dont j'étois le plus offenſé. Elle pèche par foibleſſe, dis-je en moi-même. Elle eſt légère, & imprudente; mais elle eſt droite & ſincère. Ajoutez que l'amour ſuffiſoit ſeul, pour me fermer les yeux ſur toutes ſes fautes. J'étois trop ſatisfait de l'eſpérance de l'enlever le ſoir même à mon rival. Je lui dis néanmoins : Et la nuit, avec qui l'auriez-vous paſſée? Cette queſtion, que je lui fis triſtement, l'embarraſſa. Elle ne me répondit que par des *mais*, & des *ſi* interrompus. J'eus pitié de ſa peine; & rompant ce diſcours, je lui déclarai naturellement que j'attendois d'elle qu'elle me ſuivît à l'heure même. Je le veux bien, me dit-elle; mais vous n'approuvez donc pas mon projet? Ha! n'eſt-ce pas aſſez, repartis-je, que j'approuve tout ce que vous avez fait juſqu'à préſent? Quoi! nous n'emporterons pas même les dix mille francs, repliqua-t-elle? Il me les a donnés. Ils ſont à moi. Je lui conſeillai d'abandonner tout, & de ne penſer qu'à nous éloigner promptement; car quoiqu'il y eût à peine une demi-heure que j'étois avec elle, je craignois le retour de G... M... Cependant elle me fit de ſi preſſantes

instances, pour me faire consentir à ne pas sortir les mains vides, que je crus lui devoir accorder quelque chose, après avoir tant obtenu d'elle.

Dans le tems que nous nous préparions au départ, j'entendis frapper à la porte de la rue. Je ne doutai nullement que ce ne fût G.... M....; & dans le trouble où cette pensée me jeta, je dis à Manon que c'étoit un homme mort s'il paroissoit. Effectivement je n'étois pas assez revenu de mes transports, pour me modérer à sa vue. Marcel finit ma peine, en m'apportant un billet qu'il avoit reçu pour moi à la porte. Il étoit de M. de T... Il me marquoit que G.... M... étant allé lui chercher de l'argent à sa maison, il profitoit de son absence, pour me communiquer une pensée fort plaisante : qu'il lui sembloit que je ne pouvois me venger plus agréablement de mon rival, qu'en mangeant son souper, & en couchant cette nuit même, dans le lit qu'il espéroit d'occuper avec ma maitresse; que cela lui paroissoit assez facile, si je pouvois m'assurer de trois ou quatre hommes, qui eussent assez de résolution pour l'arrêter dans la rue, & de fidélité pour le garder à vue jusqu'au lendemain; que pour lui, il promettoit de l'amuser encore une heure pour le moins, par des raisons qu'il tenoit prêtes pour son retour. Je montrai ce billet à Manon, & je lui appris de quelle ruse

je m'étois servi pour m'introduire librement chez elle. Mon invention & celle de M. de T... lui parurent admirables. Nous en rîmes à notre aise, pendant quelques momens. Mais lorsque je lui parlai de la dernière comme d'un badinage, je fus surpris qu'elle insista sérieusement à me la proposer, comme une chose dont l'idée la ravissoit. En vain lui demandai-je où elle vouloit que je trouvasse, tout d'un coup, des gens propres à arrêter G.... M... & à le garder fidellement? Elle me dit qu'il falloit du moins tenter, puisque M. de T.... nous garantissoit encore une heure; & pour réponse à mes autres objections, elle me dit que je faisois le tyran, & que je n'avois pas de complaisance pour elle. Elle ne trouvoit rien de si joli que ce projet. Vous aurez son couvert à souper, me répétoit-elle; vous coucherez dans ses draps; & demain de grand matin vous enleverez sa maitresse & son argent. Vous serez bien vengé du père & du fils.

Je cédai à ses instances, malgré les mouvemens secrets de mon cœur, qui sembloient me présager une catastrophe malheureuse. Je sortis, dans le dessein de prier deux ou trois gardes-du-corps, avec lesquels Lescaut m'avoit mis en liaison, de se charger du soin d'arrêter G... M... Je n'en trouvai qu'un au logis; mais c'étoit un homme entreprenant, qui n'eut pas plutôt su de quoi il étoit question, qu'il

m'aſſura du ſuccès : il me demanda ſeulement dix piſtoles pour récompenſer trois ſoldats aux gardes, qu'il prit la réſolution d'employer, en ſe mettant à leur tête. Je le priai de ne pas perdre de tems. Il les aſſembla, en moins d'un quart-d'heure. Je l'attendois à ſa maiſon; & lorſqu'il fut de retour avec ſes aſſociés, je le conduiſis moi-même au coin d'une rue, par laquelle G.... M... devoit néceſſairement rentrer dans celle de Manon. Je lui recommandai de ne le pas maltraiter, mais de le garder ſi étroitement juſqu'à ſept heures du matin, que je puſſe être aſſuré qu'il ne lui échapperoit pas. Il me dit que ſon deſſein étoit de le conduire à ſa chambre, & de l'obliger à ſe déshabiller, ou même à ſe coucher dans ſon lit, tandis que lui & ſes trois braves paſſeroient la nuit à boire & à jouer. Je demeurai avec eux, juſqu'au moment où je vis paroître G...M..., & je me retirai alors quelques pas au-deſſous, dans un endroit obſcur, pour être témoin d'une ſcène ſi extraordinaire. Le garde-du-corps l'aborda, le piſtolet au poing, & lui expliqua civilement qu'il n'en vouloit ni à ſa vie, ni à ſon argent; mais que s'il faiſoit la moindre difficulté de le ſuivre, ou s'il jetoit le moindre cri, il alloit lui brûler la cervelle. G... M... le voyant ſoutenu par trois ſoldats, & craignant ſans doute la bourre du piſtolet, ne fit pas de réſiſtance. Je le vis

emmener

emmener comme un mouton. Je retournai aussitôt chez Manon ; & pour ôter tout soupçon aux domestiques, je lui dis, en entrant, qu'il ne falloit pas attendre M. de G... M.... pour souper ; qu'il lui étoit survenu des affaires qui le retenoient malgré lui, & qu'il m'avoit prié de venir lui en faire ses excuses, & souper avec elle ; ce que je regardois comme une grande faveur, auprès d'une si belle dame. Elle seconda fort adroitement mon dessein. Nous nous mîmes à table. Nous y prîmes un air grave, pendant que les laquais demeurèrent à nous servir. Enfin, les ayant congédiés, nous passâmes une des plus charmantes soirées de notre vie. J'ordonnai en secret à Marcel de chercher un fiacre, & de l'avertir de se trouver le lendemain à la porte, avant six heures du matin. Je feignis de quitter Manon vers minuit ; mais étant rentré doucement, par le secours de Marcel, je me préparai à occuper le lit de G... M... comme j'avois rempli sa place à table. Pendant ce tems-là, notre mauvais génie travailloit à nous perdre. Nous étions dans le délire du plaisir, & le glaive étoit suspendu sur nos têtes. Le fil qui le soutenoit alloit se rompre. Mais pour faire mieux entendre toutes les circonstances de notre ruine, il faut en éclaircir la cause.

G... M... étoit suivi d'un laquais, lorsqu'il avoit été arrêté par le garde-du-corps. Ce garçon,

effrayé de l'aventure de ſon maître, retourna en fuyant ſur ſes pas, & la première démarche qu'il fit pour le ſecourir, fut d'aller avertir le vieux G... M... de ce qui venoit d'arriver. Une ſi fâcheuſe nouvelle ne pouvoit manquer de l'alarmer beaucoup. Il n'avoit que ce fils, & ſa vivacité étoit extrême pour ſon âge. Il voulut ſavoir d'abord du laquais tout ce que ſon fils avoit fait l'après-midi; s'il s'étoit querellé avec quelqu'un, s'il avoit pris part au démêlé d'un autre, s'il s'étoit trouvé dans quelque maiſon ſuſpecte. Celui-ci, qui croyoit ſon maître dans le dernier danger, & qui s'imaginoit ne devoir plus rien ménager pour lui procurer du ſecours, découvrit tout ce qu'il ſavoit de ſon amour pour Manon, & de la dépenſe qu'il avoit faite pour elle; la manière dont il avoit paſſé l'après-midi dans ſa maiſon juſqu'aux environs de neuf heures, ſa ſortie, & le malheur de ſon retour. C'en fut aſſez pour faire ſoupçonner au vieillard, que l'affaire de ſon fils étoit une querelle d'amour. Quoiqu'il fût au moins dix heures & demie du ſoir, il ne balança point à ſe rendre auſſitôt chez monſieur le lieutenant de police. Il le pria de faire donner des ordres particuliers à toutes les eſcouades du guet, & lui en ayant demandé une pour ſe faire accompagner, il courut lui-même vers la rue où ſon fils avoit été arrêté: il viſita tous les endroits de la ville où il eſpéroit de le pouvoir trouver; &

n'ayant pu découvrir ſes traces, il ſe fit conduire enfin à la maiſon de ſa maitreſſe, où il ſe figura qu'il pouvoit être retourné.

J'allois me mettre au lit, lorſqu'il arriva. La porte de la chambre étant fermée, je n'entendis point frapper à celle de la rue; mais il entra, ſuivi de deux archers; & s'étant informé inutilement de ce qu'étoit devenu ſon fils, il lui prit envie de voir ſa maitreſſe, pour tirer d'elle quelque lumière. Il monte à l'appartement, toujours accompagné de ſes archers. Nous étions prêts à nous mettre au lit; il ouvre la porte, & il nous glace le ſang par ſa vue. O Dieu! c'eſt le vieux G... M..., dis-je à Manon. Je ſaute ſur mon épée. Elle étoit malheureuſement embarraſſée dans mon ceinturon. Les archers, qui virent mon mouvement, s'approchèrent auſſitôt pour me la ſaiſir. Un homme en chemiſe eſt ſans réſiſtance. Ils m'ôtèrent tous les moyens de me défendre.

G... M... quoique troublé par ce ſpectacle, ne tarda point à me reconnoître. Il remit encore plus aiſément Manon. Eſt-ce une illuſion! nous dit-il gravement: ne vois-je point le chevalier des Grieux & Manon Leſcaut? J'étois ſi enragé de honte & de douleur, que je ne lui fis pas de réponſe. Il parut rouler, pendant quelque tems, diverſes penſées dans ſa tête; & comme ſi elles euſſent allumé tout d'un coup ſa colère, il s'écria en s'adreſſant à moi:

Ah ! malheureux, je ſuis sûr que tu as tué mon fils ! Cette injure me piqua vivement. Vieux ſcélérat, lui répondis-je avec fierté, ſi j'avois eu à tuer quelqu'un de ta famille, c'eſt par toi que j'aurois commencé. Tenez-le bien, dit-il aux archers. Il faut qu'il me diſe des nouvelles de mon fils ; je le ferai pendre demain, s'il ne m'apprend tout à l'heure ce qu'il en a fait. Tu me feras pendre, repris-je ? Infame ! ce ſont tes pareils qu'il faut envoyer au gibet. Apprends que je ſuis d'un ſang plus noble & plus pur que le tien. Oui, ajoutai-je, je ſais ce qui eſt arrivé à ton fils ; & ſi tu m'irrites davantage, je le ferai étrangler avant qu'il ſoit demain, & je te promets le même ſort après lui.

Je commis une imprudence, en lui confeſſant que je ſavois où étoit ſon fils ; mais l'excès de ma colère me fit faire cette indiſcrétion. Il appela auſſitôt cinq ou ſix autres archers, qui l'attendoient à la porte, & il leur ordonna de s'aſſurer de tous les domeſtiques de la maiſon. Ah ! Monſieur le chevalier, reprit-il d'un ton railleur, vous ſavez où eſt mon fils, & vous le ferez étrangler, dites-vous ? Comptez que nous y mettrons bon ordre. Je ſentis auſſitôt la faute que j'avois commiſe. Il s'approcha de Manon, qui étoit aſſiſe ſur le lit en pleurant ; il lui dit quelques galanteries ironiques, ſur l'empire qu'elle avoit ſur le père & ſur le fils, &

ſur le bon uſage qu'elle en faiſoit. Ce vieux monſtre d'incontinence voulut prendre quelques familiarités avec elle. Garde-toi de la toucher, m'écriai-je ; il n'y auroit rien de ſacré qui te pût ſauver de mes mains. Il ſortit en laiſſant trois archers dans la chambre, auxquels il ordonna de nous faire prendre promptement nos habits.

Je ne ſais quels étoient alors ſes deſſeins ſur nous. Peut-être euſſions-nous obtenu la liberté, en lui apprenant où étoit ſon fils. Je méditois, en m'habillant, ſi ce n'étoit pas le meilleur parti. Mais s'il étoit dans cette diſpoſition en quittant notre chambre, elle étoit bien changée lorſqu'il y revint. Il étoit allé interroger les domeſtiques de Manon, que les archers avoient arrêtés. Il ne put rien apprendre de ceux qu'elle avoit reçus de ſon fils ; mais lorſqu'il ſut que Marcel nous avoit ſervis auparavant, il réſolut de le faire parler, en l'intimidant par des menaces.

C'étoit un garçon fidelle, mais ſimple & groſſier. Le ſouvenir de ce qu'il avoit fait à l'hôpital pour délivrer Manon, joint à la terreur que G.... M.... lui inſpiroit, fit tant d'impreſſion ſur ſon eſprit foible, qu'il s'imagina qu'on alloit le conduire à la potence ou ſur la roue. Il promit de découvrir tout ce qui étoit venu à ſa connoiſſance, ſi l'on vouloit lui ſauver la vie. G... M... ſe perſuada là-deſſus qu'il y avoit quelque choſe, dans nos

affaires, de plus sérieux & de plus criminel qu'il n'avoit eu lieu jusque-là de se le figurer. Il offrit à Marcel, non-seulement la vie, mais des récompenses pour sa confession. Ce malheureux lui apprit une partie de notre dessein, sur lequel nous n'avions pas fait difficulté de nous entretenir devant lui, parce qu'il devoit y entrer pour quelque chose. Il est vrai qu'il ignoroit entièrement les changemens que nous y avions faits à Paris; mais il avoit été informé, en partant de Chaillot, du plan de l'entreprise & du rôle qu'il y devoit jouer. Il lui déclara donc que notre vue étoit de duper son fils, & que Manon devoit recevoir, ou avoit déjà reçu dix mille francs, qui, selon notre projet, ne retourneroient jamais aux héritiers de la *maison* de G... M...

Après cette découverte, le vieillard emporté remonta brusquement dans notre chambre. Il passa, sans parler, dans le cabinet, où il n'eut pas de peine à trouver la somme & les bijoux. Il revint à nous avec un visage enflammé; & nous montrant ce qu'il lui plut de nommer notre larcin, il nous accabla de reproches outrageans. Il fit voir de près à Manon le collier de perles & les bracelets. Les reconnoissez-vous, lui dit-il avec un souris moqueur? Ce n'étoit pas la première fois que vous les eussiez vus. Les mêmes, sur ma foi. Ils étoient de votre goût, ma belle; je me le persuade aisément. Les

pauvres enfans, ajouta-t-il! Ils ſont bien aimables en effet l'un & l'autre; mais ils ſont un peu fripons. Mon cœur crevoit de rage, à ce diſcours inſultant. J'aurois donné, pour être libre un moment..... Juſte ciel! que n'aurois-je pas donné! Enfin, je me fis violence pour lui dire, avec une modération qui n'étoit qu'un rafinement de fureur; finiſſons, Monſieur, ces inſolentes railleries. De quoi eſt-il queſtion? Voyons, que prétendez-vous faire de nous? Il eſt queſtion, Monſieur le chevalier, me répondit-il, d'aller de ce pas au châtelet. Il fera jour demain; nous verrons plus clair dans nos affaires, & j'eſpère que vous me ferez la grace, à la fin, de m'apprendre où eſt mon fils.

Je compris, ſans beaucoup de réflexions, que c'étoit une choſe d'une terrible conſéquence pour nous, d'être une fois renfermés au châtelet. J'en prévis en tremblant, tous les dangers. Malgré toute ma fierté, je reconnus qu'il falloit plier ſous le poids de ma fortune, & flatter mon plus cruel ennemi pour en obtenir quelque choſe par la ſoumiſſion. Je le priai d'un ton honnête, de m'écouter un moment. Je me rends juſtice, Monſieur, lui dis-je. Je confeſſe que la jeuneſſe m'a fait commettre de grandes fautes, & que vous en êtes aſſez bleſſé pour vous plaindre. Mais ſi vous connoiſſez la force de l'amour; ſi vous pouvez juger de ce que ſouffre un malheureux

jeune homme à qui l'on enlève tout ce qu'il aime, vous me trouverez peut-être pardonnable d'avoir cherché le plaisir d'une légère vengeance, ou du moins, vous me croirez assez puni par l'affront que je viens de recevoir. Il n'est besoin ni de prison, ni de supplice, pour me forcer de vous découvrir où est M. votre fils. Il est en sûreté. Mon dessein n'a pas été de lui nuire, ni de vous offenser. Je suis prêt à vous nommer le lieu où il passe tranquillement la nuit, si vous me faites la grâce de nous accorder la liberté. Ce vieux tigre, loin d'être touché de ma prière, me tourna le dos en riant. Il lâcha seulement quelques mots, pour me faire comprendre qu'il savoit notre dessein jusqu'à l'origine. Pour ce qui regardoit son fils, il ajouta brutalement qu'il se retrouveroit assez-tôt, puisque je ne l'avois pas assassiné. Conduisez-les au petit châtelet, dit-il aux archers, & prenez garde que le chevalier ne vous échappe. C'est un rusé, qui s'est déjà sauvé de Saint-Lazare.

Il sortit, & me laissa dans l'état que vous pouvez vous imaginer. O ciel ! m'écriai-je, je recevrai avec soumission tous les coups qui viennent de ta main ; mais qu'un malheureux coquin ait le pouvoir de me traiter avec cette tyrannie, c'est ce qui me réduit au dernier désespoir. Les archers nous prièrent de ne pas les faire attendre plus long-tems. Ils avoient un carrosse à la porte. Je

tendis la main à Manon, pour defcendre. Venez, ma chere reine, lui dis-je, venez vous foumettre à toute la rigueur de notre fort. Il plaira peut-être au ciel, de nous rendre quelque jour plus heureux.

Nous partîmes dans le même carroffe. Elle fe mit dans mes bras. Je ne lui avois pas entendu prononcer un mot, depuis le premier moment de l'arrivée de G... M...; mais fe trouvant feule alors avec moi, elle me dit mille tendreffes, en fe reprochant d'être la caufe de mon malheur. Je l'affurai que je ne me plaindrois jamais de mon fort, tant qu'elle ne cefferoit pas de m'aimer. Ce n'eft pas moi qui fuis à plaindre, continuai-je. Quelques mois de prifon ne m'effrayent nullement, & je préférerai toujours le châtelet à S. Lazare. Mais c'eft pour toi, ma chère ame, que mon cœur s'intéreffe. Quel fort pour une créature fi charmante! Ciel! comment traitez-vous avec tant de rigueur le plus parfait de vos ouvrages! Pourquoi ne fommes-nous pas nés, l'un & l'autre, avec des qualités conformes à notre misère? Nous avons reçu de l'efprit, du goût, des fentimens. Hélas! quel trifte ufage en faifons-nous? Tandis que tant d'ames baffes & dignes de notre fort, jouiffent de toutes les faveurs de la fortune! Ces réflexions me pénétroient de douleur. Mais ce n'étoit rien en comparaifon de celles qui regardoient l'avenir; car je féchois de

crainte pour Manon. Elle avoit déjà été à l'hôpital; & quand elle en fût sortie par la bonne porte, je savois que les rechûtes en ce genre étoient d'une conséquence extrêmement dangereuse. J'aurois voulu lui exprimer mes frayeurs. J'appréhendois de lui en causer trop. Je tremblois pour elle, sans oser l'avertir du danger, & je l'embrassois en soupirant, pour l'assurer du moins de mon amour, qui étoit presque le seul sentiment que j'osasse exprimer. Manon, lui dis-je, parlez sincèrement, m'aimerez-vous toujours? Elle me répondit qu'elle étoit bien malheureuse que j'en pusse douter. Hé bien, repris-je, je n'en doute point, & je veux braver tous nos ennemis avec cette assurance. J'employerai ma famille pour sortir du châtelet; & tout mon sang ne sera utile à rien, si je ne vous en tire pas aussitôt que je serai libre.

Nous arrivâmes à la prison. On nous mit, chacun, dans un lieu séparé. Ce coup me fut moins rude, parce que je l'avois prévu. Je recommandai Manon au concierge, en lui apprenant que j'étois un homme de quelque distinction, & lui promettant une récompense considérable. J'embrassai ma chère maitresse, avant que de la quitter. Je la conjurai de ne pas s'affliger excessivement, & de ne rien craindre, tant que je serois au monde. Je n'étois pas sans argent. Je lui en donnai une partie; & je payai au concierge, sur ce qui me restoit, un

mois de grosse pension d'avance pour elle & pour moi.

Mon argent eut un fort bon effet. On me mit dans une chambre proprement meublée, & l'on m'assura que Manon en avoit une pareille. Je m'occupai aussitôt des moyens de hâter ma liberté. Il étoit clair qu'il n'y avoit rien d'absolument criminel dans mon affaire ; & supposant même que le dessein de notre vol fût prouvé par la déposition de Marcel, je savois fort bien qu'on ne punit point les simples volontés. Je résolus d'écrire promptement à mon père, pour le prier de venir en personne à Paris. J'avois bien moins de honte, comme je l'ai déjà dit, d'être au châtelet qu'à Saint-Lazare. D'ailleurs, quoique je conservasse tout le respect dû à l'autorité paternelle, l'âge & l'expérience avoient diminué beaucoup ma timidité. J'écrivis donc, & l'on ne fit pas difficulté au châtelet, de laisser sortir ma lettre. Mais c'étoit une peine que j'aurois pu m'épargner, si j'avois su que mon père devoit arriver le lendemain à Paris.

Il avoit reçu celle que je lui avois écrite huit jours auparavant. Il en avoit ressenti une joie extrême ; mais de quelqu'espérance que je l'eusse flatté au sujet de ma conversion, il n'avoit pas cru devoir s'arrêter tout-à-fait à mes promesses. Il avoit pris le parti de venir s'assurer de mon changement par ses yeux, & de régler sa conduite

fur la fincérité de mon repentir. Il arriva, le lendemain de mon emprifonnement. Sa première vifite fut celle qu'il rendit à Tiberge, à qui je l'avois prié d'adreffer fa réponfe. Il ne put favoir de lui, ni ma demeure, ni ma condition préfente. Il en apprit feulement mes principales aventures, depuis que je m'étois échappé de Saint-Sulpice. Tiberge lui parla fort avantageufement des difpofitions que je lui avois marquées pour le bien dans notre dernière entrevue. Il ajouta qu'il me croyoit entièrement dégagé de Manon; mais qu'il étoit furpris, néanmoins, que je ne lui euffe pas donné de mes nouvelles depuis huit jours. Mon père n'étoit pas dupe. Il comprit qu'il y avoit quelque chofe qui échappoit à la pénétration de Tiberge, dans le filence dont il fe plaignoit, & il employa tant de foins pour découvrir mes traces, que deux jours après fon arrivée, il apprit que j'étois au châtelet.

Avant que de recevoir fa vifite, à laquelle j'étois fort éloigné de m'attendre fi-tôt, je reçus celle de monfieur le lieutenant général de police, ou, pour expliquer les chofes par leur nom, je fubis l'interrogatoire. Il me fit quelques reproches; mais ils n'étoient, ni durs, ni défobligeans. Il me dit, avec douceur, qu'il plaignoit ma mauvaife conduite; que j'avois manqué de fageffe en me faifant un ennemi tel que M. de G... M...; qu'à la vérité il étoit

aiſé de remarquer qu'il y avoit, dans mon affaire, plus d'imprudence & de légéreté que de malice ; mais que c'étoit néanmoins la ſeconde fois que je me trouvois ſujet à ſon tribunal, & qu'il avoit eſpéré que je ſerois devenu plus ſage, après avoir pris deux ou trois mois de leçons à Saint-Lazare. Charmé d'avoir affaire à un juge raiſonnable, je m'expliquai avec lui d'une manière ſi reſpectueuſe & ſi modérée, qu'il parut extrêmement ſatisfait de mes réponſes. Il me dit que je ne devois pas me livrer trop au chagrin, & qu'il ſe ſentoit diſpoſé à me rendre ſervice, en faveur de ma naiſſance & de ma jeuneſſe. Je me haſardai à lui recommander Manon, & à lui faire l'éloge de ſa douceur & de ſon bon naturel. Il me répondit, en riant, qu'il ne l'avoit point encore vue ; mais qu'on la repréſentoit comme une dangereuſe perſonne. Ce mot excita tellement ma tendreſſe, que je lui dis mille choſes paſſionnées pour la défenſe de ma pauvre maitreſſe ; & je ne pus m'empêcher même de répandre quelques larmes. Il ordonna qu'on me reconduisît à ma chambre. Amour, amour, s'écria ce grave magiſtrat en me voyant ſortir, ne te réconcilieras-tu jamais avec la ſageſſe ?

J'étois à m'entretenir triſtement de mes idées, & à réfléchir ſur la converſation que j'avois eue avec monſieur le lieutenant général de police, lorſque j'entendis ouvrir la porte de ma chambre :

c'étoit mon père. Quoique je dusse être à demi-préparé à cette vue, puisque je m'y attendois quelques jours plus tard, je ne laissai pas d'en être frappé si vivement, que je me serois précipité au fond de la terre, si elle s'étoit entr'ouverte à mes pieds. J'allai l'embrasser avec toutes les marques d'une extrême confusion. Il s'assit, sans que ni lui, ni moi, eussions encore ouvert la bouche.

Comme je demeurois debout, les yeux baissés, & la tête découverte; asséyez-vous, Monsieur, me dit-il gravement, asséyez-vous. Graces au scandale de votre libertinage & de vos friponneries, j'ai découvert le lieu de votre demeure. C'est l'avantage d'un mérite tel que le vôtre, de ne pouvoir demeurer caché. Vous allez à la renommée par un chemin infaillible. J'espère que le terme en sera bientôt la Grève, & que vous aurez effectivement la gloire d'y être exposé à l'admiration de tout le monde.

Je ne répondis rien. Il continua. Qu'un père est malheureux, dit-il, lorsqu'après avoir aimé tendrement un fils, & n'avoir rien épargné pour en faire un honnête homme, il n'y trouve à la fin qu'un fripon qui le déshonore! On se console d'un malheur de fortune: le tems l'efface, & le chagrin diminue; mais quel remède contre un mal qui augmente tous les jours, tel que les désordres d'un

fils vicieux, qui a perdu tout ſentiment d'honneur! Tu ne dis rien, malheureux, ajouta-t-il : voyez cette modeſtie contrefaite, & cet air de douceur hypocrite; ne le prendroit-on pas pour le plus honnête homme de ſa race ?

Quoique je fuſſe obligé de reconnoître que je méritois une partie de ces outrages, il me parut néanmoins que c'étoit les porter à l'excès. Je crus qu'il m'étoit permis d'expliquer naturellement ma penſée. Je vous aſſure, Monſieur, lui dis-je, que la modeſtie où vous me voyez devant vous, n'eſt nullement affectée : c'eſt la ſituation naturelle d'un fils bien né, qui reſpecte infiniment ſon père, & ſur-tout un père irrité. Je ne prétends pas non plus paſſer pour l'homme le plus réglé de notre race. Je me connois digne de vos reproches; mais je vous conjure d'y mettre un peu plus de bonté, & de ne pas me traiter comme le plus infame de tous les hommes. Je ne mérite pas des noms ſi durs. C'eſt l'amour, vous le ſavez, qui a cauſé toutes mes fautes. Fatale paſſion! Hélas! n'en connoiſſez-vous pas la force ? & ſe peut-il que votre ſang, qui eſt la ſource du mien, n'ait jamais reſſenti les mêmes ardeurs ? L'amour m'a rendu trop tendre, trop paſſionné, trop fidelle, & peut-être trop complaiſant pour les deſirs d'une maitreſſe toute charmante; voilà mes crimes. En voyez-vous-là quelqu'un qui vous déshonore. Je vous en ſupplie, mon père,

ajoutai-je tendrement, ayez un peu de pitié pour un fils qui a toujours été plein de respect & d'affection pour vous, qui n'a pas renoncé comme vous pensez, à l'honneur & au devoir, & qui est mille fois plus à plaindre que vous ne sauriez vous l'imaginer. Je laissai tomber quelques larmes, en finissant ces paroles.

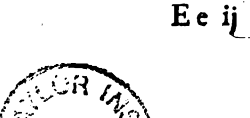
Le cœur d'un père est le chef-d'œuvre de la nature; elle y règne, pour ainsi parler, avec complaisance, & elle en règle elle-même tous les ressorts. Le mien, qui étoit avec cela homme d'esprit & de goût, fut si touché du tour que j'avois donné à mes excuses, qu'il ne fut pas le maître de me cacher ce changement. Viens, mon pauvre chevalier, me dit-il, viens m'embrasser; tu me fais pitié. Je l'embrassai. Il me serra d'une manière qui me fit juger de ce qui se passoit dans son cœur. Mais quel moyen prendrons-nous donc, reprit-il, pour te tirer d'ici? Explique-moi toutes tes affaires sans déguisement. Comme il n'y avoit rien en général, dans ma conduite, qui pût me déshonorer absolument, du moins en la mesurant sur celle des jeunes gens d'un certain monde, & qu'une maitresse ne passe point pour une infamie dans le siècle où nous sommes, non plus qu'un peu d'adresse à s'attirer la fortune du jeu, je fis sincèrement à mon père le détail de la vie que j'avois menée. A chaque faute dont je lui faisois l'aveu,

l'aveu, j'avois soin de joindre des exemples célèbres, pour en diminuer la honte. Je vis avec une maitresse, lui disois-je, sans être lié par les cérémonies du mariage : M. le duc de.... en entretient deux, aux yeux de tout Paris ; M. de.... en a une depuis dix ans, qu'il aime avec une fidélité qu'il n'a jamais eue pour sa femme. Les deux tiers des honnêtes gens de France se font honneur d'en avoir. J'ai usé de quelque supercherie au jeu : M. le marquis de... & le comte de... n'ont point d'autres revenus : M. le prince de... & M. le duc de... sont les chefs d'une bande de chevaliers du même ordre. Pour ce qui regardoit mes desseins sur la bourse des deux G... M..., j'aurois pu prouver aussi facilement que je n'étois pas sans modèles ; mais il me restoit trop d'honneur pour ne pas me condamner moi-même, avec tous ceux dont j'aurois pu me proposer l'exemple : de sorte que je priai mon père de pardonner cette foiblesse aux deux violentes passions qui m'avoient agité, la vengeance & l'amour. Il me demanda si je pouvois lui donner quelques ouvertures sur les plus courts moyens d'obtenir ma liberté, & d'une manière qui pût lui faire éviter l'éclat. Je lui appris les sentimens de bonté que le lieutenant général de police avoit pour moi. Si vous trouvez quelques difficultés, lui dis-je, elles ne peuvent venir que de la part des G... M... : ainsi je crois qu'il seroit à propos

que vous prissiez la peine de les voir. Il me le promit. Je n'osai le prier de solliciter pour Manon. Ce ne fut point un défaut de hardiesse, mais un effet de la crainte où j'étois de le révolter par cette proposition, & de lui faire naître quelque dessein funeste à elle & à moi. Je suis encore à savoir, si cette crainte n'a pas causé mes plus grandes infortunes, en m'empêchant de tenter les dispositions de mon père, & de faire des efforts pour lui en inspirer de favorables à ma malheureuse maitresse. J'aurois peut-être excité encore une fois sa pitié. Je l'aurois mis en garde contre les impressions qu'il alloit recevoir trop facilement du vieux G.... M.... Que sais-je! Ma mauvaise destinée l'auroit peut-être emporté sur tous mes efforts; mais je n'aurois eu qu'elle du moins, & la cruauté de mes ennemis à accuser de mon malheur.

En me quittant, mon père alla faire une visite à M. de G... M... Il le trouva avec son fils, à qui le garde-du-corps avoit honnêtement rendu la liberté. Je n'ai jamais su les particularités de leur conversation; mais il ne m'a été que trop facile d'en juger par ses mortels effets. Ils allèrent ensemble, je dis les deux pères, chez monsieur le lieutenant général de police, auquel ils demandèrent deux graces; l'une, de me faire sortir sur le champ du châtelet; l'autre, d'enfermer Manon pour le reste de ses jours, ou de l'envoyer en

Amérique. On commençoit, dans le même tems, à embarquer quantité de gens ſans aveu pour le Miſſiſſipi. M. le lieutenant général de police leur donna ſa parole de faire partir Manon par le premier vaiſſeau. M. de G.... M... & mon père vinrent auſſitôt m'apporter enſemble la nouvelle de ma liberté. M. de G... M... me fit un compliment civil ſur le paſſé; & m'ayant félicité ſur le bonheur que j'avois d'avoir un tel père, il m'exhorta à profiter déſormais de ſes leçons & de ſes exemples. Mon père m'ordonna de lui faire des excuſes de l'injure prétendue que j'avois faite à ſa famille, & de le remercier de s'être employé avec lui pour mon élargiſſement. Nous ſortîmes enſemble, ſans avoir dit un mot de ma maîtreſſe. Je n'oſai même parler d'elle aux guichetiers, en leur préſence. Hélas! mes triſtes recommandations euſſent été bien inutiles! L'ordre cruel étoit venu, en même-tems que celui de ma délivrance. Cette fille infortunée fut conduite une heure après à l'hôpital, pour y être aſſociée à quelques malheureuſes, qui étoient condamnées à ſubir le même ſort. Mon père m'ayant obligé de le ſuivre à la maiſon où il avoit pris ſa demeure, il étoit preſque ſix heures du ſoir, lorſque je trouvai le moment de me dérober de ſes yeux, pour retourner au châtelet. Je n'avois deſſein que de faire tenir quelques rafraîchiſſemens à Manon, & de la recommander



au concierge ; car je ne me promettois pas que la liberté de la voir me fût accordée. Je n'avois point encore eu le tems, non plus, de réfléchir aux moyens de la délivrer.

Je demandai à parler au concierge. Il avoit été content de ma libéralité & de ma douceur ; de ſorte qu'ayant quelque diſpoſition à me rendre ſervice, il me parla du ſort de Manon, comme d'un malheur dont il avoit beaucoup de regret, parce qu'il pouvoit m'affliger. Je ne compris point ce langage. Nous nous entretînmes quelques momens ſans nous entendre. A la fin, s'appercevant que j'avois beſoin d'une explication, il me la donna, telle que j'ai déja eu horreur de vous la dire, & que j'en ai encore à la répéter. Jamais apoplexie violente ne cauſa d'effet plus ſubit & plus terrible. Je tombai, avec une palpitation de cœur ſi douloureuſe, qu'à l'inſtant que je perdis la connoiſſance, je me crus délivré de la vie pour toujours. Il me reſta même quelque choſe de cette penſée, lorſque je revins à moi. Je tournai mes regards vers toutes les parties de la chambre, & ſur moi-même, pour m'aſſurer ſi je portois encore la malheureuſe qualité d'homme vivant. Il eſt certain qu'en ne ſuivant que le mouvement naturel qui fait chercher à ſe délivrer de ſes peines, rien ne pouvoit me paroître plus doux que la mort dans ce moment de déſeſpoir & de conſter-

nation. La religion même ne pouvoit me faire envisager rien de plus insupportable après la vie, que les convulsions cruelles dont j'étois tourmenté. Cependant, par un miracle propre à l'amour, je retrouvai bientôt assez de force pour remercier le ciel de m'avoir rendu la connoissance & la raison. Ma mort n'eut été utile qu'à moi. Manon avoit besoin de ma vie pour la délivrer, pour la secourir, pour la venger. Je jurai de m'y employer sans ménagement.

Le concierge me donna toute l'assistance que j'eusse pû attendre du meilleur de mes amis. Je reçus ses services avec une vive reconnoissance. Hélas! lui dis-je, vous êtes donc touché de mes peines! Tout le monde m'abandonne. Mon père même est sans doute un de mes plus cruels persécuteurs. Personne n'a pitié de moi. Vous seul, dans le séjour de la dureté & de la barbarie, vous marquez de la compassion pour le plus misérable de tous les hommes! Il me conseilla de ne point paroître dans la rue, sans être un peu remis du trouble où j'étois. Laissez, laissez, répondis-je en sortant; je vous reverrai plutôt que vous ne pensez. Préparez-moi le plus noir de vos cachots, je vais travailler à le mériter. En effet, mes premières résolutions n'alloient à rien moins qu'à me défaire des deux G... M..., du lieutenant général de police, & de fondre ensuite

à main armée sur l'hôpital, avec tous ceux que je pourrois engager dans ma querelle. Mon père lui-même eût à peine été respecté, dans une vengeance qui me paroissoit si juste; car le concierge ne m'avoit pas caché que lui, & G... M... étoient les auteurs de ma perte. Mais lorsque j'eus fait quelques pas dans les rues, & que l'air eut un peu rafraîchi mon sang & mes humeurs, ma fureur fit place peu à peu à des sentimens moins atroces. La mort de nos ennemis eût été d'une foible utilité pour Manon, & elle m'eût exposé sans doute à me voir ôter tous les moyens de la secourir. D'ailleurs aurois-je eu recours à un lâche assassinat! Quelle autre voie pouvois-je m'ouvrir à la vengeance? Je recueillis toutes mes forces & tous mes esprits pour travailler d'abord à la délivrance de Manon, remettant tout le reste après le succès de cette importante entreprise. Il me restoit peu d'argent. C'étoit néanmoins un fondement nécessaire, par lequel il falloit commencer. Je ne voyois que trois personnes de qui j'en pusse attendre; M. de T..., mon père, & Tiberge. Il y avoit peu d'apparence d'obtenir quelque chose des deux derniers, & j'avois honte de fatiguer l'autre par mes importunités. Mais ce n'est point dans le désespoir, qu'on garde des ménagemens. J'allai sur le champ au séminaire de S. Sulpice, sans m'embarrasser si j'y serois reconnu. Je fis

appeler Tiberge. Ses premières paroles me firent comprendre qu'il ignoroit encore mes dernières aventures. Cette idée me fit changer le dessein que j'avois de l'attendrir par la compassion. Je lui parlai en général, du plaisir que j'avois eu de revoir mon père; & je le priai ensuite de me prêter quelque argent, sous prétexte de payer avant mon départ de Paris, quelques dettes que je souhaitois de tenir inconnues. Il me présenta aussi-tôt sa bourse. Je pris cinq cens francs, sur six cens que j'y trouvai. Je lui offris mon billet; il étoit trop généreux pour l'accepter.

Je retournai de-là chez M. de T... Je n'eus point de réserve avec lui. Je lui fis l'exposition de mes malheurs & de mes peines; il en savoit déjà jusqu'aux moindres circonstances, par le soin qu'il avoit eu de suivre l'aventure du jeune G... M... Il m'écouta néanmoins, & il me plaignit beaucoup. Lorsque je lui demandai ses conseils sur les moyens de délivrer Manon, il me répondit tristement, qu'il y voyoit si peu de jour, qu'à moins d'un secours extraordinaire du ciel, il falloit renoncer à cette espérance; qu'il avoit passé exprès à l'hôpital, depuis qu'elle y étoit renfermée; qu'il n'avoit pu obtenir lui-même la liberté de la voir, que les ordres du lieutenant général de police étoient de la dernière rigueur, & que pour comble d'infortune la malheureuse bande

où elle devoit entrer, étoit destinée à partir le sur-lendemain du jour où nous étions. J'étois si consterné de son discours, qu'il eût pu parler une heure, sans que j'eusse pensé à l'interrompre. Il continua de me dire, qu'il ne m'etoit point allé voir au châtelet, pour se donner plus de facilité à me servir, lorsqu'on le croiroit sans liaisons avec moi; que depuis quelques heures que j'en étois sorti, il avoit eu le chagrin d'ignorer où je m'étois retiré, & qu'il avoit souhaité de me voir promptement, pour me donner le seul conseil dont il sembloit que je pusse espérer du changement dans le sort de Manon; mais un conseil dangereux, auquel il me prioit de cacher éternellement qu'il eût part: c'étoit de choisir quelques braves, qui eussent le courage d'attaquer les gardes de Manon, lorsqu'ils seroient sortis de Paris avec elle. Il n'attendit point que je lui parlasse de mon indigence. Voilà cent pistoles, me dit-il en me presentant une bourse, qui pourront vous être de quelque usage. Vous me les remettrez, lorsque la fortune aura rétabli vos affaires. Il ajouta que si le soin de sa réputation lui eût permis d'entreprendre lui-même la délivrance de ma maitresse, il m'eût offert son bras & son épée.

Cette excessive générosité me toucha jusqu'aux larmes. J'employai, pour lui marquer ma reconnoissance, toute la vivacité que mon affliction me

laiſſoit encore. Je lui demandai s'il n'y avoit rien à eſpérer par la voie des interceſſions, auprès du lieutenant général de police. Il me dit qu'il y avoit penſé; mais qu'il croyoit cette reſſource inutile, parce qu'une grace de cette nature ne pouvoit ſe demander ſans motif, & qu'il ne voyoit pas bien quel motif on pouvoit employer pour ſe faire un interceſſeur d'une perſonne grave & puiſſante; que ſi l'on pouvoit ſe flatter de quelque choſe, de ce côté-là, ce ne pouvoit être qu'en faiſant changer de ſentiment à M. de G... M... & à mon père, & en les engageant à prier eux-mêmes monſieur le lieutenant général de police de révoquer ſa ſentence. Il m'offrit de faire tous ſes efforts pour gagner le jeune G... M... quoiqu'il le crût un peu refroidi à ſon égard, par quelques ſoupçons qu'il avoit conçus de lui à l'occaſion de notre affaire; & il m'exhorta à ne rien omettre de mon côté, pour fléchir l'eſprit de mon père.

Ce n'étoit pas une légère entrepriſe pour moi; je ne dis pas ſeulement par la difficulté que je devois naturellement trouver à le vaincre, mais par une autre raiſon, qui me faiſoit même redouter ſes approches; je m'étois dérobé de ſon logement contre ſes ordres, & j'étois fort réſolu de n'y pas retourner, depuis que j'avois appris la triſte deſtinée de Manon. J'appréhendois avec ſujet qu'il ne me fît retenir malgré moi, & qu'il ne me reconduisît

de même en province. Mon frère aîné avoit usé autrefois de cette méthode. Il est vrai que j'étois devenu plus âgé ; mais l'âge étoit une foible raison contre la force. Cependant je trouvai une voie qui me sauvoit de ce danger ; c'étoit de le faire appeler dans un endroit public, & de m'annoncer à lui sous un autre nom. Je pris aussitôt ce parti. M. de T.... s'en alla chez G... M... & moi au Luxembourg, d'où j'envoyai avertir mon père, qu'un gentilhomme de ses serviteurs étoit à l'attendre. Je craignois qu'il n'eût quelque peine à venir, parce que la nuit approchoit. Il parut néanmoins peu après, suivi de son laquais. Je le priai de prendre une allée où nous pussions être seuls. Nous fîmes cent pas, pour le moins, sans parler. Il s'imaginoit bien, sans doute, que tant de préparations ne s'étoient pas faites sans un dessein d'importance. Il attendoit ma harangue, & je la méditois.

Enfin, j'ouvris la bouche. Monsieur, lui dis-je en tremblant, vous êtes un bon père. Vous m'avez comblé de graces, & vous m'avez pardonné un nombre infini de fautes. Aussi le ciel m'est-il témoin, que j'ai pour vous tous les sentimens du fils le plus tendre & le plus respectueux. Mais il me semble.... que votre rigueur.... Hé bien, ma rigueur, interrompit mon père, qui trouvoit sans doute que je parlois lentement pour son impatience.

Ah ! Monſieur, repris-je, il me ſemble que votre rigueur eſt extrême dans le traitement que vous avez fait à la malheureuſe Manon. Vous vous en êtes rapporté à M. de G... M... Sa haine vous l'a repréſentée ſous les plus noires couleurs. Vous vous êtes formé d'elle une affreuſe idée. Cependant c'eſt la plus douce & la plus aimable créature qui fût jamais. Que n'a-t-il plu au ciel de vous inſpirer l'envie de la voir un moment ! Je ne ſuis pas plus sûr qu'elle eſt charmante, que je le ſuis qu'elle vous l'auroit paru. Vous auriez pris parti pour elle. Vous auriez déteſté les noirs artifices de G... M... Vous auriez eu compaſſion d'elle & de moi. Hélas ! j'en ſuis sûr. Votre cœur n'eſt pas inſenſible. Vous vous ſeriez laiſſé attendrir. Il m'interrompit encore, voyant que je parlois avec une ardeur qui ne m'auroit pas permis de finir ſi-tôt. Il voulut ſavoir à quoi j'avois deſſein d'en venir, par un diſcours ſi paſſionné. A vous demander la vie, répondis-je, que je ne puis conſerver un moment, ſi Manon part une fois pour l'Amérique. Non, non, me dit-il d'un ton ſévère ; j'aime mieux vous voir ſans vie, que de vous voir ſans honneur. N'allons donc pas plus loin, m'écriai-je en l'arrêtant par le bras ; ôtez-la moi, cette vie odieuſe & inſupportable ; car dans le déſeſpoir où vous me jetez, la mort ſera une faveur pour moi. C'eſt un préſent digne de la main d'un père.

Je ne t'accorderois que ce que tu mérites, repliqua-t-il. Je connois bien des pères, qui n'auroient pas attendu si long-tems pour être eux-mêmes tes bourreaux; mais c'est ma bonté excessive qui t'a perdu.

Je me jetai à ses genoux: Ah! s'il vous en reste encore, lui dis-je en les embrassant, ne vous endurcissez donc pas contre mes pleurs. Songez que je suis votre fils.... Hélas! souvenez-vous de ma mère. Vous l'aimiez si tendrement! Auriez-vous souffert qu'on l'eût arrachée de vos bras? Vous l'auriez défendue jusqu'à la mort. Les autres n'ont-ils pas un cœur comme vous? Peut-on être barbare, après avoir une fois éprouvé ce que c'est que la tendresse & la douleur!

Ne me parle pas davantage de ta mère, reprit-il d'une voix irritée; ce souvenir échauffe mon indignation. Tes désordres la feroient mourir de douleur, si elle eût assez vécu pour les voir. Finissons cet entretien, ajouta-t-il, il m'importune, & ne me fera point changer de résolution. Je retourne au logis. Je t'ordonne de me suivre. Le ton rigoureux avec lequel il m'intima cet ordre, me fit trop comprendre que son cœur étoit inflexible. Je m'éloignai de quelques pas, dans la crainte qu'il ne lui prît envie de m'arrêter de ses propres mains. N'augmentez pas mon désespoir, lui dis-je, en me forçant de vous désobéir. Il est impossible que je

vous ſuive. Il ne l'eſt pas moins que je vive, après la dureté avec laquelle vous me traitez. Ainſi je vous dis un éternel adieu. Ma mort, que vous apprendrez bientôt, ajoutai-je triſtement, vous fera peut-être reprendre pour moi des ſentimens de père. Comme je me tournois pour le quitter : Tu refuſes donc de me ſuivre, s'écria-t-il avec une vive colère? Vas, cours à ta perte. Adieu, fils ingrat & rebelle. Adieu, lui dis-je dans mon tranſport, adieu, père barbare & dénaturé.

Je ſortis auſſitôt du Luxembourg. Je marchai dans les rues comme un furieux, juſqu'à la maiſon de M. de T... Je levois, en marchant, les yeux & les mains pour invoquer toutes les puiſſances céleſtes. O ciel, diſois-je ! ſerez-vous auſſi impitoyable que les hommes? je n'ai plus de ſecours à attendre que de vous. M. de T... n'étoit point encore retourné chez lui; mais il revint, après que je l'y euſſe attendu quelques momens. Sa négociation n'avoit pas mieux réuſſi que la mienne. Il me le dit d'un viſage abattu. Le jeune G.... M.... quoique moins irrité que ſon père contre Manon & contre moi, n'avoit pas voulu entreprendre de le ſolliciter en notre faveur. Il s'en étoit défendu, par la crainte qu'il avoit lui-même de ce vieillard vindicatif, qui s'étoit déjà fort emporté contre lui, en lui reprochant ſes deſſeins de commerce avec Manon. Il ne me reſtoit donc que la voie de la violence, telle que M. de T....

m'en avoit tracé le plan; j'y réduisis toutes mes espérances. Elles sont bien incertaines, lui dis-je; mais la plus solide & la plus consolante pour moi est celle de périr du moins dans l'entreprise. Je le quittai, en le priant de me secourir par ses vœux; & je ne pensai plus qu'à m'associer des camarades, à qui je pusse communiquer une étincelle de mon courage & de ma résolution.

Le premier, qui s'offrit à mon esprit, fut le même garde-du-corps, que j'avois employé pour arrêter G.... M.... J'avois dessein aussi d'aller passer la nuit dans sa chambre, n'ayant pas eu l'esprit assez libre, pendant l'après-midi, pour me procurer un logement. Je le trouvai seul. Il eut de la joie de me voir sorti du châtelet. Il m'offrit affectueusement ses services. Je lui expliquai ceux qu'il pouvoit me rendre. Il avoit assez de bon sens pour en appercevoir toutes les difficultés; mais il fut assez généreux pour entreprendre de les surmonter. Nous employâmes une partie de la nuit, à raisonner sur mon dessein. Il me parla des trois soldats aux gardes, dont il s'étoit servi dans la dernière occasion, comme de trois braves à l'épreuve. M. de T... m'avoit informé exactement du nombre des archers qui devoient conduire Manon; ils n'étoient que six. Cinq hommes hardis & résolus suffisoient pour donner l'épouvante à ces misérables, qui ne sont point capables de se défendre honora-

blement, lorſqu'ils peuvent éviter le péril du combat par une lâcheté. Comme je ne manquois point d'argent, le garde-du-corps me conſeilla de ne rien épargner, pour aſſurer le ſuccès de notre attaque. Il nous faut des chevaux, me dit-il, avec des piſtolets, & chacun notre mouſqueton. Je me charge de prendre demain le ſoin de ces préparatifs. Il faudra auſſi trois habits communs pour nos ſoldats, qui n'oſeroient paroître dans une affaire de cette nature, avec l'uniforme du régiment. Je lui mis, entre les mains, les cent piſtoles que j'avois reçues de M. de T... Elles furent employées, le lendemain, juſqu'au dernier ſou. Les trois ſoldats paſsèrent en revue devant moi. Je les animai par de grandes promeſſes; & pour leur ôter toute défiance, je commençai par leur faire préſent, à chacun, de dix piſtoles. Le jour de l'exécution étant venu, j'en envoyai un de grand matin à l'hôpital, pour s'inſtruire, par ſes propres yeux, du moment auquel les archers partiroient avec leur proie. Quoique je n'euſſe pris cette précaution que par un excès d'inquiétude & de prévoyance, il ſe trouva, qu'elle avoit été abſolument néceſſaire. J'avois compté ſur quelques fauſſes informations qu'on m'avoit données de leur route, & m'étant perſuadé que c'étoit à la Rochelle que cette déplorable troupe devoit être embarquée, j'aurois perdu mes peines à l'attendre ſur le chemin d'Orléans. Ce-

pendant je fus informé, par le rapport du soldat aux gardes, qu'elle prenoit le chemin de Normandie, & que c'étoit du Havre-de-Grace qu'elle devoit partir pour l'Amérique.

Nous nous rendîmes aussitôt à la porte Saint-Honoré, observant de marcher par des rues différentes. Nous nous réunîmes au bout du fauxbourg. Nos chevaux étoient frais. Nous ne tardâmes point à découvrir les six gardes, & les deux misérables voitures que vous vîtes à Passy, il y a deux ans. Ce spectacle faillit de m'ôter la force & la connoissance. O fortune, m'écriai-je! fortune cruelle! accorde-moi ici, du moins, la mort ou la victoire. Nous tînmes conseil un moment, sur la manière dont nous ferions notre attaque. Les archers n'avoient guère plus de quatre cens pas devant nous, & nous pouvions les couper en passant au travers d'un petit champ, autour duquel le grand chemin tournoit. Le garde-du-corps fut d'avis de prendre cette voie, pour les surprendre, en fondant tout d'un coup sur eux. J'approuvai sa pensée, & je fus le premier à piquer mon cheval. Mais la fortune avoit rejeté impitoyablement mes vœux. Les archers voyant cinq cavaliers accourir vers eux, ne doutèrent point que ce ne fût pour les attaquer. Ils se mirent en défense, en préparant leurs bayonnettes & leurs fusils d'un air assez résolu. Cette vue, qui ne fit que nous animer, le garde-du-corps

corps & moi, ôta tout d'un coup le courage à nos trois lâches compagnons. Ils s'arrêtèrent, comme de concert, & s'étant dit entr'eux quelques mots que je n'entendis point, ils tournèrent la tête de leurs chevaux, pour reprendre le chemin de Paris à bride abattue. Dieux! me dit le garde du corps, qui paroiſſoit auſſi éperdu que moi de cette infame déſertion, qu'allons-nous faire? nous ne ſommes que deux. J'avois perdu la voix, de fureur & d'étonnement. Je m'arrêtai, incertain ſi ma première vengeance ne devoit pas s'employer à la pourſuite & au châtiment des lâches qui m'abandonnoient. Je les regardois fuir, & je jetois les yeux de l'autre côté ſur les archers. S'il m'eût été poſſible de me partager, j'aurois fondu tout à la fois ſur ces deux objets de ma rage, je les dévorois tous enſemble. Le garde du corps, qui jugeoit de mon incertitude par le mouvement égaré de mes yeux, me pria d'écouter ſon conſeil. N'étant que deux, me dit-il, il y auroit de la folie à attaquer ſix hommes auſſi bien armés que nous, & qui paroiſſent nous attendre de pied ferme. Il faut retourner à Paris, & tâcher de réuſſir mieux dans le choix de nos braves. Les archers ne ſauroient faire de grandes journées, avec deux peſantes voitures; nous les rejoindrons demain ſans peine.

Je fis un moment de réflexion ſur ce parti; mais me voyant de tous côtés que des ſujets de déſeſpoir,

je pris une résolution véritablement désespérée. Ce fut de remercier mon compagnon de ses services ; & loin d'attaquer les archers, je résolus d'aller, avec soumission, les prier de me recevoir dans leur troupe, pour accompagner Manon avec eux jusqu'au Havre-de-Grace, & passer ensuite au-delà des mers avec elle. Tout le monde me persécute ou me trahit, dis-je au garde du corps. Je n'ai plus de fond à faire sur personne. Je n'attends plus rien, ni de la fortune, ni du secours des hommes. Mes malheurs sont au comble ; il ne me reste plus que de m'y soumettre. Ainsi je ferme les yeux à toute espérance. Puisse le ciel récompenser votre générosité ! Adieu, je vais aider mon mauvais sort à consommer ma ruine, en y courant moi-même volontairement. Il fit inutilement ses efforts pour m'engager à retourner à Paris. Je le priai de me laisser suivre mes résolutions, & de me quitter sur le champ, de peur que les archers ne continuassent de croire que notre dessein étoit de les attaquer.

J'allai seul vers eux, d'un pas lent, & le visage si consterné, qu'ils ne durent rien trouver d'effrayant dans mon approche. Ils se tenoient néanmoins en défense. Rassurez-vous, Messieurs, leur dis-je en les abordant : je ne vous apporte point la guerre, je viens vous demander des graces. Je les priai de continuer leur chemin sans défiance ;

& je leur appris en marchant, la faveur que j'attendois d'eux. Ils consultèrent ensemble de quelle manière ils devoient recevoir cette ouverture. Le chef de la bande prit la parole pour les autres. Il me répondit, que les ordres qu'ils avoient de veiller sur leurs captives, étoient d'une extrême rigueur; que je lui paroissois néanmoins si joli homme, que lui & ses compagnons se relâcheroient un peu sur leur devoir; mais que je devois comprendre, qu'il falloit bien qu'il m'en coutât quelque chose. Il me restoit environ quinze pistoles; je leur dis naturellement en quoi consistoit le fond de ma bourse. Hé bien, me dit l'archer, nous en userons généreusement. Il ne vous coûtera qu'un écu par heure, pour entretenir celle de nos filles qui vous plaira le plus, c'est le prix courant de Paris. Je ne leur avois pas parlé de Manon en particulier, parce que je n'avois pas dessein qu'ils connussent ma passion. Ils s'imaginèrent d'abord que ce n'étoit qu'une fantaisie de jeune homme, qui me faisoit chercher un peu de passe-tems avec ces créatures; mais lorsqu'ils crurent s'être apperçus que j'étois amoureux, ils augmentèrent tellement le tribut, que ma bourse se trouva épuisée en partant de Mantes, où nous avions couché le jour que nous arrivâmes à Passy.

Vous dirai-je quel fut le déplorable sujet de mes entretiens avec Manon pendant cette route,

ou quelle impreſſion ſa vue fit ſur moi, lorſque j'eus obtenu des gardes la liberté d'approcher de ſon chariot? Ah! les expreſſions ne rendent jamais qu'à demi les ſentimens du cœur : mais figurez-vous ma pauvre maitreſſe enchaînée par le milieu du corps, aſſiſe ſur quelques poignées de paille, la tête appuyée languiſſamment ſur un côté de la voiture, le viſage pâle, & mouillé d'un ruiſſeau de larmes, qui ſe faiſoient un paſſage au travers de ſes paupières, quoiqu'elle eût continuellement les yeux fermés. Elle n'avoit pas même eu la curioſité de les ouvrir, lorſqu'elle avoit entendu le bruit de ſes gardes, qui craignoient d'être attaqués. Son linge étoit ſale & dérangé, ſes mains délicates expoſées à l'injure de l'air; enfin, la réunion de tant de charmes, cette figure capable de ramener l'univers à l'idolâtrie, paroiſſoit dans un déſordre & un abattement inexprimable. J'employai quelque tems à la conſidérer, en allant à cheval à côté du chariot. J'étois ſi peu à moi-même, que je fus ſur le point pluſieurs fois de tomber dangereuſement. Mes ſoupirs & mes exclamations fréquentes m'attirèrent d'elle quelques regards. Elle me reconnut, & je remarquai que dans le premier mouvement, elle tenta de ſe précipiter hors de la voiture pour venir à moi; mais étant retenue par ſa chaîne, elle retomba dans ſa première attitude. Je priai les archers d'arrêter un moment, par compaſ-

ſion ; ils y conſentirent par avarice. Je quittai mon cheval pour m'aſſeoir auprès d'elle. Elle étoit ſi languiſſante & ſi affoiblie, qu'elle fut long-tems ſans pouvoir ſe ſervir de ſa langue, ni remuer ſes mains. Je les mouillois pendant ce tems-là de mes pleurs ; & ne pouvant proférer moi-même une ſeule parole, nous étions l'un & l'autre dans une des plus triſtes ſituations dont il y ait jamais eu d'exemple. Nos expreſſions ne le furent pas moins, lorſque nous eûmes retrouvé la liberté de parler. Manon parla peu ; il ſembloit que la honte & la douleur euſſent altéré les organes de ſa voix ; le ſon en étoit foible & tremblant. Elle me remercia de ne l'avoir pas oubliée, & de la ſatisfaction que je lui accordois, dit-elle en ſoupirant, de me voir du moins encore une fois, & de me dire le dernier adieu. Mais lorſque je l'eus aſſurée que rien n'étoit capable de me ſéparer d'elle, & que j'étois diſpoſé à la ſuivre juſqu'à l'extrêmité du monde, pour prendre ſoin d'elle, pour la ſervir, pour l'aimer, & pour attacher inſéparablement ma miſérable deſtinée à la ſienne, cette pauvre fille ſe livra à des ſentimens ſi tendres & ſi douloureux, que j'appréhendai quelque choſe pour ſa vie, d'une ſi violente émotion. Tous les mouvemens de ſon ame ſembloient ſe peindre dans ſes yeux. Elle les tenoit fixés ſur moi. Quelquefois elle ouvroit la bouche, ſans avoir la force d'achever quelques

mots qu'elle commençoit. Il lui en échappoit néanmoins quelques-uns. C'étoient des marques d'admiration sur mon amour, de tendres plaintes de son excès, des doutes qu'elle pût être assez heureuse pour m'avoir inspiré une passion si parfaite, des instances pour me faire renoncer au dessein de la suivre, & chercher ailleurs un bonheur digne de moi, qu'elle me disoit que je ne pouvois espérer avec elle.

En dépit du sort le plus cruel, je trouvois ma félicité dans ses regards, & dans la certitude que j'avois de son affection. J'avois perdu à la vérité, tout ce que le reste des hommes estime; mais j'étois maître du cœur de Manon, le seul bien que j'estimois. Vivre en Europe, vivre en Amérique; que m'importoit-il en quel endroit vivre, si j'étois sûr d'y être heureux en y vivant avec ma maitresse? Tout l'univers n'est-il pas la patrie de deux amans fidelles? Ne trouvent-ils pas l'un dans l'autre, père, mère, parens, amis, richesses & félicité? Si quelque chose me causoit de l'inquiétude, c'étoit la crainte de voir Manon exposée aux besoins de l'indigence. Je me supposois déjà avec elle, dans une région inculte & habitée par des sauvages. Je suis bien sûr, disois-je, qu'il ne sauroit y en avoir d'aussi cruels que G... M... & mon père. Ils nous laisseront du moins vivre en paix. Si les relations qu'on en fait sont fidelles, ils suivent les loix de la nature. Ils ne recon-

noissent, ni les fureurs de l'avarice, qui possèdent G... M..., ni les idées fantastiques de l'honneur, qui m'ont fait un ennemi de mon père. Ils ne troubleront point deux amans qu'ils verront vivre avec autant de simplicité qu'eux. J'étois donc tranquille de ce côté-là. Mais je ne me formois point des idées romanesques par rapport aux besoins communs de la vie. J'avois éprouvé trop souvent qu'il y a des nécessités insupportables, surtout pour une fille délicate, qui est accoutumée à une vie commode & abondante. J'étois au désespoir d'avoir épuisé inutilement ma bourse, & que le peu d'argent qui me restoit, fût encore sur le point de m'être ravi par la friponnerie des archers. Je concevois qu'avec une petite somme j'aurois pû espérer, non-seulement de me soutenir quelque tems contre la misère en Amérique, où l'argent étoit rare, mais d'y former même quelque entreprise pour un établissement durable. Cette considération me fit naître la pensée d'écrire à Tiberge, que j'avois toujours trouvé si prompt à m'offrir les secours de l'amitié. J'écrivis, dès la première ville où nous passâmes. Je ne lui apportai point d'autre motif, que le pressant besoin dans lequel je prévoyois que je me trouverois au Havre-de-Grace, où je lui confessois que j'étois allé conduire Manon. Je lui demandois cent pistoles. Faites-les moi tenir au Havre, lui disois-je, par

le maître de la poste. Vous voyez bien que c'est la dernière fois que j'importune votre affection, & que ma malheureuse maitresse m'étant enlevée pour toujours, je ne puis la laisser partir sans quelques soulagemens, qui adoucissent son sort & mes mortels regrets.

Les archers devinrent si intraitables, lorsqu'ils eurent découvert la violence de ma passion, que redoublant continuellement le prix de leurs moindres faveurs, ils me réduisirent bientôt à la dernière indigence. L'amour, d'ailleurs, ne me permettoit guère de ménager ma bourse. Je m'oubliois du matin au soir, près de Manon; & ce n'étoit plus par heure que le tems m'étoit mesuré; c'étoit par la longueur entière des jours. Enfin, ma bourse étant tout-à-fait vide, je me trouvai exposé aux caprices & à la brutalité de six misérables, qui me traitoient avec une rigueur insupportable. Vous en fûtes témoin à Passy. Votre rencontre fut un heureux moment de relâche, qui me fut accordé par la fortune. Votre pitié, à la vue de mes peines, fut ma seule recommandation auprès de votre cœur généreux. Le secours que vous m'accordâtes libéralement, servit à me faire gagner le Havre, & les archers tinrent leur promesse avec plus de fidélité que je ne l'espérois.

Nous arrivâmes au Havre. J'allai d'abord à la poste. Tiberge n'avoit point encore eu le tems de

me répondre. Je m'informai exactement, quel jour je pouvois attendre sa lettre. Elle ne pouvoit arriver que deux jours après, & par une étrange disposition de mon mauvais sort, il se trouva que notre vaisseau devoit partir le matin de celui auquel j'attendois l'ordinaire. Je ne puis vous représenter mon désespoir. Quoi! m'écriai-je, dans le malheur même, il faudra toujours que je sois distingué par des excès? Manon répondit: Hélas! une vie si malheureuse mérite-t-elle le soin que nous en prenons? Mourons au Havre, mon cher chevalier. Que la mort finisse tout d'un coup nos misères. Ironsnous les traîner dans un pays inconnu, où nous devons nous attendre sans doute à d'horribles extrémités, puisqu'on a voulu m'en faire un supplice? Mourons, me répéta-t-elle; ou du moins donne-moi la mort, & va chercher un autre sort dans les bras d'une amante plus heureuse. Non, non, lui dis-je; c'est pour moi un sort digne d'envie, que d'être malheureux avec vous. Son discours me fit trembler. Je jugeai qu'elle étoit accablée de ses maux. Je m'efforçai de prendre un air plus tranquille, pour lui ôter ces funestes pensées de mort & de désespoir. Je résolus de tenir la même conduite à l'avenir, & j'ai éprouvé, dans la suite, que rien n'est plus capable d'inspirer du courage à une femme, que l'intrépidité d'un homme qu'elle aime.

Lorſque j'eus perdu l'eſpérance de recevoir du ſecours de Tiberge, je vendis mon cheval. L'argent que j'en tirai, joint à ce qui me reſtoit encore de vos libéralités, me compoſa la petite ſomme de dix-ſept piſtoles. J'en employai ſept à l'achat de quelques ſoulagemens néceſſaires à Manon; & je ſerrai les dix autres avec ſoin, comme le fondement de notre fortune & de nos eſpérances en Amérique. Je n'eus point de peine à me faire recevoir dans le vaiſſeau. On cherchoit alors des jeunes gens, qui fuſſent diſpoſés à ſe joindre volontairement à la colonie. Le paſſage & la nourriture me furent accordés gratis. La poſte de Paris devant partir le lendemain, j'y laiſſai une lettre pour Tiberge. *Elle* étoit touchante, & capable de l'attendrir ſans doute au dernier point, puiſqu'elle lui fit prendre une réſolution, qui ne pouvoit venir que d'un fond infini de tendreſſe & de générofité pour un ami malheureux.

Nous mîmes à la voile. Le vent ne ceſſa point de nous être favorable. J'obtins du capitaine un lieu à part pour Manon & pour moi. Il eut la bonté de nous regarder d'un autre œil, que le commun de nos miſérables aſſociés. Je l'avois pris en particulier dès le premier jour; & pour m'attirer de lui quelque conſidération, je lui avois découvert une partie de mes infortunes. Je ne crus pas me rendre coupable d'un menſonge honteux, en

lui disant que j'étois marié avec Manon. Il feignit de le croire, & il m'accorda sa protection. Nous en reçûmes des marques pendant toute la navigation. Il eut soin de nous faire nourrir honnêtement ; & les égards qu'il eut pour nous, servirent à nous faire respecter des compagnons de notre misère. J'avois une attention continuelle à ne pas laisser souffrir la moindre incommodité à Manon. Elle le remarquoit bien ; & cette vue, jointe au vif ressentiment de l'étrange extrémité où je m'étois réduit pour elle, la rendoit si tendre & si passionnée, si attentive aussi à mes plus légers besoins, que c'étoit entr'elle & moi une perpétuelle émulation de services & d'amour. Je ne regrettois point l'Europe. Au contraire, plus nous avancions vers l'Amérique, plus je sentois mon cœur s'élargir & devenir tranquille. Si j'eusse pu m'assurer de n'y pas manquer des nécessités absolues de la vie, j'aurois remercié la fortune d'avoir donné un tour si favorable à nos malheurs.

Après une navigation de deux mois, nous abordâmes enfin au rivage désiré. Le pays ne nous offrit rien d'agréable à la première vue. C'étoient des campagnes stériles & inhabitées, où l'on voyoit à peine quelques roseaux & quelques arbres dépouillés par le vent. Nulle trace d'hommes, ni d'animaux. Cependant le capitaine ayant fait tirer quelques piéces de notre artillerie, nous ne fûmes

pas long-tems sans appercevoir une troupe de citoyens de la Nouvelle Orléans, qui s'approchèrent de nous avec de vives marques de joie. Nous n'avions pas découvert la ville. Elle est cachée, de ce côté-là, par une petite colline. Nous fûmes reçus comme des gens descendus du ciel. Ces pauvres habitans s'empressoient, pour nous faire mille questions sur l'état de la France & sur les différentes provinces où ils étoient nés. Ils nous embrassoient comme leurs frères, & comme de chers compagnons qui venoient partager leur misère & leur solitude. Nous prîmes le chemin de la ville avec eux ; mais nous fûmes surpris de découvrir, en avançant, que ce qu'on nous avoit vanté jusqu'alors comme une bonne ville, n'étoit qu'un assemblage de quelques pauvres cabanes. Elles étoient habitées par cinq ou six cens personnes. La maison du gouverneur nous parut un peu distinguée par sa hauteur & par sa situation. Elle est défendue par quelques ouvrages de terre, autour desquels règne un large fossé.

Nous fûmes d'abord présentés à lui. Il s'entretint long tems en secret avec le capitaine ; & revenant ensuite à nous, il considéra, l'une après l'autre, toutes les filles qui étoient arrivées par le vaisseau. Elles étoient au nombre de trente ; car nous en avions trouvé au Havre une autre bande, qui s'étoit jointe à la nôtre. Le gouverneur, les ayant long-tems examinées, fit appeler divers jeunes gens

de la ville, qui languiſſoient dans l'attente d'une épouſe. Il donna les plus jolies aux principaux, & le reſte fut tiré au ſort. Il n'avoit point encore parlé à Manon; mais lorſqu'il eut ordonné aux autres de ſe retirer, il nous fit demeurer, elle & moi. J'apprends du capitaine, nous dit-il, que vous êtes mariés, & qu'il vous a reconnus ſur la route pour deux perſonnes d'eſprit & de mérite. Je n'entre point dans les raiſons qui ont cauſé votre malheur; mais s'il eſt vrai que vous ayez autant de ſavoir-vivre que votre maintien me le promet, je n'épargnerai rien pour adoucir votre ſort, & vous contribuerez vous-mêmes à me faire trouver quelqu'agrément dans ce lieu ſauvage & déſert. Je lui répondis de la manière que je crus la plus propre à confirmer l'idée qu'il avoit de nous. Il donna quelques ordres pour nous faire préparer un logement dans la ville, & il nous retint à ſouper avec lui. Je lui trouvai beaucoup de politeſſe, pour un chef de malheureux bannis. Il ne nous fit point de queſtions en public ſur le fond de nos aventures. La converſation fut générale; & malgré notre triſteſſe, nous nous efforçâmes, Manon & moi, de contribuer à la rendre agréable.

Le ſoir, il nous fit conduire au logement qu'on nous avoit préparé. Nous trouvâmes une miſérable cabane, compoſée de planches & de boue, qui conſiſtoit en deux ou trois chambres de plein-

pied, avec un grenier au-dessus. Il y avoit fait mettre cinq ou six chaises, & quelques commodités nécessaires à la vie. Manon parut effrayée, à la vue d'une si triste demeure. C'étoit pour moi qu'elle s'affligeoit, beaucoup plus que pour elle-même. Elle s'assit, lorsque nous fûmes seuls, & elle se mit à pleurer amèrement. J'entrepris d'abord de la consoler. Mais lorsqu'elle m'eut fait entendre que c'étoit moi seul qu'elle plaignoit, & qu'elle ne considéroit dans nos malheurs communs que ce que j'avois à souffrir, j'affectai de montrer assez de courage, & même assez de joie pour lui en inspirer. De quoi me plaindrois-je, lui dis-je ? je possède tout ce que je désire. Vous m'aimez, n'est-ce pas ? quel autre bonheur me suis-je jamais proposé ? laissons au ciel le soin de notre fortune. Je ne la trouve pas si désespérée. Le gouverneur est un homme civil : il nous a marqué de la considération ; il ne permettra pas que nous manquions du nécessaire. Pour ce qui regarde la pauvreté de notre cabane, & la grossièreté de nos meubles, vous avez pu remarquer qu'il y a peu de personnes ici qui paroissent mieux logées & mieux meublées que nous : & puis tu es une chimiste admirable, ajoutai-je en l'embrassant ; tu transformes tout en or.

Vous serez donc la plus riche personne de l'univers, me répondit-elle ; car s'il n'y eut jamais d'amour tel que le vôtre, il est impossible aussi

d'être aimé plus tendrement que vous l'êtes. Je me rends justice, continua-t-elle. Je sens bien que je n'ai jamais mérité ce prodigieux attachement que vous avez pour moi. Je vous ai causé des chagrins, que vous n'avez pu me pardonner sans une bonté extrême. J'ai été légère & volage; & même en vous aimant éperdûment, comme j'ai toujours fait, je n'étois qu'une ingrate. Mais vous ne sauriez croire combien je suis changée. Mes larmes que vous avez vues couler si souvent depuis notre départ de France, n'ont pas eu une seule fois mes malheurs pour objet. J'ai cessé de les sentir, aussitôt que vous avez commencé à les partager. Je n'ai pleuré que de tendresse & de compassion pour vous. Je ne me console point d'avoir pu vous chagriner un moment dans ma vie. Je ne cesse point de me reprocher mes inconstances, & de m'attendrir, en admirant de quoi l'amour vous a rendu capable pour une malheureuse qui n'en étoit pas digne, & qui ne payeroit pas bien de tout son sang, ajouta-t-elle avec une abondance de larmes, la moitié des peines qu'elle vous a causées.

Ses pleurs, son discours, & le ton dont elle le prononça, firent sur moi une impression si étonnante, que je crus sentir une espèce de division dans mon ame. Prends garde, lui dis-je, prends garde, ma chère Manon. Je n'ai point assez de force pour

ſupporter des marques ſi vives de ton affection, je ne ſuis point accoutumé à des excès de joie. O Dieu! m'écriai-je, je ne vous demande plus rien. Je ſuis aſſuré du cœur de Manon; il eſt tel que je l'ai ſouhaité pour être heureux, je ne puis plus ceſſer de l'être à préſent. Voilà ma félicité bien établie. Elle l'eſt, reprit-elle, ſi vous la faites dépendre de moi, & je ſais bien où je puis compter auſſi de trouver toujours la mienne. Je me couchai avec ces charmantes idées, qui changèrent ma cabane en un palais digne du premier roi du monde. L'Amérique me parut un lieu de délices après cela. C'eſt au nouvel Orléans qu'il faut venir, diſois-je ſouvent à Manon, quand on veut goûter les vraies douceurs de l'amour. C'eſt ici qu'on s'aime ſans intérêt, ſans jalouſie, ſans inconſtance. Nos compatriotes y viennent chercher de l'or; ils ne s'imaginent pas que nous y avons trouvé des tréſors bien plus eſtimables.

Nous cultivâmes ſoigneuſement l'amitié du gouverneur. Il eut la bonté, quelques ſemaines après notre arrivée, de me donner un petit emploi qui vint à vaquer dans le fort. Quoiqu'il ne fût pas bien diſtingué, je l'acceptai comme une faveur du ciel. Il me mettoit en état de vivre, ſans être à charge à perſonne. Je pris un valet pour moi, & une ſervante pour Manon. Notre petite

fortune s'arrangea. J'étois réglé dans ma conduite. Manon ne l'étoit pas moins. Nous ne laiſſions point échapper l'occaſion de rendre ſervice & de faire du bien à nos voiſins. Cette diſpoſition officieuſe, & la douceur de nos manières, nous attirèrent la confiance & l'affection de toute la colonie. Nous fûmes en peu de tems ſi conſidérés, que nous paſſions pour les premières perſonnes de la ville après le gouverneur.

L'innocence de nos occupations, & la tranquillité où nous étions continuellement, ſervirent à nous rappeler inſenſiblement à des idées de religion. Manon n'avoit jamais été une fille impie. Je n'étois pas non plus de ces libertins outrés, qui font gloire d'ajouter l'irréligion à la dépravation des mœurs. L'amour, la jeuneſſe avoient cauſé tous nos déſordres. L'expérience commençoit à nous tenir lieu d'âge ; elle fit ſur nous le même effet que les années. Nos converſations, qui étoient toujours réfléchies, nous mirent inſenſiblement dans le goût d'un amour vertueux. Je fus le premier qui propoſai ce changement à Manon. Je connoiſſois les principes de ſon cœur. Elle étoit droite & naturelle dans tous ſes ſentimens, qualité qui diſpoſe toujours à la vertu. Je lui fis comprendre qu'il manquoit une choſe à notre bonheur : c'eſt, lui dis-je, de le faire approuver du ciel. Nous avons l'ame trop belle, & le cœur trop

bien fait l'un & l'autre, pour vivre volontairement dans l'oubli du devoir. Passe d'y avoir vécu en France, où il nous étoit également impossible de cesser de nous aimer, & de nous satisfaire par une voie légitime; mais en Amérique, où nous ne dépendons que de nous-mêmes, ou nous n'avons plus à ménager les loix arbitraires du rang & de la bienséance, où l'on nous croit même mariés, qui empêche que nous ne le soyons bientôt effectivement, & que nous n'ennoblissions notre amour par des sermens que la religion autorise? Pour moi, ajoutai-je, je ne vous offre rien de nouveau en vous offrant mon cœur & ma main; mais je suis prêt à vous en renouveler le don au pied d'un autel. Il me parut que ce discours la pénétroit de joie. Croiriez-vous, me répondit-elle, que j'y ai pensé mille fois, depuis que nous sommes en Amérique? La crainte de vous déplaire m'a fait renfermer ce desir dans mon cœur. Je n'ai point la présomption d'aspirer à la qualité de votre épouse. Ah! Manon, répliquai-je; tu serois bientôt celle d'un roi, si le ciel m'avoit fait naître avec une couronne. Ne balançons plus. Nous n'avons nul obstacle à redouter. J'en veux parler dès aujourd'hui au gouverneur, & lui avouer que nous l'avons trompé jusqu'à ce jour. Laissons craindre aux amans vulgaires, ajoutai-je, les chaînes indissolubles du mariage. Ils ne les craindroient pas, s'ils

étoient sûrs, comme nous, de porter toujours celle de l'amour. Je laissai Manon au comble de la joie, après cette résolution.

Je suis persuadé qu'il n'y a point d'honnête homme au monde, qui n'eût approuvé mes vues dans les circonstances où j'étois, c'est-à-dire, asservi fatalement à une passion que je ne pouvois vaincre, & combattu par des remords que je ne devois point étouffer. Mais se trouvera-t-il quelqu'un qui accuse mes plaintes d'injustice, si je gémis de la rigueur du ciel à rejeter un dessein que je n'avois formé que pour lui plaire. Hélas! que dis-je, à le rejeter? Il l'a puni comme un crime. Il m'avoit souffert avec patience, tandis que je marchois aveuglément dans la route du vice; & ses plus rudes châtimens m'étoient réservés, lorsque je commencerois à retourner à la vertu. Je crains de manquer de force, pour achever le récit du plus funeste évènement qui fût jamais.

J'allai chez le gouverneur, comme j'en étois convenu avec Manon, pour le prier de consentir à la cérémonie de notre mariage. Je me serois bien gardé d'en parler, à lui, ni à personne, si j'eusse pu me promettre que son aumônier, qui étoit alors le seul prêtre de la ville, m'eût rendu ce service sans sa participation; mais n'osant espérer qu'il voulût s'engager au silence, j'avois pris le parti d'agir ouvertement. Le gouverneur avoit un neveu,

nommé Synnelet, qui lui étoit extrêmement cher. C'étoit un homme de trente ans, brave, mais emporté & violent. Il n'étoit point marié. La beauté de Manon l'avoit touché, dès le jour de notre arrivée; & les occasions sans nombre qu'il avoit eues de la voir, pendant neuf ou dix mois, avoient tellement enflammé sa passion, qu'il se consumoit en secret pour elle. Cependant, comme il étoit persuadé, avec son oncle & toute la ville, que j'étois réellement marié, il s'étoit rendu maître de son amour, jusqu'au point de n'en laisser rien éclater; & son zèle s'étoit même déclaré pour moi dans plusieurs occasions de me rendre service. Je le trouvai avec son oncle, lorsque j'arrivai au fort. Je n'avois nulle raison qui m'obligeât de lui faire un secret de mon dessein; de sorte que je ne fis point difficulté de m'expliquer en sa présence. Le gouverneur m'écouta avec sa bonté ordinaire. Je lui racontai une partie de mon histoire, qu'il entendit avec plaisir; & lorsque je le priai d'assister à la cérémonie que je méditois, il eut la générosité de s'engager à faire toute la dépense de la fête. Je me retirai fort content.

Une heure après, je vis entrer l'aumônier chez moi. Je m'imaginai qu'il venoit me donner quelques instructions sur mon mariage; mais, après m'avoir salué froidement, il me déclara, en deux mots, que monsieur le gouverneur me défendoit d'y

penſer; & qu'il avoit d'autres vues ſur Manon. D'autres vues ſur Manon, lui dis-je avec un mortel ſaiſiſſement de cœur ! & quelles vues donc, Monſieur l'aumônier ? Il me répondit, que je n'ignorois pas que monſieur le gouverneur étoit le maître ; que Manon ayant été envoyée de France pour la colonie, c'étoit à lui à diſpoſer d'elle ; qu'il ne l'avoit pas fait juſqu'alors, parce qu'il la croyoit mariée ; mais qu'ayant appris de moi-même qu'elle ne l'étoit point, il jugeoit à propos de la donner à M. Synnelet, qui en étoit amoureux. Ma vivacité l'emporta ſur ma prudence. J'ordonnai fiérement à l'aumônier de ſortir de ma maiſon, en jurant que le gouverneur, Synnelet, & toute la ville enſemble, n'oſeroient porter la main ſur ma femme, ou ma maitreſſe, comme ils voudroient l'appeler.

Je fis part auſſitôt à Manon du funeſte meſſage que je venois de recevoir. Nous jugeâmes que Synnelet avoit ſéduit l'eſprit de ſon oncle, depuis mon retour, & que c'étoit l'effet de quelque deſſein médité depuis long-tems. Ils étoient les plus forts. Nous nous trouvions dans la Nouvelle Orléans, comme au milieu de la mer, c'eſt-à-dire, ſéparés du reſte du monde par des eſpaces immenſes. Où fuir ! dans un pays inconnu, déſert, ou habité par des bêtes féroces, & par des ſauvages auſſi barbares qu'elles. J'étois eſtimé dans la ville ; mais je ne pouvois eſpérer d'émouvoir aſſez le peuple

en ma faveur, pour en eſpérer un ſecours proportionné au mal. Il eût fallu de l'argent; j'étois pauvre. D'ailleurs le ſuccès d'une émeute populaire étoit incertain; & ſi la fortune nous eût manqué, notre malheur ſeroit devenu ſans remède. Je roulois toutes ces penſées dans ma tête. J'en communiquois une partie à Manon. J'en formois de nouvelles, ſans écouter ſa réponſe. Je prenois un parti; je le rejetois pour en prendre un autre. Je parlois ſeul, je répondois tout haut à mes penſées; enfin j'étois dans une agitation que je ne ſaurois comparer à rien, parce qu'il n'y en eut jamais d'égale. Manon avoit les yeux ſur moi. Elle jugeoit, par mon trouble, de la grandeur du péril; & tremblant pour moi, plus que pour elle-même, cette tendre fille n'oſoit pas même ouvrir la bouche pour m'exprimer ſes craintes. Après une infinité de réflexions, je m'arrêtai à la réſolution d'aller trouver le gouverneur, pour m'efforcer de le toucher par des conſidérations d'honneur, & par le ſouvenir de mon reſpect & de ſon affection. Manon voulut s'oppoſer à ma ſortie. Elle me diſoit, les larmes aux yeux: Vous allez à la mort. Ils vont vous tuer. Je ne vous reverrai plus. Je veux mourir avant vous. Il fallut beaucoup d'efforts pour la perſuader de la néceſſité où j'étois de ſortir, & de celle qu'il y avoit pour elle de demeurer au logis. Je lui promis qu'elle me re-

verroit dans un inftant. Elle ignoroit & moi auffi, que c'étoit fur elle-même que devoit tomber toute la colère du ciel, & la rage de nos ennemis.

Je me rendis au fort. Le gouverneur étoit avec fon aumônier. Je m'abaiffai, pour le toucher, à des foumiffions qui m'auroient fait mourir de honte, fi je les euffe faites pour toute autre caufe. Je le pris par tous les motifs qui doivent faire une impreffion certaine fur un cœur qui n'eft pas celui d'un tigre féroce & cruel. Ce barbare ne fit à mes plaintes que deux réponfes, qu'il répéta cent fois: Manon, me dit il, dépendoit de lui. Il avoit donné fa parole à fon neveu. J'étois réfolu de me modérer jufqu'à l'extrémité. Je me contentai de lui dire que je le croyois trop de mes amis pour vouloir ma mort, à laquelle je confentirois plutôt qu'à la perte de ma maitreffe.

Je fus trop perfuadé, en fortant, que je n'avois rien à efpérer de cet opiniâtre vieillard, qui fe feroit damné mille fois pour fon neveu. Cependant je perfiftai dans le deffein de conferver jufqu'à la fin un air de modération; réfolu, fi l'on en venoit à des excès d'injuftice, de donner à l'Amérique une des plus fanglantes & des plus horribles fcènes que l'amour ait jamais produites. Je retournois chez moi, en méditant fur ce projet, lorfque le fort, qui vouloit hâter ma ruine, me fit rencontrer Synnelet. Il lut, dans mes yeux, une partie de

mes pensées. J'ai dit qu'il étoit brave; *il* vint à moi. Ne me cherchez-vous pas, me dit-*il*? Je connois que mes desseins vous offensent, & j'ai bien prévu qu'il faudroit se couper la gorge avec vous. Allons voir qui sera le plus heureux. Je lui répondis qu'il avoit raison, & qu'il n'y avoit que ma mort qui pût terminer nos différens. Nous nous écartâmes d'une centaine de pas hors de la ville. Nos épées se croisèrent. Je le blessai, & je le désarmai presqu'en même tems. Il fut si enragé de son malheur, qu'il refusa de me demander la vie & de renoncer à Manon. J'avois peut-être droit de lui ôter tout d'un coup l'une & l'autre; mais un sang généreux ne se dément jamais. Je lui jetai son épée. Recommençons, lui dis-je, & songez que c'est sans quartier. Il m'attaqua avec une furie inexprimable. Je dois confesser que je n'étois pas fort dans les armes, n'ayant eu que trois mois de salle à Paris. L'amour conduisoit mon épée. Synnelet ne laissa pas de me percer le bras d'outre en outre; mais je le pris sur le tems, & je lui fournis un coup si vigoureux, qu'il tomba à mes pieds sans mouvement.

Malgré la joie que donne la victoire après un combat mortel, je réfléchis aussitôt sur les conséquences de cette mort. Il n'y avoit pour moi, ni grâce, ni délai de supplice à espérer. Connoissant, comme je faisois, la passion du gouverneur pour

ſon neveu, j'étois certain que ma mort ne ſeroit pas différée d'une heure, après la connoiſſance de la ſienne. Quelque preſſante que fût cette crainte, elle n'étoit pas la plus forte cauſe de mon inquiétude. Manon, l'intérêt de Manon, ſon péril & la néceſſité de la perdre, me troubloient jusqu'à répandre de l'obſcurité ſur mes yeux, & à m'empêcher de reconnoître le lieu où j'étois. Je regretai le ſort de Synnelet; une prompte mort me ſembloit le ſeul remède de mes peines. Cependant ce fut cette penſée même, qui me fit rappeler vivement mes eſprits, & qui me rendit capable de prendre une réſolution. Quoi! je veux mourir, m'écriai-je, pour finir mes peines! Il y en a donc, que j'appréhende plus que la perte de ce que j'aime? Ah! ſouffrons juſqu'aux plus cruelles extrémités pour ſecourir ma maitreſſe; & remettons à mourir, après les avoir ſouffertes inutilement. Je repris le chemin de la ville. J'entrai chez moi. J'y trouvai Manon à demi-morte de frayeur & d'inquiétude. Ma préſence la ranima. Je ne pouvois lui déguiſer le terrible accident qui venoit de m'arriver. Elle tomba ſans connoiſſance entre mes bras, au récit de la mort de Synnelet & de ma bleſſure. J'employai plus d'un quart-d'heure à lui faire retrouver le ſentiment.

J'étois à demi-mort moi-même. Je ne voyois pas le moindre jour à ſa ſûreté, ni à la mienne.

Manon, que ferons-nous, lui dis je, lorſqu'elle eut repris un peu de force? Hélas! qu'allons-nous faire? Il faut néceſſairement que je m'éloigne. Voulez-vous demeurer dans la ville! Oui, demeurez-y. Vous pouvez encore y être heureuſe; & moi je vais, loin de vous, chercher la mort parmi les ſauvages, ou entre les griffes des bêtes féroces. Elle ſe leva malgré ſa foibleſſe. Elle me prit par la main, pour me conduire vers la porte. Fuyons enſemble, me dit-elle; ne perdons pas un inſtant. Le corps de Synnelet peut avoir été trouvé par haſard, & nous n'aurions pas le tems de nous éloigner. Mais, chère Manon! repris-je tout éperdu, dites-moi donc où nous pouvons aller. Voyez-vous quelque reſſource. Ne vaut-il pas mieux que vous tâchiez de vivre ici ſans moi, & que je porte volontairement ma tête au gouverneur? Cette propoſition ne fit qu'augmenter ſon ardeur à partir. Il fallut la ſuivre. J'eus encore aſſez de préſence d'eſprit, en ſortant, pour prendre quelques liqueurs fortes que j'avois dans ma chambre, & toutes les proviſions que je pus faire entrer dans mes poches. Nous dîmes à nos domeſtiques, qui étoient dans la chambre voiſine, que nous partions pour la promenade du ſoir; nous avions cette coutume tous les jours; & nous nous éloignâmes de la ville, plus promptement que la délicateſſe de Manon ne ſembloit le permettre.

Quoique je ne fusse pas sorti de mon irrésolution sur le lieu de notre retraite, je ne laissois pas d'avoir deux espérances, sans lesquelles j'aurois préféré la mort à l'incertitude de ce qui pouvoit arriver à Manon. J'avois acquis assez de connoissance du pays, depuis près de dix mois que j'étois en Amérique, pour ne pas ignorer de quelle manière on apprivoisoit les sauvages. On pouvoit se mettre en leurs mains, sans courir à une mort certaine. J'avois même appris quelques mots de leur langage & quelques-unes de leurs coutumes, dans les diverses occasions que j'avois eues de les voir. Avec cette triste ressource, j'en avois une autre du côté des anglois, qui ont comme nous des établissemens dans cette partie du nouveau monde, mais j'étois effrayé de l'éloignement. Nous avions à traverser jusqu'à leurs colonies, de stériles campagnes de plusieurs journées de largeur, & quelques montagnes si hautes & si escarpées, que le chemin en paroissoit difficile aux hommes les plus grossiers & les plus vigoureux. Je me flattois, néanmoins, que nous pourrions tirer parti de ces deux ressources; des sauvages pour aider à nous conduire, & des anglois pour nous recevoir dans leurs habitations.

Nous marchâmes aussi long-tems que le courage de Manon put la soutenir, c'est-à-dire, environ deux lieues; car cette amante incomparable refusa constamment de s'arrêter plutôt. Acca-

blée enfin de lassitude, elle me confessa qu'il lui étoit impossible d'avancer davantage. Il étoit déjà nuit. Nous nous assîmes au milieu d'une vaste plaine, sans avoir pu trouver un arbre pour nous mettre à couvert. Son premier soin fut de changer le linge de ma blessure, qu'elle avoit pansée elle-même avant notre départ. Je m'opposai en vain à ses volontés. J'aurois achevé de l'accabler mortellement, si je lui eusse refusé la satisfaction de me croire à mon aise & sans danger, avant que de penser à sa propre conservation. Je me soumis durant quelques momens à ses desirs. Je reçus ses soins en silence, & avec honte. Mais lorsqu'elle eut satisfait sa tendresse, avec quelle ardeur la mienne ne reprit-elle pas son tour! Je me dépouillai de tous mes habits, pour lui faire trouver la terre moins dure, en les étendant sous elle. Je la fis consentir malgré elle, à me voir employer à son usage tout ce que je pus imaginer de moins incommode. J'échauffai ses mains par mes baisers ardens, & par la chaleur de mes soupirs. Je passai la nuit entière à veiller près d'elle, & à prier le ciel de lui accorder un sommeil doux & paisible. O Dieu! que mes vœux étoient vifs & sincères! & par quel rigoureux jugement aviez-vous résolu de ne les pas exaucer?

Pardonnez, si j'achève en peu de mots un récit qui me tue. Je vous raconte un malheur qui

n'eut jamais d'exemple. Toute ma vie est destinée à le pleurer. Mais quoique je le porte sans cesse dans ma mémoire, mon ame semble reculer d'horreur, chaque fois que j'entreprends de l'exprimer.

Nous avions passé tranquillement une partie de la nuit. Je croyois ma chere maitresse endormie, & je n'osois pousser le moindre soufle, dans la crainte de troubler son sommeil. Je m'apperçus dès la pointe du jour, en touchant ses mains, qu'elle les avoit froides & tremblantes. Je les approchai de mon sein, pour les échauffer. Elle sentit ce mouvement; & faisant un effort pour saisir les miennes, elle me dit d'une voix foible, qu'elle se croyoit à sa dernière heure. Je ne pris d'abord ce discours que pour un langage ordinaire dans l'infortune, & je n'y répondis que par les tendres consolations de l'amour. Mais ses soupirs fréquens, son silence à mes interrogations, le serrement de ses mains, dans lesquelles elle continuoit de tenir les miennes, me firent connoître que la fin de ses malheurs approchoit. N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentimens, ni que je vous rapporte ses dernières expressions. Je la perdis; je reçus d'elle des marques d'amour au moment même qu'elle expiroit; c'est tout ce que j'ai la force de vous apprendre, de ce fatal & déplorable événement.

Mon ame ne suivit pas la sienne. Le ciel ne me

trouva point sans doute assez rigoureusement puni. Il a voulu que j'aie traîné, depuis, une vie languissante & misérable. Je renonce volontairement à la mener jamais plus heureuse.

Je demeurai, plus de vingt-quatre heures, la bouche attachée sur le visage & sur les mains de ma chère Manon. Mon dessein étoit d'y mourir; mais je fis réflexion, au commencement du second jour, que son corps seroit exposé après mon trépas, à devenir la pâture des bêtes sauvages. Je formai la résolution de l'enterrer, & d'attendre la mort sur sa fosse. J'étois déjà si proche de ma fin, par l'affoiblissement que le jeûne & la douleur m'avoient causé, que j'eus besoin de quantité d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs que j'avois apportées. Elles me rendirent autant de forces qu'il en falloit pour le triste office que j'allois exécuter. Il ne m'étoit pas difficile d'ouvrir la terre dans le lieu où je me trouvois. C'étoit une campagne couverte de sable. Je rompis mon épée, pour m'en servir à creuser; mais j'en tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris une large fosse. J'y plaçai l'idole de mon cœur, après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits, pour empêcher le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état, qu'après l'avoir embrassée mille fois, avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore près d'elle. Je la

confidérai long-tems. Je ne pouvois me réfoudre à fermer fa foffe. Enfin, mes forces recommençant à s'affoiblir, & craignant d'en manquer tout-à-fait avant la fin de mon entreprife, j'enfévelis pour toujours dans le fein de la terre, ce qu'elle avoit porté de plus parfait & de plus aimable. Je me couchai enfuite fur la foffe, le vifage tourné vers le fable; & fermant les yeux, avec le deffein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le fecours du ciel, & j'attendis la mort avec impatience. Ce qui vous paroîtra difficile à croire, c'eft que pendant tout l'exercice de ce lugubre miniftère, il ne fortit pas une larme de mes yeux, ni un foupir de ma bouche. La confternation profonde où j'étois, & le deffein déterminé de mourir, avoient coupé le cours à toutes les expreffions du défefpoir & de la douleur. Auffi, ne demeurai-je pas long-tems dans la pofture où j'étois fur la foffe, fans perdre le peu de connoiffance & de fentiment qui me reftoient.

Après ce que vous venez d'entendre, la conclufion de mon hiftoire eft de fi peu d'importance, qu'elle ne mérite pas la peine que vous voulez bien prendre à l'écouter. Le corps de Synnelet ayant été rapporté à la ville, & fes plaies vifitées avec foin, il fe trouva, non-feulement qu'il n'étoit pas mort, mais qu'il n'avoit pas même reçu de bleffure dangereufe. Il apprit à fon oncle de quelle manière les chofes s'étoient paffées entre nous, & fa générofité

le porta sur le champ à publier les effets de la mienne. On me fit chercher, & mon absence avec Manon, me fit soupçonner d'avoir pris le parti de la fuite. Il étoit trop tard pour envoyer sur mes traces; mais le lendemain & le jour suivant furent employés à me poursuivre. On me trouva, sans apparence de vie, sur la fosse de Manon; & ceux qui me découvrirent en cet état, me voyant presque nud, & sanglant de ma blessure, ne doutèrent point que je n'eusse été volé & assassiné. Ils me portèrent à la ville. Le mouvement du transport réveilla mes sens. Les soupirs que je poussai, en ouvrant les yeux, & en gémissant de me retrouver parmi les vivans, firent connoître que j'étois encore en état de recevoir du secours. On m'en donna de trop heureux. Je ne laissai pas d'être renfermé dans une étroite prison. Mon procès fut instruit; & comme Manon ne paroissoit point, on m'accusa de m'être défait d'elle, par un mouvement de rage & de jalousie. Je racontai naturellement ma pitoyable aventure. Synnelet, malgré les transports de douleur où ce récit le jeta, eut la générosité de solliciter ma grâce. Il l'obtint. J'étois si foible, qu'on fut obligé de me transporter de la prison dans mon lit, où je fus retenu pendant trois mois par une violente maladie. Ma haine pour la vie ne diminuoit point. J'invoquois continuellement la mort, & je m'obstinai long-tems à rejeter tous les

remèdes.

remèdes. Mais le ciel, après m'avoir puni avec tant de rigueur, avoit dessein de me rendre utiles mes malheurs & ses châtimens. Il m'éclaira de ses lumières ; elles me rappelèrent à des idées dignes de ma naissance & de mon éducation. La tranquillité ayant commencé à renaître un peu dans mon ame, ce changement fut suivi de près par ma guérison. Je me livrai entièrement aux inspirations de l'honneur, & je continuai de remplir mon petit emploi, en attendant les vaisseaux de France, qui vont une fois chaque année dans cette partie de l'Amérique. J'étois résolu de retourner dans ma patrie, pour y réparer par une vie sage & réglée le scandale de ma conduite. Synnelet avoit pris soin de faire transporter le corps de ma chère maitresse dans un lieu honorable.

Ce fut environ six semaines après mon rétablissement, que me promenant seul un jour sur le rivage, je vis arriver un vaisseau, que des affaires de commerce amenoient à la Nouvelle Orléans. J'étois attentif au débarquement de l'équipage. Je fus frappé d'une surprise extrême, en reconnoissant Tiberge parmi ceux qui s'avançoient vers la ville. Ce fidelle ami me remit de loin, malgré le changement que la tristesse avoit fait sur mon visage. Il m'apprit que l'unique motif de son voyage avoit été le desir de me voir, & de m'engager à retourner en France ; qu'ayant reçu

la lettre que je lui avois écrite du Havre, il s'y étoit rendu en perſonne, pour me porter les ſecours que je lui demandois; qu'il avoit reſſenti la plus vive douleur en apprenant mon départ, & qu'il ſeroit parti ſur le champ pour me ſuivre, s'il eût trouvé un vaiſſeau prêt à faire voile; qu'il en avoit cherché pendant pluſieurs mois dans divers ports, & qu'en ayant enfin rencontré un à Saint-Malo, qui levoit l'ancre pour la Martinique, il s'y étoit embarqué, dans l'eſpérance de ſe procurer de-là un paſſage facile à la Nouvelle Orléans; que le vaiſſeau malouin ayant été pris en chemin par des corſaires eſpagnols, & conduit dans une de leurs îles, il s'étoit échappé par adreſſe, & qu'après diverſes courſes, il avoit trouvé l'occaſion du petit bâtiment qui venoit d'arriver, pour ſe rendre heureuſement près de moi.

Je ne pouvois marquer trop de reconnoiſſance pour un ami ſi généreux & ſi conſtant. Je le conduiſis chez moi. Je le rendis le maître de tout ce que je poſſédois. Je lui appris tout ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de France; & pour lui cauſer une joie à laquelle il ne s'attendoit pas, je lui déclarai que les ſemences de vertu, qu'il avoit jetées autrefois dans mon cœur, commençoient à produire des fruits dont il alloit être ſatisfait. Il me proteſta qu'une ſi douce aſſurance le dédommageoit de toutes les fatigues de ſon voyage.

Nous avons paſſé deux mois enſemble à la Nouvelle Orléans, pour attendre l'arrivée des vaiſſeaux de France; & nous étant enfin mis en mer, nous prîmes terre, il y a quinze jours, au Havre-de-Grace. J'écrivis à ma famille en arrivant. J'ai appris, par la réponſe de mon frère aîné, la triſte nouvelle de la mort de mon père, à laquelle je tremble, avec trop de raiſon, que mes égaremens n'ayent contribué. Le vent étant favorable pour Calais, je me ſuis embarqué auſſitôt, dans le deſſein de me rendre, à quelques lieues de cette ville, chez un gentilhomme de mes parens, où mon frère m'écrit qu'il doit attendre mon arrivée.

FIN.

